
DOMI-
NUS
ILLU
MINA
TIO
MEA
Taylor Institution.



ESSAIS

DE POLITIQUE

ET

DE LITTÉRATURE

DEUXIÈME SÉRIE

DU MÊME AUTEUR

ESSAIS DE POLITIQUE

ET DE LITTÉRATURE

Première Série

DEUXIÈME ÉDITION. — UN VOLUME IN-8o

ÉLISABETH ET HENRI IV

1595-1598

TROISIÈME ÉDITION. — UN VOLUME GRAND IN-18

QUELQUES PAGES D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

LETTRES POLITIQUES. — UN VOLUME GRAND IN-18

SOUS PRESSE

ESSAIS DE POLITIQUE ET DE LITTERATURE

Troisième Série. — UN VOLUME IN-8o

Paris, Imprimerie de PILLET fils aîné, 5, rue des Grands-Augustins.

ESSAIS
DE POLITIQUE
ET
DE LITTÉRATURE

PAR

M. PREVOST-PARADOL

SECONDE ÉDITION

DEUXIÈME SÉRIE



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1863

AVERTISSEMENT

Ce nouveau volume d'*Essais de politique et de littérature* est très-inégalement partagé entre la littérature et la politique. Je ne me dissimule point que cette division même a quelque chose d'arbitraire, puisqu'on a remarqué avec raison que je ne fais guère de littérature sans songer à la politique; et j'avoue de mon côté que je n'écris point sur la politique sans quelque préoccupation littéraire. Il est cependant naturel et nécessaire d'établir entre des écrits dont le sujet est si différent quelque division de ce genre, et de ne point mettre sous le même titre, par exemple, une étude sur *Louis XVII* et une étude sur *Lucrèce*.

Cette division une fois admise, les morceaux qu'on peut qualifier de politiques sont en très-petit nombre,

et j'ai soigneusement exclu de ce recueil tout article ayant trait à nos polémiques passagères. J'ai conservé seulement deux articles relatifs à nos élections législatives; ce petit tableau de mœurs électorales n'a malheureusement point perdu tout intérêt pour le public, et peut-être faut-il encore le considérer, selon la parole d'un grand orateur, comme un fragment de miroir brisé dans lequel la France peut se contempler elle-même. Le reste des études politiques porte sur des sujets d'un caractère plus élevé et plus durable, comme la *Révolution française*, la *Monarchie de Juillet*, ou sur quelques hommes éminents que notre génération a vus disparaître du monde; tels que le *duc Decazes*, *M. de Tocqueville*, *lord Macaulay*.

Les études littéraires sont beaucoup plus nombreuses, et peut-être en est-il plusieurs que le lecteur ne jugera point dignes de cette publicité nouvelle. Je les ai cependant choisies avec quelque sévérité parmi cette foule d'articles que ma collaboration hebdomadaire au *Journal des Débats* m'amène à produire, et je n'en ai conservé aucune qui ne me fût recommandée par l'intérêt du sujet ou par quelque souvenir agréable. Aucun ami de l'antiquité ne me reprochera, je l'espère, d'avoir réuni dans ce volume mes diverses

études sur les auteurs anciens, et d'en avoir fait une sorte de galerie qui commence avec *Aristophane* et finit avec *Boèce*, en passant par *Thucydide*, *Xénophon*, *Démosthène*, *Lucrèce*, *Pétrone*, *Tacite*, *Sénèque*, *Hérodien*. Je confesse une prédilection pour ces études. Je saisis encore comme une bonne fortune toute occasion qui m'est offerte de renouer un instant avec la littérature antique ces relations respectueuses qui ont été, à vrai dire, le seul plaisir de ma jeunesse, et qui ne seront jamais, je l'espère, irrévocablement rompues tant que je vivrai. Quelques études philosophiques ou religieuses sur la charité chrétienne à propos de *Saint Vincent de Paul*, sur madame *Swetchine*, sur *Spinosa*, sur *Jouffroy*, ont trouvé naturellement leur place dans cette seconde partie du recueil. Puis viennent quelques études purement littéraires sur *la Poésie et l'Ironie* à l'occasion d'un livre de M. de Laprade, sur les ingénieux *Souvenirs* d'une demoiselle d'honneur de la duchesse de Bourgogne, sur l'art du *Comédien*, sur la musique et sur l'*Opéra*. On trouvera ensuite deux lettres : la première sur *les Femmes*, et la seconde sur *Paris*, publiées dans le *Journal des Débats* à la place des *Revues de quinzaine* de notre cher Rigault. Le lecteur fera sagement

de m'imputer tout ce qu'il désapprouve dans ces lettres et de ne point me faire honneur de ce qu'il y pourrait rencontrer de fin et d'aimable. Le volume se termine enfin par une *Nouvelle* philosophique qui, à défaut d'autre mérite, a celui de la brièveté.

Comment terminer cette énumération, peut-être déjà trop longue, sans remercier mes lecteurs du *Journal des Débats* de leur fidélité bienveillante, et mes confrères de la presse de leurs appréciations trop indulgentes? C'est la faveur inattendue, accordée à ces modestes études, qui m'a encouragé à m'établir, tout à côté du sol mouvant de la politique, dans cet asile consacré aux lettres et participant à leur inviolabilité. Je ne prétends nullement m'y enfermer pour toujours, et j'en sors volontiers, de temps à autre, quand j'entrevois une occasion favorable de défendre utilement les intérêts publics; mais avec quel plaisir je reprends aussitôt le chemin de cette chère et paisible retraite! Il me semble qu'on peut y défier tous les orages, et je sens bien qu'on y oublie tous les dégoûts.

PRÉVOST-PARADOL.

Mars, 1862.

POLITIQUE

I

L'ANGLETERRE EN 1859

L'Angleterre vient de causer non-seulement à l'Europe, mais aux hommes d'État qui croyaient le mieux la connaître, à ceux de ses grands citoyens qui se croyaient le plus sûrs de la conduire, une étrange surprise. Pour la première fois peut-être dans son histoire elle a laissé une grande guerre se commencer et se poursuivre, un remaniement de territoire s'annoncer et s'accomplir non-seulement sans y jouer aucun rôle, mais avec la ferme résolution de n'y être pour rien. Cette résolution, elle l'a imposé à ses hommes d'État; elle les a surveillés avec une attention jalouse, de peur qu'ils ne fussent tentés de lui désobéir; elle leur a interdit la moindre velléité de mêler dans ce conflit le nom et les armes du peuple anglais, et elle a si bien réussi dans ce dessein difficile que

la guerre s'est achevée et que la paix s'est rétablie en Europe sans que l'Angleterre y eût plus de part que le Portugal ou le Danemark. Les ministres qui, fidèles à la tradition de leur pays, se faisaient une autre idée de ses intérêts et de ses devoirs, n'ont pas plus réussi à l'émouvoir que don Quichotte n'a réussi à enlever ce célèbre cheval de bois sur lequel il s'imaginait parcourir les vastes plaines de l'air. C'est en vain qu'on fit éclater des pétards aux oreilles du paisible animal et qu'on lui mit des fusées sous la queue : rien n'ébranla son immobilité inflexible, et il se retrouva, après tout ce tapage, à la même place qu'au commencement. Mais la question est de savoir si l'Angleterre se retrouve, à la fin de cet épisode, à la même place qu'au début, et si elle sort de cette épreuve aussi entière que le cheval de don Quichotte.

Cherchons d'abord quelles sont les causes principales qui ont fait prendre à l'Angleterre une attitude aussi nouvelle et aussi décidée dans la grande crise dont nous venons de sortir. C'est avant tout ce dégoût croissant pour la guerre, qui est au dix-neuvième siècle l'honneur aussi bien que la faiblesse des sociétés civilisées. Il faut reconnaître que l'Europe n'avait jamais manifesté plus de répugnance pour la guerre, plus d'attachement à la paix que dans les premiers mois de cette année. Ce n'est pas seulement, comme on affecte trop souvent de le dire, l'immense développement des intérêts matériels qui rend les nations, lorsqu'elles sont

maîtresses de leurs destinées, si lentes à courir aux armes : c'est un sentiment général d'humanité, c'est un respect plus grand pour la vie humaine, c'est une conscience plus vive des maux de tous genres que la guerre apporte avec elle et de la responsabilité de ceux qui déchaînent sans nécessité absolue un tel fléau sur le monde. Si ces idées exercent aujourd'hui sur le continent même une grande influence, si la nation la plus guerrière du monde en a elle-même ressenti l'empire, quelle action ne doivent-elles pas avoir sur l'Angleterre comblée, à vrai dire, des plus doux bienfaits de la civilisation moderne, habituée de plus en plus à la paix intérieure, au travail, à l'ordre, à la liberté, à la jouissance paisible des plus grands biens que puissent souhaiter les peuples?

Non-seulement le public anglais est aujourd'hui enclin à considérer la guerre comme une barbarie, mais une bonne partie de ce public, profondément imbu d'idées chrétiennes, la considère comme un péché. On hésite longtemps, on pèse toutes les circonstances avant de se reconnaître ce droit de tirer l'épée qui naguère encore troublait si peu la conscience des nations ou de leurs souverains. Dans cette partie assez nombreuse du public, on en est venu peu à peu à appliquer à la conduite des nations les maximes absolues qui sont l'idéal de la vie chrétienne. On ne va point jusqu'à dire que le devoir d'un peuple, comme celui d'un martyr, est de se laisser égorger, ni même de tendre la joue à l'insulteur, mais on

ne lui concède rien au delà du droit strict de défendre son existence, et on lui interdit de chercher, comme jadis, à s'élever ou à se maintenir par les armes à travers les conflits renaissants qui agitent le monde. On a ainsi inventé une sorte de catéchisme à l'usage des nations qui était entièrement ignoré d'Élisabeth, de Cromwell et de Pitt, et que Louis XIV et Napoléon, s'ils s'intéressent à ces sortes de choses dans l'autre monde, doivent regretter amèrement de n'avoir pas vu plus tôt répandu et pratiqué chez le peuple anglais.

On aurait tort pourtant d'attribuer uniquement aux progrès de la civilisation et à l'influence des sentiments chrétiens cet attachement de l'Angleterre à la paix et cette passion toute nouvelle pour une stricte neutralité. L'orgueil et le mépris, l'estime de soi-même et le dédain d'autrui y ont une bonne part. A tort ou à raison, le public anglais s'est habitué à considérer la plupart des peuples du continent comme irrévocablement voués à l'anarchie ou à la servitude, et, par suite, il prend moins d'intérêt à leurs épreuves ou à leurs querelles tant que la sécurité de l'Angleterre ne lui semble pas directement menacée. De plus, enorgueillie par les progrès de sa race sur tous les points du globe, par le développement merveilleux de ses colonies nouvelles, par la fondation de ces lointains empires où revivent, avec sa langue, ses mœurs, sa liberté, son industrie et tous les germes de sa propre grandeur, l'Angleterre est insensiblement conduite à donner à l'Europe une part moins considé-

rable dans ses affaires et à attacher moins d'importance aux évènements qui en changent la face. Elle se vantait naguère d'être la première puissance musulmane du monde, elle est aussi une grande puissance océanique, elle est encore une grande puissance américaine, et devançant de ce côté l'avenir, elle refuse de considérer plus longtemps la vieille Europe comme l'unique champ clos dans lequel il faille à tout prix acquérir ou conserver le premier rang. Moins préoccupée des progrès de ses anciennes rivales, elle est aussi moins jalouse de maintenir leur équilibre et de surveiller leurs empiétements mutuels, et cette disposition d'esprit lui est d'autant plus commode qu'elle y trouve vis-à-vis d'elle-même un prétexte pour s'épargner de grands sacrifices et d'énergiques résolutions.

De tous ces sentiments bons ou mauvais, élevés ou égoïstes, est résulté la conduite de l'Angleterre dans la crise actuelle. L'avenir seul montrera si elle ne s'est point trompée dans ses instincts et dans ses calculs, et si en adoptant une politique semblable à celle de l'Amérique elle n'a pas oublié que ce n'est point l'Océan, mais simplement la Manche qui la sépare d'un continent chargé de soldats. Si le parti de la paix (qui est en Angleterre le parti avancé comme chez nous le parti avancé est le parti de la guerre), si le parti de la paix a eu raison, s'il a en effet révélé à l'Angleterre l'admirable secret de garder son influence sur l'Europe sans prendre part à ses querelles, ce parti a rendu à son pays un im-

mense service; s'il s'est trompé au contraire, si en dégageant prématurément l'Angleterre de ses liens avec le continent, il l'a en même temps privée trop tôt de ses appuis, il a mis dans un extrême péril non-seulement la grandeur de son pays, mais son existence même.

En effet la vue de l'Europe doit éveiller aujourd'hui chez un Français et chez un Anglais des sentiments bien différents, et peut donner au premier autant d'espérances que le second peut légitimement concevoir d'inquiétudes. L'Angleterre peut se dire : « Je n'ai jamais été très-aimée sur le continent, mais j'y étais redoutée; aujourd'hui l'on me craint beaucoup moins et l'on ne m'en aime pas davantage. J'avais naguère en face de moi une nation puissante et jalouse, mais isolée et comme entourée de mes alliés naturels; aujourd'hui je ne vois plus en Europe que d'anciens ennemis qui ne m'ont point pardonné mes succès, que d'anciens amis qui m'attribuent leurs revers. J'avais l'habitude de combattre contre un seul avec l'appui de plusieurs; je puis avoir affaire à plusieurs, et je ne puis compter sur l'appui de personne. Ceux que j'ai laissés seuls à se défendre me verraient sans déplaisir traverser pareille épreuve et me représenteraient tranquillement qu'il est de l'intérêt commun de localiser la guerre. Que m'importe si, à l'abri de mes vaisseaux, je puis défier tout l'univers? Mais il est bien coûteux d'avoir désormais à se garder contre tout l'univers et d'attendre sans cesse un grand jour où tout sera sauvé ou perdu. Peut-être n'avais-je pas tort autrefois d'avoir

des alliés dans le monde et de les habituer à compter sur moi afin de pouvoir moi-même compter sur eux. J'ai changé de système; l'événement m'apprendra si j'ai bien fait. » De son côté, la France peut considérer l'Europe avec quelque sécurité et même avec quelque espoir; elle peut se dire : « Je ne pouvais jadis lever le bras contre quelqu'un sans être aussitôt forcée de détourner le coup contre un autre; aujourd'hui, si j'ai quelque affaire de ce genre à régler, on me regardera volontiers faire, et il s'en trouvera pour m'applaudir qui autrefois m'auraient combattu. *Parcere subjectis* est vraiment une grande maxime et j'en ai tiré de merveilleux avantages. Si j'en vois la nécessité ou l'occasion, j'appliquerai volontiers la seconde moitié du vers et je ferai plaisir à tout le monde. Mais, quoi qu'il arrive, me voici entourée d'anciens adversaires auxquels j'ai prouvé que j'avais plutôt le pouvoir que l'envie de leur nuire, et que je recherchais moins leur défaite que leur amitié. Attendons et espérons. »

Voilà à peu près pour nous et pour nos voisins la morale de la fable qui vient d'être contée à l'Europe. Cette fable est instructive pour tout le monde, et surtout pour le philosophe et l'historien, qui aiment à se rendre compte de la marche des affaires humaines; elle a une certaine grandeur à cause de l'étendue de la scène et de l'importance des intérêts qui s'y débattent; mais elle a aussi un côté comique à cause du ridicule achevé de certains acteurs. Il ne faut point chercher chicane à l'Or-

donnateur mystérieux de nos destinées, si, étant bon prince et aimant parfois à nous faire rire, il lui plaît d'accorder un rôle à MM. Bright, Cobden et à quelques autres personnes du même génie, dans les événements qui changent la face du monde.

II

DE LA MONARCHIE DE JUILLET [1]

L'ouvrage de M. de Nouvion n'est pas sans doute le dernier mot de l'histoire sur l'époque qu'il a entrepris de nous peindre, mais nous n'avons point rencontré jusqu'ici d'écrit plus capable de la faire bien connaître; l'esprit de parti n'est pas absent de son œuvre, et il est aussi impossible à M. de Nouvion qu'il le serait à tout autre de ne point trahir dans son récit ses inclinations et ses préférences; mais ces inclinations et ces préférences n'ont rien que de raisonnable et de légitime; elles ne faussent point son jugement, elles ne l'emportent à aucun excès, elles n'altèrent point son impartialité; il n'est ni le flatteur ni l'ennemi du régime et des hommes dont il

1. *Histoire du règne de Louis-Philippe Ier, roi des Français.* 1830-1848, par M. Victor de Nouvion. Paris, Didier, éditeur.

écrit l'histoire. Enfin, si on ne peut le mettre au nombre des grands écrivains, son style simple et clair dit aisément tout ce qu'il veut dire, et ne charge d'aucune fausse couleur ni les faits ni les opinions.

C'est donc, à tout prendre, une bonne histoire du gouvernement de Juillet que M. de Nouvion terminera, nous l'espérons, aussi honorablement qu'il l'a commencée; et une fois cette œuvre achevée, il aura rendu un grand service en donnant à tout le monde le moyen de juger, avec connaissance de cause, un gouvernement qui ne fut pas sans doute irréprochable (il n'en est point de tel sur la terre), mais qui est le plus souvent défiguré par ceux qui l'outragent. Il est vrai qu'il est tombé, et c'est un tort qui ne se pardonne guère, mais c'est un tort qu'il partage avec beaucoup d'autres; et l'on pourrait même remarquer en sa faveur qu'il n'est, après tout, tombé qu'une seule fois, tandis que deux épreuves et deux chutes composent le compte ordinaire de nos gouvernements depuis 1789. C'est, en effet, le malheur et l'originalité de notre pays que, depuis cette date mémorable, nos gouvernements ont toujours été regardés comme provisoires par une certaine partie de la nation. C'est tantôt à droite et tantôt à gauche qu'on les attaque, et quelquefois des deux côtés en même temps; mais on les attaque avec vigueur depuis leur premier jusqu'à leur dernier jour, et leur histoire n'a été jusqu'ici que l'histoire de leur résistance plus ou moins ingénieuse et plus ou moins prolongée. L'un tient trois ans, l'autre quinze

ans, cet autre dix-huit ans, cet autre cent jours; mais leurs annales ressemblent toutes à un journal de siége, et c'est la prise de la place qui en a formé jusqu'ici la conclusion monotone. L'histoire de M. de Nouvion ne pourra donc différer en ce point ni de l'histoire de la république, ni de l'histoire du consulat et de l'empire, ni de l'histoire de la restauration. Elle prend la France à une révolution et la conduit jusqu'à une autre. C'est l'histoire du siége de la monarchie de Juillet.

Que ce siége ait duré dix-huit ans, c'est-à-dire plus longtemps que ceux qui l'on précédé et suivi, c'est déjà un motif de consolation, sinon d'orgueil, pour les assiégés de ce temps-là. Ils étaient menacés par deux sortes d'adversaires : on ne se divisait point alors en parlementaires et en antiparlementaires, et le gouvernement des chambres n'était ouvertement contesté par personne, mais le parti légitimiste ne pouvait se résigner au changement de la dynastie, et le parti républicain ne pouvait se résigner au maintien de la royauté.

Le parti légitimiste était irréconciliable, et il était difficile qu'il en fût autrement. La monarchie de Juillet était à ses yeux le résultat d'un complot ambitieux, et les liens de parenté qui unissaient la dynastie nouvelle à la dynastie déchue faisaient paraître ce complot plus détestable encore. M. de Nouvion a démontré après bien d'autres, mais plus complétement qu'aucun autre, combien cette interprétation de la révolution de Juillet était erronée, et il a prouvé avec la dernière évidence que le

duc d'Orléans fut plus surpris et embarrassé qu'aucun des Français dont elle changea le sort. Il n'en est pas moins vrai qu'il devait la couronne à cette révolution, et que le désastre des Bourbons était l'origine de sa grandeur. Il y a donc entre la monarchie de Juillet et le parti légitimiste un de ces griefs inexpiables qui, alors même qu'ils sont imaginaires, rendent toute transaction impossible, et il ne fallait songer en aucun temps à rapprocher ce parti du trône. Par son habile politique ou par le seul fait de sa durée, un gouvernement peut rallier à lui ceux qui ne l'aiment point et qui, libres de choisir, lui en préféreraient un autre; mais il n'a rien à faire avec ceux qui le détestent au point de lui préférer tout. La révolution qui a renversé le gouvernement de Juillet a donc comblé de joie le parti légitimiste; mais ce parti était incapable d'amener par ses propres forces la chute de ce gouvernement ou même d'y contribuer pour une part considérable; et si l'hostilité infatigable de ce parti était pour le gouvernement de Juillet une sorte d'infirmité originelle et incurable, c'était une infirmité qui ne pouvait, à vrai dire, ni emporter ni troubler gravement le malade.

Le parti républicain était au contraire puissant et nombreux pendant les premières années de la monarchie de Juillet, et bien qu'il ait paru s'affaiblir avec le temps, c'est de ce côté que lui vinrent jusqu'au dernier jour les attaques les plus fréquentes et les plus redoutables. Les insurrections succèdent aux insurrections,

les complots aux complots. Il serait injuste, sans aucun doute, de mettre au compte de ce parti les tentatives sans cesse renouvelées dont la vie du roi était menacée, et qu'on rencontre presque à chaque page dans ce récit; cependant la plupart de ces *exterminateurs de tyrans*, comme ils s'appelaient eux-mêmes, prétendaient au nom de républicains et étaient certainement enivrés de doctrines égalitaires.

Contre ces divers ennemis qui lui faisaient ardemment la guerre, les uns à main armée, les autres par une polémique injurieuse dont la presse, aujourd'hui pacifiée, ne peut donner l'idée, quels moyens de défense employait le gouvernement de Juillet? avec quelles ressources a-t-il fait pendant dix-huit ans tête à tant d'ennemis? On ne saurait trop rappeler, à son honneur et pour notre exemple, qu'il a cherché dans la liberté, dans la pratique régulière des institutions et dans l'application des lois les plus clémentes ses principaux moyens de salut. Il vainquit l'insurrection dans la rue par les armes et il s'efforça d'atteindre la provocation à l'insurrection dans la presse par les lois. Nous renvoyons au troisième volume de M. de Nouvion ceux de nos lecteurs qui auraient oublié les dispositions de ces fameuses lois de septembre qui ont toujours passé pour l'acte législatif le plus sévère et le plus hardi de la monarchie de Juillet. Qu'il nous suffise de rappeler que ces lois laissaient au jury et en certains cas à la cour des pairs le soin d'apprécier les délits de la presse, et qu'en aggravant les

peines pour quelques-uns de ces délits, elles ne remettaient point à l'administration le soin de les prononcer.

Nous croyons encore que ces moyens de défense, si modérés dans leur principe et si mesurés dans leur application, étaient les meilleurs; et qu'en opposant, sans se lasser, la force à l'agression dans la rue et le jury à l'agression dans les journaux, le gouvernement de Juillet pouvait suffire à tous les périls et maintenir ensemble l'ordre et la liberté. Comment donc est-il tombé, dira-t-on, et pourquoi s'est-il trouvé un jour moins fort que ses adversaires? Nous ne savons encore comment M. de Nouvion expliquera cette chute si prompte; pour nous, à si peu de distance des événements et entouré de la plupart de ceux qui ont dû y jouer un rôle, nous n'avons aucun désir de chercher quels actes ou quelles personnes ont le plus efficacement contribué à un résultat si déplorable. Cependant, en restant dans les termes les plus généraux et sans imputer aucun tort à personne, nous croyons pouvoir dire que ce gouvernement est tombé non point pour s'être montré trop modéré et trop clément envers ses adversaires, non point pour avoir trop ménagé le sang et les libertés des citoyens, mais pour n'avoir pas peut-être tenu assez de compte dans son langage, sinon dans sa conduite, des passions dominantes et fondamentales du peuple rançais.

Il faudrait être bien aveugle, après tout ce que nous avons vu depuis ce jour, pour ne pas reconnaître qu'en France la classe la plus nombreuse (et par conséquent la

plus forte dans le siècle de démocratie où nous sommes) est bien plus sensible à l'idée qu'elle peut se faire de la puissance extérieure du pays et de son attitude envers l'étranger qu'à sa propre liberté et qu'à son bien-être même. C'est le caractère de notre nation (et il faut la prendre telle que l'ont faite son histoire et son génie) qu'elle est par-dessus tout jalouse de sa grandeur, que l'apparence même de cette grandeur l'a toujours consolée ou distraite de bien des maux, et que si au contraire elle peut, même à tort, penser qu'on ait pris le parti de la laisser manquer de gloire, elle s'inquiète et s'irrite autant que si elle était menacée de manquer de pain. Cela ne veut point dire qu'on puisse impunément la prendre au mot et la promener trop longtemps de champ de bataille en champ de bataille. Elle sent alors tout le prix de la paix et devient avare de son sang. Ce qu'il lui faut, ce que réclament les instincts les plus profonds de sa nature, c'est une certaine attitude indépendante et fière à l'égard de l'étranger, une certaine façon de lui parler et de recevoir ses conseils, un certain air de contentement de soi-même et de confiance dans ses forces, une certaine disposition à revendiquer sa dignité et à étendre son influence avec la conviction, à peine voilée, qu'on est invincible et que c'est par pure modération qu'on ne bouleverse point le monde. Tout gouvernement qui se conformerait dans une certaine mesure à cette inclination fondamentale du peuple français, qui, sans tirer l'épée hors de propos, ferait du moins comprendre de son mieux que cette épée

n'est nullement soudée au fourreau et qu'elle est toujours disposée à en sortir; tout gouvernement qui serait en ce point le fidèle représentant du caractère national pourrait impunément le contrarier sur beaucoup d'autres, et n'épuiserait guère la mesure de notre patience que le jour où il cesserait de chatouiller notre orgueil. Si, au contraire, ce penchant n'est point satisfait, bien plus, s'il est contrarié, et si par malheur on laisse soupçonner qu'on voudrait l'étouffer ou le restreindre, eût-on les mains pleines de bienfaits inestimables, fût-on le plus honnête des gouvernements, le plus juste, le plus humain et le plus libre, on se trouve en face de la nation la plus prévenue, la plus irritable, et bientôt la plus aigrie et la plus indocile qu'il y ait sur le globe, et dans cette atmosphère orageuse la moindre étincelle fait tout éclater.

Ce qui a peut-être empêché le gouvernement de Juillet de jeter de profondes racines, ce qui a rendu son existence si agitée, c'est qu'on n'a cessé, à tort ou à raison, de lui attribuer un attachement insurmontable à la paix et une déférence exagérée à l'égard de l'Europe.

Le caractère de son chef et son inclination connue pour la paix donnaient de ce côté prise à ses adversaires. Certes on ne pouvait songer à faire planer le soupçon sur le courage personnel d'un prince qui avait vaillamment traversé le premier feu essuyé par nos trois couleurs, et qui prouvait si volontiers, en laissant la vie à ses assassins, qu'ils ne l'avaient pas fait trembler; mais ce même homme avait gardé un vif souvenir des vingt-cinq ans de guerre

qui avaient dévasté le monde, et les bénédictions de la paix lui paraissaient d'autant plus précieuses que sa génération en avait été plus cruellement privée. En outre il avait été témoin de l'union et de la double victoire de l'Europe contre la plus puissante organisation militaire des temps modernes, et il ne pouvait encore soupçonner ce que deviendraient cette union et cette force, minées par le travail incessant de la démocratie. Il mettait donc le maintien de la paix au rang des plus grands biens; et loin de cacher ce sentiment, il souffrit plus d'une fois qu'on invoquât en ce sens son autorité; bien plus, il en fit usage, et ce roi, aussi constitutionnel que le roi Léopold ou la reine Victoria en ce qui touchait les affaires intérieures, surveillait d'un regard jaloux et retenait d'une main vigilante la moindre complication dans les affaires étrangères; nous le voyons même, dans le quatrième volume de cette histoire, se séparer deux fois d'un ministère qui n'avait point perdu la majorité dans le parlement, mais qu'il jugeait trop enclin à tirer l'épée. Il est enfin permis de penser que parmi les motifs qui rendaient ce prince personnellement peu favorable à une extension du droit de suffrage, le plus puissant de tous était son opinion, d'ailleurs assez fondée, que tout progrès de la démocratie, chez ce peuple fier et encore enivré des souvenirs de la Révolution, était une chance de moins pour la paix et un pas de plus vers la guerre.

Le gouvernement de Juillet avait d'autres ennemis, moins nombreux mais plus opiniâtres et plus irréconci-

liables que ceux qui le blâmaient d'être trop pacifique. C'étaient ces sectes socialistes qui l'accusaient, dans leur ambitieux et inintelligible langage, de n'être pas assez *humanitaire;* ce qui voulait dire dire en français que ce gouvernement leur paraissait moins propre qu'aucun autre à se laisser gagner par leurs doctrines et à les essayer sur la société. Ce n'était pas tant d'ailleurs au gouvernement de Juillet en particulier qu'au gouvernement parlementaire en général que les sectes socialistes, guidées en ce point par un intinct naturel, avaient déclaré la guerre. On a pu voir en effet, quelques années plus tard, que le socialisme a souffert la république aussi impatiemment que la monarchie aussitôt qu'il a compris que la république, avec une assemblée nationale et des ministres responsables, n'était, après tout, qu'une des formes du gouvernement parlementaire. C'est qu'il lui faut la dictature, et que la nation assemblée en parlement est le plus grand obstacle que puissent rencontrer ces folles ou coupables espérances. Les rêves du socialisme commencent toujours comme les contes de fées : « Il était une fois un bon roi et une bonne reine.... » à qui je tournai la tête et qui entraînèrent tout leur peuple. Voilà la méthode, la tactique de ces sauveurs du monde, et il est aisé de comprendre combien la liberté les dérange. Il leur faut des surprises, des coups de théâtre, auxquels la discussion libre, sérieuse et pratique des intérêts généraux ne se prête guère. Ces infatigables adversaires de l'Église catholique lui font plus d'emprunts qu'on ne pense; je ne

ferais pas volontiers aux purs et courageux apôtres du christianisme chez les barbares l'injure de les comparer à nos tristes docteurs; mais les pratiques du socialisme contemporain me remettent toujours en mémoire ces récits naïfs qu'Augustin Thierry éclairait de son fin sourire : l'apôtre convertissait le plus souvent la reine, qui la nuit suivante convertissait le roi, et le lendemain matin toute la nation recevait le baptême. Voilà le progrès à la façon des socialistes : quoi de plus éloigné du régime parlementaire !

Aussi les docteurs de ces funestes écoles ont-ils fait jusqu'au bout au gouvernement de Juillet une guerre assidue. Il faut, pour les tenir en repos et en humeur bienveillante, non pas un gouvernement qui leur livre le pouvoir (il ne vivrait pas quatre jours), mais un gouvernement dont la forme ne soit pas absolument inconciliable avec le succès de leurs théories, et qui, en leur cédant de temps à autre sur quelques points secondaires, les berce incessamment de magnifiques espérances. Hors d'état de leur témoigner une telle complaisance, le gouvernement de Juillet devait se résigner à leur ardente inimitié.

Mais l'inimitié de ces sectaires, qui n'avaient pas encore réussi à infecter gravement le sang de la France, eût été bien loin de suffire pour perdre la monarchie constitutionnelle, si cette inimitié ne se fût confondue avec les passions populaires et avec ce malaise croissant d'un peuple susceptible s'imaginant, à force de se l'entendre

dire, que sa situation dans le monde avait cessé d'être au niveau de son passé et de son courage. Sans ce malaise, aucun grief passager, aucun trouble dans les régions supérieures de la société, aucune lutte dans l'arène légale où se disputait le pouvoir, n'aurait suffi à renverser le trône. Avec ce malaise intérieur et avec les mauvais sentiments qui en étaient sortis, tout était périlleux, et il suffisait, pour risquer de tomber, de ne point rester absolument immobile.

Nous attendons maintenant les derniers volumes de M. de Nouvion [1].

1. Ces derniers volumes ne devaient point voir le jour. Une mort prématurée et à jamais regrettable a enlevé à son œuvre interrompue cet honnête et ferme défenseur des opinions libérales dans la presse périodique et dans l'histoire.

III

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE [1]

Réimprimé sans cesse, traduit dans toutes les langues, à la portée des esprits les plus simples, satisfaisant pour les plus instruits, ce résumé de notre révolution nous fait voir par sa popularité durable tout ce que peut le bon sens appliqué à l'art d'écrire l'histoire. Lorsqu'on est fatigué de théories ambitieuses ou obscures sur cette grande époque de l'histoire du monde, on se sent rafraîchi en parcourant de nouveau ces pages si claires et si justes, ce récit équitable qui nous conduit d'un pas rapide des premiers jours de 1789 au dernier jour de l'Empire sans rien négliger d'important, sans s'égarer dans aucun détour.

1. *Histoire de la Révolution française, depuis* 1789 *jusqu'en* 1814, par M. Mignet, membre de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques. 8e édition. 2 vol. in-8o. Paris, 1861. Didier et Firmin Didot, éditeurs.

La sincère estime qu'inspire à tout lecteur intelligent cet excellent ouvrage s'accroît encore si l'on se rappelle l'époque de sa publication et l'intention qui animait alors le jeune écrivain. Il faisait et il voulait faire œuvre d'opposition en écrivant l'histoire de la révolution française, et cependant on trouverait difficilement aucun récit de cette révolution qui soit plus exempt de passion et d'injustice. Partisan invariable du gouvernement de la nation par elle-même, ami constant d'une liberté sage, l'auteur juge les événements de telle sorte que s'il était facile de tourner son récit contre la politique des dernières années de la Restauration, il n'est pas moins facile d'y trouver des armes contre tout gouvernement qui manquerait de respect pour les libertés publiques ou de modération dans l'exercice du pouvoir. Les amis du 18 brumaire n'ont guère plus lieu de se féliciter de ses jugements que les amis de l'armée de Condé. L'auteur reste d'un bout à l'autre dans la vraie tradition de la révolution française, irréconciliable avec l'anarchie, inflexible aux séductions de la gloire. Heureux début de ce noble esprit qui devait porter dans tous ses travaux la justice et la modération de son caractère, et faire de ses écrits le commentaire solide et brillant de sa conduite ! Utile exemple donné à l'opposition de tous les temps que de nous montrer cette œuvre sérieuse et durable sortie des luttes passagères de la politique, achevée à la veille d'une révolution dont elle marquait d'avance le but et la mesure.

Qui pouvait prévoir alors que cette révolution serait

suivie de tant d'autres, que nous serions rejetés dans de nouvelles incertitudes et contraints de nous demander enfin où nous conduit ce grand mouvement, interrompu çà et là par quelques jours de repos comme pour reprendre des forces et nous emporter avec plus de violence? Ce qui nous inquiète dans ce mouvement irrésistible, ce n'est point seulement sa continuité et sa rapidité croissante, c'est l'illusion constante qui l'accompagne et qui nous fait croire qu'il est fini toutes les fois qu'il s'arrête. Si l'on veut se donner un des plus tristes et des plus curieux spectacles qui puissent attacher et troubler à la fois la vue de l'observateur, il suffit de parcourir les déclarations officielles qui depuis 89 ont accompagné tous nos changements de régime et tous nos bouleversements intérieurs. « La révolution est finie, » voilà le cri de triomphe, le mot d'ordre, la promesse de tous ces gouvernements éphémères, et ils ont à peine eu le temps de donner cette consolante assurance à la nation qui les écoute, qu'ils s'écroulent sur sa tête, entassant des ruines sur des ruines.

Cette illusion se renouvelle sans cesse; on dirait que les gouvernements qui se succèdent se la passent comme un héritage avec la hache et les faisceaux; c'est qu'elle est, après tout, naturelle, et chaque fois qu'elle se produit, c'est au milieu de circonstances qui la favorisent et qui l'exécutent. L'Assemblée constituante ne pouvait-elle pas croire la révolution terminée lorsqu'elle eut imposé à notre antique monarchie des institutions républicaines?

et plus tard, lorsque la Convention victorieuse, éclairée par ses propres épreuves, eut remis à deux Assemblées et à un Directoire responsable le gouvernement de la France, qui n'était tenté de croire qu'après cette lutte sanglante entre les anciens et les nouveaux intérêts, qu'après l'heureuse revendication de l'indépendance nationale contre l'étranger, la république était définitivement fondée? Combien fut plus forte encore et plus enracinée l'illusion du Consulat et de l'Empire? L'anarchie vaincue, l'Europe terrifiée, l'administration de la France organisée, ses codes promulgués, ses frontières ouvertes à l'émigration, les plus grands noms ajoutant leur antique éclat à cette gloire nouvelle, pouvait-on méconnaître dans cet ensemble d'événements la victoire définitive, la sanction, le terme de la révolution française? Quand la Restauration parut à son tour consolidée, vit-on jamais pareil sujet d'espérance? N'était-ce point la réconciliation de l'ordre ancien et de l'ordre nouveau? Et lorsque Royer-Collard disait, avec l'admirable précision de son langage: « Nous ne voulons pas d'autre contre-révolution que le « roi, ni d'autre révolution que la Charte, » n'exprimait-il point la pensée de la France, le sens exact du traité de paix signé entre elle et les Bourbons? Le traité passait pour excellent, mais une grande partie de la nation avait des préventions ineffaçables contre la signature. Cette signature est changée par une révolution nouvelle; voici, au bas de la Charte, le nom d'un prince populaire; tout n'est-il point terminé pour le mieux? ne sommes-nous

pas au bout de cette prodigieuse succession d'épreuves? La réponse est facile à faire aujourd'hui; mais en 1847 et même en 1848, qui eût osé la faire et qui l'eût acceptée?

Ce n'est pas tout : le trouble que nous causent la vitalité redoutable de la révolution et la force intermittente de son mouvement, nous l'éprouvons à un égal degré si nous nous demandons, la main sur la conscience et en regardant autour de nous, quels sont les droits qu'elle a fondés, dans quelle mesure elle a augmenté notre liberté d'action ou notre participation à la chose publique? Suis-je plus libre d'ouvrir un temple, une école, de fonder un journal, de poursuivre en justice un fonctionnaire, de provoquer une réunion publique qu'avant 1789? Avant cette époque mémorable je pouvais tout cela avec l'agrément de l'autorité; aujourd'hui je puis faire tout cela avec son autorisation préalable. Où est, sauf dans les mots, la différence? Je sais tout ce que la facilité de nos mœurs enlève à la rigueur de nos lois; mais l'ancien régime connaissait aussi bien que nous ces tempéraments aimables; Malesherbes corrigeait les épreuves de l'*Émile* et allégeait de son mieux son pouvoir discrétionnaire. Sur tous ces points et sur bien d'autres n'ai-je point le droit de dire à la Révolution française : Pourquoi nous as-tu entraînés, depuis soixante et dix ans, à travers tant d'agitations stériles, et où est ton ouvrage?

La Révolution me répondrait sans doute en me montrant la société française, et c'est en effet dans notre état

social tel qu'il est sorti de ses mains qu'il faut chercher son œuvre. Cette œuvre est immense; elle est accomplie définitivement parmi nous, et elle paraît durable. Voulez-vous en apprécier la difficulté et l'étendue? Jetez les yeux sur les nations tous les jours plus ébranlées où l'ancienne société subsiste encore. Voulez-vous apprécier la force de résistance et la vitalité de cette société nouvelle? Rappelez-vous les attaques en sens contraire qu'elle a subies parmi nous depuis qu'elle existe, les tentatives des amis imprudents de la Restauration dans le sens de l'ancien régime, les folies et les violences du socialisme dans le sens opposé. Elle a été aussi peu ébranlée de tous ces divers assauts que le rocher contre lequel siffle le vent. Voulez-vous enfin entrevoir quelles racines le nouvel ordre social a jetées dans nos âmes? Evoquez par la pensée la moindre division de castes, la moindre inégalité provenant du fait de la naissance, soit devant la justice, soit dans la répartition de l'impôt, soit dans l'accès aux fonctions publiques ou aux grades militaires; figurez-vous quelque distinction sérieuse et efficace dans la société reposant sur autre chose que la fortune ou le talent, et vous sentirez aussitôt combien ces fantômes sont loin de nous, combien il est impossible d'en concevoir la résurrection, avec quelle force irrésistible la Révolution les a relégués dans l'histoire. Voilà ce qu'elle a fait de complet et d'irrévocable; elle a livré le reste à nos divisions, à nos combats, à cette alternative de généreux efforts, d'inertie, d'enthousiasme et de découragement

qui a fait de nos vicissitudes l'étonnement du monde et notre propre confusion. En un mot, elle a fondé sa société, et elle cherche encore son gouvernement.

Mais en attendant qu'elle le trouve et qu'elle s'y tienne, elle court plus que jamais le monde, et alors même qu'elle paraît, au dedans, nous laisser en repos, elle agite en notre nom, par nos doctrines, par nos exemples et quelquefois par notre main, le reste de l'univers. Depuis ces misérables républiques de l'Amérique du Sud, où l'on renverse un président tous les six mois, jusque chez les peuples les plus anciennement constitués de la vieille Europe, on bégaye sa langue, on invoque ses plus hautes vérités, ses plus funestes sophismes, on imite ou on parodie ses héros, on copie par lambeaux son histoire; elle est la grande institutrice et la grande perturbatrice du monde; elle continue en tout lieu, quelquefois par un sourd travail, quelquefois par de brusques explosions, cette guerre universelle que la Convention avait déclarée au nom de tous les peuples à tous les rois, et partout où elle passe, elle n'ébranle les gouvernements qu'afin de renouveler jusque dans leurs profondeurs les sociétés que ces gouvernements recouvrent. Où elle va, ce qu'elle veut, ce qu'elle fera du monde, en l'agitant toujours ou après avoir cessé de l'agiter, nul ne le sait, et les faux prophètes le prédisent seuls avec assurance; mais si l'on veut modestement chercher à entrevoir dans son passé quelque chose de son avenir, si l'on veut étudier ses débuts dans le pays héroïque et malheureux qui l'a déchaî-

née sur la terre, on retrouvera toujours dans l'excellent ouvrage de M. Mignet l'impartial et complet tableau de son enfance et de ses premières années, depuis 1789 jusqu'à ce temps d'arrêt de 1814 où l'on trouvait qu'elle avait déjà duré bien longtemps.

IV

LOUIS XVII [1]

Tous les partis ont leurs martyrs, mais il n'en est guère de plus touchant, de plus innocent surtout que celui dont M. de Beauchesne a écrit, avec une sorte de culte, la navrante histoire. Né à Versailles pour occuper le premier trône du monde, enveloppé aussitôt qu'il peut sentir et penser par ce grand orage au milieu duquel il devait périr, acteur ingénu et surpris dans la plupart des épisodes de cet horrible drame, fugitif de Varennes, assiégé du 10 août, prisonnier du Temple, accablé par une fatalité semblable à celle du théâtre antique, le front tout chargé des fautes de ses ancêtres, renversé un des pre-

1. *Louis XVII, sa vie, son agonie, sa mort. — Captivité de la famille royale au Temple,* par M. A. de Beauchesne. 3e édition, enrichie d'autographes et ornée des portraits de la famille royale, gravés sous la direction de M. Henriquel Dupont; ouvrage couronné par l'Académie française. 2 vol. grand in-8o. Paris, Henri Plon, éditeur.

miers sur le seuil du monde nouveau, et écrasé en passant par cette révolution qui nous emporte encore, ce royal enfant nous paraît de loin une de ces pures victimes que les peuples immolaient jadis pour se concilier la faveur des dieux au début de quelque vaste et obscure entreprise. Quel sacrifice fut cependant plus injuste et plus inutile! Est-ce la vie de cet enfant qui eût avancé d'un seul jour le rétablissement de l'antique royauté si la Révolution avait pu fonder parmi nous l'ordre et la liberté nécessaires aux sociétés nouvelles? et sa mort a-t-elle retardé la Restauration d'un seul jour quand la Restauration parut le seul moyen de laisser respirer la France et le monde?

Inutile et injuste, odieux par ses détails, le long supplice de cet enfant offrait à son historien une ample et dramatique matière. Traitant le sujet dans toutes ses parties avec labeur, avec sagacité, et surtout avec amour, M. de Beauchesne n'a laissé échapper aucune occasion de nous attendrir. Il a élevé à son jeune héros une sorte de monument funèbre sur lequel sont gravés, avec la plus saisissante exactitude, tous les épisodes de cette malheureuse existence. Mais il faut convenir qu'on ne peut soutenir longtemps un tel spectacle, et que, une fois la curiosité satisfaite, on se sent pressé d'en détourner les yeux.

Certes il n'entre pas dans notre pensée de diminuer un seul instant le dégoût qu'on éprouve devant ces stupides persécuteurs; le fanatisme aveugle qui inspire

leurs actions, l'absurdité sentencieuse qui dicte leur langage ont quelque chose d'intolérable pour les cœurs droits et pour les esprits justes, et il semble que même dans les livres on ne puisse supporter un moment leur compagnie. La justice doit cependant briller pour eux comme pour tout le monde, et il est un point sur lequel la démagogie de cette époque mérite qu'on lui rende témoignage. Elle était insensée dans ses vues, folle dans ses défiances, implacable dans ses ressentiments, mais elle était hardiment sincère dans l'exécution de ses volontés. Elle déportait sans jugement, elle jugeait dérisoirement, elle tuait ses adversaires, mais elle faisait tout cela à la face du soleil, et, loin d'éviter la lumière, elle courait au-devant de la conscience publique, invoquait son bon droit et se vantait de ses rigueurs. Aussi, lorsque je parcours les pages sanglantes des journaux de ce temps, lorsque je lis ces longues listes d'innocents condamnés dans la salle de la Fraternité ou de la Liberté, lorsque dans le numéro suivant je vois le récit de leur supplice, je ne puis m'empêcher de penser que si de pareils malheurs venaient par impossible affliger de nouveau la société française, nous aurions peu de chances pour qu'une pareille publicité fût accordée à nos malheurs. Nous sommes dans un siècle moins passionné qu'habile et qui craint le bruit et l'éclat par-dessus toute chose; on est moins sûr de son droit et plus soigneux de ses intérêts que ne l'étaient ces terroristes naïfs du premier âge; on frapperait avec moins de fureur, à coup sûr, mais on frapperait sur-

tout en silence, et, comme tout se découvre avec le temps, on causerait un jour plus d'horreur encore à la postérité.

Il nous est d'ailleurs presque impossible, après plus de soixante ans d'égalité civile, d'entrer dans les sentiments des hommes de cette époque déjà lointaine au point de comprendre leurs fortes impressions, qui peuvent seules pourtant nous rendre bien raison de leur conduite. Ils sortaient à peine de l'ancienne société, ou plutôt ils se débattaient pour en sortir, ils la voyaient encore menaçante et tout armée en Vendée et sur la frontière. Ils éprouvaient une sorte d'ivresse au milieu du changement prodigieux qui continuait à s'accomplir, et dans cette crise sans exemple, les actes qui nous paraissent les plus odieux ou les paroles qui nous semblent les plus absurdes sortaient naturellement de leur âme. Quoi de plus intolérable que d'entendre je ne sais quel commissaire, introduit chez le jeune captif du Temple, lui crier avec emportement : « Est-ce qu'on ne se lève pas devant le peuple ! » Mais cette sommation cruelle et ridicule peut-elle avoir le même sens pour nous que pour un homme né sous Louis XV, accablé naguère sous la majesté incomparable du trône de France, et infatué jusqu'au délire de la nouvelle majesté populaire ?

Les sentiments opposés, tels qu'ils se manifestaient alors en Vendée, dans l'émigration, à Paris même, sont pour nous aussi difficiles à comprendre; nous sommes, du moins, toujours inclinés à les juger du haut des théories contemporaines ou, pour mieux dire, du haut de cette in-

différence aux questions de personnes que tout Français respire, malgré lui, dans l'air après soixante-dix années de révolutions. Ayant à peine la foi nécessaire pour incliner vers une opinion et vers un parti, nos contemporains ont besoin d'un singulier effort d'esprit pour imaginer l'enthousiasme et le dévouement qui, en dehors de toute vue politique, attachaient leurs aïeux à une dynastie. La nation française avait été longtemps renommée, comme on disait alors, pour l'amour qu'elle portait à ses rois. Il n'y avait point de pays du continent où la révolution d'Angleterre eût excité plus de surprise et plus d'horreur. Certes la superstition de la royauté légitime et absolue, la croyance à l'institution divine d'une maison royale, telle que la professaient les docteurs religieux et laïques du grand règne, étaient bien affaiblies à la fin du dix-huitième siècle. Il en restait cependant quelque chose, et pour une partie notable de la France, la théorie de la souveraineté nationale était une monstrueuse hérésie. Le royalisme n'était donc pas seulement, comme de nos jours, une affaire de sentiment ou de culte historique pour la maison royale de France; l'idée du droit et le sentiment se confondaient dans un élan irrésistible d'enthousiasme et de fidélité.

La notion du droit s'est retirée, et le sentiment qui alimente encore le légitimisme contemporain va lui-même s'affaiblissant de jour en jour. Nous ne voulons point dire cependant que l'opinion légitimiste confesse hautement qu'elle ne croit plus au droit divin de la royauté,

ni qu'elle ait abaissé son drapeau devant la théorie de la souveraineté nationale ; mais elle est, comme tout son siècle, pénétrée elle-même de cette théorie et cherche de son mieux à la concilier avec cette notion affaiblie du droit divin qu'elle s'est efforcée de conserver. On ne dit plus, comme Bossuet, que « l'autorité royale est sacrée, absolue, soumise aux lois quant à la puissance *directive*, mais non pas quant à la puissance *coactive;* » on ne dit plus, comme Nicole, que « les princes ne sont pas ministres du peuple, mais ministres de Dieu, parce qu'ils ne tiennent leur puissance que de Dieu seul. » On n'ose plus soutenir ces doctrines, ou, pour être plus juste, on ne veut plus les soutenir ; on s'efforce seulement de fixer une certaine limite à l'exercice de la volonté nationale, et, en lui concédant une large part dans la conduite des affaires, on lui interdit formellement le renversement du trône ou le changement de la dynastie ; la nation peut influer sur son gouvernement, elle ne peut en aucun cas le changer. Telle est la théorie conciliante du légitimisme contemporain. Cet esprit de conciliation est excellent dans la pratique, et la Charte de la Restauration en était l'application la plus heureuse ; mais la logique n'admet point d'accommodement de ce genre ; elle ne peut contenir à la fois ni faire vivre en paix dans son sein la théorie de la souveraineté nationale et le dogme de l'institution divine et immuable des rois. Ou bien la nation est la propriété inaliénable de son gouvernement, ou bien le gouvernement est le mandataire révocable de la nation ; ces deux

théories sont inconciliables, et la seconde, qui est la vraie, sans être pour cela la plus commode, s'est tellement glissée avec le temps dans tous les esprits, que les défenseurs de la légitimité plaident le plus souvent la cause de leurs princes, non pas au point de vue du droit, mais au point de vue de l'utilité publique et de la nécessité, argument qui implique le droit des peuples à choisir, et partant le principe de la souveraineté nationale.

Si l'opinion légitimiste ne s'appuie plus sérieusement sur le droit, elle vit encore de sentiments respectables, et le succès même de ce touchant ouvrage en est la preuve. Il se trouve plus d'un lecteur pour faire, sous la conduite de M. de Beauchesne, ce pieux pèlerinage à la prison du Temple et pour verser des larmes sur les injustes souffrances de l'héritier dépossédé de Henri IV et de Louis XIV. Nous plaignons ceux qui ne comprennent point une émotion si naturelle, ceux surtout qui ne peuvent voir, sans témoigner leur colère ou leur dédain, ces faibles restes de l'ancien respect et de l'ancienne gratitude de la France pour la race illustre de ses rois. Est-il donc si beau de n'avoir point d'histoire, et parce que depuis 1789 nous sommes à la poursuite de la liberté, qui ne paraît guère disposée à se laisser atteindre, faut-il donc abolir la mémoire de nos pères et perdre tout souvenir et tout égard envers ceux qui ont fait notre grandeur? Sont-ce des souverains dont nous ayons à rougir que ceux qui nous ont fait les frontières dont nous jouissons encore et qui avaient planté sur des colonies, aujourd'hui

étrangères, le vieux drapeau de la France ? A qui devons-nous de n'être point une fédération comme l'Autriche, de ne point chercher notre unité comme l'Italie ? et, si même l'unique gloire dont il nous soit permis de nous souvenir est d'avoir enfanté la Révolution, à qui devons-nous donc de nous être trouvés en même temps une grande nation pour la défendre ? Ah ! qu'il est aisé de sentir à l'âpreté de nos jugements ou à l'ingratitude volontaire de notre oubli que nous n'avons pas la conscience assez tranquille pour être justes, et qu'au fond de nos cœurs nous ne sommes pas encore assez satisfaits de notre œuvre présente pour tourner un calme regard sur le passé !

Mais parmi les hommes éclairés, parmi ceux-là même qui pensent que la Révolution était inévitable et qu'on ne pouvait tourner cet abîme aujourd'hui creusé entre l'ancien régime et la France nouvelle, en est-il un seul qui n'incline à regretter (s'il veut y songer un instant) qu'à l'aurore de 89 la France et son antique royauté n'aient pu loyalement s'entendre pour entrer du même pas dans l'avenir ? Certes, si la monarchie constitutionnelle avait pu sortir des États généraux sans autres secousses que celles qui ont précédé la Constitution de 91, si un pacte plus praticable et plus durable eût été accepté et observé par le prince et par la nation, ni l'Angleterre avec ses rois étrangers, ni le continent avec ses rois absolus n'eussent été comparables à la France rajeunie par la liberté sous ses anciens rois, et le trône constitutionnel d'un petit-fils de Louis XIV, entouré d'un peuple libre,

eût brillé d'une majesté inconnue jusque-là dans le monde. Combien surtout eût été différent le sort de l'enfant dont nous venons de lire l'histoire; et quel spectacle que celui des destinées particulières emportées dans le torrent des destinées générales! Ce pauvre enfant captif, ce petit prisonnier coiffé par Simon d'un bonnet rouge, et déjà pâle de sa fin prochaine, eût glorieusement régné parmi nous. Il aurait ouvert nos parlements, promulgué nos lois, inauguré nos expositions et nos chemins de fer; il se serait éteint il y a quelques années; rien d'impossible même à ce qu'il vécût encore. A quoi donc a-t-il tenu que ce fût là sa destinée et la nôtre? Un peu plus de lumières chez Louis XVI, un peu plus de sagesse dans l'Assemblée constituante, et les événements pouvaient prendre ce cours, et Louis XVII pouvait être le second de nos rois constitutionnels. Les choses se sont passées autrement: il y a beaucoup perdu; y avons-nous beaucoup gagné?

V

LE DUC DECAZES

C'est la destinée de notre génération que de voir disparaître un à un des hommes qu'elle ne saurait remplacer. Ce n'est pas que notre sang soit appauvri ni qu'il n'existe parmi nous un moins grand nombre de ces esprits ou de ces caractères heureusement doués qui se sont succédé pendant trente et quelques années dans la conduite de nos affaires; non, certes, cette terre de France n'est point maudite; elle n'est point devenue stérile en hommes capables et dignes d'influer sur l'opinion du public et sur les destinées du pays. Mais sans songer le moins du monde à discuter ou à blâmer l'extrême simplification de nos moyens de gouvernement, nous devons reconnaître que cette simplification a rendu et qu'elle rendra de moins en moins nécessaires les qualités délicates qui ont fait la fortune et l'honneur de quelques-uns de nos devanciers.

Est-ce un bien ? est-ce un mal ? C'est le secret de l'avenir. Mais ce qui n'est point douteux, c'est que le droit de suffrage accordé à tout le peuple et l'immense autorité dont se trouve naturellement investi celui qui obtient directement sa confiance, ont relégué parmi les arts du passé la plupart des moyens qui étaient jadis le plus en crédit pour persuader et pour gouverner les hommes. M. Decazes savait se placer comme médiateur responsable entre un souverain et des assemblées délibérantes ; il s'entendait à faire vivre en paix par des transactions équitables et par des concessions opportunes les diverses classes et les divers partis de la nation, à obtenir la confiance de quelques-uns pour s'assurer l'assentiment de tous, à conduire les hommes par leurs passions mêmes et quelquefois par leurs intérêts, tout en ménageant leur dignité. Ces dons heureux qui lui permirent de rendre, dès son entrée dans les affaires, de si grands services à son pays, M. Decazes les avait reçus de la nature ; il ne les devait pas à l'éducation et encore moins au spectacle de la vie publique. Sa jeunesse s'était, en effet, écoulée sous un régime analogue à celui sous lequel son existence vient de s'éteindre ; il a vu naître le gouvernement parlementaire et il lui a survécu ; il lui a suffi de durer quatre-vingts ans pour voir la France essayer, rejeter et reprendre toutes sortes de gouvernements ; cette histoire mêlée à la nôtre, cette longue vie agitée par nos révolutions reflètent fidèlement l'instabilité de notre fortune.

Né près de Libourne le 28 septembre 1780, M. Decazes

fut envoyé au collége des Oratoriens de Vendôme. Rappelé dans sa famille au moment de l'exécution de Louis XVI, il vit son père, qui avait été lieutenant du présidial de Libourne, poursuivi, arrêté et heureusement épargné après s'être engagé à fournir du blé à la ville de Libourne, qui souffrait alors de la disette. M. Decazes acheva ses études, plaida quelque temps avec succès près de son père et vint à Paris sous le Directoire, muni de quelques lettres de recommandation qui le firent bien accueillir de la société élégante de ce temps-là. Il hésita d'abord sur le choix d'une carrière, et, cédant à l'entraînement général qui portait alors la jeunesse vers l'armée, il faillit entrer dans un nouveau corps qu'on formait à Paris.

Peu de temps après, son mariage avec une fille de M. Muraire, premier président de la cour de cassation, décida irrévocablement et fort heureusement de sa carrière. Ce n'était pas toutefois dans la magistrature, comme on le croit généralement, que sa nouvelle famille avait résolu de le faire entrer; et M. Decazes avait été porté par le ministre de l'intérieur sur une liste d'auditeurs au conseil d'État bientôt soumise à l'Empereur, qui se trouvait alors en Allemagne. L'Empereur recevait en même temps du ministre de la justice un travail pour la nomination de juges-auditeurs près le tribunal de la Seine. Il y eut sans doute quelque confusion entre les deux listes, et M. Decazes se trouva nommé juge-auditeur, à la grande surprise de M. Muraire, qui lui conseillait de refuser. Il accepta, et n'eut pas lieu de s'en repentir.

Devenu bientôt conseiller et chargé plus tard à ce titre de présider la cour d'assises, il s'acquitta de cette tâche avec un succès si incontesté qu'elle lui fut toujours confiée et lui valut dans le public une sorte de renommée. Il suffit d'avoir connu M. Decazes et de savoir quel rôle considérable et délicat la loi française réserve dans les débats aux présidents de nos cours d'assises pour s'expliquer ce grand succès. Le président d'une cour d'assises française est étroitement mêlé à l'affaire qui se discute devant lui. Sa conviction a bientôt sur le sort de l'accusé qu'il interroge d'une façon si pressante et sur l'issue des débats qu'il dirige de si près une influence décisive. Parlant et agissant sans cesse, il lui faut bien peu de temps pour montrer à découvert la tendance de son caractère aussi bien que la tournure de son esprit, et il a bientôt fait de jeter d'un côté ou de l'autre le grand poids de son autorité. Cette situation si redoutable pour tant de magistrats était faite pour mettre en lumière les plus heureuses qualités de M. Decazes. Avec un esprit si pénétrant et surtout si pratique, avec un bon sens si prompt et si sûr, il excellait à pressentir et à découvrir la vérité. En même temps la bonté très-réelle de son cœur et cette bonne grâce qui lui était naturelle suffisaient amplement à tempérer en lui l'exercice du pouvoir accablant dont l'investissait la loi. Il apportait dans ses fonctions pénibles plus d'humanité encore que de conscience, et la partie sévère de ses devoirs lui coûtait beaucoup à remplir. Un jour que le jury s'était partagé dans une affaire capitale, la

cour, appelée à départager le jury, se partagea à son tour, si bien que la voix de M. Decazes devait tout décider. Il ne doutait pas de la culpabilité de l'accusé, et il vota selon sa conscience; mais il parlait encore cinquante ans plus tard de l'anxiété avec laquelle il rentra chez lui ce jour-là et du soulagement inexprimable avec lequel il apprit le lendemain que le coupable avait avoué son crime.

Conseiller intime du roi Louis, en possession de toute sa confiance, il eut à exercer sur de plus grands intérêts son esprit de discernement; nécessairement mêlé aux graves différends qui divisaient les deux frères, il eut le bonheur de prévenir plus d'une résolution précipitée et de se montrer tout dévoué à l'un d'eux sans encourir la colère de l'autre. Secrétaire des commandements de Madame mère, chargé par la princesse Pauline de ses plus importantes affaires, honoré de la confiance du roi Jérôme, M. Decazes était attaché par de nombreux liens à l'Empire. Il n'en rompit aucun; en 1814, il se prononça au sein de la cour impériale pour la plus énergique résistance; et, en qualité de capitaine dans la deuxième légion de la garde nationale, il prit part à la défense de Paris sous Montmartre et à la barrière de Clichy.

Mais lorsque tout fut dit pour l'Empire, M. Decazes accepta sans arrière-pensée le nouveau gouvernement qui apportait la paix à l'Europe et la Charte à la France; il ne tarda guère à prouver combien son adhésion était sincère. Dans cette même cour d'appel où il avait refusé

d'abandonner l'empereur, il refusa d'abandonner le roi, il s'éleva contre la signature d'une de ces adresses complaisantes qui devait être suivie et démentie par tant d'autres, et c'est alors qu'un de ses collègues, voulant le convaincre en alléguant la rapidité de la marche de l'empereur de Cannes à Paris, il laissa échapper cette vive et spirituelle réplique qui fit fortune : « Je ne savais pas que la légitimité fût le prix de la course. » Destitué et exilé de Paris, M. Decazes passa les cent-jours à Libourne et revint après Waterloo.

Ce fut un hasard qui presque aussitôt le fit entrer dans les affaires. Rencontré dans la rue par M. de Jaucourt et l'ayant accompagné chez M. de Talleyrand, M. Decazes assista à une discussion assez confuse sur les moyens à employer pour dissoudre la chambre des représentants et pour préparer convenablement la rentrée du roi. M. Decazes indiqua la garde nationale comme la seule force armée que pût honorablement employer une autorité française dans la capitale occupée par des troupes étrangères, et il offrit de se charger avec son ancienne compagnie d'exécuter tous les ordres qu'on voudrait lui donner. Il ouvrit encore quelques avis dont le bon sens et l'à-propos frappèrent M. de Talleyrand, et le lendemain, comme M. Anglès déclinait le fardeau de la préfecture de police, on l'offrit à M. Decazes, qui accepta. Il montra dans cette situation difficile une fermeté conciliante. On se souvient du menaçant ordre du jour du général prussien Müffling que M. Decazes fit arracher des

murs de Paris par ses agents et dont il obtint l'annulation. Ce fut peu de jours après qu'une prétendue tentative d'empoisonnement contre l'empereur Alexandre mit pour la première fois M. Decazes en rapport direct avec le roi. Il fallut bien peu de temps à Louis XVIII pour apprécier l'homme qu'il avait devant lui, et pour sentir quels services il était en état de rendre au gouvernement et à la nation. M. Decazes souffrait aussi vivement que le roi lui-même de l'occupation de la France par l'étranger, de sa présence dans la capitale, de l'effet malheureux qu'un tel spectacle devait produire sur l'imagination populaire. Le roi et M. Decazes voyaient un danger plus grand encore dans l'esprit de réaction dont le parti royaliste était animé, et qui tendait à diviser la France en deux nations ennemies et à perpétuer la guerre civile. C'est déjà beaucoup pour s'estimer que d'être d'accord sur les questions les plus importantes, et il n'est pas besoin d'être roi pour reconnaître du mérite à ceux qui pensent comme nous; mais M. Decazes avait en outre les qualités d'esprit et de caractère les plus propres à créer entre le roi et lui un attachement durable. Son bon sens toujours en éveil, son éloignement pour les utopies et les systèmes, son peu de mauvaise humeur contre la fortune, et sa promptitude à tirer d'une situation donnée le parti qu'il fallait prendre, son esprit toujours prêt et ses dehors toujours aimables étaient faits pour plaire à ce souverain philosophe et sensé auquel il n'a manqué peut-être qu'un successeur digne de lui pour établir solidement

parmi nous et pour associer dans nos mœurs, aussi bien que dans nos lois, l'ordre et la liberté.

On se tromperait cependant si l'on croyait que le roi ou M. Decazes, en se plaçant comme ils l'ont fait entre le parti ultra-royaliste et la Révolution, aient obéi à quelque théorie profonde sur la situation du nouveau gouvernement et sur l'art de réconcilier et d'administrer la France. Nullement : c'étaient des hommes de bon sens qui vivaient sans parti pris, au jour le jour, résolus seulement à éviter tous les genres d'extrémités, et à se servir contre les folles passions dont ils étaient entourés de toutes les armes que la Constitution mettait en leur pouvoir. Elu député et chargé sous l'administration du duc de Richelieu du ministère de la police générale, M. Decazes put prêter un appui plus efficace à la politique modérée du roi. M. Decazes acceptait le rôle difficile, et à cette époque très-impopulaire, de résister à cette rage de représailles qui emportait alors tout le monde. Avant son entrée au ministère, M. Decazes avait déjà eu le bonheur de faire sensiblement réduire le nombre des arrêts d'exil dont l'exécution lui avait été confiée. Il réussit à en effacer bien des noms, et entre autres celui de Benjamin Constant et celui de M. de Montalivet. Il fit de grands efforts pour prévenir l'arrestation des proscrits trop célèbres dont le sort, s'ils étaient pris, était inévitable. La frontière ne leur fut jamais fermée par son ordre, et plusieurs furent arrêtés munis de passe-ports signés de lui. Mais la passion politique en haut, et en bas la servile ha-

bitude de se distinguer par des excès de zèle, amenèrent des arrestations que M. Decazes déplora plus que personne, un peu par politique, plus encore par humanité. Il fit tout au monde pour éviter l'arrestation de M. de Lavalette, et, ne pouvant enfin tarder davantage, il ordonna à l'agent chargé d'exécuter cette triste mission d'aller le matin même déposer sa carte avec ses qualités chez M. de Lavalette, en annonçant qu'il repasserait à quatre heures. Lorsque l'agent revint, comptant ne trouver personne, il fut reçu par M. de Lavalette, qui se remit ainsi entre ses mains. On doit donc reconnaître que, sans avoir trempé en rien, comme on l'en accusa plus tard, dans l'évasion du condamné, M. Decazes a pourtant mérité autant qu'il était en lui d'avoir honorablement sa part dans les soupçons et dans les reproches qui, à cette occasion, s'élevèrent jusqu'au trône. « Vous verrez qu'on dira que c'est nous, » lui dit le roi, et en effet l'on n'y manqua pas. Pour M. de Richelieu, il prit assez noblement son parti des embarras que cette évasion causait au ministère. Familier avec les usages d'un pays libre, et particulièrement admirable dans l'administration de la justice criminelle, il était indigné des interrogatoires qu'on faisait subir à un Anglais accusé de complicité dans cette affaire. « Pourquoi, écrivait-il, faire dire à cet homme ce qu'il n'a pas dit ? Cela fera mauvais effet dans son pays où l'on a plus de respect pour les accusés ; mais nous ne sommes guère avancés dans les formes vraiment libérales, quoiqu'on parle depuis vingt-cinq ans de *libéralité*. » Nous

connaissons mieux le mot aujourd'hui et nous disons *libéralisme*: connaissons-nous beaucoup mieux la chose?

On sait comment la Chambre, plus royaliste que le roi, se trouvait alors amenée, par l'effet d'une situation imprévue, à exagérer l'autorité parlementaire et à renfermer la prérogative royale dans les plus étroites limites. Les partis sont aussi enclins que les hommes à accommoder leurs doctrines à leurs nécessités, et le parti ultra-royaliste s'appuyait sur des théories presque républicaines pour établir que la nation avait le droit de forcer la main à Louis XVIII, comme il s'appuya plus tard sur les doctrines absolutistes pour établir que Charles X avait le droit de forcer la main à la nation. Quel parti d'ailleurs, dans notre pays, livré à tant d'aventures, a échappé à ces contradictions inévitables? N'avons-nous pas vu des libéraux amoureux de la dictature, et n'est-ce point parmi les défenseurs les plus bruyants du droit divin qu'est née la doctrine du suffrage universel?

Quoi qu'il en soit, la situation relative de la Chambre et du gouvernement était devenue intolérable. Avec une Chambre indissoluble ou un ministère irresponsable, la difficulté ne pouvait se dénouer que par un coup d'Etat. La Charte offrait un moyen plus doux d'en sortir; elle laissait le choix entre la dissolution de la Chambre et la retraite du ministère. Ce sera l'éternel honneur du roi et de M. Decazes que d'avoir eu le courage de préférer le premier parti au second, et que d'en avoir appelé à la France elle-même contre le dangereux entraînement de

ses représentants. Si le nom de M. Decazes mérite d'être mis à côté de celui du roi toutes les fois qu'on parle de l'ordonnance du 5 septembre, c'est que ce grand acte est leur œuvre commune, et que la fermeté sensée de M. Decazes a prévalu dans cette circonstance contre le découragement général. « Le roi et la nation sont pour nous, » disait-il sans cesse à M. de Richelieu, fatigué de cette lutte ingrate; et d'un autre côté, une fois que l'idée de dissoudre la Chambre se fut éveillée dans l'esprit du roi, ce fut M. Decazes qui s'appliqua avec zèle à la mûrir et avec ardeur à l'exécuter. L'excellent et fidèle récit que M. Duvergier de Hauranne a publié de cette grande affaire fait apprécier à sa juste valeur le service que M. Decazes a rendu ce jour-là à la Restauration et à la France.

Cet usage opportun du droit de dissolution, prérogative si importante de la royauté constitutionnelle, différence principale, sinon unique, qui sépare cette forme de gouvernement de la forme républicaine, porta naturellement M. Decazes à la tête des affaires, et il devint l'âme du ministère qui lui devait sa durée. Rappeler tous les actes utiles de ce ministère, ce serait écrire les pages les plus honorables de l'histoire de la Restauration jusqu'à ce fatal coup de poignard qui ranima tout d'un coup le triste souvenir et les aveugles passions de nos guerres civiles. Mais avant cet affreux malheur, que de services dont l'effet dure encore ce ministère a rendus à notre pays! La loi d'élection de 1817 [1], notre admirable loi sur l'ar-

1. Parmi les projets de loi électorale qui avaient été soumis au con-

mée, l'abolition des lois d'exception, l'évacuation du territoire deux années avant l'époque fixée par les traités, cette loi sur la presse de 1819, qui ne subsiste plus qu'en partie, et que nous accepterions aujourd'hui d'un bout à l'autre avec gratitude, l'abolition de la traite des noirs, l'institution des expositions quinquennales de l'industrie, voilà une partie des bienfaits qu'on doit à ce ministère, plusieurs fois modifié, mais constant dans son esprit sagement libéral et dans son ardeur pour la pacification du pays.

Certes on ne vit rien de moins raisonnable que le déchaînement du parti ultra-royaliste, auquel répondit si noblement M. de Sainte-Aulaire, contre la politique de M. Decazes et contre sa personne à l'occasion de l'attentat de Louvel; car si une influence quelconque avait pu calmer le funeste délire qui avait armé Louvel et fermer, au sein de la nation, l'abîme d'ignorance et de haine d'où sortaient ces noires vapeurs, c'était la politique modérée que suivait M. Decazes avec l'appui d'un roi sage. Il fallait cependant reconnaître que l'action de Louvel était directement inspirée par les erreurs et par les passions qui avaient alors le plus de prise sur l'imagination populaire et qui devaient, plus que tout le reste, renvoyer la famille de nos anciens rois dans l'exil. Louvel voyait surtout dans les Bourbons les complices de l'étranger; il les rendait

seil, il en est un que le roi repoussa comme trop démocratique, et il écrivit spirituellement en parlant de ce projet : « Avec celui-là, nous aurions dans la chambre *plebs* et non pas *populus*. »

responsables de l'invasion de la France. Il a raconté, dans un de ses curieux interrogatoires, que, montant la garde aux portes de Metz en face des Prussiens et entendant leur canon tirer un salut, il en avait demandé la raison à la sentinelle ennemie. On lui avait répondu qu'on saluait l'arrivée du roi de France, et c'était ce jour-là, disait-il, qu'il avait voué aux Bourbons une haine qui alla bientôt jusqu'à la soif de leur sang. Hélas! comment convaincre un tel homme que M. de Richelieu, qui s'épuisait alors à délivrer la France, que le roi lui-même n'étaient pas plus que l'ancien soldat de Metz les amis de l'étranger? S'il avait pu pénétrer chez M. Decazes, il aurait pu lire de la main du roi, dans une lettre datée de l'année précédente : « Nous sommes convenus, dès l'année passée, que nous laisserions mourir l'anniversaire du 8 juillet; le véritable jour de la Restauration, c'est le 3 mai. Le 8 juillet fut doux sans doute; mais, outre le voisinage des cent-jours, je trouvai le canon prussien sur le Carrousel; ce ne sont pas là des souvenirs bons à perpétuer. » Ce sont là des souvenirs qui se perpétuent malheureusement tout seuls, et quand il existe entre la multitude et une dynastie des malentendus de ce genre, ce n'est pas trop de la plus admirable sagesse et du plus noble courage pour les surmonter.

Louis XVIII emporta malheureusement dans la tombe cette sagesse et ce courage, et avec lui M. Decazes perdit l'influence salutaire qu'il avait conservée, — même hors du pouvoir, — sur les destinées du pays. Sa chute n'avait,

en effet, rien eu d'une disgrâce. Devenu duc et pair, comblé d'honneurs, chargé de l'ambassade de Londres, M. Decazes restait un personnage considérable dans la politique et gardait, on peut le dire, le premier rang dans la confiance du roi. La mort de ce souverain, on serait tenté de dire de cet ami, ne remplit pas seulement M. Decazes d'une vive affliction; elle lui inspira les plus tristes pressentiments. « N'est-il pas très-facile de prévoir, lui écrivait le roi lui-même en 1817, avec un juste sentiment de la perte irréparable que ferait en lui la France, n'est-il pas très-facile de prévoir que je descendrai tout entier dans la tombe?... J'ai embrassé un système de modération non point par paresse, ni même par goût personnel, mais par raison, pour empêcher la France de se déchirer de ses propres mains. Ma vie est encore nécessaire puisque je ne puis pas dire encore : *Nunc dimittis servum tuum.* » Sa vie n'avait point cessé d'être nécessaire puisqu'il ne pouvait être remplacé. M. Decazes ne s'abusait nullement sur les dangers qui menaçaient son successeur, ou plutôt sur les dangers qu'il devait évoquer contre lui-même. S'il ne les signala pas hautement au pays, s'il ne devint pas dans le sein de la Chambre des pairs, et hors de la Chambre, un des chefs d'une opposition puissante, c'est que sa gratitude respectueuse pour la mémoire du feu roi s'étendait à son successeur et lui commandait des ménagements auxquels il aurait rougi de manquer. Mais à défaut de la contradiction publique qu'il ne fit que rarement entendre, il prodigua à ce successeur les aver-

tissements et les conseils, et lui montra clairement l'écueil vers lequel il allait se briser. Quiconque a connu M. Decazes peut se figurer aisément les angoisses de ce cœur ardent et le dépit de cet esprit juste, lorsqu'il voyait tous les jours, sans pouvoir lever la main pour les secourir, s'avancer vers leur ruine certaine une dynastie et un système de gouvernement qu'il avait servis avec passion et qu'il s'était flatté d'avoir contribué, pour sa part, à fonder définitivement parmi nous.

La révolution de 1830 surprit M. Decazes loin de Paris; il accourut, et, introduit près du duc d'Orléans avant d'être complétement instruit de ce qui s'était passé, il pressa ce prince de n'accepter que la régence et de servir de médiateur entre sa famille et la nation justement irritée. Il ignorait encore la démarche décisive que le duc d'Orléans avait faite en allant à l'hôtel de ville, et lorsqu'il l'apprit plus tard, il s'expliqua le silence qui avait accueilli ses conseils. Il n'en jugea pas moins, non sans raison, que l'on pouvait se ranger avec honneur et avec utilité pour le pays autour d'un gouvernement qui se déclarait le fidèle gardien des institutions nationales, et qui semblait, après tout, rétablir l'ordre légal au prix d'une dérogation dans l'ordre de la succession à la couronne. M. Decazes conserva donc dans la Chambre des pairs le rang que lui assurait l'autorité de ses grands services et de sa longue expérience. On sait les dignités qui lui furent conférées et l'utile concours qu'il continua de prêter au gouvernement de son pays. Les troubles et les

conspirations qui agitèrent la monarchie de Juillet, et qui transformèrent trop souvent la Chambre des pairs en cour de justice, donnèrent à M. Decazes l'occasion de se souvenir de son passage dans la magistrature, et il montra dans ces sortes d'affaires toute la vivacité et toute la pénétration de ses jeunes années. Mais il y saisissait aussi l'occasion de s'abandonner à sa bonté naturelle, et il est plus d'un de ses justiciables qui a trouvé en lui mieux qu'un juge indulgent, un avocat et un protecteur. Il était en même temps vivement préoccupé, comme il le fut toujours, mais avec plus de liberté qu'aux jours de son pouvoir, de l'avenir industriel et commercial de notre pays. Decazeville, qui compte aujourd'hui près de huit mille habitants, lui doit entièrement son existence; il avait agrandi le Muséum, accordé des subventions aux voyageurs, provoqué de toutes ses forces des améliorations utiles; il est mort vice-président de la Société d'agriculture.

Savoir vieillir n'est pas si facile qu'on est tenté de le croire, et la nature rend service à bien des gens en leur épargnant cette dernière épreuve. M. Decazes a su vieillir avec dignité, avec esprit, et surtout avec courage. On ne peut guère comparer ses dernières années, si bien supportées et si bien remplies par des causeries instructives, qu'à la vieillesse de son illustre collègue et de son ancien chancelier, qui sera longtemps encore, nous l'espérons, entouré de notre affection respectueuse, et qui, lui aussi, nous rendra jusqu'au bout un fidèle et intéressant témoi-

gnage du siècle agité qu'il a traversé. Eloigné depuis 1848 des affaires publiques, mais mêlé par l'intelligence, et plus encore par le cœur, à toutes les épreuves de notre pays, M. Decazes portait dans ses jugements, bien désintéressés, sur les affaires contemporaines, ce sens droit et fin et cet esprit pratique qui l'avaient guidé dans toute sa vie. Très-libéral, moins encore par caractère que par sagesse et qu'à cause de sa longue expérience, il était pourtant particulièrement sensible à tout ce qui touchait notre grandeur; et s'il m'est permis, à moi qui ne l'ai approché que pendant ses dernières années, de lui rendre ce témoignage, j'oserai dire qu'en ces temps troublés où nos divisions profondes nous font parfois perdre de vue jusqu'à notre drapeau, je n'ai point connu de meilleur Français.

Tendrement aimé de sa famille, il rendait amplement l'attention et les soins touchants dont il était entouré; il était d'une rare et constante bonté pour ses amis; mais nous sommes sûr que celle qu'il a bien voulu nous témoigner ne nous a point aveuglé en sa faveur et n'est pour rien dans nos éloges. A vrai dire, ce n'était point seulement sa bonté qui nous attirait près de lui, mais le plaisir très-sincère que nous éprouvions à le voir et à l'entendre. Nous ne cachons point notre inclination pour le temps où il a brillé, et pour les témoins dignes d'attention que cette époque si intéressante de notre histoire a laissés parmi nous. Mais la destinée de M. Decazes nous semblait mieux faite que toute autre pour nous attacher

et pour nous instruire. Nous aimions à nous le figurer au début de sa fortune si rapide et si juste, au temps où il devinait d'instinct les conditions du gouvernement constitutionnel et de la pacification de la France, au temps où il disait avec l'intelligente résolution des jeunes années : « Il faut nationaliser le roi et royaliser la nation ; » et encore, tendant loyalement la main à tout le monde : « Qu'on vienne au roi par la Charte ou à la Charte par le roi, on sera le bienvenu. » Nous cherchions à le revoir tel qu'il était aux jours les plus heureux de sa vie, confondant en lui quelques traits de l'ancien régime et les nécessités honorables du nouveau, favori du souverain et ministre libéral, faisant le plus patriotique usage de l'amitié royale, et tombant du pouvoir avec éclat pour avoir trop bien compris et trop bien servi la France, allant chercher son brillant exil de Londres et semant volontiers l'or sur son chemin, un peu prodigue, toujours aimable et constamment bon. Nous repassions ainsi d'un coup d'œil cette existence animée et après tout digne d'envie, et, bien qu'il nous fût difficile d'éviter quelque retour jaloux sur notre propre génération, sur sa destinée bien différente et sur notre oisive jeunesse, nous prenions un vif plaisir, en serrant cette main toujours affectueuse et déjà tremblante, à contempler sous ces traits encore si beaux un des plus nobles et des plus charmants débris du passé.

VI

DE TOCQUEVILLE [1]

I

« N'êtes-vous pas de mon avis, dit quelque part M. de Tocqueville, écrivant à M. Freslon, n'êtes-vous pas de mon avis qu'il n'y a rien au monde de plus intéressant que les Mémoires, surtout ceux des gens célèbres, pour peu qu'ils aient un peu de véracité? Il semble toujours qu'on va trouver le secret de ces belles machines qui ont produit de si belles œuvres..... » Ce n'est pas nous qui contredirons sur ce point M. de Tocqueville; nous ne connaissons pas de lecture plus instructive que celle des Mémoires, lorsqu'ils sont sincères et bien faits, comme

1. *Œuvres et Correspondance* inédites d'Alexis de Tocqueville, publiées et précédées d'une notice par M. Gustave de Beaumont, membre de l'Institut. 2 vol. in-8°. Michel Lévy.

ceux du comte Miot de Melito par exemple ; bien plus, alors même que la vérité n'y est point toujours respectée, comme dans ceux de Marmont, il suffit qu'on sente vivre dans une œuvre de ce genre un homme intelligent avec ses souvenirs, avec ses passions et même avec ses mensonges, pour trouver dans une telle lecture une des sources les plus fécondes d'instruction ou d'amusement. Mais il est d'autres Mémoires que ceux qui sont écrits par leur auteur de propos délibéré et avec l'intention de comparaître sous tel ou tel aspect devant la postérité ; il y a ces Mémoires involontaires qui s'échappent tous les jours des mains de tout homme que son rôle dans l'Etat ou dans le monde oblige à entretenir une nombreuse et importante correspondance. Les Anglais se contentent le plus souvent de cette sorte de Mémoires, et quand un homme célèbre a disparu du monde, ses lettres, ses discours ou ses rapports, tous les écrits, en un mot, qu'il laisse après lui et qui sont de nature à le faire mieux connaître sont recueillis, mis en ordre et publiés. Nos voisins donnent à ces collections le nom de Mémoires, et ils ont bien raison, car ces Mémoires n'en valent pas moins que les autres pour s'être faits tout seuls ; l'historien et le moraliste en font également leur profit.

Ce sont des Mémoires de ce genre et non pas les moins précieux que nous laisse M. de Tocqueville ; mais il faut reconnaître, dès les premières pages de l'excellente et touchante introduction de M. Gustave de Beaumont, qu'avec la meilleure volonté du monde nous ne pouvons

pas encore nous croire en Angleterre. Le fidèle ami de M. de Tocqueville n'a pu nous donner en effet qu'une partie de sa correspondance, la plus attachante peut-être mais non pas la plus instructive; il a dû retrancher soigneusement de ce grand nombre de lettres tout ce qui touchait à la politique, sauf quelques pages dans lesquelles la politique se confond avec la philosophie générale par l'élévation des vues et la sérénité du langage. La plus grande partie de la correspondance de M. de Tocqueville et la plus vivante nous a donc cette fois échappé; ses opinions sur les hommes et sur les choses, les impressions que laissaient dans cette âme si vive les événements contemporains, sa façon de les juger avec ses amis de France, ses efforts pour les expliquer à ses amis d'Angleterre, ce volume de *Souvenirs* écrit à Sorrente entre deux révolutions, tout cela est non pas irrévocablement perdu, mais réservé pour une publication ultérieure dont la date ne peut encore être fixée.

Telle qu'elle est cependant, cette correspondance nous fait faire un grand pas dans l'intimité de M. de Tocqueville; on connaît mieux l'homme en lui après l'avoir lue; est-il besoin d'ajouter qu'on l'en aime et qu'on l'en estime davantage? On sent même, et ce n'est pas la moindre beauté de cette correspondance, que cette âme, vraiment pure et rare, n'a rien au monde à nous cacher, qu'on pourrait pénétrer sans danger pour sa gloire dans les moindres détails de sa vie comme dans les derniers replis de sa pensée, et que loin d'être exposé à aucune

de ces épreuves posthumes que subit devant nous plus d'une illustre mémoire, M. de Tocqueville ne sera jamais plus respecté que le jour où rien de lui ne sera resté dans l'ombre, comme une statue sans tache à laquelle sied par-dessus tout une pleine lumière.

Nous ne prétendons ni raconter sa vie ni exposer les travaux qui l'ont glorieusement occupée, ni porter un jugement définitif sur le caractère de son talent ou sur l'utilité que son pays peut retirer de ses œuvres. Ce serait entreprendre une tâche déjà remplie plus d'une fois avec assez d'éclat et d'autorité pour qu'il soit inutile d'y revenir. M. Ampère dans le *Correspondant*, M. Laboulaye ici même, M. de Beaumont dans l'intéressante notice que nous avons sous les yeux, ont rendu à M. de Tocqueville un hommage digne de lui. Il nous reste donc seulement à faire connaître ce que sa correspondance ajoute à ce que nous savons de sa vie et de ses pensées; cette tâche modeste nous suffit, et nous serions heureux de faire ressentir à nos lecteurs quelque chose du plaisir que nous avons éprouvé nous-même à parcourir ces pages pleines des épanchements les plus nobles, à voir de plus près tant d'intelligence et tant de bonté.

Cette correspondance embrasse presque toute sa vie; la première lettre est datée de 1823, et la dernière a été écrite le 9 avril 1859, sept jours seulement avant que sa main fût glacée par la mort. Malgré le grand nombre de lettres qui ont dû, comme nous l'avons dit, être écartées de cette publication, la liste des correspondants de M. de

Tocqueville est nombreuse et brillante : on remarque parmi les Français MM. Ampère, de Broglie, Molé, de Corcelles, Dufaure, Duvergier de Hauranne, Freslon, Rémusat; parmi les étrangers, M. Bunsen, madame Swetchine, M. Senior, M. Stuart Mill, M. Grote, lord Radnor, sir George Cornwal Lewis, et enfin M. Reeve, madame Austin, madame Hollond, que leur intelligence de nos affaires et que leur sympathie pour nos épreuves nous permettraient presque de ranger parmi nos compatriotes. M. de Tocqueville avait enfin d'autres correspondants qui faisaient, on peut le dire, partie de sa famille, tant ils étaient rapprochés de lui par une vieille et constante amitié. C'était d'abord M. de Beaumont lui-même, le fidèle compagnon de toute sa vie; c'était M. de Kergorlay, l'ami de sa première jeunesse, resté l'ami et le confident de son âge mûr, malgré l'opposition profonde de leur opinion politique et la différence singulière de leur destinée; non-seulement leur sympathie se fortifia au milieu de tous ces obstacles, mais M. de Tocqueville avait la plus affectueuse confiance dans le jugement de M. de Kergorlay et lui soumettait volontiers ses travaux. Un autre ami, plus ancien encore, connu et aimé de M. de Tocqueville sur les bancs du collége, M. Eugène Stoffels, garda aussi une grande part de son cœur. Vivant en province, loin du bruit et des affaires, mais inspirant à M. de Tocqueville une sorte de respect par la noblesse de son caractère et par la rectitude de son jugement, M. Stoffels était consulté par son ami d'enfance dans

toutes les circonstances graves de sa vie et était traité par lui comme une sorte de directeur de conscience.

On voit aisément, en lisant les premières lettres de M. de Tocqueville et le récit de ses premiers voyages, comment cet esprit philosophique et pratique à la fois devait être amené à se demander compte du mouvement des sociétés humaines, et devait se complaire dans ces graves études. Au milieu de ses impressions de voyage en Sicile et de ces descriptions de la nature qui se ressentent de l'heureuse facilité de la jeunesse, on est arrêté tout à coup par un dialogue supposé, à la façon de Montesquieu, dans lequel le jeune voyageur met en opposition, avec une vigueur prématurée de pensée et de langage, un Sicilien et un Napolitain discutant l'un contre l'autre et échangeant d'amers reproches. Il est impossible de parcourir ces pages énergiques et déjà profondes sans y voir en germe cette curiosité clairvoyante qui devait attirer M. de Tocqueville vers l'étude du génie des peuples et des conditions de leur gouvernement. On a souvent dit, et nous pensions nous-même, que c'était le voyage de M. de Tocqueville aux États-Unis qui lui avait donné l'idée d'approfondir et de peindre les institutions et la société américaines. M. de Beaumont affirme, et nous le croyons volontiers après la lecture du voyage en Sicile, que ce dessein est antérieur au voyage en Amérique et qu'il en est la cause. En sollicitant la mission officielle d'étudier le système pénitentiaire de la grande république, M. de Tocqueville voulut seulement obtenir

pour ce voyage un congé régulier et l'accomplir sans rompre avec la magistrature dont il faisait alors partie.

Il partait dans une pleine possession de sa pensée et cherchant des faits à l'appui de son opinion plutôt que son opinion même. Cette pensée, quelle était-elle? C'était d'abord la conviction qu'il n'y a point de grandeur pour les peuples ni de dignité pour les individus en dehors des institutions libres; c'était ensuite la certitude, non moins fortement établie dans son esprit, que les sociétés modernes sont emportées vers la démocratie par un mouvement irrésistible; c'était enfin (et nous touchons à la préoccupation constante, nous dirions presque aux angoisses de ce noble cœur) le vif pressentiment de la difficulté d'établir au sein de la démocratie une liberté suffisante et durable. Il plaça de bonne heure les intérêts de la liberté au-dessus de toutes les formes particulières de gouvernement, et il nous devança tous de beaucoup d'années sur ce chemin dans lequel devait nous pousser pas à pas une série d'épreuves. Il avait vu la révolution de 1830 avec quelque trouble, sans croire les Bourbons de la branche aînée indispensables au maintien d'un gouvernement libre, comme il devait plus tard déplorer la chute de la monarchie de Juillet, sans se sentir découragé par la République. Il n'était certes pas aveugle sur l'importance de ces questions de la forme ou du nom des gouvernements; mais il ne leur accordait de l'importance que dans leur rapport avec le maintien ou l'ébranlement des institutions libres, et il écrivait un jour

à M. de Kergorlay cette phrase, qui peint admirablement cette disposition de son intelligence : « Je verrais sans regret une restauration que toi tu regardes comme absolument nécessaire. Voilà la *naissance de l'angle* que forment nos deux esprits. »

S'il porta ces opinions déjà arrêtées en Amérique, elles s'y fortifièrent et elles y reçurent ces développements. cette clarté, cette pleine certitude, cette solennité pour ainsi dire qui se retrouvent dans les moindres parties de son grand ouvrage et qui lui ont donné un imposant caractère. N'oublions pas cependant que ce prophète de la démocratie était resté, par la finesse de son esprit et la noblesse de ses penchants, le moins démocrate des hommes, et que cette espèce de religion dont il était malgré lui le précurseur, le remplissait parfois de trouble et de découragement. C'était à ses yeux bien moins un progrès vers lequel il fallait courir, qu'une épreuve inévitable et prochaine qu'il fallait accepter de grand cœur et aborder avec courage : « Nous y allons nous-mêmes, écrit-il des États-Unis à M. de Kergorlay, nous y allons nous-mêmes vers cette démocratie sans bornes. Je ne dis pas que ce soit une bonne chose ; ce que je vois dans ce pays me convainc au contraire que la France s'en arrangera mal ; mais nous y allons poussés par une force irrésistible. Tous les efforts qu'on fera pour arrêter ce mouvement ne procureront que des haltes ; refuser d'embrasser ces conséquences me paraît une faiblesse... Ce n'est pas sans peine, je t'assure, que je me suis rendu à cette

idée; ce que je vois dans ce pays-ci ne me prouve point que, même dans les circonstances les plus favorables (et elles existaient ici), le gouvernement de la multitude soit une excellente chose. On est à peu près d'accord que dans les premiers temps de la République, les hommes d'État, les membres des Chambres étaient beaucoup plus distingués qu'ils ne le sont aujourd'hui. Maintenant le pays n'a plus *la main si heureuse*. Ses choix tombent en général sur ceux qui flattent ses passions et se mettent à sa portée. » Cependant M. de Tocqueville assure sans cesse qu'il se trouve aux États-Unis infiniment plus de lumières et d'instruction parmi les classes inférieures que dans les anciennes monarchies du continent; et il termine cette lettre en souhaitant que la France se prépare de son mieux à cette grande épreuve par l'extension de ses libertés communales et départementales, par la diffusion dans toutes les classes de ces habitudes d'ordre et de légalité qui seules peuvent mettre les libertés publiques au-dessus des envahissements du pouvoir ou des caprices de la multitude.

M. de Tocqueville ne fut jamais plus heureux qu'au temps où il écrivit ce grand ouvrage. Ce n'est point qu'à tout prendre, le bonheur lui ait manqué aux autres époques de son existence. Il avait épousé une personne digne de lui, qu'il aima tendrement pendant toute sa vie et qui lui ferma les yeux; il aimait la renommée et il l'obtint pure, universelle, sans distinction de parti, sans distinction de frontières. Sa vie a donc compté plus de

biens que de maux, et elle a été exempte de grands chagrins, si l'on en excepte ces afflictions publiques auxquelles n'a échappé nul de ses contemporains. Pourtant dans cette existence digne d'envie, les jours les plus doux paraissent avoir été ces jours de travail fécond et d'amour tranquille où il écrivait son grand ouvrage et venait se reposer auprès de sa fiancée. Le succès immense et soudain de *la Démocratie en Amérique* a laissé des traces curieuses dans sa correspondance. Nous le voyons d'abord écoutant M. Gosselin, son éditeur, qui lui démontre qu'il vaut mieux tirer l'ouvrage à cinq cents exemplaires qu'à mille, parce que si le gain est moindre avec un petit tirage, la chance de perdre est moindre aussi. Mais quel changement après le succès inattendu de l'ouvrage : « J'ai été hier matin chez Gosselin, qui m'a reçu avec la figure la plus épanouie du monde en me disant : Ah çà ! mais il paraît que vous avez fait un chef-d'œuvre ! » Il est bientôt tout étourdi de ce concert de louanges et de sa prompte célébrité. « Il y a une femme de la cour de Napoléon, écrit-il à Stoffels, que l'Empereur s'imagina un jour de faire duchesse. Le soir, entrant dans un grand salon et s'entendant annoncer par son nouveau titre, elle oublia qu'il s'agissait d'elle et se mit de côté pour laisser la dame dont on venait de prononcer le nom. Je t'assure qu'il m'arrive quelque chose d'analogue. Je me demande si c'est bien de moi qu'on parle... »

C'était le temps où écrire avec éclat sur la politique pa-

raissait un titre pour participer aux affaires du pays, et l'on n'avait pas encore découvert l'incompatibilité radicale qui paraît s'être établie depuis ce temps-là entre l'action et la pensée. M. de Tocqueville était ambitieux, et de l'ambition la plus légitime, celle d'arriver par l'élection à siéger dans une assemblée libre. Mais son ambition n'a rien d'emporté ni d'insatiable ; bien au contraire, elle était mêlée de timidité et sujette à de brusques retours vers la paix du foyer domestique. Attaché à vingt-deux ans au parquet de Versailles, il écrivait ingénument à M. de Kergorlay : « Je suis ici le plus faible, et quoique le fonds d'orgueil qu'il y a en moi, comme en tout autre, me dise qu'après avoir travaillé autant que mes collègues je les vaudrai bien, je me sens cependant tout froissé. En général, il y a chez moi un besoin de primer qui tourmentera cruellement ma vie. » Le moindre échec faisait refluer cependant ce cœur délicat et bon vers le modeste contentement de soi-même et les vrais biens de la vie. Il écrit un jour à M. de Kergorlay qu'il se sent heureux à cause d'un changement qui s'est opéré dans sa manière d'envisager les choses de ce monde. « J'attends moins de la vie, dit-il, je *cave* moins haut. Le bonheur intérieur me semble un plus grand objet qu'il ne me paraissait. Le pouvoir, le bruit extérieur m'apparaissent comme une chose moins nécessaire que je ne l'avais cru jusque-là. Je regarde plus sérieusement l'idée de passer ma vie, s'il le fallait, comme le commun de mes semblables, et je ne trouve plus si insupportable de n'avoir

pas une destinée à part.... Singulier phénomène, ajoute-t-il; à mesure que la vie me paraît un objet moins haut et de valeur moindre, je me sens plus heureux de vivre. » Mais peu de temps après il écrivait à ce même ami : « Il y a un orgueil qui se repaît avec délices des avantages dont il jouit ou croit jouir. Cela s'appelle, je pense, de la présomption. Puisque Dieu voulait m'envoyer le vice de l'orgueil à forte dose, il aurait bien dû au moins m'envoyer celui qui appartient à cette première espèce. Mais l'orgueil que je possède est d'une nature toute contraire. Il est toujours inquiet et mécontent, non pas envieux pourtant, mais mélancolique et noir; il me montre toutes les facultés qui me manquent, et me désespère à l'idée de leur absence. » Voilà avec quelle candeur il décrivait cette lutte que nous portons tous en nous-mêmes entre l'ambition inquiète et le désir découragé du repos.

Il se présenta pourtant aux élections de Valognes à la fin de 1837, et l'histoire de son échec est des plus instructives. M. Molé était alors au pouvoir, et, selon une habitude qui a failli devenir depuis ce temps-là une institution, le gouvernement avait ses candidats préférés, qu'il appuyait auprès des électeurs. Il faut cependant se garder de confondre les candidatures ministérielles de ce temps-là avec les candidatures officielles qu'on a vues plus tard. Il était assez naturel qu'un ministère responsable et dépendant du jeu des majorités eût ses candidats aussi bien que l'opposition, puisque la seule chose qui distinguait alors le ministère de l'opposition c'était de se trou-

ver temporairement au pouvoir. Mais l'abus était près de l'usage, et dès cette époque un ministère se trouvait parfois entraîné soit à faire peser l'influence matérielle du pouvoir dans la balance, soit encore, ce qui ne vaut pas mieux, à confondre son existence avec celle de l'Etat lui-même, et à faire entendre que se présenter contre lui, c'était déclarer la guerre à la société. Bien qu'en ce temps-là le langage fût aussi modéré que les actes, M. Molé n'était pas tout à fait exempt de ces faiblesses. De son propre mouvement il fit de M. de Tocqueville son candidat aux élections, comme il espérait faire de lui son partisan dans la chambre. Se trouvant ainsi, sans l'avoir désiré, le candidat du gouvernement, M. de Tocqueville se sentit aussitôt alarmé pour son indépendance et écrivit directement à M. Molé pour dissiper toute équivoque : « Je ne suis point l'adversaire du gouvernement, disait-il, ni même de ceux qui gouvernent en ce moment, mais je veux être en état de prêter un concours intelligent et libre, et c'est ce que je ne pourrais pas faire si je me faisais nommer par le gouvernement. Je sais bien qu'il y a des gens qui oublient en arrivant à la chambre les moyens par lesquels ils y sont entrés ; mais je ne suis pas de ces gens-là, j'y veux arriver avec la position que j'y veux tenir, et cette position est indépendante... » La réponse de M. Molé est spirituelle. Il fait remarquer à M. de Tocqueville qu'il n'arrivera pas à la chambre sans l'appui de quelqu'un, que le concours d'un parti engage autant que celui d'un ministère, que l'isolement n'est

pas l'indépendance et qu'il faut bien choisir. Mais le ministre reparaît bientôt à côté de l'homme d'esprit, et M. Molé ajoute avec la solennité d'un président du conseil qui ne veut point tomber sans entraîner avec lui l'univers : « Je croirais manquer aux vues de la Providence sur moi si je ne portais pas avec courage ma destinée. J'estime que dans nos circonstances publiques le pays courrait quelque risque si le pouvoir passait actuellement dans d'autres mains... » M. Molé s'opposa dès lors à l'élection de M. de Tocqueville avec toute l'énergie que lui ordonnait la Providence, et le candidat trop indépendant fut battu. Ce qu'il y eut de curieux dans son échec, c'est qu'on tourna contre lui sa particule nobiliaire, et que l'auteur de *la Démocratie en Amérique*, le futur ministre de la République française, fut rejeté par les électeurs comme un dangereux aristocrate. « L'élection s'est faite aux cris de : *Point de nobles*, » écrit-il en racontant sa disgrâce ; et il ajoute en observateur judicieux d'un préjugé national devenu chez nous indestructible : « Il y a dans la tête de ces hommes à l'égard de la noblesse quelque chose de semblable à la répugnance instinctive que les Américains ont pour les hommes de couleur. »

Cependant le ridicule ostracisme qui pesait sur M. de Tocqueville ne pouvait durer longtemps. Deux ans plus tard, son caractère et sa renommée croissante lui firent pardonner sa noblesse, et en 1839 il entra dans la Chambre des députés, où il siégea dans les rangs de l'opposition constitutionnelle jusqu'au jour où vint le surprendre,

moins que beaucoup d'autres il est vrai, la révolution de Février.

II

Si M. de Tocqueville ne fut point trop surpris par la révolution de Février, il n'en fut pas non plus accablé. Il avait senti combien était fausse la sécurité dans laquelle on se reposait à la veille de ce grand événement; et dans la séance du 27 janvier 1848, il l'avait pour ainsi dire annoncé à la chambre et à la nation dans des termes presque prophétiques : « Nous nous endormons sur un volcan, s'était-il écrié; j'en suis profondément convaincu. » Et moins d'un mois après le volcan s'était ouvert.

Sans avoir désiré le moins du monde la République, M. de Tocqueville n'avait aucune objection contre elle pourvu que l'ordre et la liberté pussent y rester debout. Rien n'était perdu à ses yeux aussi longtemps que des élections libres laissaient à la France le droit et les moyens de se conduire elle-même. On peut voir dans une lettre fort intéressante, écrite cinq années plus tard pour expliquer à M. Greg notre système électoral, avec quelle facilité M. de Tocqueville s'était accommodé du suffrage universel. Il était fort sensible aux inconvénients de l'ancien

système; il n'était pas aveugle sur les dangers du nouveau; mais avec le vote au chef-lieu de canton et avec des garanties réelles pour la liberté des électeurs, M. de Tocqueville était persuadé que le suffrage universel pouvait donner une représentation honnête et éclairée de la France. Ajoutons encore que, comme la plupart des libéraux modérés qui ont traversé nos assemblées républicaines, M. de Tocqueville a gardé du patriotisme et de la sincérité de ses nouveaux collègues le meilleur souvenir. Il écrit à M. Greg que ces assemblées contiennent plus d'hommes indépendants par leur caractère ou par leur fortune, plus de *country-gentlemen*, comme on dit en Angleterre, qu'aucune des Chambres françaises qu'il a vues depuis treize années. Il rendait volontiers hommage à la bonne foi et à la bonne volonté de ces députés populaires qui, nouveaux venus dans les affaires publiques et imbus trop souvent de préjugés dangereux, avaient pourtant le don précieux de se laisser convaincre, écoutaient impartialement ceux dont ils se défiaient le plus naguère, et sacrifiaient avec courage leurs illusions les plus anciennes ou les plus chères à leur amour mieux éclairé pour le pays. Dans ces assemblées agitées, mais en même temps ennoblies par la lutte ardente des opinions, M. de Tocqueville respirait plus à l'aise qu'au milieu des froids calculs de l'intérêt. Il ne s'abusait point cependant sur les divers périls qui menaçaient la République. Assistant en 1858 aux fêtes de Cherbourg, et parlant à M. de Circourt de la réunion dans cette vaste rade des escadres

combinées de la France et de l'Angleterre, il ajoutait : « ... Ce sera un grand tableau, mais qui me donnera sans doute une impression mélancolique analogue à celle que j'éprouvais le 20 mars 1848, lors de l'immense revue du Champ de Mars, où plus de cent mille hommes parurent en armes. Hélas! me disais-je en revenant, je viens d'assister à la revue de deux armées qui seront bientôt aux mains dans Paris. Cela n'a pas manqué, comme vous savez. Dieu veuille qu'il n'en soit pas ainsi cette fois! »

Le cruel spectacle des journées de juin et les événements qui les suivirent n'empêchaient pas M. de Tocqueville de reconnaître ce qu'il y avait de logique et de régulier dans la tendance du peuple français depuis 1848 à réagir contre la surprise qui lui avait été faite, et à se préoccuper avant tout du rétablissement du pouvoir. Quand cette tendance se fit jour par l'élection du Président de la République, M. de Tocqueville pensa qu'elle dépassait le but; mais dans cet acte même qu'il désapprouvait, la nation ne lui paraissait pas inconséquente. Il ne tarda pas à prévoir qu'elle irait plus loin et que l'élection du Président n'était que le commencement de sa grande fortune : « Je persiste à croire, écrivait-il le 29 janvier 1851, que les chances de l'avenir sont pour lui, et qu'une sagesse ordinaire les lui assurerait. J'attache plus d'importance au phénomène que présente l'état général du pays qu'aux accidents particuliers, quelque considérables qu'ils soient. Le phénomène général me paraît être un mouvement de la nation en dehors de la liberté

et vers la concentration et la permanence du pouvoir. La circonstance que les hommes parlementaires les plus éminents et les hommes de guerre les plus connus sont opposés presque tous à ce mouvement ne me rassure pas : car nous vivons dans un temps et dans une société démocratique où les individus, même les plus grands, sont bien peu de chose. Pour me former une opinion, je n'écoute ni ceux qui exaltent ni ceux qui contestent le génie des prétendants. Dans de tels temps, ce n'est point l'homme qu'il faut considérer, mais ce qui le soulève et le porte au pouvoir... »

Cette fois encore M. de Tocqueville prévoyait donc l'avenir; cela ne voulait point dire qu'il l'acceptait; sa conduite ne fut jamais à la merci des circonstances, et les événements pouvaient aller d'un côté sans diminuer le penchant qui l'entraînait de l'autre. Il était malade à Sorrente lorsque s'approchait la crise que devait terminer soudainement le 2 décembre; il en sentit toute la gravité, il en devina l'issue, et accourut aussitôt, ne comptant nullement sur le succès de ses amis, mais revendiquant le droit de partager leur défaite. Le 2 décembre rompit d'un seul coup tous les liens qui attachaient M. de Tocqueville à la vie publique, et il sortit même du Conseil général de son département, avouant dans sa correspondance que de toutes les conséquences personnelles qu'avait eues pour lui ce changement de régime, celle-là lui avait paru la plus sensible.

Il était désormais tout entier au travail et il reprit dès

ce jour l'étude de cette grande question qui s'était, à vrai dire, emparée de lui dès qu'il avait commencé à penser : Qu'est-ce que la Révolution française? qu'est-ce que la démocratie? comment assurer la liberté dans une société démocratique? Les cruelles épreuves qu'il venait de traverser, le déchirement qu'elles avaient laissé dans son cœur, le ramenaient avec une force nouvelle vers le sujet ancien de ses pensées; c'était avec une sorte d'anxiété douloureuse qu'il s'interrogeait de nouveau sur le terme encore invisible de nos agitations et sur la récompense encore douteuse réservée à tant d'efforts. La grandeur de la Révolution française, sa perpétuité à travers ces alternatives incessantes de trouble et de repos, l'obscurité de son avenir, ce but qu'on croit toujours toucher et qui recule toujours parlaient vivement à l'imagination de M. de Tocqueville, et il était plus profondément remué par ces problèmes qu'aucun de ses contemporains. Ses études, fidèle image de notre histoire, le conduisaient tour à tour au découragement et à l'espérance; et les pages les plus éloquentes que ces lettres contiennent sont à coup sûr celles qui expriment ce trouble intérieur. Tantôt il se disait: Nous parcourons une mer orageuse, mais nous atteindrons le port; tantôt il se demandait, le cœur serré d'une navrante inquiétude, si cette mer n'était point sans rivages, ou du moins si ce rivage n'était pas à une telle distance et enveloppé de telles ombres que plusieurs générations devaient disparaître avant que cette vue si désirée eût réjoui les yeux et l'âme des hommes.

Il joignait à cette poignante incertitude sur la marche et sur l'issue de la Révolution française une foi invincible dans les grandes qualités de notre race, dans la puissance merveilleuse qui paraît lui avoir été donnée de se relever après chacune de ses chutes et de sortir, sans trop d'affaiblissement, des plus rudes épreuves. Cette confiance consolante était établie depuis longtemps dans son esprit. Vers la fin de la Restauration, il demandait à son ami M. de Kergorlay s'il ne sentait pas comme lui croître à vue d'œil les forces renouvelées de la France et son ambition renaître avec ses forces. Bien des années plus tard, lisant dans sa retraite de Normandie les lettres naïves et touchantes écrites à leurs familles par nos paysans-soldats sous les murs de Sébastopol, il admirait dans ses éléments mêmes et sous sa forme primitive cette constitution morale, à la fois flexible et résistante, qui donne tant de ressort au génie de notre nation, qui la rend capable de supporter beaucoup de maux et d'en perdre jusqu'au souvenir, d'aller jusqu'aux portes de la mort et de se retourner, de fléchir jusqu'à terre et de se redresser jusqu'au ciel. Puis il se demandait de nouveau à quoi devaient servir ces qualités précieuses, dans quel sens cette force redoutable et capricieuse était lancée; et se trouvant, pour ainsi dire, hanté par l'image décourageante de nos agitations contradictoires : « C'est du sable que ce peuple, s'écriait-il, et il ne faut point se demander s'il restera fixe, mais quels sont les vents qui le remueront. » Toutes ses pensées d'ailleurs le ramenaient au travail, et

il voulait résoudre de son mieux pour lui-même et pour les autres le problème qui obsédait son esprit. Ce n'est point qu'il s'abusât sur l'importance de son œuvre ni sur les résultats pratiques que peuvent avoir de nos jours les meilleurs écrits. Après le grand succès de son dernier livre, il écrivait : « Je connais trop bien mon temps et mon pays pour me faire aucune illusion sur la portée de ce succès. Nous avons cessé entièrement d'être une nation littéraire, ce que nous avons été éminemment pendant plus de deux siècles. Bien plus, le centre du pouvoir est absolument déplacé. Les classes influentes ne sont plus celles qui lisent. » Mais il ajoutait aussitôt qu'il n'y a point d'occupation plus honorable ni de plus agréable que d'écrire des choses vraies et honnêtes et que de servir sa cause dans la mesure de ses forces et des circonstances.

Il avait entrepris d'écrire un grand ouvrage sur la Révolution française, de l'étudier dans ses causes, de la suivre à travers l'Empire, de comprendre surtout et de peindre le personnage extraordinaire qui en avait pris alors la conduite et qui lui avait donné une direction si imprévue de ceux qui l'ont commencée. C'est la première partie de ce grand travail qui a seule été achevée et qui est aujourd'hui entre les mains de tout le monde. On entrevoit, en lisant *l'Ancien régime et la Révolution*, ce qu'aurait été le monument dont ce volume est le portique; mais c'est seulement en parcourant les notes laissées par M. de Tocqueville qu'on peut se faire une idée de

l'ardeur laborieuse qu'il portait dans cette noble entreprise. Ces notes sont tellement considérables qu'elles forment sur quelques points des ouvrages complets. Il faisait de pénibles voyages à la recherche des sources originales, et pour publier un volume il en écrivait dix. Hors d'état de travailler avec l'aide d'autrui, lisant et écrivant tout lui-même, difficile à satisfaire, soit sur le nombre et la valeur des preuves sur lesquelles il formait son opinion, soit sur la manière d'exprimer et de condenser sa pensée, M. de Tocqueville hâta certainement par ce travail incessant et passionné l'épuisement de sa santé et le terme de sa vie. Quelques mois lui auraient suffi cependant pour donner le second volume de ce grand ouvrage, car l'ordre des chapitres en était fixé, et deux de ces chapitres déjà rédigés ont paru assez achevés pour être livrés au public. Nos lecteurs n'ont pas sans doute oublié que nous leur avons donné ici même un de ces deux fragments, un admirable tableau de l'état moral de la France avant le 18 brumaire.

C'est au commencement de 1856 qu'avait été publié *l'Ancien régime et la Révolution*. Deux ans après, au mois de juin 1858, M. de Tocqueville, tout occupé de son second volume, fut arrêté par le premier symptôme grave de la maladie qui devait l'enlever trop tôt pour notre instruction, sinon pour sa gloire. Il languit encore près d'une année, entouré des soins les plus tendres et bercé, au milieu de ses douleurs et d'un affaiblissement rapide, par ces illusions persévérantes qui accompagnent ordinai-

rement le mal dont il était frappé. Il garda ces illusions jusqu'au bout, et plusieurs fois il se crut guéri. Il parle souvent dans ses dernières lettres de sa convalescence et de ses forces qui reviennent, et le 6 avril il écrivait encore : « Je ne suis pas malade, je ne suis que faible. » Dix jours après, il n'était plus.

La renommée de M. de Tocqueville ne peut que s'élever et s'étendre ; car c'est bien moins par sa vie, si noble et si pure qu'elle puisse être, que par ses pensées qu'il a marqué son passage parmi nous. Non-seulement il a exprimé ses pensées sous cette forme achevée et brillante qui a assuré de tout temps la durée d'une œuvre littéraire, alors même que le sujet de cette œuvre aurait perdu de son intérêt pour la postérité, mais de plus toutes les pensées de M. de Tocqueville ont eu pour but et pour centre le sujet le plus grand et du plus pressant intérêt qu'on puisse imaginer pour notre génération et pour celles qui doivent nous suivre. Comment le souvenir de son existence périrait-il, puisqu'il l'a passée tout entière à s'interroger avec anxiété sur notre avenir ? N'est-il point permis de dire qu'il personnifie plus qu'aucun autre notre curiosité et nos doutes, celui qui s'est demandé avec plus de persévérance et de profondeur qu'aucun autre ce que deviendrait dans les sociétés démocratiques la liberté aux prises avec la multitude ?

Il a porté dans ces études cette originalité raisonnable qui attire l'attention et la fixe sans blesser la raison ni le goût, et dans sa pensée comme dans son langage, qui

serrait de si près sa pensée, il était aussi éloigné du commun que de l'excentrique. Il s'instruisit assez tard, et n'avait point une grande culture littéraire, ce qui contribua sans doute à l'écarter des sentiers battus, et il fut d'autant plus hardi dans ses conceptions qu'il était moins gêné par ses souvenirs. C'est en 1838 qu'il lut pour la première fois Plutarque, et la fréquentation de ces personnages héroïques eut pour lui tout le charme de la nouveauté et de la grandeur : « Quel grand diable de monde était ce monde antique, s'écrie-t-il... Cette lecture a si bien captivé mon imagination, qu'il y a des moments où je crains de devenir fou à la manière de don Quichotte... » Il était très-sensible à tous les genres de grandeur, facilement gagné et vivement ému par l'esprit et le courage. Dès 1828, ayant rencontré M. de Lamoricière, qui entrait à peine dans l'armée, il témoignait dans une lettre à M. de Kergorlay de sa soudaine sympathie pour ce jeune officier et de sa conviction qu'un grand avenir lui était réservé ; et en 1837, tout fier d'avoir deviné juste, il écrit encore : « Cet homme m'entraîne malgré moi, et quand j'ai lu le récit de son assaut de Constantine, il m'a semblé que je le voyais arriver le premier au haut de la brèche, et que toute mon âme était un instant avec lui. Je l'aime aussi, je crois, pour la France ; car je ne puis m'empêcher de croire qu'il y a un grand général dans ce petit homme-là. » Capable d'admiration pour autrui, trouvant même du plaisir à admirer, M. de Tocqueville ne laissait aucun genre d'envie se glisser dans son cœur. Il était sur-

tout exempt de vanité et de rivalité littéraire, et, défiant comme il l'était à l'excès de lui-même, il était toujours incliné à mettre son mérite au-dessous plutôt qu'au-dessus de sa gloire.

Et que lui importait, à vrai dire, cette fumée de la gloire littéraire à côté des passions généreuses qui échauffaient son cœur? Tout le monde a vu, à travers cette frêle enveloppe, cette flamme intérieure; elle se communiquait à ses amis; elle s'échappait par intervalle, comme à son insu, au milieu des indifférents, et brillait parfois d'un vif et rapide éclat aux regards surpris de ses adversaires. On a dit que ce feu intérieur l'avait consumé, et que s'il est mort trop tôt, c'est pour s'être trop livré aux sentiments qui se pressaient et s'agitaient dans son âme. Quel éloge plus magnifique pouvait-on déposer sur ce tombeau prématurément ouvert? Quoi! il y serait descendu avant l'heure pour avoir été trop touché par des intérêts qui n'ont rien de matériel, pour avoir été dévoré par des inquiétudes qui n'ont rien de vulgaire; il aurait succombé à son amour pour des biens invisibles, à des épreuves toutes morales et qui ne peuvent intéresser que les parties les plus pures et les plus élevées de l'âme humaine? Non-seulement il aurait vécu dans ces nobles pensées, mais il en serait mort? Quel ami jaloux de sa gloire aurait pu le mieux louer? On a bien voulu dire encore que c'était grand dommage, et que si son cœur avait battu d'un mouvement plus calme on l'aurait sans doute gardé plus longtemps. Ce regret presque tendre a

dû monter jusqu'à lui et nous croyons le voir sourire, lui qui écrivait : « Je serais bien fâché d'être moins triste, et, sous ce rapport, j'ai pleine satisfaction, car, en vérité, je suis triste à mourir. » Pourquoi me plaignez-vous? dirait-il doucement. Fallait-il, pour vivre plus longtemps, renoncer à ce qui seul, à mes yeux, valait la peine de vivre? Mon cœur a battu trop vite, j'ai trop aimé, trop désiré, trop souffert, soit; mais c'était là ce que j'appelais vivre, et en échange de ces nobles émotions qui, tout en nous déchirant nous élèvent, que m'importaient les longs jours? Quelques années de plus pour quelques pensées de moins ne me semblaient point si désirables, et quand j'aurais eu l'indifférence intéressée des corneilles, aurais-je égalé leur grand âge? Chacun son lot en ce monde, je n'envie celui de personne et je ne mérite point qu'on déplore le mien, puisque ma vie, bien que courte, et mon œuvre, bien qu'inachevée, me recommandent pour toujours aux gens de bien.

VII

MACAULAY [1]

La mort prématurée de Macaulay, enlevé avant l'âge de soixante ans et laissant son œuvre interrompue, a été pour nos voisins, disons mieux, pour toute la race anglo-saxonne répandue sur le globe, un deuil public. Ce n'est pas seulement l'habitant des Iles Britanniques, c'est le colon de l'Australie, du Cap, du Canada, c'est le citoyen des États-Unis qui sentit le coup dont l'Angleterre était frappée. Tous les rejetons de cette race vigoureuse, attachée à son passé et fière de ses origines, perdaient en lui leur historien national. Et, à vrai dire, depuis les louables efforts qui ont été faits parmi nous pour mettre ses œuvres à la portée de tous[1], quel esprit libéral sur tout le conti-

1. Les travaux de M. de Peyronnet, de M. Guillaume Guizot, de M. Amédée Pichot, de M. Lançon de Lyon méritent la gratitude générale, et nous sommes heureux de leur témoigner ici la nôtre.

nent peut considérer Macaulay comme un étranger? Qui ne se sent, en quelque sorte, l'obligé de cet honnête homme qui a mis au service de la meilleure des causes tous les dons qu'il a reçus de la nature? Une mémoire prodigieuse, une imagination brillante, un grand art de peindre et de persuader, il a employé toutes ces forces à enseigner à ses semblables à être justes et à vivre libres.

Il était d'un noble sang, si l'on place la noblesse où elle doit être, dans l'élévation des sentiments et dans le but élevé qu'on donne à sa vie. Son grand-père était ministre de l'Église presbytérienne d'Écosse, son grand-oncle missionnaire de la même Église; son père, gouverneur de Sierra-Leone et ami de Wilberforce, avait consacré sa vie à la défense et à l'affranchissement des noirs. M. Gladstone a parlé avec émotion, en 1841, de sa charité active et inépuisable, de sa vive intelligence et surtout de sa modestie; il travaillait obscurément, fuyait la renommée et cherchait sa récompense au delà de cette vie. De retour en Angleterre, il épousa la fille d'un libraire de Bristol, et Macaulay naquit de cette union pendant la première année de notre siècle.

On devine aisément quelle fut son éducation première dans le sein de cette austère famille. Il lisait bien à la dérobée les romans de Walter Scott et les *Mille et une Nuits*, mais les visions enflammées de John Bunyan, les prédicateurs écossais, et surtout la Bible, étaient ses lectures journalières. Sa forte mémoire et sa vive imagination tirèrent de là leurs premières empreintes. Il avait

donné des surnoms bibliques à tous les hôtes de la maison paternelle : il appelait l'un Moïse, l'autre Holopherne, l'autre Melchisédech ; il était même un visiteur qu'il appelait irrévérencieusement et obstinément la Bête de l'Écriture ; il courait le danger, en respirant cette religieuse atmosphère, d'y contracter une étroite intolérance. Mais l'équité qui lui était naturelle, l'esprit de notre siècle qui a tout pénétré et qui traverse les murs sévères du temple puritain aussi aisément que les voûtes dorées de nos églises le préservèrent de ce péril. Macaulay a toujours cru que la religion protestante était particulièrement favorable à l'établissement et au maintien de la liberté politique; mais en dehors de cette pensée générale il n'a jamais témoigné, ni dans ses écrits ni dans sa conduite, aucune aveugle partialité contre aucun culte. Bien plus, il a perdu, en 1847, son siége au Parlement pour avoir voté selon sa conscience en faveur de la subvention accordée par l'État aux catholiques d'Irlande; et si l'on veut trouver les meilleurs motifs et les plus nobles arguments que la raison humaine, inspirée par la justice et éclairée par l'expérience, puisse invoquer en faveur de la tolérance religieuse et de la liberté pratique des cultes, c'est dans les œuvres de Macaulay qu'il faudra les chercher.

Élève de l'Université de Cambridge, il montra une facilité universelle qui étonna ses condisciples et fit bientôt de lui une sorte de prince de la jeunesse. Poésie, éloquence, histoire, critique, il abordait tout avec bonheur, avec supériorité ; les mathématiques seules le rebutèrent au

point qu'il les abandonna. Le *Quarterly Magazine* de Knight reçut ses premiers essais et publia ses chants historiques, devenus si populaires. Mais ce fut la *Revue d'Édimbourg* qui établit d'un seul coup sa réputation en publiant son *Essai sur Milton*. On fut ravi de l'abondance et de l'éclat de son style, et l'excès même de ces deux qualités, qu'il sut tempérer et régler plus tard, attira fortement l'attention. Les Essais qui suivirent sur Machiavel, Hallam, Southey, Bunyan; etc...., sont encore lus avec une juste admiration, mais ils n'effacèrent point l'espèce d'éblouissement que l'*Essai sur Milton*, si éloquent, si orné et en même temps si raisonnable, avait produit sur le public. On était surpris et enchanté d'entendre exposer dans ces Essais, avec une profusion merveilleuse de preuves, de raisonnements et d'ornements, ce qui était dans l'esprit de tout le monde; on se laissait aller avec plaisir à goûter comme des découvertes des faits certains et des principes incontestables établis avec une habileté et revêtus d'un éclat qui auraient pu faire illusion sur les plus grossiers sophismes. Et pourtant on n'éprouvait rien de cette défiance et de cette langueur que ne tardent pas à nous communiquer ceux qui sont seulement d'habiles arrangeurs de paroles. On ne se sentait nullement en face d'un rhéteur, mais en face d'un grand écrivain, porté par son heureux génie à tisser avec art un manteau brillant pour le jeter sur les épaules nues de la vérité.

L'Angleterre, toujours lente à suivre nos progrès, n'a pas encore découvert que l'art de penser et d'écrire doit

rester étranger à la conduite des affaires publiques, et que l'homme d'État doit tenir le moins possible de l'orateur et de l'écrivain. Bien au contraire, on voyait en Angleterre, alors comme aujourd'hui, les partis qui se disputent le pouvoir rechercher avec ardeur dans la jeunesse lettrée des lumières pour leurs conseils et des athlètes pour leurs combats. Macaulay était désigné par ses écrits à la faveur du parti whig, qui se l'attacha d'abord par un office, celui de commissaire des banqueroutes, et bientôt après, d'une façon plus utile, par un siége au Parlement. Lord Lansdowne fit élire Macaulay par le bourg de Calne, dont il disposait avec discernement dans l'intérêt du recrutement de son parti.

Macaulay justifia cette confiance; on ne pourrait dire sans flatterie qu'il fut un des grands orateurs de l'Angleterre, mais il prit place parmi les orateurs les plus écoutés et les plus respectés de la Chambre des communes. On accourait pour l'entendre, et sa parole avait sur le résultat de la discussion un poids considérable. Mais la parole publique est soumise à des règles particulières, et partout où est dressée une libre tribune on sait par expépérience que le meilleur morceau de littérature n'est pas toujours le meilleur discours. Les discours de Macaulay se lisent avec plaisir, et il en est quelques-uns qui ne sont guère inférieurs aux plus belles pages de ses *Essais* ou de son *Histoire;* je ne sais pourtant si on avait autant de plaisir à les entendre. La raison y marche peut-être d'un pas trop régulier et trop sûr; les arguments y sont peut-être

trop bien enchaînés, et l'on ne nous fait pas assez grâce des idées intermédiaires. Enfin ils convainquent plutôt qu'ils n'entraînent. Ils sentent trop la préparation, l'huile, comme on disait à Athènes. Ajoutez qu'il n'avait point l'esprit libre en les prononçant, et qu'il paraissait possédé par son discours, conduit par l'ordre prémédité de sa pensée plutôt que maître de sa parole. On devinait qu'il devait parler, à sa présence un peu prématurée dans la Chambre, à son silence, à son air méditatif et un peu tendu. Une fois debout, il commençait d'une voix assez monotone, mais perçante et si rapide que les sténographes avaient grand'peine à la suivre. Il arrivait ainsi, sans laisser respirer l'auditoire, à une péroraison ordinairement très-brillante et résumant avec éclat toutes les raisons de son opinion. Mais, alors même, son corps immobile, sa main gauche fixée derrière le dos, sa main droite accompagnant machinalement sa parole, laissaient trop voir que l'inspiration du moment n'était pour rien dans son éloquence.

Cette éloquence était, après tout, pleine de vigueur, de sens, d'élévation, soutenue par une constante équité. Il était élu par un bourg pourri et il combattit énergiquement pour la réforme électorale; plus tard il représentait la pieuse cité d'Édimbourg, et il défendait contre l'intolérance protestante la subvention de Maynooth; il fut toujours libéral, enclin même à l'extension des franchises populaires, et nul ne tint tête aux chartistes avec une raison plus haute ou une plus noble sincérité. Je regrette de

ne pouvoir traduire ici le discours qu'il prononça le 3 mai 1842 sur la pétition revêtue de plusieurs centaines de mille de signatures que les chartistes avaient présentée ce jour-là à la Chambre des communes. Cette pétition impérieuse invitait la Chambre des communes à adopter sans diminution, augmentation ni altération d'aucune sorte le texte connu sous le nom de Charte du peuple. Il faut lire le discours de Macaulay pour apprendre avec quelle humanité, avec quelle modération et en même temps avec quelle fermeté on doit combattre les erreurs d'une ignorante multitude. Nulle trace d'injustice ou de passion dans ce beau discours. Loin de condamner en bloc la pétition qu'il rejette, il distingue avec soin ce qu'elle demande de mauvais, mais après tout de tolérable, de ce qu'elle veut faire d'impossible et de funeste. « Vous voulez le scrutin secret, leur dit-il, je le veux comme vous; vous voulez les élections annuelles, le système actuel vaut mieux, mais là-dessus on peut encore s'entendre; vous voulez de nouveaux districts électoraux et des députés salariés, ces innovations pourraient avoir de grands inconvénients, mais elles n'intéressent pas l'existence même du pays; enfin vous tendez à supprimer la reine et la Chambre des lords; je suis un fidèle sujet de Sa Majesté et j'aime une Chambre des lords puissante et respectée; mais, après tout, la monarchie ou l'aristocratie ne sont pas le but du gouvernement, ce sont seulement des moyens de gouvernement, et, tout en regrettant de voir l'Angleterre en république, je ne doute pas que la Répu-

blique d'Angleterre ne puisse être paisible, prospère et redoutée. Mais vous voulez autre chose, vous demandez une organisation du suffrage qui mette les lumières et la propriété aux pieds de l'ignorance et de la misère, et cette partie de vos vœux me remplit d'aversion et de terreur... »

Je regretterais d'abréger plus longtemps et de gâter ainsi cet admirable discours, digne de notre Royer-Collard par la force des déductions, par la liberté élevée des opinions et par la beauté achevée du langage. Et puisque le nom de Royer-Collard se rencontre sous ma plume, j'ajouterai volontiers que Royer-Collard est de tous nos orateurs celui dont les discours peuvent donner à un lecteur français la plus juste idée de l'éloquence de Macaulay. Même façon élevée de prendre un sujet de discussion et de le ramener aux premiers principes de la morale et de la politique, même conduite savante du général au particulier, de la réflexion abstraite à l'explication pratique, même préoccupation surtout de la justice éternelle qui doit présider, dans la mesure de nos imperfections et de nos faiblesses, à l'arrangement et à la conduite des sociétés humaines. Mais, s'il faut tout dire, l'éloquence de Macaulay, législateur heureux d'un pays libre, me va moins au cœur que le noble et mélancolique accent de notre concitoyen, à peine échappé à l'anarchie et à la servitude, parlant de justice et de liberté dans les intervalles de nos guerres civiles et interrogeant avec anxiété ce ciel chargé d'orages qui roule encore sur nos têtes.

Macaulay représenta d'abord au Parlement le bourg de

Calne; il devint député de Heeds au Parlement réformé de 1832; de 1839 à 1847, il représenta la cité d'Édimbourg, perdit son siége en 1847, et le recouvra aux élections générales de 1852. Il quitta la Chambre des communes en 1856, et fut nommé pair d'Angleterre en 1857.

Il entra plusieurs fois dans le gouvernement lorsque le pouvoir était aux mains de son parti. Il fut d'abord secrétaire du bureau du contrôle, puis secrétaire d'État du département de la guerre sous l'administration de lord Melbourne en 1841, et payeur général de l'armée en 1846, sous l'administration de lord John Russell.

Cette carrière parlementaire, si longue et si bien remplie, fut interrompue deux fois, par une mission dans l'Inde en 1834, et par un échec aux élections de 1847. L'objet de sa mission dans l'Inde était digne de son intelligence et de son patriotisme. Il était chargé de rédiger un nouveau code de lois applicable à ce vaste empire. L'anarchie des lois y était extrême, et au milieu de cette confusion prodigieuse de races, de langues et de religions, cette anarchie était peut-être inévitable. Quoi qu'il en soit, Macaulay échoua certainement dans ses efforts pour y porter remède. Les divisions savantes de son code, l'esprit philosophique qui l'avait inspiré, la clarté de sa rédaction furent justement admirés; mais ceux même qui admiraient le plus son œuvre n'allèrent point jusqu'à la déclarer applicable, et les Anglais établis dans l'Inde ne purent envisager sans une sorte d'horreur certaines dispositions qui les mettaient sur un pied d'égalité avec

les indigènes. Il ne paraît pas douteux que l'esprit généreux de Macaulay n'avait point tenu assez de compte de l'extrême variété des races qui peuplent cette antique contrée, et de la situation particulière de cette poignée d'Européens qui la gouvernent par l'ascendant de l'intelligence et de la volonté; mais il n'est pas moins certain qu'il avait voulu honnêtement porter la main sur d'odieux abus qui se trouvèrent plus forts que lui et survécurent à son passage. « Lisez les rapports de Macaulay sur les cours de justice et sur l'éducation dans l'Inde, écrivait Sidney Smith à sir George Philips; ils sont admirables par le talent et l'honnêteté. Nous y voyons pourquoi il était exécré dans l'Inde et combien cette haine lui fait honneur. » Si d'ailleurs cette mission fut un échec pour l'homme d'État, elle fut loin d'être stérile pour l'écrivain. Son imagination et sa mémoire, qui étaient les qualités maîtresses de son esprit et comme ses instruments de travail, trouvèrent dans le grand spectacle qu'il avait sous les yeux une ample matière. Il écrivit dès son retour ses célèbres *Essais* sur Clive et sur Warren Hastings, qui semblent avoir gardé la chaleur et l'éclat du ciel ardent sous lequel ils furent conçus.

Son échec aux élections de 1847, qui l'éloigna pendant cinq années du Parlement, lui fait plus d'honneur encore que son impopularité parmi les maîtres de l'Inde; car si on pouvait lui reprocher dans l'Inde avec quelque raison d'avoir méconnu les conditions nécessaires au gouvernement d'une minorité conquérante, on ne lui

doit que des éloges pour avoir gardé son indépendance envers ses électeurs et pour avoir payé de la perte de son siége un acte de sagesse et de justice qu'il savait impopulaire. On sait que l'allocation attribuée par le gouvernement anglais au séminaire catholique de Maynooth, en Irlande, est soumise tous les ans, avec le budget, au vote de la Chambre des communes, et tous les ans un parti nombreux, dont M. Spooner était naguère l'infatigable organe, proteste au nom de sa conscience contre cette subvention accordée à la propagation de l'erreur. C'est dans un de ces débats annuels que Macaulay prononça, en faveur de ce subside, un de ses meilleurs discours. Il démontre, avec une élévation mêlée de finesse, qu'il n'est point de vérité qui ne soit entachée d'erreur en ce monde; que ses pieux adversaires eux-mêmes, si ardents à répandre des Bibles polyglottes dans tout l'univers, n'ignorent pas qu'ils répandent en même temps bien des contre-sens et bien des fautes, mais qu'ils prennent leur parti d'un certain mal qui est la condition inséparable d'un grand bien : « Or, poursuit-il, quel est le protestant qui niera qu'il vaut mieux que les Irlandais soient catholiques que s'ils vivaient et mouraient comme les bêtes des champs, satisfaisaient leurs appétits sans contrainte, souffraient la douleur et le besoin sans consolation, marchaient au tombeau sans espérance? Certes je ne propagerais pas l'erreur pour le plaisir de le faire, ce serait un acte de méchanceté diabolique; mais, afin de propager une idée utile, je consens à propager cette

portion d'erreur qui lui est inhérente et ne peut pas en être séparée. Je souhaite que le christianisme ait une grande influence sur le peuple d'Irlande. Je ne vois aucune probabilité que le christianisme ait cette influence, à moins qu'il ne révèle une forme particulière. Cette forme me paraît très-défectueuse. Néanmoins le bien me semble l'emporter de beaucoup sur le mal; en conséquence, étant incapable d'avoir ce bien tout seul, je me résigne à accepter le bien et le mal confondus ensemble. » Les dévots d'Édimbourg furent scandalisés de ce langage, et aux élections de 1847 ils envoyèrent à la Chambre des communes M. Cowan, qui eut la gloire de remplacer Macaulay, mais qui n'en eut point d'autre.

Le sentiment qui ramena les électeurs d'Édimbourg vers leur illustre représentant eût été aisément compris en France il y a une dixaine d'années; mais nous sentons aujourd'hui quelque embarras pour expliquer à nos lecteurs un mouvement d'opinion si en dehors de nos habitudes actuelles et si étranger aux mœurs politiques qui ont prévalu dans notre pays. Qu'on se figure donc, si on le peut, que les grandes villes d'Angleterre tiennent à honneur d'être représentées par des hommes éminents dans le Parlement national, qu'elles sont en quête du mérite reconnu et surtout de la gloire, qu'elles s'enorgueillissent de leur bonne fortune lorsqu'elles peuvent associer à leur nom un nom connu et honoré de tous, et qu'elles s'imaginent déchoir de leur vieille renommée si

elles sont forcées par les hasards de la politique de descendre de quelques degrés dans le choix de leur représentant. Ce noble sentiment, fécond en bons choix et utile à la conduite des affaires, est entretenu par l'usage consacré à la Chambre des communes de désigner constamment les députés non point par leur nom, mais par celui de leur collége. Les électeurs de la fière et intelligente capitale de l'Écosse ne tardèrent pas à se repentir d'avoir séparé le nom de Macaulay de celui d'Édimbourg. Ils sentaient, selon l'excellente expression anglaise, qu'ils avaient perdu leur réputation (*lost their character*), et ils voulurent la recouvrer. Ils allèrent donc au-devant du désir de leur ancien député aux élections générales de 1852, et eurent même besoin de quelque effort pour vaincre sa résistance. Il fut élu sans avoir fait un seul discours, une seule circulaire, une seule dépense, et vint reprendre dans la Chambre des communes ce siége important qui avait été privé pendant cinq années de l'éclat de son nom.

Mais il n'y rapportait point les mêmes forces et souffrait déjà du mal qui devait prématurément terminer sa vie. Il s'affaiblissait visiblement, et, se trouvant bientôt hors d'état de répondre selon sa conscience à la confiance de ses commettants, il leur rendit en 1856 le mandat qu'il tenait d'eux. L'année suivante les portes de la Chambre des lords lui étaient ouvertes; il ne fit qu'y paraître, et le feu de son âme paraissait étouffé sous la ruine rapide de son corps. Il s'éteignit le 21 dé-

cembre 1859. Il repose aujourd'hui sous les voûtes de Westminster.

Lord John Russell, qui admirait les *Essais* de Macaulay, disait un jour à Moore qu'il était bien fâcheux qu'un tel homme ne concentrât point sa puissance sur quelque grand ouvrage au lieu de la répandre sur ces pages, semblables aux feuilles de la Sibylle, inspirées il est vrai, mais dispersées. Macaulay entendit ce conseil, ou plutôt il se l'était déjà donné à lui-même. Il profita des loisirs que lui avaient faits en 1847 les électeurs d'Édimbourg pour commencer le monument inachevé, mais immortel, qui a porté son nom à travers le monde et qui le fera vivre à travers le temps.

Ce n'est point ici l'occasion d'apprécier ce grand ouvrage, dans lequel les générations anglo-saxonnes apprendront désormais à lire, et qui leur offrira, avec le modèle le plus brillant de leur langue, le saisissant tableau de la naissance et du développement de leurs libertés. Le succès prodigieux de cette histoire fit presque oublier celui des *Essais*. Disons cependant que le sujet s'est agrandi plutôt que l'écrivain; Macaulay est resté fidèle à sa méthode philosophique, à son style éclatant, et l'on peut considérer cette histoire comme un vaste essai, l'emportant sur les autres par la multiplicité des événements, la variété des personnages et l'ampleur du récit. Mais, bien que la lecture en soit entraînante et qu'il soit impossible de s'arrêter, ce qui est le signe d'un écrit durable dans ce genre, on ne peut nier que la

perfection recherchée des détails, que la richesse et l'éclat continu du style n'apportent à la longue quelque lassitude à l'esprit. On est charmé, mais un peu ébloui de cette constante lumière; rien ne blesse pourtant, et l'on ne voudrait pas en détourner les yeux, mais on les reposerait volontiers sur des teintes plus douces, et quelques pages d'un récit tranquille donneraient le plus doux des délassements. En un mot, l'œuvre brillante de Macaulay ne répond point complétement à l'idéal que notre historien national s'est fait de l'histoire; son style n'est point cette glace sans tain qui laisse voir les objets tels qu'ils sont, inaperçue elle-même à cause de sa transparence parfaite; c'est plutôt une glace qui les reflète, fidèlement à coup sûr, mais avec je ne sais quel rayonnement qui tour à tour enchante et fatigue les yeux.

La mémoire et l'imagination sont les principaux instruments de ce chef-d'œuvre. L'art de composer et d'écrire en a certainement disposé toutes les parties, la raison en a marqué le but et le sens, la justice en a dicté les jugements, mais la puissance d'imagination qui y a répandu le mouvement et la vie avec une telle intensité y est particulièrement admirable. Cependant la mémoire y a peut-être fait plus encore; nul autre que Macaulay n'était capable de porter avec ordre dans sa tête et de répandre avec clarté dans son récit cette quantité extraordinaire et cette variété infinie de documents qui, digérés par ce puissant esprit et assimilés à sa propre sub-

stance, ont à jamais passé dans le tissu vivant de cette histoire.

Ce lecteur infatigable lisait tout et retenait tout. Il était particulièrement curieux des œuvres de l'imagination populaire : il cherchait dans les vieilles ballades, dans les chants de la rue et de la prison, dans les complaintes de l'échafaud les traces des impressions passées de la foule, restées dans ses habitudes ou dans ses souvenirs. Un jour qu'il avait acheté à un chanteur des rues une poignée de chansons et qu'il s'en allait avec sa conquête, il s'aperçut qu'il était suivi d'une foule d'enfants, et lorsqu'il demanda ce qu'on lui voulait : « Nous attendons que vous chantiez, » lui dirent-ils.

Il était véritablement bon, aimable, et passait pour un des plus agréables causeurs qu'on pût rencontrer. Il parlait, comme il écrivait, avec abondance et était inépuisable en histoires intéressantes. Le célèbre Sydney Smith n'avait point de plus redoutable rival en causerie, et, bien que grand ami de Macaulay, il ne pouvait toujours se résigner à se voir enlever la parole. Il s'en vengeait par d'innocentes épigrammes. « Macaulay est bien plus agréable depuis son retour de l'Inde, dit-il un jour; il a maintenant des éclairs de silence. » Il racontait encore que le ministre d'Amérique en Angleterre, fatigué par ses compatriotes qui voulaient tous être présentés à Sydney Smith et à Macaulay, s'était procuré deux personnes pour jouer leur rôle et essuyer les présentations. « Il a joué de malheur, ajoutait Smith, car les Améri-

cains assurent chez eux qu'ils ont vu un Sydney Smith qui avait l'air gauche et un Macaulay silencieux. » Mais le jugement le plus heureux peut-être qui ait été porté sur Macaulay est tout entier dans ce mot spirituel de lord Melbourne, qui dit un jour de son collègue au ministère : « Je voudrais être sûr d'une seule chose autant que Macaulay est sûr de toutes choses. » La certitude d'avoir raison est en effet le trait le plus marqué de l'esprit et du caractère de Macaulay; ce sentiment n'avait rien chez lui de l'entêtement ou de l'orgueil : c'était une sorte de foi religieuse dans la puissance de la vérité et dans les moyens de la rendre manifeste à l'intelligence de l'homme; c'était aussi la forte sérénité d'une belle âme, heureuse du temps où elle vivait, fière et contente du grand spectacle que lui offrait son pays et intérieurement flattée de sa propre gloire.

VIII

L'ANNÉE 1860 [1]

Lorsqu'on a parcouru le premier de ces deux ouvrages et qu'on est arrivé au terme de cette longue et consciencieuse nomenclature de faits et de noms, trois événements principaux se détachent de la foule et restent présents à notre esprit comme les seuls résultats dignes de mémoire de l'année qui les a vus s'accomplir : c'est l'annexion de la Savoie, le traité de commerce et le décret du 24 novembre.

Si l'on cherche quel est le caractère général de ces trois événements, quelle est la définition qui peut leur être commune, on remarquera tout d'abord qu'ils ont été également inattendus, que la qualification d'imprévus leur convient à tous. L'annexion de la Savoie est le résultat le

1. *L'Année historique,* par M. Jules Zeller, maître de conférences à l'École normale. Deuxième année. 1 vol. in-18. Hachette. — *L'Année littéraire,* par M. Vapereau. Troisième année. 1 vol. in-18. Hachette.

6.

plus heureux et jusqu'ici le plus solide de la guerre d'Italie; cependant ce résultat utile d'une guerre dont le désintéressement n'était contesté par personne, n'entrait point dans les craintes de l'Europe ni dans nos espérances; ce fut donc une surprise agréable pour les uns et désagréable pour les autres, mais ce fut une surprise pour tout le monde. Le traité de commerce eut au plus haut point ce caractère. Les protectionistes se plaignent encore de l'avoir vu éclater comme un coup de foudre dans un ciel serein, et quant aux défenseurs du libre échange, M. Michel Chevalier exprimait publiquement, il y a quelques jours, devant le conseil général de l'Hérault, leur reconnaissance pour une victoire que l'état de l'opinion semblait ajourner au plus lointain avenir. Enfin il était possible que quelques personnes eussent prévu avant le décret du 24 novembre, soit l'article 9 de ce décret qui enlevait le service des haras au ministère des travaux publics, soit l'article 11 qui nommait l'amiral Hamelin grand chancelier de la Légion d'honneur; mais pour les cinq premiers articles de ce décret qui instituaient la publicité des séances législatives et la discussion d'une Adresse, on a rarement vu surprise pareille à celle qu'ils ont causée. Ce n'est donc point sans raison qu'en revenant sur cette célèbre mesure, M. de Morny a récemment parlé de *libertés octroyées*, ou du moins, si l'expression est contestable, il faut convenir que ce n'est point le mot *octroyées* qui offre le plus de prise à la critique.

Les trois événements importants de l'année dernière sont donc, de l'aveu universel, trois grandes surprises, et, à ce point de vue, rien de plus instructif que de parcourir ce petit livre qui contient notre histoire d'une année, et que d'en tirer soi-même cette irrécusable conclusion. Nulle remarque n'est, en effet, plus propre à susciter nos réflexions et à nous donner une idée vraie de notre situation intérieure. Qu'on ne se méprenne pas ici sur notre pensée. Toute intention de critique nous est en ce moment étrangère, et nous ne songeons nullement à tourner cette grave réflexion en épigramme. Nous demandons seulement l'humble droit de ne pas rester sourd à ce langage impérieux des événements et de le rendre clair pour tout le monde. Que veut dire ce caractère uniforme d'inattendu, d'imprévu qui les signale tous à nos yeux, sinon que nous ne les faisons pas nous-mêmes, et qu'au lieu de sortir de notre volonté ou de nos passions, ils éclatent sur nos têtes ? Nous ne disons pas que les choses ne doivent pas se passer ainsi et que la France ne l'a pas voulu ; nous sentons, au contraire, qu'elle s'en accommode ; nous reconnaissons que la France s'est doucement accoutumée à voir la pensée, la volonté descendre du pouvoir pour la mettre en mouvement, au lieu de sortir de son propre sein pour donner naissance aux événements par la main du pouvoir. C'est là, tout le monde en convient, un changement considérable accompli, il est vrai, depuis bientôt dix années, mais qu'on est porté à perdre de vue par l'habitude, et que la lecture de cet annuaire

nous a remis devant les yeux dans toute sa grandeur. Constatons donc une fois de plus en passant, d'après le témoignage des faits eux-mêmes, l'existence de cette immense autorité, et laissons à la postérité, mieux instruite et plus désintéressée que nous, le soin d'en juger l'usage.

Au moins aura-t-elle quelque chose à juger, et les événements rapidement résumés par M. Zeller offriront à ses appréciations une ample matière ; mais que fera-t-elle, hélas ! de presque tous les noms et de presque tous les livres inscrits par M. Vapereau dans son histoire littéraire et dramatique de l'année 1860 ? Si vous exceptez de ce nécrologe deux ou trois noms illustres appartenant à la période précédente de notre histoire politique et littéraire et soutenant encore par quelques pages impérissables l'honneur du nom français, que reste-t-il qui ait la chance de vivre, je ne dis pas un siècle, ni cinquante ans, ni vingt ans, mais même quelques jours ? Combien de ces œuvres éphémères n'existent déjà plus que dans ce volume où M. Vapereau les a recueillies, et au milieu de cette vaste nécropole, combien même en est-il qui se distinguent par une tombe honorable ? C'est qu'on ne crée point une littérature comme on bâtit une cité ; c'est qu'on n'ouvre point une voie nouvelle à l'art de penser et d'écrire comme on ouvre un chemin nouveau aux passants ; c'est qu'on ne rafraîchit point les esprits épuisés ou les âmes flétries comme on ranime la terre en l'abreuvant, ou comme on assainit l'air des grandes villes en y faisant partout jaillir une eau salutaire. Ce genre sublime de

création est au-dessus de la volonté de l'homme; la nature se rit de son orgueil et se joue de ses tentatives inopportunes pour faire naître le talent où il ne lui plaît point d'éclater. Tout est divin dans la dispensation des dons précieux et de l'inspiration opportune qui font les œuvres immortelles. Exiger du génie n'est pas moins insensé qu'exiger de l'amour. On peut tout tirer d'un peuple docile, excepté le souffle puissant qui anime les œuvres de l'esprit et qui les fait vivre à travers les âges.

Ce souffle est-il parmi nous? Consultez vos souvenirs; parcourez la nomenclature de M. Vapereau, et la réponse vous sera facile. L'histoire s'écrit encore, ou plutôt elle s'achève; mais en même temps il est né parmi nous je ne sais quelle école historique qui nous appartient en propre, qui est notre contemporaine et qui s'applique spécialement à dénaturer l'antiquité. Ses œuvres vivront-elles? Nous ne le craignons guère, puisque le talent en est absent aussi bien que la justice, et qu'elles engagent avec de faibles armes une lutte inégale contre la conscience du genre humain. Et cependant, s'il y a quelque chose d'original et de nouveau dans la littérature contemporaine, c'est cette tentative désespérée pour transformer une époque déterminée de l'histoire. On a vu par une étude récente sur *Tacite et son siècle*, jusqu'où pouvait aller l'audace en ce genre; ce n'est ni le premier, ni le dernier, ni le plus remarquable de ces tristes ouvrages; mais, on peut l'assurer avec confiance, ils ne subsisteront tous, s'ils subsistent, qu'à titre de documents

historiques, et comme des signes curieux de notre temps.

En revanche, on ne peut reprocher au roman ni au théâtre aucune innovation téméraire. Comment se refuser à reconnaître que l'état de ces deux genres de littérature témoigne plus que tout le reste de notre fatal épuisement? De temps à autre quelque pâle rayon luit encore et nous rappelle que l'art d'intéresser et d'émouvoir par des fictions romanesques ou par des actions dramatiques a récemment fleuri parmi nous; mais le plus souvent quelle impuissante imitation d'imparfaits modèles! quelle répétition affaiblie d'incidents mille fois racontés, de sentiments mille fois rebattus! que de vaines tentatives pour ressusciter des personnages à jamais enterrés sous la lassitude publique! Les classiques, si maltraités jadis, ont enfin vu venir le jour des représailles; et l'agonie de la tragédie n'a certainement pas été plus lamentable que l'agonie du drame et du roman contemporains.

Mais, dira-t-on, vous excepterez peut-être la littérature politique de la langueur et de la stérilité générales; vous écrivez des articles, vous avez fait des brochures, vous n'êtes point disposé sans doute à confesser que de ce côté aussi nous sommes en perte. — L'orateur chrétien qui prêchait sur le petit nombre des élus ne manqua pas de dire avec un sage esprit d'humilité et de justice: « Je ne sépare pas mon sort du vôtre. » Nous en ferons volontiers tout autant, et pour moi je ne sens aucune difficulté à dire aux écrivains qui pourraient me trouver trop sé-

vère : « Notre sort n'est pas meilleur que le vôtre. » Mais on peut faire un tel aveu sans en rougir, car la littérature politique ne peut se développer ni même subsister sans certaines conditions favorables, en dehors desquelles la bonne volonté et le talent même ne comptent pour rien.

A moins de se refuser à l'évidence, qui niera que de nos jours la politique ne soit tout entière en action, et qu'à côté de cette action la parole ne joue qu'un rôle très-secondaire, soit pour lui venir en aide, soit pour lui faire obstacle? En y réfléchissant bien, on ne sait trop lesquels sont le plus à plaindre, au point de vue de l'art (il n'est pas ici question d'autre chose), des écrivains que nous combattons ordinairement ou de nous-mêmes. Suivre et importuner d'une approbation constante une politique nécessairement mobile, ou, ce qui est plus étrange et plus difficile encore, une politique discrète et ignorée même de ceux qui la défendent; blâmer aujourd'hui ce qu'on louera demain, encenser demain ce qu'on déchirait la veille, annoncer comme prochain ce qu'on déclarait impossible, puis revenir sur ses pas et se dédire pour se répéter bientôt et de nouveau se contredire, quelle tâche laborieuse et quel génie n'y succomberait pas! Mais ne triomphons point des embarras d'autrui, et convenons que le rôle opposé n'est guère moins fécond en mécomptes. Sans insister même sur les difficultés qui peuvent gêner l'expression de la pensée et sur les détours que doit aujourd'hui s'imposer l'écrivain le plus sage, comment ne pas se sentir lassé à la longue de discuter sans cesse sur

les principes les plus clairs de la science politique, sur les axiomes les moins contestés naguère du gouvernement représentatif, sur cet ensemble enfin de maximes et de pratiques constitutionnelles, auxquelles l'expérience et le temps ont donné toute la certitude, mais aussi toute la banalité qui s'attache aux vérités élémentaires? Répéter incessamment dans leur ordre naturel les lettres de l'alphabet, exposer pour la centième fois, non point quelque problème obscur de mathématiques, mais les règles de l'addition ou de la soustraction en face de contradicteurs hardis et d'une multitude indifférente, quelle tâche plus propre à décourager les esprits les plus fermes et les cœurs les plus patients! Quoi de mieux fait pour dégoûter d'écrire, sinon de penser!

La littérature politique n'a de fécondité, de force véritable, d'éclat que si elle est liée à l'action, soit qu'elle la devance de peu, soit qu'elle la suive de près. Lutter à armes égales, en pleine lumière, pour atteindre un but déterminé, prêter une voix à de nobles passions, marcher avec tout un parti vers un clair avenir, servir efficacement, en employant l'honnête liberté de la parole, son pays, sa cause, et voir s'approcher le succès, voilà ce qui donne à l'écrivain politique la saine vigueur et la forte éloquence, voilà ce qui peut communiquer à ses œuvres une flamme assez ardente pour les faire survivre aux occasions éphémères qui l'ont inspiré. Et si plus tard il a traversé les affaires et qu'il les quitte ou qu'elles le quittent, il peut encore parler de ces grandes matières,

non pas en philosophe spéculatif, non pas en flatteur inutile ou en mécontent désarmé, mais en homme instruit par l'expérience et éprouvé par les vicissitudes publiques. En un mot, écrire pour agir ou écrire après avoir agi, telle est la condition qui peut seule empêcher la littérature politique de dégénérer en fade éloge ou en vain murmure. Nos pères ont eu cette heureuse destinée; nous savons qu'elle ne peut être aujourd'hui la nôtre; mais sans nous faire illusion sur le sort de nos écrits, dans un genre condamné plus que tout autre à une décadence passagère, défendons jusqu'au dernier jour contre de florissants adversaires le bon goût, le bon sens et la justice.

IX

DEUX ÉLECTIONS AU CORPS LÉGISLATIF

Élections de Fougères et de Vitré (mars 1860).

Ce n'est pas sans quelque embarras que le jour même où l'on vote à Bologne et à Florence, nous prions ceux de nos lecteurs auxquels les élections italiennes n'auront pas fait entièrement oublier les nôtres de vouloir bien détourner un instant leurs regards sur les élections de Fougères et de Vitré, déférées aujourd'hui par un conseiller de la cour de Rennes au jugement du corps législatif. Certes nous nous intéressons à ce que fera M. Ricasoli, mais nous voudrions en même temps qu'il nous fût permis d'accorder quelque attention à ce qu'aurait fait M. le préfet d'Ille-et-Vilaine, s'il faut en croire M. Le Beschu de Champsavin.

La protestation de M. Le Beschu repose sur deux ordres de faits distincts : 1° sur des actes ou des écrits qui ne sont pas contestés ou qui ne peuvent l'être, puisqu'ils sont l'œuvre officielle et publique de l'administration ; 2° sur des affirmations dont M. Le Beschu de Champsavin se fait fort de fournir la preuve et d'établir l'exactitude; si bien qu'il faut accepter ce dilemme : ou les faits allégués par le conseiller à la cour de Rennes sont exacts, ou il est lui-même coupable des plus graves calomnies contre divers magistrats de l'ordre administratif; et comme M. Le Beschu de Champsavin accepte hautement cette alternative, il nous paraît difficile qu'on se refuse à l'écouter.

Le premier document de ce curieux recueil[1] est une circulaire du préfet aux maires de son département pour leur communiquer le nom du candidat choisi par le gouvernement. Il leur apprend que dix-neuf candidats s'étant trouvés en présence pour cette élection, le gouvernement a pris le parti d'éviter les divisions et les jalousies que le choix d'un de ces dix-neuf candidats auraient pu faire naître, et qu'il a préféré proposer aux électeurs M. de Dalmas, sous-chef du cabinet de l'Empereur. Nous avouons ne pas comprendre parfaitement pourquoi l'administration a mieux aimé faire dix-neuf jaloux que dix-huit, et créer un vingtième candidat plutôt que de choi-

1. *Élections de Fougères et de Vitré* (Ille-et-Vilaine). — *Protestation de M. Le Beschu de Champsavin,* conseiller à la cour impériale de Rennes. Paris, imprimerie Jouaust.

sir entre dix-neuf; ce sont là les affaire de l'administration plutôt que celles du public, et le choix des candidats est comme le choix des élus dans le système de la grâce: l'Esprit souffle où il veut.

Voilà donc M. de Dalmas candidat du gouvernement, et à ce titre recommandé aux électeurs dans des proclamations dont les maires sont tenus de « faire donner lecture publique le dimanche sur la place de l'église, immédiatement après les offices du matin. » Nous avons parcouru avec soin ces diverses proclamations, et l'unique argument qu'on y trouve en faveur de M. de Dalmas, c'est que sa position exceptionnelle le met à même de servir efficacement les intérêts de ses électeurs. Il est vrai que l'argument est considérable et qu'il est répété assez de fois et sous assez de formes pour pénétrer dans les têtes les plus dures. Nos lecteurs connaissent déjà le plus remarquable de ces documents, c'est la proclamation de M. Thil, sous-préfet de Fougères, qui a trouvé de si heureuses définitions pour caractériser les trois candidats en présence. Ils représentent tous quelque chose : M. de Dalmas est le mieux partagé, puisqu'il représente le « *principe du dévouement au gouvernement;* » l'infortuné M. Dréo représente « *la misère;* » quant à M. Le Beschu, on le traite d'honorable et on l'engage à représenter l'abnégation, en lui rappelant que sa candidature devrait « s'effacer devant les intérêts de l'ordre et de la société menacés. » Nous nous souvenons qu'en 1848 on avait fondé une école d'administration qui a été bientôt sup-

primée comme inutile, et en effet toute leçon paraît superflue pour développer dans notre pays ce genre de littérature.

Ce n'est point tout que de parler, il faut agir; on aurait agi mieux encore qu'on n'a parlé, s'il faut en croire M. Le Beschu, qui doit être ici tenu, pour l'honneur de la magistrature ou pour l'honneur de l'administration, de fournir la preuve des faits qu'il avance. Est-il vrai, comme l'affirme M. Le Beschu, page 28, qu'à Saint-Brice M. le préfet et M. de Dalmas aient été interpellés par les cabaretiers, en sortant du presbytère, et que les cabaretiers ayant promis leur vote et celui de leurs habitués si le préfet reculait de neuf à dix heures du soir la fermeture obligatoire de leurs établissements, cette faveur leur ait été aussitôt accordée? Est-il vrai que le juge de paix du canton ouest de Vitré ait écrit aux maires: « Si avant l'élection vous aviez connaissance de démarches faites en faveur d'un candidat autre que celui du gouvernement, je vous prierais de m'en donner avis immédiatement, » montrant ainsi une partialité peu conciliable avec l'équitable administration de la justice envers les électeurs qui n'auraient pas suivi ses conseils? Est-il vrai que la révocation d'un facteur ait été demandée par le sous-préfet, non pas parce qu'il avait distribué les bulletins de M. Le Beschu, mais parce qu'il avait eu notoirement l'intention d'en distribuer? Est-il vrai que le fossoyeur de la commune de Louvigné ait été menacé de perdre sa place et que le maire n'ait plus jugé ses mains assez pures pour

ensevelir les morts puisqu'il avait touché les bulletins de M. Le Beschu? Est-il vrai que les mêmes personnes qui déclarent si hautement le clergé étranger à la politique aient poussé assez loin de ce côté les manœuvres pour qu'un prêtre ait osé s'écrier en chaire : « Voter pour M. de Dalmas, c'est voter pour l'agrandissement de notre église? » Est-il vrai enfin que le jour du vote, au moment de la fermeture du scrutin, un maire ait fait remarquer avec tristesse que les votes avaient été peu nombreux dans sa commune, puis qu'il ait parcouru toute la liste des électeurs en disant : « Un tel n'est pas venu, mais son intention était de voter pour M. de Dalmas? » Est-il vrai qu'il faisait alors une croix au nom de l'électeur absent et déposait un bulletin dans l'urne?

Si ces allégations sont erronées, si M. Le Beschu de Champsavin n'est pas en mesure d'en prouver l'exactitude, il ne nous paraît plus en situation de rendre convenablement la justice; si au contraire ces faits sont établis, ceux qui ont ainsi conduit cette élection ne nous paraissent pas pouvoir être chargés d'en conduire une autre. En un mot, le premier doit répondre de ses accusations, ou les seconds de leur conduite; mais que tout le monde sorte net de cette affaire et qu'elle n'entraîne de responsabilité pour personne, c'est ce que l'opinion publique répugnerait à comprendre.

II

Élections de Limoux et de Narbonne (décembre 1860).

Le 11 mai de l'année dernière, la députation des arrondissements de Limoux et de Narbonne, dans le département de l'Aude, est devenue vacante. M. Dabeaux était alors préfet de ce département, et le bruit ne tarda pas à se répandre qu'il serait désigné par le gouvernement comme le candidat officiel pour l'élection prochaine. M. Dabeaux ne donna cependant sa démission que le 11 juin, et dès lors son élection devait rencontrer dans la loi un obstacle insurmontable. En effet, l'élection devait légalement être faite au plus tard dans un délai de six mois après la déclaration de vacance, c'est-à-dire avant le 11 novembre de la même année, et à cette époque M. Dabeaux, démissionnaire depuis le 11 juin, ne pouvait avoir satisfait aux six mois d'intervalle que la loi exigeait entre l'exercice de ses fonctions de préfet et son élection en qualité de député.

On eut aisément raison de cet obstacle légal, si formel et si clair, en fixant l'élection au 16 décembre, retard qui pouvait rendre à la rigueur M. Dabeaux éligible, mais qui frappait en même temps son élection de nullité. En effet, ces retards arbitraires, prévus et interdits par nos lois, sont contraires à l'esprit aussi bien qu'à la lettre

de nos institutions. L'antiquité, à laquelle nous avons dû aussitôt songer, tolérait ces pratiques par des motifs superstitieux qui ne sont plus dans nos mœurs; et avec la meilleure volonté du monde M. le Président du Sénat lui-même ne pourrait ici l'alléguer comme exemple. Nous reconnaissons volontiers qu'à Rome et à Athènes il suffisait qu'un citoyen vît un éclair dans un ciel serein ou un oiseau de mauvais augure pour dissoudre ou pour ajourner une assemblée : « J'ai vu une belette, » s'écrie un citoyen dans une des comédies d'Aristophane, et aussitôt les Athéniens se séparent. Mais ce ne sont point là des précédents pour les habitants de Paris ou de Narbonne; nos lois fixent au contraire d'une manière irrévocable l'époque de la convocation de nos assemblées, l'époque de leur renouvellement par des élections, et la marche de ces lois prévoyantes ne peut être troublée dans notre pays ni par l'apparition d'une belette ni par la candidature d'un préfet.

Il est donc fort probable que l'élection de M. Dabeaux sera, pour cette seule illégalité, invalidée par la Chambre, et il est possible, comme on l'a vu en d'autres circonstances, que le nouveau député devance par sa démission le jugement de l'assemblée. Mais, dans ce cas même, une autre question s'élève, sur laquelle nous appelons instamment l'attention du public, car elle touche au respect qui est dû à nos institutions et au principe encore debout dans notre pays, et particulièrement cher aux Français, de l'égalité devant la loi.

L'élection de M. Dabeaux a été l'objet d'une protestation que nous avons sous les yeux[1]. Dans cette protestation on avance (en dehors bien entendu de l'illégalité mentionnée plus haut) les faits les plus graves à la charge de plusieurs fonctionnaires de l'ordre administratif. Il n'est pas un de ces faits qui ne tombe sous le coup de la loi pénale et qui ne soit plus ou moins sévèrement puni. Ces faits sont affirmés par l'auteur de la protestation; il cite ses autorités, ses preuves, et il est prêt naturellement à répondre de ce qu'il avance. En face d'une situation semblable, n'y a-t-il pas un dilemme qui s'impose à l'esprit de tout homme de bon sens, au jugement de tout bon citoyen : ou bien l'auteur de ces accusations publiques est coupable au plus haut degré de calomnie et d'outrage envers plusieurs fonctionnaires et il doit être poursuivi, ou bien ceux-ci sont coupables des faits qu'on leur impute et doivent être atteints par la loi. Nous n'imaginons pas qu'on puisse sortir de ce dilemme, qui n'a rien à faire avec la validité de l'élection, mais qui touche, pour le pays et pour un gouvernement appuyé sur le suffrage universel, à de bien plus graves intérêts qu'à celui d'avoir ou de n'avoir pas M. Dabeaux à la Chambre. Il semble, disons-nous, qu'on ne puisse sortir de ce dilemme; on peut en sortir pourtant, et de la façon la plus simple du monde, en ne faisant rien du tout. Est-il besoin de rappeler aux lecteurs de ce journal que M. Le Beschu de

1. *Élections de Limoux et de Narbonne. — Protestation de M. Léonce de Guiraud.* Paris, imprimerie Jouaust.

Champsavin siége encore à la cour de Rennes après sa brochure sur l'élection de Vitré, et qu'aucun de ceux qu'il a accusés de faits si graves n'a comparu devant un tribunal? En sera-t-il de même de cette nouvelle rencontre? Tout le monde sortira-t-il innocent de ce nouveau scandale? N'y aura-t-il dans tout cela ni calomniateurs ni coupables? Nous sommes convaincu du contraire; nous en avons pour garants les promesses du gouvernement de l'Empereur, qui veut être contrôlé pour être fort, et qui se trouve ici placé dans l'alternative de laisser ses fonctionnaires sans défense contre des accusations diffamatoires, ou de laisser périr entre leurs mains et par leur impunité le respect dû au suffrage universel.

Passons rapidement en vue quelques-unes des accusations dont M. Léonce de Guiraud est prêt à répondre. Est-il vrai que dans la commune de Roquetaillade, la veille de l'élection, on ait fait proclamer au son du tambour que quiconque ne voterait pas pour l'administration serait signalé? Est-il vrai que le garde champêtre de Villarzel ait menacé les parents indigents de la commune de faire renvoyer leurs enfants de l'école s'ils ne votaient point pour M. Dabeaux? Est-il vrai que la même menace ait été faite par le juge de paix de Couïza, par le garde champêtre de Missègre, par le maire de Rennes-le-Château, et que ce dernier fonctionnaire ait menacé en outre un électeur de faire rappeler sous les drapeaux son fils en congé renouvelable? Est-il vrai que le maire de Saint-Polycarpe ait menacé les électeurs indociles de ne point

avoir part à la prochaine répartition des biens communaux? Quelle foi devons-nous ajouter à la déclaration suivante du facteur Hilarion Fromillaque : « Le 10 décembre, me trouvant dans la commune de Ganès pour mon service, le maire me dit : « Eh bien! facteur, vous « voterez pour M. Dabeaux. » Je répondis qu'il valait mieux voter pour M. Guiraud. Le 17 du même mois, M. Léotard, mon directeur, me fit appeler pour me donner l'ordre de cesser mon service... » On ajoute que cet acte de vigueur de M. Léotard a été considéré comme un acte de légèreté et que le facteur vient d'être réintégré dans ses fonctions ; mais s'il a été destitué pour un fait étranger à l'élection, pourquoi est-il replacé, et si l'on n'a rien à lui reprocher, pourquoi a-t-il été destitué au jour de l'élection?

Le sage, dit l'Ecriture, pèche au moins sept fois par jour. Si l'on se rappelle le nombre et le détail de nos règlements d'administration, qui osera dire que le Français qui exerce une industrie quelconque n'est pas exposé à pécher par omission ou par contravention plus de sept fois par jour? et comment ne regarderait-il pas avec une crainte respectueuse le redresseur, tantôt indulgent et tantôt sévère, de ces légers délits? On comprend alors que cette question bien simple est loin d'être indifférente : Est-il vrai que le commissaire de Limoux allait chez les maîtres ouvriers, les menaçant de constater leurs contraventions, et se radoucissant tout à coup pour les inviter à voter pour M. Dabeaux?

Le jour de l'élection arrive et l'on vote ; le plus souvent c'est sous l'œil du maire, avec les bulletins de M. Dabeaux pris sur la table du vote ou offerts par le maire, en présence de l'électeur muet, ou mis comme à Bugarach directement par lui dans l'urne ; et dans quelle urne vote-t-on ? A Gueytes-la-Bastide, c'est dans un boisseau à blé ; à Rennes-le-Château, c'est dans une soupière ; à Coudons, c'est dans une *toupine,* pot ouvert à deux anses ; à Donazac enfin, le maire se tient avec son bureau dans une pièce, tandis que l'urne est dans une autre, et il se charge obligeamment d'y porter les bulletins qu'il accumule dans ses mains ou dans sa poche. Nous comprenons que le peuple français, dans quelques régions qui ont conservé les mœurs patriarcales, vote dans des boisseaux à blé, dans des soupières, dans des *toupines* et dans toutes sortes de vases ; mais voter dans la poche du maire est une marque de confiance qui nous ramène à l'âge d'or !

Ces vases ainsi remplis ont une nuit à passer entre le premier jour du vote et le second ; où passeront-ils cette nuit périlleuse ? Est-ce, selon le vœu de la loi, dans la salle même du vote et sous la libre surveillance des citoyens ? Nullement. Voici le secrétaire de la mairie d'Armissan qui emporte l'urne et lui fait passer la nuit au sein de sa famille. L'urne de Saint-Polycarpe a passé la nuit dans la maison du maire ; même hospitalité a été donnée à la soupière de Rennes-le-Château. La boîte de Montazels a été enfermée par le maire dans son armoire à

linge. On ne dit pas dans quel domicile a reposé la *toupine* de Coudons.

Aussi le lendemain, s'il faut en croire les signataires de la protestation de M. Guiraud, découvre-t-on dans le dépouillement de plus d'un scrutin des contradictions inexplicables. Qui ne sait qu'un seul brochet dans un étang le dépeuple par la quantité de poissons qu'il dévore? Ou bien une foule d'électeurs portent aujourd'hui un faux témoignage et doivent être poursuivis, ou bien un phénomène analogue se serait accompli dans plusieurs de ces vases électoraux, et la plupart des bulletins portant le nom de M. Guiraud auraient été dévorés par les autres. Voici 80 électeurs d'Armissan qui certifient avoir voté pour M. Guiraud, et l'on n'a retrouvé que 40 bulletins portant son nom. Voici 23 électeurs qui soutiennent avoir mis 23 de ces bulletins dans le boisseau à blé de Guy-Labastide, d'où il n'en est sorti que 11; l'urne de Mazerolles, celle de Sougraigne rendent au dépouillement du scrutin des résultats non moins surprenants, tandis que la *toupine* de Coudons, par un caprice tout contraire, rend généreusement 73 bulletins au nom de M. Dabeaux, lorsqu'elle n'a été touchée que par 69 votants. Mais le dépouillement du scrutin de Ginoles étonne les yeux des électeurs, s'il faut les en croire, par un phénomène plus extraordinaire encore. A la seule inspection du bulletin, et sans l'ouvrir, le scrutateur devinait au travers du papier le nom de M. Dabeaux et le mettait à son compte. La plainte des assistants fit renon-

cer le scrutateur à exercer cette faculté surnaturelle; mais alors c'est la perspicacité la plus ordinaire qui lui fait tout à coup défaut, et « toutes les fois, » disent les électeurs, « que le nom de M. Dabeaux avait été rayé sur un bulletin imprimé, et que l'électeur y avait substitué celui de M. Guiraud, le bulletin était validé pour M. Dabeaux. » On ne s'étonnera plus, si l'on est réduit à reconnaître la vérité de telles assertions (et pour la reconnaître il suffirait de l'impunité de leurs auteurs), on ne s'étonnera plus qu'on ait attribué à un percepteur zélé pour M. Dabeaux ce mot profond et presque prophétique : « Tout le monde pourrait voter pour M. Guiraud que M. Dabeaux passerait. »

Nous avons fini cette pénible tâche et nous ne l'avons pas accomplie sans tristesse. Il y a en effet des coupables dans tout cela, à moins qu'il n'y ait un seul et grand coupable, M. Léonce Guiraud lui-même, l'auteur de la protestation. Nous allons plus loin : ceux qui lui ont donné leur signature ne seraient pas moins coupables que lui, et tous les accusateurs ont gravement tort si les accusés ont raison. Encore une fois, la validité de l'élection est en dehors du débat; elle ne regarde que la Chambre, et les faits que nous avons mentionnés ou la protestation signée de ceux qui les allèguent regardent avant tout la justice. Il lui appartient de trouver ici des citoyens qui ont calomnié des fonctionnaires ou des fonctionnaires qui ont violé, à l'aide de menaces et de fraudes prévues par la loi, le droit le plus important des citoyens. Nous sou-

haitons, pour l'honneur de notre pays, qu'il ne soit pas dit que la justice française, au rebours de la justice divine qui ne pouvait trouver un innocent à Sodome, est hors d'état de trouver des coupables en pareille matière, et qu'elle laisse dos à dos, par un faux égard pour la paix publique, des citoyens qu'on opprime ou des fonctionnaires qu'on outrage. Et en enfermant de notre mieux l'autorité judiciaire dans ce dilemme, nous croyons rendre au pays et au gouvernement lui-même le plus utile service. Quelle importance auraient ses nouvelles réformes, quel cas en ferait l'Europe, toujours attentive à ce qui se passe en France, si de telles images de nos mœurs électorales pouvaient s'esquisser sans qu'il en coûtât rien aux accusateurs ou aux accusés, et s'il suffisait de recommencer plus discrètement l'élection pour étouffer l'affaire ? Tout le monde en France est intéressé à la pratique libre et sincère du suffrage universel, à la répression de tels abus et au respect absolu de l'égalité devant la loi ; mais s'il y a quelqu'un qui soit intéressé à tout cela encore plus que tout le monde, c'est l'Empereur [1].

1. Il est à peine nécessaire de rappeler que ces deux élections n'ont donné lieu à aucune poursuite, soit contre les fonctionnaires accusés, soit contre leurs accusateurs.

LITTÉRATURE

X

ARISTOPHANE ET PETRONE

> Un pays ne gagne rien à voir ses représentants livrés au ridicule et ses bons citoyens avilis et travestis. Ces hommes ont leur considération, leur honneur, leur liberté; or, tous ces biens qui sont le droit commun, n'appartiennent pas au caprice des élèves frivoles d'Aristophane et de Pétrone.
>
> (Troplong, *Rapport au Sénat sur le projet de sénatus-consulte relatif à la publicité des séances législatives.*)

Athènes, tombée entre les mains de Cléon, n'était pas entièrement déchue de cette grandeur qu'elle avait touchée sous Périclès. Elle avait encore des soldats, des vaisseaux, des colonies et des trésors; les arts ne l'avaient point abandonnée; la poésie et l'éloquence habitaient encore ce coin de terre, de préférence à tout autre; Athènes parlait et pensait encore pour toute la Grèce.

Mais elle perdait tous les jours quelque chose de sa sagesse et laissait voir des signes fréquents du mal pro-

fond dont elle était consumée. Le gouvernement direct du peuple sans l'intermédiaire d'une assemblée représentative commençait à produire ses effets naturels, longtemps suspendus par le génie d'un grand homme et par cette force d'impulsion intérieure qui fait franchir à une nation, en marche vers sa grandeur, une foule d'obstacles dont le moindre suffit pour l'arrêter au temps de sa décadence. Qu'un peuple entier, assemblé dans ses comices et jugeant directement les plus importantes questions de sa politique étrangère et intérieure, n'eût point encore commis de fautes irréparables, qu'il eût échappé à de grandes erreurs, qu'il ne se fût point souillé de trop grands crimes, et qu'il fût ainsi arrivé à une suprématie longtemps reconnue sur la plupart des petits États dont il était entouré, c'est ce qui excitera sans cesse la surprise et l'admiration de la postérité. Mais cela ne pouvait durer toujours, et la mort de Périclès est le point fatal où change d'aspect le chemin que suit Athènes; c'est le faîte d'où sa fortune et son histoire commencent à descendre.

Lorsque cette grande voix s'est tue dans Athènes et qu'elle a fait place à l'aigre murmure des démagogues, on sent la justice s'éloigner des conseils du peuple athénien, ou du moins cette modération qui, dans les affaires étrangères d'un peuple ambitieux et fier, prend à bon droit le nom de justice. Il fallait du génie et une certaine honnêteté pour faire comprendre ses véritables intérêts à ce peuple spirituel, mais indocile, et pour l'empêcher

de se nuire à lui-même, au milieu de ses brusques alternatives de désirs emportés et de découragements sans bornes. Mais à l'ambition privée du génie et soutenue par l'audace, le peuple athénien offrait une proie facile. Il n'était plus besoin pour se saisir de lui d'entourer subitement la place publique de gardes (comme l'avait fait Pisistrate) et de se faire décerner le souverain pouvoir ; de tels coups de main étaient alors superflus dans Athènes où la démagogie, tout organisée et consacrée par la loi, pouvait produire aisément le despotisme. Que fallait-il donc faire ? Séduire le peuple au lieu de le conduire ; le flatter au lieu de l'éclairer ; se mettre au niveau de ses passions et de ses faiblesses au lieu de l'élever à la hauteur de son passé, de sa fortune et des traditions que lui avaient laissées ses grands hommes ; ne point le contredire dans son orgueil ou dans sa colère, mais le caresser dans son esprit de conquête au dehors, dans sa haine envieuse contre les riches au dedans ; perpétuer la guerre pour se rendre indispensable et établir sa popularité sur le solide fondement des mauvaises passions de la multitude. Voilà ce que fit Cléon, et comment, en conservant avec affectation les formes de la démocratie, il parvint à régner dans Athènes.

Mais la cité de Minerve connaissait une autre puissance qui resta debout jusqu'à son dernier jour et que Sylla (un Romain, un barbare), criblé de ses vives piqûres, eut seul l'affreux courage de renverser dans le sang des Athéniens ; c'était la royauté de l'esprit, qui étendait sur

tout le monde son brillant empire et qui n'avait jusqu'alors épargné personne. Elle avait touché légèrement Périclès lui-même du bout de son sceptre; devait-elle l'abaisser devant Cléon? Athènes n'eût plus été Athènes, si autour d'un tel maître on eût fait silence. On le railla donc sans trêve et sans merci: ses ruses, son ambition, ses flatteries, ses fautes, son art de corrompre pour gouverner furent sans cesse exposés aux yeux de tous par un art supérieur, avec une liberté sublime qui est encore aujourd'hui l'honneur d'Athènes, la marque particulière et glorieuse de son génie indépendant et l'excuse de bien des fautes aux yeux de la postérité. Elle subissait Cléon, soit; mais, en même temps, elle écoutait Aristophane.

Un théâtre se dressait donc à certains jours, et là un poëte impitoyable au peuple, et adoré du peuple, venait braver le favori de la multitude et ces autres favoris plus puissants encore qu'elle portait en elle-même, et qui ne pouvaient jamais périr, son ignorance, son ambition, son orgueil et son envie. Il venait donc lui reprocher en face sa passion pour la guerre et sa docilité envers les démagogues, et il traînait devant elle sous leurs vrais noms les plus goûtés de ses flatteurs. Voici Cléon lui-même qui vient dans la pièce des *Chevaliers* lutter, pour garder son pouvoir, contre un rival que lui ont suscité ses adversaires. « Nous avons un maître fort brutal, disent-ils au public, grand mangeur de fèves, et des plus irascibles : c'est Peuple, vieillard insupportable et à moitié sourd. Au commencement de ce mois, il a acheté comme esclave

un corroyeur paphlagonien, coquin fieffé, la calomnie en personne. L'homme au cuir sait à fond son vieux maître; il fait le chien couchant, le flatte, le caresse, le choie et le dupe à plaisir. Il nous éloigne et ne permet pas à d'autres de servir le maître; lorsque Peuple est à dîner, il se tient près de lui, une courroie à la main, et met en fuite les orateurs. Il lui chante des oracles, et le vieillard ne pense plus qu'à la Sibylle. Puis quand il le voit bien abêti, il fait appel à toute son astuce et entasse mensonges et calomnies contre les gens du logis; alors nous sommes fouettés, et il dit aux autres : Voyez comme j'ai fait battre un tel; apaisez-moi ou mourez à l'instant... » On va donc chercher un certain charcutier désigné par les oracles pour disputer à Cléon la faveur de Peuple et ruiner ainsi sa puissance. Le charcutier hésite à entrer en campagne et répond à ceux qui lui promettent l'héritage de Cléon : « Je ne me crois pas digne d'exercer le pouvoir. — Ah ! mon Dieu ! pourquoi ne t'en crois-tu pas digne? Aurais-tu donc si bonne opinion de toi? — Mais je n'ai pas reçu la moindre instruction libérale; je ne sais que lire, et encore assez mal. — Voilà ce qui peut te nuire, c'est de savoir presque lire. La démagogie ne veut pas d'un homme instruit ni honnête. Il lui faut un ignorant et un coquin. » — Le charcutier se décide; il attaque Cléon devant Peuple, qui écoute et qui juge : « Pourquoi t'opposes-tu à la paix? — C'est afin que Peuple règne sur tous les Grecs. — Non; peu t'importe qu'il règne; mais tu veux que la guerre enveloppe comme d'un brouillard

tes friponneries, que Peuple n'y voie goutte, et, dans le besoin qui le presse, n'attende son pain que de toi seul. — Peuple, s'écrie Cléon, régale-toi de ce plat; c'est ton salaire qu'avec moi tu gagnes sans rien faire. — Tiens, dit le charcutier, voici une boîte d'onguent pour en frotter tes jambes. — Moi, je vais t'épiler tes cheveux blancs pour te rajeunir. — Prends cette queue de lièvre pour essuyer tes yeux. — Quand tu te moucheras, Peuple, essuie tes doigts à ma tête. — Non, à la mienne. — A la mienne... — Mes oracles disent que tu dois, couronné de roses, régner sur toute la terre. — Et les miens que, vêtu d'une robe de pourpre brodée, debout sur un char d'or, tu parcourras la Thrace. — Allez me chercher tous deux vos oracles... Dieux! qu'est ceci? — Des oracles. J'en ai encore une caisse pleine chez moi. — Et moi, tout mon grenier, plus deux chambres. — Allons, lisez-les-moi et surtout celui que j'aime tant, où il est dit que je deviendrai aigle et planerai dans les nues... » Les *Acharniens* plaident aussi fortement en faveur de la paix et contre Cléon. C'est là que le poëte ose rejeter sur Athènes la responsabilité d'une si longue guerre, et qu'au risque d'être accusé de pactiser avec l'ennemi, il fait à chacun sa part de torts. « — Ah! misérable, ah! infâme! se fait-il dire lui-même par la moitié du chœur, tu oses nous parler de la sorte! — Par Neptune, répond l'autre moitié du chœur, ce qu'il dit est vrai; il ne ment pas d'une lettre. — Si c'est vrai, fallait-il le dire?... » Il n'est pas moins hardi ni moins profond, le grand poëte, lorsque plus tard, suppo-

sant que *Lysistrata* vient d'imposer la paix aux Athéniens, en leur concédant tout ce qu'ils demandent, il les fait s'écrier : « Mais alors dans quelle cité pourrons-nous porter le trouble ? »

C'est ainsi qu'il attaque de front les passions du peuple; il ne l'épargne pas davantage dans ses ridicules; il poursuit dans *les Guêpes* la manie de juger, et flétrit la dureté partiale des juges; il ruine dans l'*Assemblée des femmes* les théories communistes; il parodie dans *les Nuées* l'art détestable des sophistes; quelque sujet qu'il touche, il ravage tout autour de lui et porte çà et là des coups terribles; puis tout à coup, prenant, au milieu de ces scènes violentes, le temps de respirer et de chanter, il s'adoucit, il s'épure, il s'élève au-dessus des plaisanteries licencieuses et des mordants sarcasmes jusqu'à la plus haute poésie. Tout vit, tout se meut dans son imagination créatrice; tout a un corps et une voix; les objets inanimés, les idées abstraites elles-mêmes deviennent des personnes, et des personnes éloquentes; il n'est rien au monde qu'il n'ose toucher de sa verge magique et dont il ne sache tirer un flot de satire ou un flot d'harmonie.

Platon appelait cet ingénieux inventeur le sanctuaire des Grâces; mais, tout fier qu'il fût de ses créations charmantes, il sentait bien ce qui dans ses vers parlerait le plus éloquemment de sa gloire à la postérité, et il se vantait moins haut de son génie que de son courage. « J'ai attaqué Cléon en face, et quand il était tout puissant, » dit-il fièrement dans la parabase des *Nuées*, et plus tard,

en faisant représenter *la Paix*, il met sur lui-même, dans la bouche du chœur parlant au public, ces superbes paroles : « Permets à notre poëte de dire qu'il croit avoir mérité une renommée glorieuse; il nous a créé un grand art semblable à un palais à des tours élevées, construit avec de belles paroles, de grandes pensées et des plaisanteries qui n'ont rien de vulgaire, et ce ne sont pas des particuliers obscurs ni des femmes qu'il met en scène; mais intrépide comme Hercule, c'est aux plus grands qu'il s'attaque, sans s'arrêter aux menaces des cœurs de boue. Il a le droit de dire : Je suis le premier qui ait osé marcher droit à cette bête aux dents aiguës, aux yeux terribles, entourée de cent flatteurs... » Voilà le témoignage qu'Aristophane a pu se rendre en face de ses contemporains, voilà le laurier dont il a ceint lui-même son front, et que le temps a respecté, puisque son nom, admiré des uns et redouté des autres, rappelle encore à tout le monde les obstacles que la toute-puissance peut rencontrer dans l'esprit soutenu par le courage.

C'est environ cinq siècles plus tard que Pétrone enchanta la cour de Néron par ses raffinements délicats dans l'art de vivre, et qu'il l'étonna par sa fermeté inattendue quand le surprit brusquement la nécessité de mourir. Qui ne se souvient d'avoir lu dans Tacite le portrait de ce bel esprit élégant qui donnait le ton à la société polie de son temps et décidait souverainement des choses de goût? Peut-être dira-t-on aujourd'hui que Tacite exagère les mérites de Pétrone, afin d'augmenter, au détriment

de Néron, le regret que nous cause sa mort; pourtant il est difficile de tout inventer dans un portrait de ce genre, et quelques coups de pinceau en sont d'une telle finesse et d'une vérité si vivante, que l'on croit voir respirer l'original. Il a vécu, j'aime mieux le croire, tel qu'on nous le représente, cet homme aimable, qui donnait le jour au sommeil et la nuit aux devoirs et aux plaisirs du monde; qui s'était fait une réputation à force de ne rien faire et de paraître capable de faire tout mieux que les autres. Ce n'était pas un joueur, ni un brutal débauché, ni un sot prodigue, mais un voluptueux magnifique. Actions, paroles, tout en lui paraissait d'autant plus fin et d'autant plus charmant que tout en lui était simple et presque négligé. Il avait eu un instant d'activité dans sa vie, comme proconsul en Bythinie, et ne s'était pas montré au-dessous de ses devoirs ni des affaires; mais il n'avait pu y tenir longtemps, et était retré dans son doux loisir, admiré, écouté, consulté surtout dans le grand art du temps, dans l'art d'oublier à force de plaisirs tout ce qui faisait jadis la dignité et le prix de la vie. Ce prince des élégants a bien voulu écrire, non pas en homme de lettres ni en pédant (il n'avait garde), mais en homme du meilleur monde, en maître du beau langage et des façons délicates de dire toute chose. On voit, en le lisant, qu'il excellait à conter ce qui peut à peine s'entendre et à donner un charme véritable et, si l'on peut aller jusque-là, un vernis de bon goût aux plus libres peintures. Le *Satyricon* est une sorte de récit de table, d'un style incom-

parable dans sa gracieuse négligence et dans son allure tranquille au milieu des plus scabreux défilés. *Auctor purissimæ impuritatis*, s'est écrié en le lisant je ne sais quel savant, peu accoutumé à entendre causer après boire et quand les esclaves étaient partis, les plus délicats des contemporains de Néron.

Mais nous avons relu tout ce récit sans y découvrir la moindre trace d'opposition politique, et nous nous demandons encore ce qui a pu faire ranger Pétrone au nombre des mécontents. Il nous semble au contraire qu'un tel livre était, après tout, le meilleur gage que Pétrone pût donner de son attachement à l'empire; et loin de découvrir aucune contradiction entre les principes qui règlent la vie des héros de Pétrone et les principes qui étaient la base du gouvernement de Néron, il nous semble qu'un tel prince ne pouvait désirer de meilleurs sujets. Ces héros, devenus si célèbres que leur nom seul est une inconvenance, ne songent point à mal et n'ont pas la moindre envie de troubler le sort de l'État. Ils courent inoffensifs de ville en ville à travers mille aventures scandaleuses et malheureuses, et font une mauvaise fin. Tout cela n'avait rien à voir avec la direction des affaires, et la poursuite du bonheur comme l'entendent ces pauvres gens n'avait rien d'inconciliable avec les droits que leur avait laissés le régime des Césars. On est donc réduit, si l'on veut absolument trouver des traces d'opposition dans cet ouvrage, à prétendre que Pétrone n'a pu parler d'un mauvais poëte qui récitait sans cesse des vers et au-

quel le peuple, indigné de sa poésie, jetait des pierres, sans avoir voulu désigner Neron qui s'épuisait aussi à la poésie; ou bien que Trimalcion, l'ancien esclave subitement enrichi et grossièrement enivré de sa richesse, avait quelque analogie séditieuse avec un ministre de l'empereur. Il est fort probable que si Néron l'eût voulu, il aurait trouvé aisément des juges qui auraient vu tout cela et bien d'autres choses encore dans le petit roman de Pétrone; mais Néron n'y songea point, et le *Satyricon* ne paraît pas avoir contribué à précipiter la fin de son auteur. Nous ne croyons pas davantage, et voici un sujet sur lequel nous sommes de l'avis de M. Nisard, que le *Satyricon* soit cet écrit inconnu, nécessairement plus court et plus précis, que Pétrone envoya à Néron en mourant, et qui irrita si fort l'empereur en lui prouvant qu'un autre avait connu les moindres détails de sa vie secrète et les plus cachés de ses plaisirs.

Ne cherchons donc point dans le *Satyricon* les traces de l'indocilité de Pétrone et l'explication de sa mort. Tacite en donne une autre raison si exacte et si naturelle qu'il faut la croire, malgré la défiance qu'inspire aujourd'hui cet auteur. Tigellinus était alors le principal ministre de Néron; c'était lui qui avait sa confiance. Pétrone ne prétendait nullement remplacer Tigellinus, et rien ne donne à penser que l'idée téméraire de renverser un ministre soit entrée dans son esprit; mais il était sans le vouloir le rival de Tigellinus, parce que Tigellinus, riche et superbe, aspirait à devenir un élégant et qu'il n'y avait

dans ce rôle aucune place à côté de Pétrone. On se figure aisément quelle était, en ce temps-là, la société de Rome; on la voit d'ici sans peine, soumise avec terreur, mais toujours prête à se moquer, malgré elle, de la tourbe d'affranchis qui la faisait trembler; s'inclinant jusqu'à terre devant un Tigellinus, mais étouffant mal son sourire en le voyant lutter de bon goût et de magnificence intelligente avec l'inimitable Pétrone. De tels sourires ne se pardonnent jamais, et malheur à ceux qui en sont la cause! Tigellinus choisit donc son jour et son heure, et dénonça Pétrone à Néron comme complice d'un certain Scevinus qui en voulait à la vie de l'empereur.

Pétrone reçut l'avis de sa disgrâce et n'attendit même pas l'ordre du prince pour mourir. Comment est-il mort? On le sait, et si vous laissez de côté la religion ou le patriotisme, qui communiquent seuls à la mort de l'homme sa vraie grandeur, vous ne trouverez pas qu'on puisse mieux mourir que ne l'a fait cet homme d'esprit et de goût que la corruption de son temps avait élevé sans dieux et sans patrie. Il mourut en causant, en se promenant, en punissant et en récompensant ses esclaves, en se faisant réciter des poésies légères, en évitant toute déclamation, toute affectation de courage, donnant à sa dernière heure le plus parfait exemple de cette négligence aimable et de cette élégance nonchalante qui avaient fait le charme et le renom de sa vie.

Rien de séditieux, à ce qu'il semble, en tout cela, et rien de moins propre à ébranler l'empire que cette prompte

et facile obéissance. En cherchant bien cependant on trouve dans cette mort deux ou trois actes d'indocilité qu'on a pu, à la rigueur, regarder comme dignes de blâme. D'abord son testament ne contint aucune flatterie pour Néron ni pour Tigellinus, tandis que nombre de condamnés, devançant les jugements de notre époque, avaient coutume de bénir dans leur testament la main qui les frappait, de le remplir des louanges du souverain et de réfuter ainsi d'avance les diffamations de Tacite. Ensuite Pétrone envoya à Néron l'écrit blessant dont nous avons parlé, au lieu de respecter le prince jusque dans ses faiblesses. Enfin, et ceci est plus grave, Pline assure qu'il brisa volontairement avant de mourir une coupe murrhine du prix d'environ six cent mille francs, frustrant ainsi le trésor public, ou, ce qui revenait alors au même, le trésor du prince d'un profit considérable. Voilà, en cherchant bien, les seules traces d'opposition qu'on puisse découvrir dans la vie de Pétrone, ou plutôt dans sa mort. Nous n'avons nullement le dessein d'en diminuer l'importance, mais elles ne nous paraissent point après tout assez graves pour nous autoriser à mettre le nom de cet épicurien spirituel à côté du nom brûlant d'Aristophane.

XI

THUCYDIDE [1]

L'histoire est un des plus nobles emplois, sinon le plus noble, des facultés humaines. « C'est mourir en bête, a dit Montluc au commencement de ses Mémoires, que de ne laisser nulle trace après soi. « Les générations humaines ne se résignent point à passer sur la terre comme celles des bêtes; elles veulent même y laisser autre chose que les monuments élevés par leur travail ou les ravages causés par leurs passions; elles aiment à raconter ce qu'elles ont fait et voulu, et à côté de la marque de leurs pas empreinte sur le sol, elles nous lèguent volontiers l'expli-

1. *Thucydide*, par M. Jules Girard, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, maître de conférences à l'École normale; ouvrage couronné par l'Académie française. 1 vol. in-18. Paris, Charpentier, 1860. — *Histoire de la guerre du Péloponèse*, par Thucydide, traduction française par M. Ambroise-Firmin Didot. 4 vol. in-8°. Paris, 1833.

cation écrite ou au moins le récit de leurs actions et de leurs pensées.

Ce sont là les vrais monuments de l'histoire, les vrais témoins de l'antiquité, bien qu'on affecte aujourd'hui de leur en préférer d'autres et qu'on prétende trouver dans les pierres plus d'instruction et plus de vérité que dans les livres. A Dieu ne plaise que nous refusions à l'épigraphie son importance ou que nous contestions les lumières qu'elle peut ajouter à l'histoire ! Il est des époques reculées et relativement barbares où l'homme n'écrivait guère que sur l'airain et le marbre. Il ne pouvait y écrire grand chose; il y gravait le plus souvent quelques noms de bataille et y ajoutait, avec quelque louange servile, le nom redouté de ses maîtres. Ce sont là cependant de précieux monuments lorsqu'il n'en reste point d'autres; ils éclairent un lointain passé à défaut de clartés plus vives, et l'on s'en contente comme on essaye de lire aux rayons de la lune en l'absence du soleil. Il est vrai encore que, pour les époques mêmes où l'homme a pris la plume et nous a laissé quelque immortel récit des événements contemporains, les inscriptions gravées sur les monuments peuvent ajouter à ce que nous savons du passé. Nous pouvons y rencontrer quelque détail ignoré sur telle ou telle coutume, sur les fonctions de telle ou telle magistrature, sur le caractère de tel ou tel impôt. On peut donc recueillir un utile supplément de connaissances dans ces détails divers que l'histoire antique, toujours un peu fière et jalouse à l'excès de sa dignité, a trop souvent négligés.

Mais ce qu'on n'avait point imaginé avant notre époque si fertile en inventions ingénieuses et dirigées trop souvent contre la raison publique, c'est de mettre l'épigraphie au-dessus de l'histoire, c'est de chercher dans les inscriptions un moyen d'affaiblir ou de démentir ces dépositions claires et développées qui sont venues jusqu'à nous, entourées d'un juste respect, et qui ont formé la conscience du genre humain. Ces arrêts irrévocables, appuyés de récits immortels dans lesquels toute génération lettrée apprend à lire, sont à l'épreuve de toutes les flatteries qu'on a de tout temps gravées sur l'airain et sur le marbre. La véritable histoire, celle qu'on peut enrichir de précieux détails, mais qu'on ne refait pas dans son ensemble, qu'on n'altère pas dans sa marche générale, qu'on n'ébranle pas dans ses conclusions, c'est l'impression des événements sur un esprit élevé et sur un noble cœur. Cette voix des âmes ne sera pas étouffée par celle des pierres, et ceux qui veulent nous enchaîner au témoignagne complaisant des pierres savent mieux que nous comment on les fait mentir.

La vérité, l'honnêteté, le respect des principes éternels de la morale et de la justice, voilà le fond et la vie de l'histoire; voilà ce que doivent avoir de commun les œuvres historiques écrites d'ailleurs aux époques les plus diverses et selon les méthodes les plus opposées. Certes l'histoire écrite par les anciens et l'histoire écrite par les modernes sont séparées par de profondes différences, d'autant plus inévitables et d'autant plus légitimes qu'elles

tiennent à nos mœurs et à l'ensemble de notre civilisation. Nous ne nous contentons plus du récit des événements, si on ne nous les explique dans leurs effets et dans leurs causes, et les actes qu'on nous raconte nous paraissent imparfaitement connus si on ne nous fait toucher du doigt les moyens qu'on a employés pour les accomplir. Précédée de patientes recherches, entourée de preuves nombreuses, appuyée sur des documents certains, l'histoire n'est plus tenue seulement de nous intéresser ou de nous émouvoir, elle doit avant tout nous convaincre; elle doit établir non-seulement que les faits se sont passés comme elle le dit, mais encore qu'ils n'ont pu se passer autrement; elle n'a pas cessé d'être un récit, mais elle est devenue une démonstration. Elle ne peut se croire acquittée de sa tâche que si elle nous laisse cette satisfaction pleine et tranquille que donne à l'esprit la possession de la vérité ou de ce qui en approche le plus. Et cette vérité, pour les modernes, embrasse un nombre considérable d'objets sur lesquels l'historien pouvait jadis glisser sans grand dommage; elle est aussi vaste, aussi complexe que notre civilisation même; et l'on ne peut rendre un compte exact d'aucun des mouvements de nos sociétés sans éclairer d'une vive lumière toutes les conditions de leur vie et tous les instruments de leur action.

L'histoire antique marche d'un air plus dégagé et d'un pas plus rapide; elle ne traîne avec elle aucun lourd fardeau; elle est un art bien plus qu'une science, un récit plutôt qu'une explication, une leçon plus encore qu'un

récit. Elle s'attache à la peinture des événements plus volontiers qu'à l'exposition de leur enchaînement et de leurs causes, au caractère des hommes plutôt qu'à l'état des sociétés où ils s'agitent, à la moralité de leurs actions plutôt qu'à l'explication pratique des moyens par lesquels ils réussissent à diriger ou à troubler le mouvement du monde. Aussi lorsque nous trouvons dans cette histoire quelques-uns de ces détails instructifs dont nous sommes si avides, c'est en passant et presque à son insu que l'écrivain nous les donne. Il ne songe pas à répondre à nos questions si précises; il ne les a pas même prévues; il croit que les notions générales, qui suffisent à ses contemporains, contenteront leur postérité; il borne aux plus hautes parties de la morale et de la politique le noble enseignement de l'histoire.

Parmi ces éloquents témoins de l'antiquité, il n'en est pas de plus imposant, de plus sage et en même temps de plus impassible que celui qui a raconté *pour toujours*, comme il le dit lui-même avec un juste orgueil, la guerre du Péloponèse. Le premier trait de ce ferme génie, c'est d'avoir senti dès le but de cette guerre, et avant même qu'elle eût éclaté, qu'elle serait un des plus importants épisodes de l'histoire du monde et qu'elle méritait, plus que tout ce qui s'était passé jusqu'alors en Grèce, d'être fidèlement transmise à la mémoire des hommes. Le développement régulier jusqu'à ce jour d'Athènes et de Sparte, le progrès de la civilisation hellénique sous ces deux puissantes rivales, le partage de la Grèce en deux camps

au premier signe de leur funeste querelle, tout fit entrevoir à Thucydide la grandeur, la durée, les conséquences du drame qui allait se passer sous ses yeux. Il voulut donc tout savoir pour tout écrire, et la passion de la vérité égalait en lui les dons merveilleux qu'il avait reçus pour nous l'apprendre. Dans ce temps où l'on écrivait peu, où tout se traitait par l'action et par la parole, il consacra sa fortune à rassembler des témoignages, à découvrir exactement ce qu'on avait dit et ce qu'on avait fait. Il ne peut souffrir aucune fable, aucune erreur, aucune négligence dans une œuvre qui doit durer toujours.

Il n'y peut souffrir non plus aucune injustice, et, sans prendre la peine de nous en avertir, il s'élève à une telle hauteur au-dessus de toute haine et de tout amour, de tout éloignement et de toute préférence, que le mot d'*impartialité* paraît faible lorsqu'il s'agit d'exprimer cette impersonnalité presque surhumaine de Thucydide. Il est Athénien et il l'oublie ; il est exilé et il l'ignore; il s'anéantit à vrai dire, et si l'on sent qu'il est contemporain des événements de son histoire à la façon dont il les raconte, on sent aussi qu'il s'est, pour ainsi dire, reculé au fond de la plus lointaine postérité à la façon dont il les juge. Le plus souvent il nous laisse le soin de les juger, et lorsqu'il a fait agir et parler sous nos yeux tous les acteurs de cette sanglante mêlée, il les abandonne à notre arrêt.

Je ne veux point entrer ici dans le détail des beautés de ce chef-d'œuvre, et je renvoie volontiers à l'excellent

travail de M. Jules Girard et à l'exacte traduction de M. Didot ceux qui voudraient étudier la composition et le style de ce monument impérissable. Tout le monde connaît, au moins par ouï-dire, ce langage si concis, si profond, si ferme surtout, plein de force et de sens, plus voisin de la sculpture que de la peinture et rappelant à l'esprit la dureté et le poli du marbre plutôt que l'éclat des couleurs ou la souplesse du pinceau. Mais il ne serait point inutile, pour ceux qui accusent si volontiers un historien de n'avoir point d'âme s'il s'abstient de déclamations vaines, d'étudier dans les pages les plus tragiques et en même temps les plus impassibles de Thucydide le véritable secret d'émouvoir fortement le cœur des hommes. Il ne déclame guère, le fidèle narrateur du désastre de l'armée athénienne en Sicile; il ne lui témoigne aucune pitié, et l'ambition d'Athènes, si cruellement punie sur ses enfants, ne lui arrache aucune plainte; mais il nous fait assister de si près à ce grand désastre, il nous place si habilement au milieu même de cette armée expirante, nos yeux distinguent avec tant de netteté les moindres détails de cet affreux spectacle, ce que nous voyons est si vrai, si naturel, si incontestable pour ainsi dire, que la plus profonde des émotions, celle qui sort des faits eux-mêmes et de leur saisissante exactitude, s'empare de notre âme et la trouble bien autrement que si on l'eût attaquée avec des paroles. Ce n'est pas en invitant le cœur à s'émouvoir qu'on l'émeut, c'est par l'esprit qu'on l'atteint en le remplissant de tristes images dont il ne puisse contester un

seul instant la poignante fidélité. Voilà la simple et grande méthode de Thucydide; voilà celle qu'a suivie de nos jours un historien qui, longtemps après que le nom de ses détracteurs aura péri, entretiendra encore la postérité du fidèle récit de notre gloire et de nos malheurs.

Serait-on davantage fondé à dire que Thucydide ne se soucie point de la justice parce qu'il ne blâme guère ceux qui se plaisent à l'enfreindre? Il est vrai qu'il ne les blâme guère; mais il expose à nos yeux leur conduite et leurs maximes; et avec la vérité et la simplicité d'un médecin qui décrirait une corruption du corps, il ouvre les âmes et nous dit : « Voyez et jugez. » Cette méthode vaut bien l'autre, et le plus pompeux des moralistes laissera en nous une impression plus faible et plus fugitive que ce peintre austère de la nature humaine, corrompue par les violences de la guerre et par les perfidies de la politique. Le dialogue des Méliens et des Athéniens est justement célèbre, et l'intention de l'historien qui le répète n'échappe à personne; mais il y a peut-être plus de grandeur encore et plus de tristesse dans le tableau de l'état moral de la Grèce au temps des massacres de Corcyre. Je ne connais de comparable à ces quelques pages que ces descriptions éternelles d'Aristote retraçant, lui aussi pour toujours, les penchants généraux de notre nature selon les âges divers et les diverses conditions de la vie. La solennité tranquille de l'historien égale celle du philosophe : l'un décrit l'âme humaine en état de santé, à travers ses phases régulières et avec ses passions successives; l'autre

nous décrit l'âme humaine en proie à l'horrible contagion de perfidie et de violence qu'une succession trop prolongée de mauvais exemples lui a de tout temps communiquée; mais tous deux exposent avec la même fermeté et avec la même exactitude des phénomènes moraux destinés à se reproduire avec leur physionomie immuable aussi longtemps que vivra notre race.

Jugez-en par quelques-uns des traits de Thucydide. Après avoir rendu la guerre trop prolongée et les séditions trop fréquentes responsables de l'endurcissement général des âmes : « Chacun, dit-il, changea par abus dans l'application le sens ordinaire des mots. L'audace la plus déraisonnable s'appela courage et dévouement au parti, la lenteur prévoyante devint une lâcheté déguisée... Tendre un piége et réussir, c'était se conduire en habile homme; se douter d'un piége tendu, c'était se montrer plus adroit encore; mais si l'on songeait à se passer de pareilles manœuvres, on était accusé de trahir les siens... Les serments, quand on était contraint d'en faire, n'avaient de force qu'au moment même où on les prêtait en désespoir de cause; mais on éprouvait plus de plaisir à nuire au moyen de la foi jurée qu'à attaquer à force ouverte, car on le faisait sans danger, et la victoire obtenue par ruse obtenait la réputation d'habile homme... On aggravait la rigueur des châtiments. Ne les mesurant jamais sur la justice ni sur le bien public et ne les réglant que sur son plaisir, on était toujours prêt, soit par la violence, soit à l'aide de condamnations injustes, à assouvir sa haine du

moment... C'est ainsi que les discordes politiques corrompirent les mœurs de la Grèce. » Mais voici un dernier trait, le plus profond peut-être et le plus humain de cette admirable peinture : « C'étaient les moins capables qui d'ordinaire avaient le dessus ; car, redoutant leur propre faiblesse et les talents des autres, craignant d'être inférieurs en éloquence ou prévenus dans leurs desseins par l'adresse de leurs ennemis, ils s'empressaient de recourir à la violence. Les autres qui, pleins de mépris pour leurs adversaires, pensaient toujours les deviner, et qui d'ailleurs ne voulaient point devoir à la force ouverte ce qu'ils pouvaient obtenir par habileté, étaient le plus souvent surpris et détruits. »

Au moment de décrire la peste d'Athènes, Thucydide écrivait avec ce juste orgueil et cette confiance dans l'éternité de son ouvrage qui est un des traits de son génie : « Je montrerai ce que cette peste a été, afin que si elle revient jamais, en retrouvant les symptômes que j'aurai signalés d'avance, on puisse la reconnaître. » Il aurait pu répéter ces paroles au moment de décrire cette peste morale, pire que l'autre qui, un peu plus tard, s'était répandue dans la Grèce ; car il l'a décrite de telle façon qu'elle ne peut reparaître dans le monde sans que nos yeux ne se tournent aussitôt sur ces pages indestructibles où la vivante image est gravée.

XII

XÉNOPHON

Nous ne pouvons jamais ouvrir un de ces volumes grecs ou latins de la collection de M. Didot sans éprouver un vif sentiment de gratitude. Nous savons par expérience quel secours cette collection peut apporter à ceux qui ne savent point assez de grec pour lire couramment tant de chefs-d'œuvre, et qui en savent trop cependant pour s'imaginer qu'ils les ont véritablement lus s'ils se contentent de la traduction française. Ajoutez qu'en sortant du collége nous ne connaissons guère ces œuvres admirables que par quelques fragments incomplets choisis pour servir d'exercices et le plus souvent, à cause de cela même,

1. *Xénophon,* œuvres complètes, d'après la récension de H. Dindorff. 1 vol. grand in-8° à deux colonnes. Texte grec et traduction latine. Ambroise-Firmin Didot. — *Œuvres complètes de Xénophon,* traduction nouvelle, par M. Eugène Talbot, docteur ès lettres, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand. 2 vol. in-18. Hachette.

pris en dégoût par l'écolier. Que nous comprenons mal ces grands et charmants écrivains, que nous leur rendons peu justice quand on nous en a déchiré çà et là quelques pages pour nous les faire traduire hors de la classe, pour nous les faire expliquer dans la classe, et parfois même pour nous punir! Instruments de travail et de peine, quelquefois instruments de supplice, ils prennent dans notre imagination (sans qu'on puisse en accuser personne) je ne sais quel air de pédanterie et de dureté qui est bien éloigné de leur naturel. Si pourtant le jour arrive où nous les lisons de suite et librement, d'un bout à l'autre et parce que cela nous convient, comme ils changent de ton et de physionomie! on dirait qu'ils jettent tout à coup loin d'eux leur toque et leur robe noire. Ce ne sont plus des grammairiens ni des maîtres d'étude, mais des poëtes, des philosophes, des hommes d'État, des artistes, et les moins apprêtés, les moins contraints, les plus communicatifs que le monde ait jamais vus. Dégagés de ce costume d'emprunt, revêtus seulement de ces draperies légères qu'ils portaient avec tant de grâce, ils semblent nous dire : « Apprenez à nous mieux connaître; voyez qui nous sommes, » et ils pourraient ajouter comme madame de Châtillon dans les *Portraits de mademoiselle de Montpensier* : « J'ai la taille des plus belles et des mieux faites, il n'y a rien de si régulier, de si libre et de si aisé; ma démarche est tout à fait agréable... »

Parmi eux, qui s'avance d'un meilleur air et qui nous tend la main de meilleure grâce que l'Athénien Xéno-

mains, moins pourtant par avidité conquérante que par amour immodéré pour la gloire !

Elle aimait aussi la liberté, et c'est encore Xénophon qui a peut-être expliqué avec le plus de profondeur et de délicatesse pourquoi et comment elle l'aimait. Nous n'avons jamais pu lire sans émotion ce petit dialogue de Simonide et d'Hiéron dans lequel Hiéron fait son examen de conscience et vient confesser que de tous les malheureux que peut faire la tyrannie, le plus à plaindre c'est le tyran lui-même. Aristote et Platon ont décrit plusieurs fois l'histoire si simple et l'origine toujours la même de ces tyrannies qui pacifiaient et désolaient en même temps les petits États de l'antiquité. Il semblait que ces petits États fussent condamnés à courir incessamment, comme dans un cercle fatal, de l'oligarchie à la démocratie et de la démocratie à la servitude. C'est dans le livre des *Lois* que Platon a le mieux raconté ce perpétuel voyage et qu'il a peint, en traits de feu, cet enivrement de la cité démocratique où l'on vit au jour le jour dans une sorte de charmant désordre, où les vieillards vont de pair avec les jeunes gens, les enfants avec leurs parents, les étrangers et les esclaves avec tout le monde, où les animaux eux-mêmes, portant impatiemment le joug, prennent je ne sais quel air d'indépendance. La tyrannie sort bientôt de cet état intolérable comme une production naturelle pour être emportée à son tour et pour laisser une libre carrière aux révolutions qui doivent la ramener avec le temps.

Le dialogue d'Hiéron avec Simonide a moins d'élévation et d'ampleur que ces immortelles peintures, mais il est plus ingénieux encore et paraît entrer plus avant dans l'âme humaine. C'est uniquement du tyran qu'il s'agit dans ce dialogue; ce sont ses plaintes qui le remplissent. Hiéron sent plus que personne le poids de la servitude; il vit isolé et comme en prison au milieu de ses sujets, enfermé dans ses propres défiances. Il ne lui reste que trop de bons penchants pour son bonheur, et il se plaint amèrement d'être obligé de les étouffer ou de les contenir. Il a besoin d'amis, et il ne peut croire sérieusement à l'amitié de personne; il ne croit pas plus à l'amour, car il n'est personne qui ne soit intéressé à feindre de l'aimer. Qu'est-ce d'ailleurs que l'amour sans le charme de l'incertitude et sans l'aiguillon du désir? Il lui est défendu de douter de rien, ni même de rien espérer, puisqu'il peut exiger tout. Sa vie ne lui paraît donc plus valoir le soin qu'il prend à la garder, et atteint d'un mortel dégoût, il envie le plus misérable de ceux qu'il opprime. Mais voici le trait le plus admirable de ce petit dialogue : « Rejetez ce fardeau et ce supplice, dit Simonide à son interlocuteur. — Abdiquer, c'est impossible, dit Hiéron; puis-je faire ma paix avec l'humanité? puis-je effacer le passé? puis-je ressusciter les morts? » « Laissez ici l'espérance, » a écrit le Dante à l'entrée de son Enfer; c'est une parole analogue que Xénophon fait sortir de l'âme découragée de son tyran.

Si Xénophon aimait si peu la tyrannie, s'il la détestait

surtout en philosophe socratique, l'accusant moins encore d'étouffer la liberté que de dépraver l'âme humaine, ce n'est point, bien entendu, qu'il fût indulgent pour les démagogues. Au contraire, il ne les pouvait souffrir, et nul Athénien n'a blâmé à ce point de vue avec plus de franchise les faiblesses de sa chère patrie. Il réprouvait surtout cette espèce de guerre légale perpétuellement intentée au nom de l'État contre les riches, qui était la honte des démocraties antiques et qui est vieille comme le monde, bien que le socialisme contemporain réclame parfois le singulier honneur de l'avoir inventée. C'est Xénophon qui a mis dans la bouche d'un pauvre d'Athènes cette spirituelle et mordante apologie de sa condition dans l'État : « N'est-ce pas une vérité reconnue que la sécurité est préférable à la crainte; qu'il vaut mieux être libre qu'esclave, honoré qu'honorant les autres, jouir de la confiance de son pays que lui être suspect? Or, dans cette même ville, quand j'étais riche, je craignais d'abord qu'un voleur n'enfonçât ma maison, n'enlevât mon argent et ne me fît à moi-même un mauvais parti. Je faisais ensuite ma cour aux délateurs, me sentant plus capable d'endurer du mal que d'en faire; tous les jours de nouveaux impôts à payer, et jamais la liberté de quitter la ville pour voyager. A présent que je suis dépouillé de tout et qu'on a vendu mes meubles à l'encan, je dors paisiblement étendu tout de mon long; la république ne se défie plus de moi; je ne suis plus menacé, c'est moi au contraire qui déjà menace les autres. En ma qualité

d'homme libre, je puis voyager ou rester dans Athènes. Quand je parais, les riches se lèvent et me cèdent le haut du pavé. Autrefois j'étais, sans contredit, esclave; aujourd'hui je suis véritablement roi. Jadis je payais tribut; aujourd'hui la république, devenue tributaire envers moi, me nourrit. »

Nous avons détaché du *Banquet* cette page charmante, mais il faut lire le *Banquet* tout entier si l'on veut assister par l'imagination à l'un de ces entretiens tour à tour plaisants et profonds, gracieux et sévères, qui étaient le plaisir préféré de la société polie d'Athènes. Platon, qui a exposé sous forme de dialogue toutes ses doctrines, a excellé dans cette sorte de mise en scène, et rien ne surpasse l'agrément de ces conversations si faciles, qui traversent tous les tons par la bouche d'interlocuteurs divers, et qui s'élèvent sans secousse du familier au sublime. Le *Banquet* de Xénophon n'est pas indigne d'être placé à côté de ces grands modèles. On y parle de tout, mais surtout d'amour. On y rencontre bien çà et là quelques-unes de ces subtilités qui sont le faible du génie grec et qui se rapprochent parfois (comme M. Saint-Marc Girardin l'a excellemment remarqué) des discussions des cours d'amour au moyen âge; mais l'ensemble du dialogue est plein de charme, et l'on y trouve nombre de pages dignes par leur finesse élégante d'être mises à côté de celle que nous citions tout à l'heure. Quant à ces divertissements du Syracusain et à cette espèce de tableau vivant qui termine le banquet, il rappelle, ce que nous savions déjà,

qu'on n'était guère plus sage à Athènes que toujours et partout dans le reste du monde, mais que les hommes de ce temps-là mêlaient de leur mieux l'art à leurs plaisirs.

Tout cela est grec et athénien au même titre que les dialogues de Platon, sinon davantage, et il suffit pour le sentir de remarquer comme toutes ces grâces dans la composition et dans les détails s'évanouissent rapidement lorsque Cicéron, imitant les Grecs, s'efforce à son tour de mettre en dialogue l'art et la philosophie. Les interlocuteurs de Cicéron sont le plus souvent sévères et restent toujours un peu roides, comme il convient aux maîtres du monde; ils se souviennent parfois qu'ils ont été à l'école des Grecs et tâchent de sourire, mais c'est du bout des lèvres et sans déranger les plis de leur toge. On dirait qu'ils causent assis, comme nous le sommes, plutôt que mollement couchés sur ces lits de repos d'où les convives de Xénophon et de Platon laissaient négligemment tomber tant de gracieuses pensées à demi vêtues d'une langue transparente et légère.

Ce n'est pas que l'on ne sût causer à Rome au temps de Cicéron; on cause partout où le loisir apparaît à la suite de la richesse et accompagné de quelque culture. On sait causer en Chine, et, de même qu'à Athènes, pour causer librement on renvoyait les esclaves, on s'isole pour causer dans ces kiosques entourés d'eau qu'on voit si bien dessinés sur les paravents qui nous arrivent du Céleste Empire. Relégués à l'autre bout de ces parcs sil-

lonnés de petites rivières, les serviteurs placent sur de larges feuilles de nénufar et abandonnent au courant de légères tasses de thé qui arrivent au port sans déranger personne et sans troubler la liberté des causeurs. De quoi parlent-ils, sinon de ces sujets inépuisables qui, toujours les mêmes et toujours nouveaux, intéressent l'homme civilisé de tous les temps et de tous les pays? Ils parlent, comme les gens d'Athènes et comme les gens de Paris, de politique et de philosophie, de l'art et des passions qui exercent d'un bout du monde à l'autre le cœur et l'imagination de l'homme.

Mais on n'a jamais, ni nulle part, parlé de ces grandes choses de la même manière, et la manière des Grecs (s'il est permis de donner le nom de *manière* à ce qu'il y a de plus naturel au monde) demeure à jamais inimitable. C'est une certaine aisance gracieuse, une subtilité qui n'a rien d'obscur, une légèreté toujours aimable dans les sujets les plus graves. Quoi qu'on en dise, les philosophes les plus profonds de l'Allemagne n'ont guère été plus avant que Platon pour essayer d'expliquer l'homme et le monde; mais que leur route enveloppée de nuages est pénible à côté de ce sentier bordé de lauriers-roses où Platon nous mène familièrement, en la compagnie de Socrate, à la recherche de la vérité! Moins profond que Platon, et surtout moins poétique, Xénophon est peut-être plus attique encore. Qu'il raconte l'expédition des Dix Mille, qu'il écrive des traités d'éducation ou d'agriculture, qu'il critique la constitution de son pays, qu'il

défende la mémoire de Socrate ou qu'il devise sur la philosophie et sur l'amour, c'est toujours avec cette grâce un peu négligente, avec cette mesure exquise de pensée et de style, avec cette douceur familière auxquelles est resté ce nom d'atticisme qui suffit pour ressusciter dans notre esprit une foule d'images charmantes et pour nous rappeler un des plus aimables moments de l'histoire de l'humanité.

XIII

DÉMOSTHÈNE[1]

Ancien et fidèle admirateur de Démosthène, interprète passionné et consciencieux de ce grand modèle, M. Plougoulm nous donne aujourd'hui une partie seulement du beau travail auquel il a voué, depuis de longues années, toutes ses forces et tout son loisir. Ce second volume, qui contient la traduction des *Philippiques* et des *Olynthiennes*, sera bientôt accompagné d'un premier et d'un troisième. Le troisième contiendra les discours d'Eschine et de Démosthène sur la *Couronne*, et nous aurons dans le premier, outre les harangues qui ont précédé les *Philippiques*, une histoire complète de Philippe et de Démosthène.

1. *Œuvres politiques de Démosthène*, traduites par M. Plougoulm, conseiller à la cour de cassation, t. II, 1 vol. in-8°. Paris, Didot et Hachette, éditeurs.

Il suffit de voir ce volume, imprimé avec un véritable luxe, soigné dans l'exécution de ses moindres détails, pour y reconnaître une œuvre de prédilection faite avec une sorte d'amour et pour le plaisir de l'auteur autant que pour l'utilité du public. La lecture de la préface nous fait sentir mieux encore avec quelle passion respectueuse, avec quelle admiration craintive le traducteur français s'est rapproché de l'orateur grec, comme il redoutait de le traduire imparfaitement, et de lui enlever, en lui faisant parler notre langue, quelque chose de son immortel éclat. Ce sont là de nobles et de pures passions, et elles méritent que le succès les récompense. Démosthène a été touché sans doute du culte assidu que lui a rendu M. Plougoulm; il l'a soutenu de son souffle oratoire, il lui a communiqué cette force, cette dignité, cette rapidité surtout qui sont indispensables pour le suivre, et il a permis que la fière et ingénieuse devise du traducteur, *Non verbum, verbo sed ut orator*, parût amplement justifiée à celui qui se laisse aller au flot véhément de cette éloquence.

Qu'il est aisé de se laisser ainsi emporter par Démosthène, et qu'il est au contraire difficile, pour tout homme capable, d'être touché par le génie de son semblable, de se soustraire à cette vigoureuse étreinte! On se sent d'abord dominé par cette façon pressante et impérieuse d'avoir raison qui est le caractère particulier de ce grand homme, et bientôt après l'on est entraîné où il veut par l'énergie précipitée de son discours. On ne peut guère le

lire sans s'imaginer qu'on l'entend et qu'on le voit lui-même, tel que nous le représentent encore plusieurs images semblables entre elles et probablement fidèles, tant elles conviennent à ce que nous savons de son caractère et de sa vie. Voilà bien ce noble front chargé de soucis, contracté par une réflexion opiniâtre, cet œil profond enfoncé sous l'orbite et fixé sur l'ennemi qui s'avance; voilà le ferme et triste pli de ces lèvres, façonnées lentement à l'éloquence par une volonté sublime, contraintes, malgré la nature, à laisser s'échapper, à flots pressés, et avec des accents dont l'oreille des hommes retentit encore, les pensées impétueuses qui s'agitaient dans ce grand cœur.

La lutte, l'effort, la victoire de la volonté sont écrits dans tous les traits de cette admirable figure; elle nous raconte l'histoire de Démosthène, l'âpreté de ses débuts, les angoisses de sa fin, l'énergie presque douloureuse de cette âme toujours tendue vers l'action. « Un jour, dit Plutarque en racontant sa laborieuse jeunesse, Eunomus de Thriasie, qui était déjà vieux, le rencontrant rêveur et découragé, le réprimanda très-sévèrement de ce qu'ayant une manière de parler entièrement semblable à celle de Périclès, il s'abandonnait et se trahissait lui-même faute de pouvoir soutenir le bruit et le tumulte de la populace..... » Et plus tard, lorsqu'il eut dompté cette populace, lorsqu'il l'eut suspendue à ses lèvres, l'élevant au-dessus d'elle-même et la rendant familière avec sa propre grandeur, il travaillait encore à devenir plus

digne d'être écouté, toujours inquiet sur lui-même, jaloux de séduire et surtout d'entraîner. « Il soutenait, dit excellemment Plutarque, que celui qui prépare ses discours est un orateur populaire; car cette préparation est une marque qu'il fait sa cour au peuple et qu'il veut lui plaire; tandis que ne pas se soucier de ce que le peuple pensera des discours qu'on lui fait, c'est le propre d'un homme qui penche vers l'oligarchie et qui emploierait plus volontiers la force que la persuasion. »

La persuasion, voilà en effet la seule force que Démosthène pût employer pour élever un obstacle matériel contre Philippe qui, lui, disposait directement de la matière et était dispensé de persuader. Il est juste, j'en conviens, de mesurer la valeur des politiques à l'action qu'ils ont exercée sur les affaires humaines; et c'est une mesure assez raisonnable pour apprécier cette action que de se demander : Que serait-il arrivé, dans quel sens auraient marché les affaires, de combien de temps tel ou tel événement eût-il été avancé ou retardé si tel homme n'eût pas existé? J'accepte volontiers cette mesure, et, en l'appliquant à Démosthène, je me fais déjà une assez juste idée de sa grandeur. Qui doute, en effet, que si cet homme n'eût pas existé, Athènes et la Grèce tout entière ne fussent tombées plus tôt et plus aisément aux pieds de Philippe? Qui peut douter que Thèbes, si peu généreuse et déjà gagnée à son futur maître, n'eût jamais pris les armes contre lui sans Démosthène? Qui peut douter enfin que sans lui l'indolence athénienne

ne se fût laissée surprendre et ne s'en fût consolée?

Nous voyons donc que, tout vaincu qu'il est, Démosthène a tenu longtemps Philippe en échec, qu'il a prolongé la liberté grecque au delà de son terme naturel, et qu'il s'est fait ainsi sa place dans l'histoire du monde. Mais combien cette place devient plus grande, combien ce rôle s'élève au-dessus du résultat matériel et passager de tant d'efforts, si l'on songe un seul instant à l'arme unique et fragile que cet homme avait en main pour retarder le cours de la destinée, pour assurer quelques jours de plus à sa patrie, et pour rendre si glorieux son dernier jour! C'est la parole, et rien de plus. Celui qu'il veut arrêter dans sa course est comme le centurion de l'Évangile; il dit simplement au soldat qui le suit: « Fais ceci, va là, frappe. » Il n'a que faire d'une autre éloquence, et l'action suit sa pensée. Il doit compter avec le nombre, avec le temps, avec les distances, avec les vivres, avec la puissance des muscles et avec celle de l'acier; il n'a pas à compter avec les âmes. Il dispose, comme il ferait de ses propres membres, de cette force matérielle qui décide encore les affaires humaines, en se faisant partout son chemin, en ouvrant les murailles des villes, et en renversant tout sanglants les hommes qui prétendent l'arrêter. Démosthène avait à compter, aussi bien que Philippe, avec le nombre, les distances, les vivres, les armes et le reste, et il ne fait pas un discours où ces sujets, admirablement éclairés par son esprit pratique, ne tiennent une grande place; mais en

outre et au-dessus de ces objets inférieurs de l'activité humaine, il lui faut agir sur les âmes. Il ne dispose des corps qu'à ce prix, lui qui ne peut commander à personne et qui doit persuader tout le monde. Il persuade donc tout le monde et tous les jours; il lutte contre l'indifférence, contre la peur, contre la conscience d'une destinée inévitable, et remporte sans cesse la victoire. Ne nous laissons donc pas tromper par l'éclat du fer; ces victoires de chaque jour sont plus belles que celle de Chéronée, puisqu'elles sont uniquement gagnées avec cette force invisible et presque divine qui s'échappe de la meilleure partie de nous-mêmes.

Cette lutte du pur esprit contre la force, d'un orateur-citoyen contre un roi militaire, d'une tribune à demi renversée contre une armée, d'un seul homme enfin contre le cours de la destinée qui portait alors à l'universelle servitude, cette lutte a un caractère si noble, si élevé, si *libéral*, dans le vrai sens du mot, qu'on peut être étonné que les modernes adversaires de Cicéron, de Brutus et de Tacite n'aient encore rien trouvé à dire contre Démosthène. Notre nouvelle école historique a laissé là une lacune, et nous ne nous souvenons point d'avoir encore lu dans aucun livre que Démosthène fût un rétrograde, un réactionnaire, un oligarque et un ennemi du progrès. Et pourtant, si quelqu'un a mérité le nom d'*homme-obstacle* (pour parler la langue de cette école), c'est bien cet homme qui a soutenu obstinément sa patrie chancelante comme un édifice en ruines jus-

qu'à ce qu'il fût écrasé sous ses débris. Qui peut nier, en effet, que l'asservissement de la Grèce à la Macédoine ne fût, après tout, dans l'ordre naturel des choses? qui peut nier que la Grèce, irrévocablement divisée et épuisée par des guerres stériles, ne fût destinée à tomber sous la main de quelque roi barbare, capable d'employer toutes ses forces à quelque grande entreprise? Il y avait, dans Athènes même, plus d'un homme aussi sage que nos prétendus sages qui voyaient clairement que la liberté grecque touchait à son dernier jour et qui disaient : Pourquoi tarder? A plus forte raison ils ajoutaient : Pourquoi combattre? Ceux-là étaient d'avis de livrer sans résistance aux barbares la patrie de Thémistocle et de Périclès; et ils étaient, comme il arrive d'ordinaire, si convaincus qu'ils rendaient ainsi un grand service à leur pays, qu'ils n'éprouvaient aucun scrupule à se le faire payer. Ils avaient donc le plus souvent l'argent de Philippe dans leurs poches, et les grands mots de *nécessité* et de *destinée* sur les lèvres. Plutarque écrivit lui-même un jour, non sans raison : « La Fortune ayant, par une certaine révolution dans les affaires, marqué à ce temps-là le dernier terme de la liberté grecque, s'opposa aux glorieux desseins de Démosthène. » Quoi de plus simple que d'être dès ce temps-là du parti de la Fortune, et quoi de plus légitime que d'en tirer quelque profit?

Voilà comment raisonnaient les âmes basses du temps de Démosthène, et l'événement leur a donné raison;

mais ne pouvait-il point se trouver d'aussi profonds raisonneurs du temps de l'invasion des Perses, et ceux-là ne pouvaient-ils pas croire aussi qu'ils marchaient dans le sens de la destinée en contribuant à l'unité de la Grèce et en vendant à Darius ou à Xercès la liberté d'Athènes? Et plus tard, pendant la guerre du Péloponèse, qui empêchait les sages de ce temps-là de voir dans Sparte l'instrument prédestiné de l'unité grecque, et de lui livrer avec pleine sécurité de conscience les armes et les vaisseaux de leur patrie? C'est afin d'éviter ces erreurs historiques, si dangereuses pour les sociétés, et ces profonds et commodes calculs, si funestes à la dignité humaine, que les honnêtes gens de tous les temps sont convenus, sans avoir besoin de se le dire, d'aimer par-dessus toute chose la liberté et la patrie, de ne les point déserter en se payant de subtilités vaines, mais de les défendre dans la simplicité de leur cœur et au prix de tout leur sang. C'est donc la patrie elle-même, c'est le génie d'Athènes, vivant jusque dans le dernier de ses grands hommes, qui répétait chaque jour, par la bouche de Démosthène, au peuple assemblé : « Ne me livre point honteusement aux barbares, ne me laisse point succomber sans honneur, et donne-moi une dernière journée (que ce soit une victoire ou une défaite) qui subsiste à côté de Salamine et de Platée dans la mémoire des hommes! » Et cette même Athènes, qui avait jadis réuni et soulevé la Grèce contre les Perses, comment ne pas la reconnaître lorsqu'au moment suprême

elle envoie Démosthène à Thèbes tenir tête aux orateurs de Philippe et essayer d'entraîner ce peuple épais et lourd sur le dernier champ de bataille de la liberté grecque? « Les Thébains comprenaient bien ce qui leur était le plus utile, dit Plutarque, et ils avaient présents à l'esprit les maux de la guerre; mais la forte éloquence de Démosthène, soufflant dans leurs courages comme un vent impétueux, les transporta hors d'eux-mêmes et les enflamma uniquement de l'amour du beau. » Ils allèrent donc combattre à Chéronée, enrôlés par cette puissante parole dans les rangs des Athéniens, et en succombant avec eux ils n'ont pas failli.

Quinze années s'écoulent, le fils du conquérant de la Grèce devient le plus grand des hommes; il dépasse de si haut la commune mesure, qu'on le croit le fils des dieux et qu'il le croit lui-même. Mais à peine a-t-il disparu de la scène du monde, emporté à trente ans, au milieu de sa gloire, qu'Athènes et Démosthène sont debout. Cette fois qui osera les blâmer de reculer de dégoût devant les vils successeurs d'Alexandre et d'élever, dans cette affreuse mêlée d'ambitions subalternes, le seul drapeau qui parlât de liberté et de patrie? Peut s'en faut que le sort ne leur soit favorable; on remporte une première victoire et l'on se croit sauvé, lorsque arrivent d'Asie d'innombrables adversaires; le temps était venu de ces grandes armées qui écrasent, sous le seul poids des multitudes, le bon droit et le courage. Cranon fut un second Chéronée d'où la Grèce ne se releva plus.

Quand les dieux font un homme esclave, disait un ancien, ils lui enlèvent une partie de son cœur. Athènes subit cette rapide dépravation de la servitude ; son cœur se met bientôt au niveau de sa fortune ; elle joue volontiers son rôle dans cette grossière et sanglante orgie militaire qui enveloppera l'Orient jusqu'à ce que la grandeur de Rome se soit levée à l'horizon ; elle en vient à s'éprendre d'un Démétrius, une sorte d'Alcibiade dégénéré, bien digne de cette universelle décadence. « Les autres dieux, » lui disait-elle en saluant son arrivée dans ses murailles, « les autres dieux demeurent trop loin, ou ils n'ont pas d'oreilles, ou ils n'existent même pas, ou ils ne s'occupent point de nous. Pour toi, nous te voyons ici présent, non pas fait de bois, non pas fait de pierre, mais réel et vivant, et nous t'adorons... » Voilà ce qui se chantait en chœur dans ce qui avait été la patrie de Démosthène.

Mais Démosthène n'avait point survécu à sa patrie. Il avait rendu le dernier soupir dans un temple de Neptune et au pied de la statue du dieu, au moment où il allait en être arraché pour être livré à la vengeance des vainqueurs de Cranon. Les uns disaient qu'il s'était empoisonné dans ce temple pour échapper à leurs mains grossières ; d'autres soutenaient que les dieux eux-mêmes l'avaient soustrait à d'indignes violences en l'endormant pour jamais dans ce saint asile.

Il méritait cette faveur, car il avait eu foi dans leur justice. Voyant un jour les Athéniens éperdus des suc-

cès de Philippe, il relevait ainsi leur courage : « Quand un homme a grandi comme a fait celui-ci par la rapine et le crime, le moindre prétexte, le plus léger choc ébranlent et renversent tout. Car jamais, Athéniens, non jamais, l'injustice, le mensonge ne fondèrent un pouvoir durable. Ces détestables moyens peuvent réussir une fois, un moment, susciter même, si la fortune le veut, quelques brillantes espérances; mais le temps montre le crime à l'œuvre et tout s'écroule de soi-même. Comme dans une maison, un vaisseau, ou tout autre édifice, la base doit toujours être la partie la plus forte, ainsi dans notre vie tout doit reposer sur la vérité, la justice; or c'est là ce que vous ne trouverez jamais chez Philippe. » Et le même jour, tout rempli du passé d'Athènes, revoyant en esprit ces grandes actions, ces grands hommes qui devaient plaider quelque part sa cause auprès d'un tribunal invisible, et se refusant à croire que cette intelligente et glorieuse cité pût jamais périr : « Athènes, s'écria-t-il, Athènes n'a-t-elle donc pas d'autres titres que ce barbare à la bonté des dieux ! » Il se trompait, sans doute ; mais tout ce qu'il peut y avoir de justice au ciel et de nobles sentiments dans le cœur des hommes est du côté de celui qui s'est ainsi trompé.

XIV

LUCRÈCE [1]

Goethe a dit quelque part : « Je me réfugiai dans mon antique asile, l'*Ethique* de Spinoza. » Il est quelques livres en effet qui méritent ce beau nom d'asile, et le poëme de Lucrèce est de ce nombre. Se mettre en face de la nature, en compagnie d'un génie sublime, n'est-ce pas le plus noble et le plus doux de ces *divertissements* dont parlait Pascal, lorsqu'il comprenait sous cette expression admirable tous nos moyens, grands ou petits, de tromper le temps et d'alléger la vie? Et lorsque ce génie est Lucrèce, c'est-à-dire un des interprètes les moins imparfaits de ce vague et puissant langage que l'univers parle à notre âme, pourquoi disputer contre son plaisir?

1. *De Lucrèce et du poëme de la Nature,* discours prononcé à l'ouverture du cours de poésie latine à la Faculté des lettres de Paris par M. Patin, de l'Académie française.

pourquoi chercher querelle à la philosophie, qui sert de prétexte ou plutôt de soutien à tant de belles choses? A quoi bon gratter les couleurs impérissables de ce tableau pour nous montrer quelques défauts dans la toile qu'elles recouvrent?

Qu'importe aujourd'hui au lecteur éclairé de Lucrèce que la théorie des atomes soit confirmée ou démentie par l'expérience? Formés ou non d'atomes, tombés d'une main créatrice ou produits par les combinaisons mystérieuses de la matière, ce ciel, cette terre, ces eaux, ces êtres de tout genre vivent et respirent avec une vérité imposante dans l'œuvre de Lucrèce, et cela nous suffit. On circule à travers ses chants comme si à grands pas l'on parcourait le monde; tout y vit, tout s'y meut, tout y brille de force et de réalité sous un large flot de lumière. Il se trompe en nous disant d'où tout cela est sorti et où tout cela va; il devine mal notre passé, il borne trop étroitement notre avenir, je le veux bien; mais il possède le présent, le monde tel qu'il est, d'une étreinte si vigoureuse et il l'a pénétré d'un tel regard, que nul homme ne peut se flatter d'avoir pleinement vu et senti la nature sans avoir emprunté le secours de ses yeux et de sa main.

Mérite-t-il le nom d'athée? seule question qu'ait examinée M. Patin dans l'ingénieux discours que nous venons de lire. Il le mérite, sans aucun doute, si le nom d'athée doit être donné à quiconque nie formellement l'existence ou l'intervention d'une Providence dans la

formation et dans la conduite de l'univers. Mais il faut plutôt l'appeler panthéiste, si l'on donne ce nom à ceux qui, mettant la nature à la place de Dieu, sont du moins fortement pénétrés de l'inflexibilité de ses lois, vivement émus de ses manifestations séduisantes ou terribles et remplis d'une sorte de respect religieux pour sa grandeur. Il faut d'ailleurs, avant de condamner trop sévèrement Lucrèce pour s'être montré rebelle à l'idée de la Providence, considérer le temps où il a vécu et les épreuves imparfaitement connues qui ont pu le troubler. Il traversait cette époque malheureuse où le monde romain, en travail de l'empire, était couvert de sang et de ruines. Aussi la religion avait-elle succombé dans la plupart des esprits sous le poids de tant de maux, et l'idée de la justice divine, discréditée par des leçons trop nombreuses et trop sanglantes, avait perdu toute prise sur cette société désespérée. Qu'est-il besoin d'ailleurs d'avoir recours aux misères publiques pour expliquer cette incrédulité du poëte? N'y a-t-il point tel jour dans l'existence où l'on est éprouvé par de si injustes douleurs, frappé par des déceptions si odieuses que le monde et la vie paraissent n'avoir plus de sens, que notre raison trahie, que notre cœur blessé se révoltent, et que notre main se lève, comme d'elle-même, pour accuser un ciel vide? Les uns se redressent après de telles secousses, les autres jamais; mais ces heures cruelles sonnent tôt ou tard pour la plupart des âmes, et quiconque ne les connaît pas n'a point vécu.

C'est donc sans l'idée de Dieu et même avec un parti pris contre la Providence que Lucrèce entreprend de nous dépeindre et de nous expliquer l'univers. Mais ce mot de description convient-il à une expression si exacte, si forte et si vive des choses? A vrai dire, il est moins le peintre de la nature que le miroir où elle se reproduit, que sa voix même passant à travers une bouche mortelle. C'est à lui plus qu'à tout autre peut-être que s'appliquent ces images que les Allemands emploient si volontiers pour exprimer la parfaite union de l'âme d'un philosophe ou d'un poëte avec le monde; et comme ils disent souvent que la nature s'étudie et se découvre elle-même en Spinoza, ils pourraient dire qu'elle se raconte et qu'elle se chante en Lucrèce.

Il a d'abord le don merveilleux de rendre sans le moindre effort, sans la moindre recherche, sans la moindre prétention à ce que nous appellerions aujourd'hui *la couleur* ou *l'effet*, l'aspect extérieur de l'univers. Il saisit le trait saillant de chaque être, de chaque objet, et le fixe, pour ainsi dire, dans une expression qui acquiert aussitôt la solidité et l'éclat de la plus belle sculpture. Il donne donc à toute chose et pour toujours sa physionomie véritable. Aussi longtemps que les flots de la mer se briseront sur les rochers, que la lumière inondera le ciel, que les saisons se succéderont sur la terre, que les êtres animés exprimeront par des signes sensibles la joie et la douleur, aussi longtemps enfin que les choses, grandes ou petites, qui ont passé sous les yeux de Lucrèce seront

sous les nôtres, nous confesserons que ses vers en sont la plus exacte et la plus sublime expression.

Ce n'est pas tout, et le poëme de Lucrèce nous toucherait moins s'il s'arrêtait à cette enveloppe extérieure du monde; il nous donne non-seulement la physionomie, mais le sentiment et la pensée de tout ce qui existe, soit que ce sentiment et cette pensée aient été passagers et attachés à quelque circonstance particulière, soit qu'il faille y reconnaître les attributs inséparables et comme l'essence des objets qui les expriment. Qu'on relise, par exemple, dans le cinquième livre, la description de l'humanité naissante, de sa vie primitive, de ses luttes contre les bêtes fauves, de ses affreuses misères et de ses simples plaisirs. Les éléments de cette première scène du monde sont restés les mêmes, tels que Lucrèce les a décrits; mais le sentiment et la pensée qui animaient ce spectacle et que son génie ressuscite ont disparu avec cet état primitif de l'humanité. Le plus souvent, au contraire, c'est la pensée permanente des choses, c'est leur inclination constante et comme leur sens éternel que Lucrèce a saisi et reproduit en même temps que leur image. Et pour comprendre cette partie la plus élevée de l'art de Lucrèce, il faudrait relire tout le poëme et s'arrêter sans cesse, soit qu'il peigne la terreur suppliante du chien devant son maître, les mouvements confus de l'âme d'un blessé qui tombe à terre et qui éprouve à la fois un certain soulagement dans sa chute et le désir vague de se relever; soit qu'il touche enfin à quelques-uns de ces traits ineffa-

çables qui composent notre physionomie morale et qu'il décrive en quelques vers rapides le transport de l'amour ou l'appréhension de la mort. Je crois que le troisième et le quatrième livre offrent les plus beaux de ces passages où les descriptions de l'être moral et de l'être physique sont tout à fait confondues, en ce sens qu'elles sont d'une vérité aussi profonde, aussi éternelle les unes que les autres, et que l'être tout entier sera tel qu'il est peint tant qu'il sera. Je ne veux point insister sur les cruelles beautés que contient en ce genre le quatrième livre, ni sur ce célèbre passage où Lucrèce s'écrie : « Elle ne ment pas toujours, ses soupirs sont parfois sincères..., etc. » Mais qu'on se rappelle le passage plus touchant du troisième livre, où il répète les plaintes de l'homme arraché par la mort à tout ce qu'il aime : « Tu ne verras plus la maison te sourire; on ne t'accueillera plus à bras ouverts; les enfants ne courront plus au-devant de ton baiser... » De tels vers se rediront ici-bas tant que la mort et la séparation erreront sur la terre en brisant le cœur des hommes.

Ce qui rend plus pénétrant dans ces morceaux accomplis la haute mélancolie du poëte, c'est qu'il ne l'exprime clairement nulle part et qu'elle est partout. Il ne dit point comme le doux auteur de l'*Enéide :*

Sunt lacrymæ rerum et mentem mortalia tangunt;

mais il porte lui-même le trait au plus profond de notre âme; c'est une douleur muette qui nous gagne et

qui se glisse plus avant. Ne lui demandez donc point des larmes trop faciles; c'est un sanglot contenu qu'on surprend de temps à autre dans son poëme, et ce sanglot nous touche davantage, mêlé à ces fiers accents et comme étouffé dans cette mâle poitrine. On croirait voir un homme courageux qui se contraint pour ne point pleurer.

Quelle langue enfin que celle de ce poëme, et de quel riche et solide vêtement sont couvertes toutes ces beautés! Certes nous ne sommes point de ceux qui étendent trop loin la compétence des esprits modernes à juger de la langue des anciens, et nous avons toujours cru qu'on ne saurait se prononcer sur leur style avec trop de réserve; mais pour Lucrèce, quel esprit lettré n'est capable de sentir la force et la majesté de sa langue? On est plus étonné encore si l'on pénètre dans le détail de son style et si l'on peut jouir de la précision admirable et de l'exactitude énergique de ses vers les moins remarqués. Je me souviens que c'était pour nous un jour de fête lorsqu'un savant, modeste et regrettable latiniste [1], qui avait fait du poëme de Lucrèce une étude particulière, voulait bien nous en expliquer quelques vers. Nous sentions alors les charmes les plus sévères et les grâces les plus délicates de cette langue que personne après lui n'a parlée, et qui, je l'avoue, en m'en accusant s'il le faut, a toujours eu pour moi plus d'attraits que celle de Virgile.

1. M. Gibbon, maître de conférences de littérature latine à l'École normale supérieure.

C'est encore à mes yeux une des beautés particulières de ce style et de ce poëme qu'on puisse difficilement en arracher quelques vers et en faire une source banale de citations, comme on le fait si aisément pour tant d'auteurs. On en est aussi peu tenté avec Lucrèce que de détacher une feuille d'un arbre, ou un flot de la mer, ou un coin du ciel. On est entraîné au moins au delà de trente ou quarante vers, car tout se tient en lui, et ses moindres descriptions ont quelque chose de l'ampleur et de l'enchaînement de la nature. Mais lorsqu'on le lit de suite, on sent bien que ses vers, comme des marteaux d'airain, sont faits pour se succéder à coups pressés, et lorsqu'on les écoute tomber l'un après l'autre dans un ordre si inflexible, avec un son si ferme et si clair, on croit entendre la voix même du Destin.

Il est étrange que la vie de ce grand poëte nous soit si mal connue et que son œuvre soit presque le seul témoignage qu'un si heureux génie ait passé parmi les hommes. Il est pourtant remarquable qu'on soit à peu près d'accord pour penser qu'il est mort fou et de sa propre main. L'opinion la plus commune attribue cette fin tragique à un philtre qui lui aurait été donné par une femme, soit qu'il ait avalé, en effet, quelque breuvage fatal, soit qu'il faille voir dans cette tradition constante une simple image, et qu'il ait été seulement empoisonné par quelque amour malheureux ou trahi. Quoi qu'il en soit, les savants ont cherché avec ardeur le nom de cette femme, et l'on croit qu'elle s'appelait Lucilia; si bien que ce nom est venu à

la postérité enveloppé dans l'illustration de celui de Lucrèce, et la gloire du poëte est telle, que lui avoir fait du mal est un titre suffisant contre l'oubli. C'est un témoignage de la puissance des lettres; une autre tradition cependant fait aux lettres une part plus glorieuse et plus touchante en affirmant que Lucrèce a composé son poëme après le coup qui l'avait frappé, et pour chercher dans ce grand travail un noble allégement de ses maux. Cette tradition est la plus belle; et comme après tout l'on peut choisir, c'est à celle-là que nous voulons croire.

Salut donc, lettres chéries, douces et puissantes consolatrices! Depuis que notre race a commencé à balbutier ce qu'elle sent et ce qu'elle pense, vous avez comblé le monde de vos bienfaits; mais le plus grand de tous c'est la paix que vous pouvez répandre dans nos âmes. Vous êtes comme ces sources limpides, cachées à deux pas du chemin, sous de frais ombrages; celui qui vous ignore continue à marcher d'un pied fatigué ou tombe épuisé sur la route. Celui qui vous connaît, nymphes bienfaisantes, accourt à vous, rafraîchit son front brûlant, lave ses mains flétries, et rajeunit en vous son cœur. Vous êtes éternellement belles, éternellement pures, clémentes à qui vous revient, fidèles à qui vous aime. Vous nous donnez le repos, et si nous savons vous adorer avec une âme reconnaissante et un esprit intelligent, vous y ajoutez par surcroît quelque gloire. Qu'il se lève d'entre les morts et qu'il vous accuse, celui que vous avez trompé!

XV

TACITE ET M. DUBOIS-GUCHAN[1]

Nous avons enfin terminé la lecture de ce long ouvrage, et nous nous sommes rarement imposé une plus pénible tâche. Ce n'est point qu'il soit absolument dépourvu d'intérêt ni qu'il n'existe même un certain attrait pour un ami de la littérature classique dans cette abondance de citations, dans cette érudition infatigable, dans ce dépouillement exact et presque complet de tout ce que peut nous apprendre la littérature latine sur l'esprit et le gouvernement de l'empire, mais ces deux volumes manquent de méthode, ou plutôt ils pèchent par l'excès de la méthode, et l'art véritable de composer et d'écrire y fait défaut. On y envisage un sujet unique successivement et de vingt

1. *Tacite et son siècle, ou la Société romaine impériale, d'Auguste aux Antonins, dans ses rapports avec la société moderne*, par M. Dubois-Guchan, procureur impérial à Nantes. 2 vol. in-8°, Didier, éditeur.

manières, et les mêmes matières y reviennent sans cesse. Ce sont toujours les mêmes faits présentés dans le même ordre, sous des points de vue que l'auteur croit très-différents, mais qui ne le sont pas assez pour balancer l'inévitable monotonie de ces répétitions continuelles. Il n'en est pas moins certain que ces deux volumes, sans contenir aucun texte qui ne soit connu de tout le monde, sont le fruit de lectures laborieuses, entreprises la plume à la main, et poursuivies pendant plusieurs années avec une sorte de passion.

Ajoutez à la fatigue que cause à l'esprit cette érudition trop soutenue et cette composition trop imparfaite, l'embarras qu'on éprouve d'abord je ne dis pas à saisir, mais à constater la pensée de l'auteur. Soit qu'il veuille la mettre à l'abri des textes qu'il cite et la cacher sous l'autorité de ceux mêmes qu'il combat, soit plutôt qu'il veuille nous y habituer par degrés en nous la laissant de temps à autre entrevoir afin qu'elle blesse moins nos yeux, il glisse sa pensée partout sans la montrer nettement nulle part, excepté dans quelques notes et dans la conclusion, assez obscure encore, de ce long travail. Mais, nous avons hâte de le dire, il y aurait dans cet ouvrage autant de netteté qu'il y a de détours, autant de force qu'il y a d'inexpérience; on n'y rencontrerait point à chaque page les néologismes les plus irritants de la littérature contemporaine, il serait composé avec l'art le plus habile, écrit dans le style le plus éloquent et le plus pur, qu'il nous aurait peut-être intéressé, mais à coup sûr affligé davantage;

nous l'aurions peut-être lu d'une seule haleine au lieu de le laisser sans cesse pour le reprendre; mais, le livre une fois fermé, nous aurions senti, nous n'en doutons pas, le même serrement de cœur, le même besoin d'écarter au plus tôt ces tristes images et de respirer un air plus pur.

Qu'y a-t-il donc dans ces deux volumes? Que veulent-ils nous persuader? Pourquoi sont-ils faits? Lecteur, faites comme nous, ou, si vous l'aimez mieux, car nous devons vous épargner ce travail, parcourons ensemble ce tableau de Rome sous l'empire, et laissons parler notre guide; laissons-le même conclure, et quand il aura livré sa pensée, nous dirons la nôtre.

C'est par le sénat et par l'armée qu'il commence. Le sénat, sous les Césars, n'était plus qu'un nom, mais un nom imposant encore; faible contre les empereurs bien établis, jaloux des autres, mais incapable de les remplacer, le sénat inspire peu de sympathie à l'auteur, et il le raille durement soit de ses tentatives d'indépendance, soit de ses moindres essais de contrôle :

« Après la victoire de Vespasien, il y eut en plein sénat un conflit entre deux hommes célèbres : l'orateur Eprius Marcellus, homme d'État, dont l'éloquence avait servi les empereurs (*c'est l'homme qui, au milieu du sénat entouré de troupes, avait dénoncé et accusé Thraséas*), et Priscus Helvidius, gendre de Thraséas, plus stoïcien que sénateur. Il s'agissait de savoir si la députation destinée à Vespasien serait nommée ou tirée au sort : Helvidius veut qu'on choisisse les notabilités propres à éclairer le nouveau règne; Marcellus soutient qu'un choix est blessant, et qu'après tout il suffit d'obéir aux princes. « Pour lui, dit-il, il » n'oublie pas son siècle, il admire le passé de Rome, il en accepte le

« présent; il souhaite de bons princes, il les supporte quels qu'ils « soient. » L'expérience ou la haute raison qui en tient lieu ont la même doctrine politique; et là-dessus Marcellus et Bossuet se rencontrent. Nous verrons aussi que Trajan entendait le gouvernement autrement que l'école. »

L'armée est considérée par l'auteur avec plus d'indulgence; il donne volontiers le nom de vertu à son dévouement pour les empereurs, et, alors même qu'elle se partage entre deux prétendants, « sa vertu est d'autant plus vraie qu'elle brille dans les temps de licence. » On eut grand'peine à détacher le soldat de Néron. Il est vrai « qu'il souffrait dans sa solde. » Cette vertu de l'armée n'excluait pas d'ailleurs le goût du *donativum*, et voici la réflexion que le *donativum* inspire à l'auteur : « Comme les armées donnaient et retiraient l'empire pour un donatif, c'est-à-dire pour un pourboire, il *fallait* aux empereurs de l'argent, c'est-à-dire des confiscations. On donnait aux armées qui maintenaient les empereurs les biens des patriciens qui conspiraient contre les empereurs. Le *don de largesse* aux armées romaines étant une portion de la souveraineté, il ne *fallait* pas qu'une aristocratie trop riche pût l'usurper. »

Passons au peuple :

« Les empereurs ne firent pas la corruption du peuple, ils la corrigèrent... Le peuple s'en rapportait aux Césars sur ses vrais besoins, il n'éclatait contre eux que s'il avait faim... La république l'avait glorifié mais appauvri; elle lui avait donné un grand nom, elle lui refusait la vie, pour ainsi dire. Les Césars lui laissèrent l'orgueil de son nom et le firent vivre. Il n'eut pas seulement du pain sous les Césars, il eut des

jouissances; il fut moins flatté que sous la république, il fut plus soigné; il vécut à Rome et non dans les colonies militaires de la république; il vécut pour son compte, non pour celui des nobles; il prit part aux jouissances de la terre dans la dignité de citoyen romain. Il eut le sentiment de cette égalité vraie, préférable à la fausse liberté qui le faisait esclave des grands ou des tribuns. Quand il le fallut, les Césars lui parlèrent en maîtres comme il convient au pouvoir; mais ils le traitèrent en pères; ils ne l'exploitèrent pas sous prétexte de l'honorer. Les Césars moralisèrent enfin le peuple romain que la république leur léguait dépravé, et c'est pourquoi le peuple romain tint aux Césars. »

C'est dans le chapitre suivant, intitulé *Du ressouvenir de la liberté perdue*, que nous rencontrons la première de ces revues rapides du règne des Césars qu'on retrouve si souvent dans le cours de cet ouvrage. Pour cette première fois, l'auteur se borne sur chacun d'eux à quelques traits rapides.

« Toute la vie de Tibère atteste son mépris de la fausse grandeur, et l'on voit toujours ce prince ménager plutôt son pouvoir que l'outrer... Claude n'avait point l'étoffe d'un tyran... Les commencements de Néron sont connus. Malgré *des difficultés de famille* et des périls domestiques, le règne de ce prince mérita longtemps d'être populaire. C'était quatre ans après son avénement qu'il voulut faire au genre humain le don magnifique de l'abolition des impôts. Il fallut que le sénat l'effrayât de l'imminente dissolution de l'empire pour vaincre sa *grandeur d'âme*. »

Grandeur d'âme est heureux, mais nous goûtons encore mieux *difficultés de famille*. L'auteur, qui n'aime pas les Etats-Unis et qui parle quelque part de leur *monstrueux individualisme*, paraît ignorer qu'il leur dérobe cette expression délicate, et que de l'autre côté de l'Atlantique : « J'ai eu une *difficulté* avec un tel, » se dit volontiers pour : « Je lui ai brûlé la cervelle. » N'insistons pas d'ail-

leurs sur ces nuances de langage, puisque les difficultés de Néron avec Britannicus et Agrippine ne diminuèrent point sa prospérité. Poursuivons : « Le règne de Titus fut un court sacrifice à la popularité. Vespasien et Titus embarrassèrent Domitien... » Comment sortir de ce chapitre sans dire qu'il y est question en passant de Cicéron et de Brutus : Brutus est un « de ces oligarques qui voulaient pouvoir, au besoin, lever et entretenir une armée pour usurper l'empire ou le disputer. » Quant à Cicéron, c'est « l'image de ces hommes-obstacles qui fatiguèrent l'empire de leurs inconséquences; qui dédaignaient de seconder le pouvoir qu'ils ne pouvaient remplacer; qui ne savaient que l'irriter, et qui ne brillèrent que par une mort ambitieuse. »

Bien qu'on détruisît avec assez d'activité ces *hommes-obstacles* sous l'empire, il en restait trop, à en juger par le chapitre suivant sur l'*Opinion publique*. L'opinion publique était décidément défavorable aux empereurs à Rome, et l'auteur décrit tous les embarras qu'elle leur causait sous son nom antique de *rumeur*. La rumeur fatigua Tibère à propos de Germanicus et de Drusus; elle imputa à Néron l'incendie de Rome ; « elle fut pour Domitien ce qu'elle fut pour Néron. » La rumeur venait surtout de l'esprit grec, défavorable à l'empire et répandu dans la société romaine : « La passion altérait ce qu'il y a de plus sacré dans la haute littérature, et l'histoire corrompait l'opinion. » L'opinion n'avait d'ailleurs guère besoin d'être corrompue, selon l'auteur, car « c'était un

des priviléges de l'opposition; je dirai même des factieux, d'avoir de la popularité à Rome. » Les empereurs étaient donc fort à plaindre : « Qu'importe qu'ils fussent loués, adulés même dans quelques lectures publiques; vingt flatteurs compensent-ils un détracteur? » Que faire donc pour assurer la durée et le respect à ce genre de gouvernement si l'opposition l'importune toujours, si tout son bonheur est gâté et son équilibre compromis par le pli d'une feuille de rose? Faut-il tuer tout le monde? C'était l'avis de Caligula, et il s'y appliqua de son mieux; mais il échoua dans ce pénible labeur.

L'étude des *Mœurs sociales* prouve de plus en plus à l'auteur que cette fatale inquiétude d'esprit qui troublait l'empire sortait des doctrines des Grecs et que d'eux venait au fond tout le mal. Cependant l'auteur défend de son mieux la pudeur de la société romaine : « Nous ne sommes pas plus chastes, dit-il, nous sommes plus discrets, nous sommes plus décents, si l'on veut, nous sommes aux Romains ce que Domitien fut à Néron. » Si vous vous demandez, lecteur, en quoi nous ressemblons à Domitien, apprenez que « Domitien eut surtout le tort d'aspirer aux honneurs de la vertu quand il n'était qu'un *libertin décent.* » C'est peut-être vrai, mais nous osons affirmer que Domitien ne s'en doutait guère. Quant à la moralité générale de la population de Rome, selon l'auteur, elle valait bien la nôtre. « Rome n'eut pas notre industrie; mais elle n'eut ni nos conspirations chroniques, ni notre rachitisme corporel et moral. Ses esclaves eu-

rent des dévouements que je défie qu'on retrouve jamais dans nos ateliers. » Ouvriers de France, vous avez fait bien des fautes, et la liberté a reçu de vos mains plus d'une cruelle blessure, mais nous, qu'on accuse volontiers de vous méconnaître, nous ne pouvons même comprendre que votre nom se présente à l'esprit quand on songe aux esclaves de Rome.

C'était d'ailleurs le paradis que cette grande cité : « Quoi de plus doux, en effet, que de vivre dans un empire tranquille! que de goûter ce bonheur que décrit Pline le Jeune, « de ne rien faire et de n'être rien; » c'est-à-dire de pouvoir, au besoin, ne rien faire, ou ne vaquer qu'à ce qui plaît; et d'avoir, comme Spurina, de la dignité dans les loisirs! A de rares exceptions près, Rome impériale offre l'image d'un calme heureux. »

Voilà bien des lignes pour peindre ce genre de béatitude que Pétrone a si bien racontée en un seul vers :

Mersam cæno Romam, cænoque jacentem.

Nous n'avons rien à apprendre du chapitre de la *Philosophie* qui, n'étant que l'indépendance de l'esprit humain livré à lui-même, « aboutit invinciblement à l'individualisme et à la licence. » Le chapitre *Du droit romain* nous apprend que « l'esprit grec, l'esprit utopiste, l'esprit philosophique et dénigrant ont déprécié de nos jours cette législation du bon sens. » Efforts bien impuissants d'ailleurs, à en juger par cette note de l'auteur : « Il semble qu'il soit donné à l'institution impériale en France

de mettre en relief et comme à leur place, en échange des orateurs, ceux de nos grands juristes qui rappellent les jurisconsultes romains, cette forte race d'hommes d'Etat légistes, aussi savants théoriciens que praticiens habiles; possédant le don des généralités et des détails; honorés du prince autant que de Rome, et chez qui la hauteur et la dignité de l'esprit n'étaient jamais au-dessous de la hauteur et de la dignité du rang. D'autre part, rien n'a mieux surnagé dans le naufrage de tant de hautes fortunes politiques que celle de nos grands orateurs juristes : tant il faut que le vrai survive et s'impose! » L'auteur n'est point le premier qui ait découvert cette faculté de *surnager* attribuée ici à la fortune des juristes, mais il l'a ingénieusement remarquée; le phénomène est incontestable; l'explication ne nous paraît point avoir le même caractère de certitude.

Arrivons enfin au chapitre *Des Césars*. Leur nom nous est parvenu chargé de haine : « C'est une coalition d'inimitiés qui a sévi contre les Césars et les a calomniés auprès de la postérité. » Les Césars n'étaient rien moins à leur date « qu'une loi de l'ordre moral, » et nous ne savons pourquoi l'auteur dit *à leur date*, car sa théorie est plus large et mène à une conclusion plus générale. La voici dans toute sa candeur :

« L'homme n'est pas seulement intelligence et raison; il est aussi volonté. La raison éclaire l'intelligence, la volonté gouverne les passions : *Video meliora proboque, deteriora sequor;* il n'est pas d'homme qui ne se fasse cet aveu. Les nations sont comme chaque homme; elles ont

leur intelligence, elles ont leurs passions. Leur intelligence voit le bien, leurs passions leur font commettre le mal; il leur faut une volonté qui régisse ces passions. C'est le tort des rationalistes, des utopistes, des parlementaires, de ne songer qu'à l'intelligence des hommes comme des nations, et d'oublier leurs passions, auxquelles il faut le frein d'une volonté prépondérante. La royauté forte est cette volonté prépondérante, ce frein : les Césars furent le frein de l'univers. »

Mais quoi! disent humblement les parlementaires (quand il leur est permis de dire quelque chose) : Cet *homme-frein*, pour parler votre langue, est-il plus qu'un homme, et sa pure volonté est-elle par nature au-dessus de nos passions misérables? Vous êtes vous-même si peu tenté de le croire, que vous montrez quelques pages plus loin comme l'*homme-frein* s'est plus d'une fois cru Dieu, et comment il est sorti de cette erreur, pourtant excusable et légère, une foule de malheurs. Mais si vous reconnaissez l'erreur elle vous paraît sans remède :

« Un jour que Julie, belle-mère de Bassien, lui... « Je voudrais bien, « dit Bassien, si c'était permis; » à quoi l'impératrice répondait : « Ce « qui te plaît t'est permis; l'empereur fait des lois, il n'en reçoit pas; » maxime vraie si on l'entend sainement, ou si le souverain sait conserver la limite qu'il serait dangereux de lui imposer; mais d'ailleurs condition des gouvernements absolus qui ont leur raison d'être. »

Si la maxime est vraie, si la condition est nécessaire, la soumission des *hommes-obstacles* ou leur suppression ne s'expliquent-elles point naturellement? Les *femmes-obstacles* ne peuvent être mieux traitées, et de là cette page curieuse sur le meurtre d'Octavie et d'Agrippine :

« L'innocente et jeune impératrice était loin de conspirer, mais on conspirait en son nom; il *fallut* désarmer Agrippine de sa bru (le sang de Claude), et l'ambition d'Agrippine perdit la sœur comme elle avait perdu le frère. En ceci la postérité accuse Néron, mais la vérité accuse bien plus Agrippine. Enfin, quand Néron veut atteindre Agrippine elle-même, que d'embarras, non pour frapper la mère (le cœur de Néron lui-même s'en effrayait, et il en eut une légitime démence), mais pour punir la rivale! Donner un ordre de la tuer, c'était s'exposer à un refus; s'adresser aux troupes comme Sénèque le demandait à Burrhus, c'était s'entendre dire « que tout le sang des Césars était sacré pour elles. » Il *fallut* donc d'abord simuler un naufrage de l'impératrice; puis, dans le péril de cet insuccès et du ressentiment d'Agrippine, la livrer à un obscur sicaire. Je cite ce qu'il y a de plus saillant dans la compétition des femmes; mais elle fut perpétuelle et toujours périlleuse. Lors donc qu'on impute aux Césars une apparente rigueur contre les femmes, c'est-à-dire ce que la tyrannie a de plus odieux, il convient de songer qu'elles n'étaient pas sans dangers pour les empereurs. »

Désarmer Agrippine de sa bru est bien attique pour un écrivain ennemi des Grecs au point de regretter dans un coin de cet ouvrage que les Perses ne les aient point vaincus. Poursuivons : Les stoïciens pouvaient causer aux empereurs des embarras non moins graves que leurs *difficultés* de famille. Qui contestera donc au souverain le droit de s'en défaire? Ce n'est pas notre auteur. Voici comment il raconte le procès de Thraséas, d'après Tacite, dit-il (et il ferait mieux de dire d'après l'accusateur Capito Cossutianus, jadis poursuivi pour malversation par Thraséas et dont Tacite ne fait que citer le discours) :

« D'après Tacite, dit notre auteur, Thraséas éludait au commencement de l'année le serment officiel de fidélité à l'empereur; lui, revêtu du sacerdoce de quindécemvir, il n'assistait pas aux prières solennelles faites pour le prince (*Tacite dit : « Il n'immolait point de victimes pour « le salut du prince ni pour sa voix céleste, » pourquoi changer?*); lui

qu'on voyait antérieurement intervenir dans les moindres bagatelles, il désertait le sénat depuis trois ans. Les complots de Silanus et d'Antistius, qui avaient ému tout le sénat sans exception, n'avaient pas distrait Thraséas des soins privés dans sa clientèle. N'était-ce point là une scission politique, et, pour peu qu'elle fût imitée, une sorte de guerre civile? Ne parlait-on pas à Rome de Thraséas et du prince comme autrefois de César et de Caton? et Thraséas manquait-il de sectateurs, manquait-il de satellites qui déjà copiaient son attitude? Les provinces et les armées ne recherchaient-elles pas les journaux pour y voir surtout ce que faisait ou ne faisait pas Thraséas? On devait donc, ou se rendre au stoïcisme et le préférer aux traditions romaines, ou ôter à des factieux leur chef; mais le stoïcisme n'avait-il pas produit les Tuberon et les Favonius, odieux même à l'ancienne république? Ces opposants ne préconisaient-ils pas la liberté pour mieux renverser l'empereur, et ne détruiraient-ils pas la liberté après avoir détruit l'empire? Que le sénat en soit juge, disaient les accusateurs. — Je dis à mon tour que l'opinion se prononce sur ce procès. Nous avons connu la liberté politique, nous en avons connu la licence; nous savons de quel prix est l'autorité dans le pouvoir et à quelles conditions elle se conserve; notre génération a eu des enseignements presque simultanés qu'aucune génération n'eut jamais aussi complétement. Je ne puis que m'en référer au bon sens public.

« Il *fallut* de grandes précautions militaires pour juger Thraséas; mais on ne l'empêcha pas de mourir comme il le souhaitait, avec éclat. Il était dans ses jardins avec un cercle nombreux d'hommes et de femmes, l'élite de Rome : à l'instant où on lui ouvrit les veines, il harangua son gendre pour lui recommander son exemple; puis il offrit son sang « à « Jupiter libérateur, » si bien que ses dernières paroles furent une attaque au prince. »

Helvidius, gendre de l'irrespectueux Thraséas, fit une aussi mauvaise fin et l'on en tire la même morale :

« Helvidius était l'adversaire de Vespasien. Arrien nous peint dans un dialogue l'attitude respective du stoïcien et de l'empereur : « Comme « Vespasien demandait à Helvidius de s'abstenir du sénat un certain « jour : Que ne me prives-tu, dit Helvidius, du titre de sénateur, comme « tu le peux? — Va au sénat, reprit Vespasien, mais gardes-y le silence. « — Ne me demande pas mon avis, repart Helvidius, je me tairai. —

« Mais, objecte l'empereur, il faut que je le demande. — Il faut donc « que je le donne selon ma conscience, reprend le stoïcien. — Si tu « parles, tu mourras, dit enfin le prince. — Mais Helvidius : Penses-tu « que je me croie immortel? C'est à toi de me tuer, à moi de mourir. » Beau langage d'école, mais quoi de pratique? Quel gouvernement serait possible avec ces frondeurs tout d'une pièce, avec des chefs de parti qui ne savent pas obéir et qui sauraient bien moins gouverner? car l'absolu sert encore moins le maître que le sujet. »

Il faut en finir. Tacite dit quelque part que les meurtres qu'il raconte le fatiguent : ne vous semble-t-il point qu'ils fatiguent davantage racontés de cette manière? Mais tout cela était nécessaire : il *fallait* des délateurs pour défendre les empereurs contre les complots et « les coups d'opinion ; » il *fallait* enfin, on nous l'assure, « il *fallait* apprendre aux grands de Rome à ne point rougir de craindre César. »

Voilà donc le mot lâché et nous l'acceptons avec gratitude. Oui, il ne s'agissait après tout que de cela. Il fallait seulement désapprendre à Thraséas et à Helvidius de rougir; combien cela paraissait facile en un temps où on eût dit que personne ne pouvait plus rougir de rien? On n'y a point réussi cependant, et ils en sont morts. Aussi les considère-t-on, après tant de siècles, comme de vivants asiles en qui s'était réfugié ce qui restait alors d'honneur et de dignité dans le monde; et toutes les fois que les hommes, non contents de s'abaisser eux-mêmes, ont paru acharnés à se pousser à genoux les uns les autres, c'est vers ces antiques exemples que se sont tournés les regards de ceux qui s'efforçaient de rester debout.

Sortons de cette cruelle antiquité; laissons là cette Rome corrompue et servile, s'affaissant lentement sur elle-même, faute d'un bras dans le monde pour la pousser. Est-ce pour nous un modèle? Ne sommes-nous pas Français et chrétiens? N'avons-nous pas sur les devoirs de l'homme en société, sur ses rapports avec l'État, sur le gouvernement des nations d'autres idées que celles de Tibère? Que veulent dire ces assemblées qui siégent chez la plupart des peuples? ces constitutions qui couvrent les plus grands d'entre eux, ou que les souverains embarrassés élèvent à la hâte comme des abris contre l'orage? Est-ce un despotisme universel que tout cela nous annonce? Et cette division du monde en grands Etats, tous armés, toujours prêts à s'unir pour leur salut contre le plus audacieux ou le plus fort, est-ce un acheminement vers cette fatale unité du genre humain qui seule a ménagé des siècles de durée à la corruption romaine?

Lecteur, c'étaient là, s'il faut en croire cet écrivain, de vaines apparences. L'auteur entrevoit l'avenir comme il peint le passé. « Ce n'est point la liberté politique que le progrès doit développer dans l'univers, car elle est un privilége oligarchique; » c'est l'égalité dans l'obéissance: « Les hommes éprouvant un grand désir d'être égaux et un besoin non moindre d'être conduits, ils ne veulent plus d'autre maître que le maître, mais il leur faut un maître; en ce sens, la tendance démocratique de l'Europe se: ouuau césarisme. » De plus, et voici une séduisante

promesse, il y a « une étroite corrélation entre l'état de préparation de l'Europe et l'état d'organisation de la France... La France est fondamentalement démocratique et militaire ; c'est donc une démocratie militante. Sa condition vitale, c'est d'avoir un monarque à cheval, un capitaine, un empereur. Sa condition politique est le césarisme... l'avenir européen lui est promis. » Notre destinée est donc d'appliquer cette doctrine, notre grandeur consiste à la répandre.

Jeunes gens, nos contemporains, qui avez épelé avec nous la langue de Tacite et de Démosthène, qui avez appris avec nous ce que c'est que le juste et l'honnête, est-ce là votre avis et vous sentez-vous nés pour cet avenir? Êtes-vous inclinés à vous dévouer à de telles idées et à leur conquérir le monde? Vous riez et vous avez tort; elles ont plus de crédit que vous ne semblez le croire; elles sont comme répandues dans l'air, et si on les trouve rarement condensées et exprimées comme dans cet ouvrage, elles s'infiltrent partout. Quel exemple est devant nos yeux ! Cet écrivain est sincère, et c'est sa bonne foi qui nous épouvante. C'est au milieu de son travail consciencieux, de ses recherches érudites que le mal du temps l'a gagné et qu'il a été atteint de ce sombre délire. Quand nous voyons tomber de telles victimes, qui niera que la contagion soit parmi nous? Tenons-la loin de nos âmes; retournons aux sources pures de nos premiers enseignements, des belles et simples maximes de notre jeunesse, des bonnes leçons de nos maîtres ; embrassons comme

des autels tutélaires les grandes œuvres de tous les temps où l'on traite les honnêtes gens comme il convient, où l'on nous recommande l'amour de la liberté, de l'ordre véritable, l'indépendance et le courage; veillons sur nous-mêmes, et soyons bien persuadés que le jour où le doute seulement en pareille matière aura pénétré notre esprit et glacé notre cœur, il n'y aura plus de patrie.

XVI

SÉNÈQUE [1]

Si Sénèque n'avait pas écrit, ou si ses écrits n'étaient point venus jusqu'à nous, son nom, conservé par Tacite, flotterait entre l'indifférence et le dédain de la postérité. Elle se souviendrait, grâce à ce grand peintre, d'un précepteur de Néron, complaisant de ses premières fautes, se résignant de mauvaise grâce à ses premiers crimes, apologiste du plus grand de tous et sacrifié enfin par son élève plutôt comme un serviteur mécontent et incapable de le suivre que comme un homme de bien capable de

1. *Œuvres complètes de Sénèque le philosophe,* traduction nouvelle, par M. J. Baillard. Paris, 1860. Hachette, éditeur. 2 vol. in-18.

lui résister. On se rappellerait qu'il était Espagnol et habile rhéteur, qu'il vécut huit ans dans l'exil et qu'Agrippine le rappela pour lui confier Néron; qu'il vit bientôt le goût du sang percer dans son élève et retint de son mieux les premiers élans de la bête fauve; qu'il lui lâcha enfin la bride de peur d'être dévoré; que, tout en détournant ses yeux du carnage, il n'osa refuser sa part du butin, jusqu'au jour où, abandonnant avec terreur toutes ses richesses et obtenant du prince la grâce si enviée de le fuir, il alla vivre de fruits sauvages et d'eau courante pour éviter le poison; mais il ne pouvait tromper le fer et reçut bientôt l'ordre de mourir. Il obéit avec courage, avec noblesse et non sans quelque pompe; il mourut enfin comme savaient mourir ceux-là même qui avaient tenté de prolonger leur vie au prix des plus viles bassesses, et qui, leur sort une fois fixé, étaient élevés, parfois transfigurés par la grande âme de Rome. On confondrait donc volontiers Sénèque parmi tant d'illustres morts, et lorsque son nom serait prononcé, on se contenterait de mettre en balance la sérénité de ses derniers instants avec sa lâche apologie du meurtre d'Agrippine, comme on met en face de la mort de Lucain ses odieuses dénonciations où il livra jusqu'à sa mère.

Mais Sénèque a écrit des pages admirables; il a rédigé en plusieurs traités, tous inspirés du même esprit, tous animés de la même éloquence, une sorte de code de la sagesse antique, à peine inférieur à l'immortel *Traité des devoirs* par l'élévation des pensées et par la séduction du

langage. C'est l'honneur des lettres que de créer tout d'abord un préjugé favorable à celui qui a excellé dans le grand art d'instruire et de charmer les hommes. On ne peut se résoudre sans un pénible effort à ne point respecter celui qu'on admire, et nous inclinons même, comme l'enthousiaste Diderot en a donné l'exemple, à soupçonner l'histoire d'erreur ou de mensonge lorsqu'elle entame l'honneur de ceux qui nous ont nourris et échauffés de leur génie. S'il faut enfin se rendre à l'importance et à la clarté des témoignages, nous cédons à une sorte de violence que nous fait la vérité, et nous déplorons l'étrange contraste d'une belle œuvre avec une méchante vie. Mais ce contraste n'est le plus souvent qu'une apparence, et il est bien rare qu'une lecture plus attentive ne réconcilie pas l'homme avec l'écrivain en mettant d'accord son œuvre et son histoire. Lire Sénèque par fragments, comme on le fait d'ordinaire, c'est le mal connaître et courir le risque de le mal juger. Lisez séparément tel ou tel morceau sur la clémence, sur les bienfaits, sur la colère, et vous aurez sous les yeux un moraliste comme un autre; mais un moraliste qui sait donner aux conseils de la sagesse éternelle une originalité et un éclat inaccoutumés par le choc ingénieux des mots et par le développement varié et brillant des pensées. Vous n'apprenez rien cependant par une telle lecture sur son temps ni sur lui-même, et, si vous n'êtes averti, vous pourriez en avoir détaché ainsi bien des pages sans que le siècle ni l'homme vous aient encore apparu. Lisez-le au con-

traire d'un bout à l'autre, tournez l'une après l'autre ces feuilles chargées d'une tristesse éloquente, et vous ne tarderez guère à voir se dresser devant vous l'effrayante image de ces maîtres avides de sang sous lesquels Sénèque parlait à ses contemporains, avec un sentiment de la réalité auquel nos faibles émotions ne sauraient atteindre, de la constance du sage et de la brièveté de la vie. Vous le verrez enfin lui-même, et, au milieu des plus belles maximes, il laissera échapper, en quelques mots furtifs, l'explication et l'aveu de ses faiblesses.

Nous oublions trop souvent, même en lisant les écrivains de cette époque, la terrible réalité des faits qu'ils racontent. De loin, il faut l'avouer, ces événements si lugubres prennent une forme indécise, et l'impression que nous en avons conservée est analogue à celle d'un rêve. Le caractère oratoire et la forme brillante des écrits qui nous les transmettent, notre habitude prise dès l'enfance de considérer surtout ces écrits comme d'imposants monuments de la littérature antique, et de les confondre à ce titre dans nos admirations et dans notre étude avec les fictions du théâtre et de l'épopée, achèvent de donner à ces événements une couleur poétique qui en affaiblit l'affreuse clarté, et nous nous surprendrions plus d'une fois, si nous y prenions garde, à considérer les scènes tragiques de Rome en proie aux empereurs des mêmes yeux que les malheurs d'Œdipe ou le supplice de Prométhée. Il faut écarter ce nuage pour comprendre Sénèque et se mettre de plain-pied avec lui dans cette sanglante

arène où régnait une terreur qu'on n'a point revue en ce monde.

Cela ne vint pas tout d'un coup, et Montesquieu a dit excellemment que la tyrannie contenue sous Auguste commença à déborder sous Tibère. Sénèque lui-même dit quelque part que sous Auguste on parlait encore assez librement, sauf à déplaire, mais il n'y avait point péril de mort : ***Nondum hominibus verba sua periculosa, jam molesta.*** Les dernières années de Tibère furent horribles; mais ses meurtres comme ses plaisirs étaient le plus souvent dérobés à la vue du public, et la solitude inaccessible de Caprée couvrait les uns et les autres. C'est seulement avec Caligula que l'institution impériale se montra sous son véritable jour et que le Principat parut ce qu'il était réellement : une bête de proie lâchée au sein de la république. On frissonne malgré l'éloignement à la simple mention faite en passant de quelques-uns de ses caprices. Dans son ***Traité de la Colère***, que tous les contemporains pouvaient lire, Sénèque rappelle comme un exemple de funeste emportement certaine journée où Caligula, comblé mais non rassasié de supplices, envoya chercher, le soir, pour les torturer aux flambeaux, plusieurs sénateurs et plusieurs matrones romaines, et comme il était sensible aux injures et qu'on n'avait point sous la main ces éponges qu'il faisait enfoncer dans la bouche des mourants pour arrêter leurs plaintes souvent importunes, il commanda de déchirer les vêtements de ces malheureux et de leur remplir la bouche avec ces lambeaux. Claude

était moins cruel, en ce sens qu'il ne paraît pas avoir trouvé d'aussi vives jouissances dans le spectacle de la douleur humaine, mais son règne ne fut guère moins sanglant, parce qu'il disposa et laissa ses favoris disposer à la légère de la vie des citoyens. Dans la burlesque apothéose ou Sénèque se console, en le peignant au naturel, de l'avoir officiellement et bassement loué, il le représente ordonnant d'un geste de couper le cou à la Fièvre, « levant, dit-il, sa main disloquée, assez ferme pour ce geste seul, son geste d'habitude, » et, un peu plus loin, on dit de lui qu'il « tuait les hommes aussi lestement qu'un chien s'assoit par terre, » et c'était vrai. Enfin parut Néron, qui devait en ce genre les surpasser tous et laisser à ses successeurs un modèle difficile à égaler.

Pour comprendre la situation d'esprit de Sénèque et de ses contemporains, il ne faut point perdre de vue la civilisation très-avancée et très-délicate au milieu de laquelle éclatait un tel fléau. Il ne s'agit point ici de quelque roi barbare égorgeant ses sauvages compagnons, de quelque peuplade ignorante décimée par son maître. Caligula n'a rien de commun avec le roi de Dahomey massacrant par centaines ses noirs sujets pour célébrer *la grande coutume*. C'est au contraire le chef de la société la plus riche, la plus voluptueuse, la plus cultivée qui existât dans le monde. Ces jardins qu'il ensanglantait après souper pour son plaisir étaient remplis de chefs-d'œuvre que le monde moderne n'a pas égalés et dont il admire à genoux les débris; cette table d'où il daignait à peine se lever pour

voir souffrir et mourir était plus somptueusement et plus délicatement servie que ne l'est aujourd'hui celle des plus grands princes; cette ville que traversaient ses messagers de mort était la capitale du monde et contenait plus de richesses publiques et privées que le soleil n'en a vu depuis réunies sur aucun point du globe; ces sénateurs, ces matrones qu'on déchirait lentement devant lui étaient fiers de leurs ancêtres, de leur fortune, de leur luxe, de leur éducation brillante, de leurs mœurs délicates et raffinées; ils se piquaient de littérature, de politesse surtout, et on les avait peut-être enlevés du milieu de quelque réunion élégante où l'on discutait quelque point de galanterie sous les beaux yeux des lectrices d'Ovide et de Catulle. Ce contraste plaisait à coup sûr à leur bourreau, et l'extrême culture de ses victimes, précieux élément de douleur, aiguisait sans doute l'intérêt du supplice. Mais ce contraste même fait que les modernes ont besoin d'un effort d'esprit extraordinaire pour comprendre l'état moral d'une société comblée de tous les biens de la terre et en proie à cette prodigieuse calamité.

Sénèque est ici d'un grand secours; il vivait, il pensait, il écrivait dans ces temps terribles, et non pas, comme Tacite, sous un prince plus clément, après le péril; il n'écrivait pas en historien qui veut instruire, ni même en philosophe contemplatif qui veut s'édifier, mais en courtisan inquiet et, pour tout dire, sous le glaive. De là pour qui sait lire, l'intérêt puissant et contenu de chacune de ses paroles. Il connaît Néron et le loue avec épou-

vante. Quelle sinistre grandeur dans la peinture de cet immense pouvoir sous lequel tout tremble ! « Seul de tous les mortels, fait-il dire à Néron, j'ai été jugé digne de représenter les dieux sur la terre; j'ai droit de vie et de mort sur tous les peuples. La balance des destinées et des conditions de tous est remise en mes mains; ce que le sort réserve à chacun, c'est par ma bouche qu'il le déclare; tous ces milliers de glaive que la paix, conservée par moi, retient dans le fourreau, je puis d'un signe les faire sortir; quelles nations seront anéanties ou transportées ailleurs, affranchies ou réduites en servitude; quel roi va devenir esclave, quel front va ceindre le bandeau royal, quelles villes doivent tomber ou s'élever, c'est à moi de le décider. » Comme il le supplie d'être avare de sang et en quels termes ! « Ce n'est qu'à un tigre, a très-bien dit Diderot, que l'on répète : Ne soyez pas un tigre. » Mais de quelles images Sénèque accompagne cette constante prière ! quelle expérience funèbre se sent à chaque ligne ! « La présence d'un prince clément, dit-il, est loin d'être comme l'apparition d'un féroce animal élancé de son repaire et qui fait tout fuir; elle ressemble à un astre bienfaisant et pur vers lequel on s'empresse..... Un gouvernement cruel, c'est l'orage dans une nuit obscure, où tout tremble au bruit de coups inattendus. — *Supposons*, dit-il encore, un prince cruel : quel spectacle ! celui d'une ville prise d'assaut et l'effroyable aspect de la terreur générale ! Tout n'est que désespoir, alarme, confusion; on redoute jusqu'au plaisir. Point de sécurité, même à

table, où l'ivresse aussi doit veiller sur sa langue; même aux spectacles, où l'on cherche des prétextes pour vous accuser et vous perdre. Qu'importent ces coûteux appareils qu'ont payés les trésors des rois et que les plus fameux artistes concourent à embellir? Des jeux dans une geôle peuvent-ils plaire? L'affreuse jouissance, ô dieux! que d'égorger, de torturer, de s'applaudir au bruit des chaînes, d'abattre des têtes, de marquer son passage par des flots de sang, de voir à son aspect tout trembler, tout fuir! Qu'y aurait-il de pis à vivre sous l'empire des lions et des ours?... » Et l'entourage de ces empereurs, ces tribuns, ces centurions, moitié soldats, moitié bourreaux, qu'on se représente encore saisissant et renversant d'un bras vigoureux les plus nobles personnages; ces hommes qui s'entendaient en cruauté, et qui se vantaient parfois de leur art, voulez-vous les voir peints d'un seul mot? écoutez encore Sénèque, qui les coudoyait à la cour et qui n'osait sans doute leur refuser la main. Il parle toujours de son tyran imaginaire et il s'écrie : « Pourrait-il les avoir fidèles et dévoués ces hommes de tortures, de chevalets et de supplices auxquels il jette, comme à des bêtes, des citoyens à dévorer? » Qu'il enseigne ou qu'il raconte, qu'il réfute quelque détestable doctrine alors accréditée, comme la célèbre maxime : *Qu'on me haïsse, pourvu qu'on me craigne*, ou quelque théorie de gouvernement à la mode, imposant la cruauté au prince comme une condition de son prestige; qu'il blâme un vice, qu'il loue une vertu, qu'il définisse la sagesse, qu'il parle de Dieu même, il n'est jamais

longtemps sans témoigner par un cri, par un geste, par un détour ingénieux ou par une allusion timide, de l'universelle angoisse qui pesait alors sur les âmes. La terreur est dans tout ce qu'il écrit; tantôt elle coule à pleins bords, tantôt elle se laisse à peine entrevoir; mais on la sent partout, et il est bien peu de ces pages éloquentes qui n'aient leur tache de sang.

Cette effrayante incertitude, cette fragilité de la vie, ce perpétuel péril, toujours soudain quoique toujours attendu, produisent dans l'âme leur effet naturel, qui est le détachement, mêlé de dégoût, des biens et des plaisirs du monde. Le détachement est partout dans Sénèque, et, pour qui veut s'y laisser prendre, rien ne ressemble plus au détachement du parfait chrétien que l'indifférence qu'il recommande à son sage. Mais si les sentiments sont analogues dans leurs résultats, ils diffèrent profondément dans leur cause, et la source n'en est point également élevée. Ce n'est pas la vue du ciel qui force le sage de Sénèque à détourner les yeux de la terre; c'est l'horreur de la terre elle-même, c'est le fléau qui en empoisonne tous les biens, qui en flétrit tous les plaisirs. Ne voyez point en lui un contemplateur mystique entraîné loin du monde par l'amour des choses éternelles; c'est plutôt le riche citoyen de quelque grande ville ravagée par la peste, errant avec indifférence au milieu des tentations les plus douces parce qu'il craint d'attacher inutilement son cœur à des biens trop fragiles, parce qu'il est hanté par l'image constante de la mort et de la douleur. Qui a parlé mieux

que Sénèque de la brièveté de la vie, mais qui a vu trancher plus que lui d'un coup brusque et inique le fil de l'existence humaine? Qui a mieux démontré le néant des richesses, mais qui a vu plus que lui de somptueuses dépouilles courir de main en main portant la mort avec elles à leurs tremblants possesseurs? Lui-même en était comblé et fléchissait sous ce poids redoutable. Ne lisons pas, de grâce, comme des lieux communs de morale, ces pages d'une réalité si terrible où il veut nous apprendre le néant de tout ce qui émeut et caresse ici-bas le cœur de l'homme. Ce néant se démontrait tout seul par d'incessants exemples, et ce prédicateur philosophe n'avait pas besoin d'évoquer l'enfer, on le voyait tout grand ouvert à ses côtés.

« Souvent, dit-il, dans les matinées de l'amphithéâtre, nous rions, tranquilles spectateurs, au combat d'un ours et d'un taureau enchaînés ensemble qui, après s'être tourmentés l'un l'autre, tombent sous le bras qui leur garde le dernier coup. Ainsi faisons-nous; chacun harcèle son compagnon de chaîne, et vainqueur comme vaincu est, pour ce matin même, destiné à périr. Ah! que le peu de temps qui nous reste s'écoule paisible!... nous n'aurons pas regardé derrière nous et, comme on dit, tourné la tête que la mort sera là. » Rien ne dure ici-bas, et, par suite, rien ne vaut, rien ne compte, excepté la sagesse; mais quelle sagesse? C'est, à proprement parler, l'indifférence, et l'idéal du sage de Sénèque c'est de se rendre insensible au point de devenir invulnérable. Il n'a plus

rien à désirer s'il a étendu entre la douleur et lui cet impénétrable bouclier de la sagesse. Il est comparable alors au diamant qui use le fer, au corps incombustible qui fatigue la flamme, au solide rocher qui décourage les flots. Rien ne l'atteint plus dans cette inexpugnable retraite qu'il s'est faite au dedans de lui-même; nulle menace, nulle injure, nulle humiliation ne peut l'y blesser : il peut tout mépriser. Voilà le sage de Sénèque. Ne semble-t-il pas ainsi établi assez au-dessus des affaires humaines et des sentiments humains pour être à l'abri de toute faiblesse? On est d'abord tenté de le croire, et l'on se trompe. Nous allons découvrir sans trop de peine le chemin couvert, le sentier caché que le sage s'est ménagé pour descendre de ces hauteurs dans la plaine, pour s'y assurer de son mieux l'existence et la paix, et pour éviter, sans trop manquer à la logique, tout ce qui peut s'éviter parmi les grands périls. C'est ce sentier qui a conduit le sage Sénèque jusqu'à des lâchetés dont le souvenir charge éternellement sa mémoire. Entrons-y à sa suite, et nous ne tarderons pas à reconnaître que lorsqu'il s'agit de maintenir contre une force accablante ce faible souffle, cette flamme sacrée qui s'appelle la dignité de l'âme, la sagesse la plus raffinée reste encore au-dessous de la sublime folie de la croix ou du simple point d'honneur des barbares.

II

Voyons donc où nous conduit l'invulnérabilité du sage de Sénèque. S'il est invulnérable, ce n'est point qu'il ne soit jamais attaqué, c'est qu'il a touché l'idéal de la sagesse et s'est rendu insensible aux injures. Avec quelle fierté Sénèque s'étend sur cette salutaire insensibilité du sage! « Rien de si sacré dans la nature, dit-il, qui ne rencontre un profanateur; mais ce qui offre un caractère céleste n'en habite pas moins une sphère sublime, bien que des impies dirigent contre une grandeur qui les dépasse des coups inutiles. Nous appelons invulnérable non ce qui n'est point frappé, mais ce que rien ne blesse. » Le sage est donc séparé du reste du monde par un trop grand intervalle pour sentir aucune atteinte; les efforts des maîtres de la terre expirent à ses pieds comme des projectiles lancés dans l'espace. « Ce sont, dit-il quelque part, des flèches pointées contre le soleil, des chaînes jetées sur la mer. » Le sage ne peut sentir ni les injures de la Fortune ni celles des hommes puissants qui ne sont que les instruments de la Fortune. Il souffrira tout comme il souffre les rigueurs de l'hiver, l'intempérie du ciel, les chaleurs excessives, les maladies. C'est cette

invulnérabilité mise à l'épreuve qui est son triomphe. Il peut se comparer alors au lutteur des jeux sacrés, qui est vainqueur parce qu'en fatiguant les bras qui le frappaient il a lassé tous les assauts. Ces assauts d'ailleurs se confondent tous dans le néant, qu'ils viennent de la nature ou des hommes; la raison ne peut, en effet, nuire au sage; il n'a jamais affaire qu'à la folie, qui l'attaque sous des aspects divers. Jamais il ne fera donc au méchant l'honneur de croire que la raison ait conseillé un seul de ses actes. Que le méchant s'agite à son gré, il n'offensera pas plus le sage qu'un enfant n'offense sa mère en l'atteignant au visage ou en dérangeant ses cheveux, qu'un malade en délire n'outrage son médecin par ses emportements. En vain les hommes diffèrent, le sage les estime tous pareils en ce que leur folie est égale. Il lui est donc indifférent que ce soit de celui-ci ou de cet autre que parte l'injure. S'il s'abaissait à de telles distinctions, jouirait-il de la sécurité, qui est son trésor? Il se gardera bien de tirer vengeance d'une insulte; ce serait en honorer l'auteur.

La force et le poids des injures touchent aussi peu le sage que le point plus ou moins élevé d'où elle est partie. Il n'est pas pour lui de grandes ou de petites injures. Il peut être contraint d'essuyer ce qu'on peut imaginer de plus révoltant pour une âme bien née; mais vous mesurez ces extrémités sur votre faiblesse, et calculant jusqu'où irait votre patience, vous placez un peu plus loin le terme de la patience du sage; vous vous

trompez, sa vertu est établie sur les confins d'un autre monde et n'a rien de commun avec la vôtre. Dire qu'il supportera ceci et non cela, emprisonner une telle grandeur dans vos limites arbitraires, c'est mal raisonner et mal conclure. Le sage supportera tout sans rien ressentir, et c'est en cela surtout qu'il est voisin des dieux : à la mortalité près, il est leur pareil. Mais ce rang divin qui le fait insensible à tous les outrages ne le rend pas inaccessible au doux plaisir des dieux, au plaisir de la vengeance. S'il dédaigne, il est vrai, de se venger de peur de paraître compter pour quelque chose l'insulte et l'insulteur, il n'est point fâché qu'une âme moins sublime, et partant plus irritable, se fasse un jour ou l'autre le vengeur de tous. « Ce sera une consolation que de savoir qu'il se trouvera certainement quelqu'un qui châtie le provocateur, le superbe, d'où nous est venue l'injure : car de tels êtres n'épuisent point leur fiel sur un seul, ni en un seul coup. »

Voilà toute la théorie de Sénèque sur la constance du sage ; qui ne voit où elle mène? Cette puissance injuste contre laquelle il importe que l'âme puisse se roidir pour rester pure, on la considère comme un fléau naturel irrésistible, mais impuissant à blesser le sage, et, cette distinction une fois établie, on met toute sa vertu non pas à lui faire obstacle, mais à le subir en le méprisant. Séjan, Néron, Caligula deviennent des maladies auxquelles le sage n'a rien à opposer qu'un patience dédaigneuse et sans bornes. Quoi qu'il puisse voir ou endurer par leur

ordre, tout souffrir et ne point s'émouvoir est sa suprême science. Il vit au milieu d'insensés, de malades en délire, placés à ses côtés ou au-dessus de lui pour l'éprouver, et, une fois qu'il les a élevés au rang d'instruments de la Fortune et qu'il a honoré leurs caprices du nom de fléaux, il ne voit plus dans ce qui peut lui venir d'eux aucune souillure. Quelle nuance, Sénèque, pourrez-vous saisir dans la pratique, entre cette patience, secrètement contente et fière d'elle-même, et la plus lâche servitude? Parce que Néron ne sera plus à vos yeux qu'un fou, un enfant, un malade; parce que vous verrez au plus profond de votre âme et à l'abri de ses regards, les humiliations dont il vous abreuve, les crimes dont il vous fait le passif instrument ou le complice, expirer sous votre dédain au pied de votre sagesse, vous ne cesserez point de vous croire pur en les acceptant d'un front docile, et cette vertu spéculative, toute entre Dieu et vous, vous dispensera de la vertu véritable! N'a-t-il donc point dit vrai cet interlocuteur que vous vous opposez à vous-même et que vous croyez réfuter au début de ce *Traité de la Constance du sage*: « Avec vos airs si fiers et si sourcilleux, vous redescendez aussi bas que les autres, et vous n'avez changé que le nom des choses? »

Éternelle faiblesse du cœur humain! merveilleuse perpétuité des mauvaises raisons qu'il se donne à lui-même, lorsqu'en fléchissant vers le mal sous le poids d'une force accablante, il veut se convaincre qu'il n'a point failli! On a vu dans le christianisme une secte singulière

qui, par un raffinement analogue, allait chercher, elle aussi, dans un mépris exagéré pour le corps, le droit de n'attacher aucune importance à ses souillures. Pendant que l'âme était tout en Dieu, elle prenait plaisir à tenir peu de compte des mésaventures de sa misérable enveloppe, et considérait même comme des humiliations salutaires les chutes profondes auxquelles on la laissait exposée. Tout devenait pur, pourvu que l'âme fût pure, et on se laissait glisser jusqu'au dernier abaissement de son corps pour s'en mieux dégager, pour se relever plus haut par un divin élan de l'âme. Mais les ravissements mystiques de cette secte n'étaient qu'une corruption du christianisme, comme le stoïcisme contemplatif et complaisant de Sénèque n'est qu'une corruption du stoïcisme véritable, de celui qui agit et qui meurt. Sauf l'emploi des mêmes termes d'école, entendus différemment, quelle analogie peut-on découvrir entre Caton et Sénèque? Caton méprise, si l'on veut, César, mais non point jusqu'à regarder comme une chose indifférente de lui obéir et jusqu'à croire son devoir accompli pourvu qu'il le méprise. Qui pouvait empêcher Caton de se réfugier, comme Sénèque, dans la pureté intime de son cœur, de considérer les événements comme des fléaux, d'en suivre le cours, non sans profit pour lui-même, et de se croire quitte envers la sagesse éternelle en lui payant au dedans de lui-même un tribut de nobles pensées? En un mot, qui l'empêchait de confondre, comme l'a fait Sénèque, le mépris du mal avec l'indifférence au mal? C'est

à de tels accommodements qu'il a préféré la mort avec cette pleine liberté du choix qui manque aux plus brillants suicides de l'empire, et Sénèque l'en félicite sans cesse. Il admire cette mort avec une sorte d'excès; il va jusqu'à dire que si Caton s'est manqué d'abord et a dû s'y reprendre à deux fois pour se tuer, c'est que les dieux ont voulu jouir deux fois de ce sublime spectacle, et qu'ils ont redemandé la scène, comme dirait un moderne. Subtilité peu digne de ce grand esprit, mais naturelle à ce faible cœur qui était conduit à faire de l'admiration excessive du bien la partie la plus importante de sa vertu, comme il cherchait dans le mépris le plus hautain du mal la principale explication de ses défaillances. C'est à force de louer Caton qu'il se console d'être Sénèque.

Le parti du philosophe une fois pris, la pureté intérieure de l'âme, ou, pour mieux dire, le défaut de consentement intérieur au mal une fois mis à la place de la vertu, le sage une fois établi par l'élévation intime de son âme au-dessus de toutes les souillures et pouvant impunément les traverser toutes, la conduite de Sénèque et son langage, ses actes et ses maximes, ses traités et ses discours, sa gloire et sa honte, tout s'explique avec assez de clarté pour dissiper la contradiction apparente de ses œuvres et de sa vie. Ses œuvres mêmes nous offrent à chaque pas l'application sincère et presque naïve de ses principes. Souffrir le mal pour éviter un plus grand mal, bien vivre avec le prince pour échapper à ses coups, ruser, fuir ou se coucher immobile devant la toute-puissance

injuste comme devant un ouragan ou une bête fauve, ne transiger jamais au dedans, mais transiger sans cesse au dehors, telle est la morale pratique que Sénèque nous conseille, en la relevant de temps à autre par les plus beaux mouvements d'éloquence, dans ces curieux traités qui sont tous à divers degrés ce que nous appellerions aujourd'hui des traités pour la préservation personnelle. « Tant que rien ne nous semble assez intolérable, dit-il, pour nous faire rompre avec la vie, sachons en toute situation repousser la colère fatale à ceux qui servent sous un maître; elle ne peut par l'indignation qu'accroître nos tourments. Le poids de l'esclavage se fait d'autant plus sentir qu'on le souffre avec plus d'impatience. L'animal qui se débat dans le piége le resserre davantage; l'oiseau ne fait qu'étendre sur son plumage la glu dont il travaille à se dépêtrer. Point de joug si étroit qui ne blesse moins une tête soumise qu'une tête rebelle. L'unique allégement des grandes peines, c'est de savoir pâtir et obéir à la nécessité. » Voulez-vous maintenant voir à l'œuvre, dans une circonstance lugubre, ces prudentes maximes, et voir en même temps un exemple de ce qui ne paraît point encore intolérable au sage, lisez cette autre page détachée, elle aussi, du *Traité de la Colère* :

« Aux insolences des puissants oppose un front serein et non pas seulement la patience : ils recommenceront s'ils croient t'avoir blessé. Tout le monde connaît le mot de cet homme qui avait vieilli à la cour des rois. On lui demandait comment il était parvenu à un si grand âge,

chose bien rare en pareil lieu. « En recevant des affronts, « dit-il, et en remerciant. » Souvent, loin qu'il soit utile de venger l'injure, il est dangereux de paraître la ressentir. Caligula, choqué de la recherche qu'affectait dans sa mise et dans sa coiffure le fils de Pastor, chevalier romain distingué, l'avait fait mettre en prison. Pastor demande la grâce de son fils; le tyran, comme averti de le faire périr, ordonne à l'instant son supplice. Cependant, pour ne pas tenir tout à fait rigueur au père, il l'invite à souper le jour même. Pastor arrive; aucun reproche ne se lit sur son visage. Après avoir chargé quelqu'un de le surveiller, César le prie de boire à la santé du prince dans une large coupe; c'était presque lui offrir le sang de son fils : l'infortuné avale courageusement jusqu'à la dernière goutte. On lui passe parfums et couronnes; l'ordre est donné de voir s'il acceptera : il accepte. Le jour qu'il a enterré ou plutôt qu'il n'a pu enterrer son fils, il prend place, lui centième, au banquet du maître; et le goutteux vieillard boit comme à peine il convient de boire à la naissance d'un héritier. Pas une larme, pas un signe qui permît à la douleur de percer; il soupa comme s'il eût obtenu la grâce de la victime. Pourquoi, dis-tu, tant de bassesses? — Il avait un second fils. »

Ne vous y trompez point, philosophe; il y a toujours un second fils. On peut donner divers noms à cet intérêt suprême qui fait tout subir, en contenant ou plutôt en faisant reculer pas à pas soit les soulèvements de notre nature, soit l'instinct de notre dignité, mais on le retrouve

toujours et partout. Souffrons cela d'abord, cela ensuite, puis cela encore; mais le danger n'est-il pas toujours croissant, la nécessité toujours plus pressante? Au nom du ciel, où s'arrêter? Voyez Sénèque. Pourquoi reste-t-il à la cour après que Néron a fait entendre ses premiers rugissements, après qu'il a trahi sa soif de sang et de rapines? « Sénèque, s'écrie Diderot, ne devait-il pas rester à la cour pour l'empire, pour sa famille, pour ses amis, pour nombre de bons citoyens? N'y avait-il plus, même après le meurtre d'Agrippine, de bien à faire pour un homme éclairé, ferme, juste, chargé d'un détail immense d'affaires?... » Diderot, vous le voyez, ose bien dire « après le meurtre d'Agrippine; » à plus forte raison approuverait-il Sénèque de rester à la cour avant ce grand coup, pendant ces jours encore douteux où Néron, romanesque et excessif dans ses accès de générosité comme dans ses fureurs, parlait si volontiers de ne plus condamner les criminels à mort et d'abolir tous les impôts, parce qu'on venait d'abuser du meurtre et du pillage. L'espoir d'être consulté, voilà donc ce qui retient d'abord Sénèque auprès de Néron, à la satisfaction de sa propre conscience et aux applaudissements de Diderot.

Soit; mais ce premier pas franchi, quelque chose de plus est nécessaire. Votre prince est ardent et impérieux, il va jeter le désespoir et la honte dans les plus nobles familles; voulez-vous vous charger de ses plaisirs? Qu'à cela ne tienne, répond le sage : « Si le tyran demande, comme cadeaux d'un grand prix, des artistes, des courti-

sanes, de ces choses qui peuvent amollir son humeur féroce, volontiers les lui offrirai-je. » Il prend tout cela sans s'adoucir; il tue enfin et vous offre en don une part du pillage; refuserez-vous? « Il ne m'est pas toujours permis de dire : *Je ne veux pas*, répond le sage; il est des cas où il faut recevoir malgré soi. Un tyran cruel et emporté me donne; si je dédaigne son présent, il se croira outragé; puis-je ne pas accepter? Je mets sur la même ligne qu'un brigand, qu'un pirate, ce roi qui porte un cœur de brigand et de pirate. Que faire? Voilà un homme peu digne que je devienne son débiteur. Quand je vous dis qu'il faut choisir son bienfaiteur, j'excepte la force majeure et la crainte sous laquelle périt la liberté du choix. Si la nécessité t'ôte le libre arbitre, tu sauras que tu n'acceptes point, que tu obéis. » Vous êtes donc comblé d'odieux bienfaits; vous avez touché le prix du sang, prenez garde qu'il ne faille le payer quelque jour!

Ce jour arrive; il vient comme le jour du jugement, comme un voleur. Voici que votre prince a tué sa mère; il a besoin d'un discours, d'une élégante apologie, de l'autorité de votre parole et de votre nom. Céderez-vous? Cette fois, ce n'est plus Sénèque lui-même, c'est Tacite qui nous donne la réponse. Il est là, cet immortel discours où, entre autres accusations contre la mémoire d'Agrippine, brille ce trait hardi, trait de génie dans ce genre de littérature, dont la grande, l'unique affaire est de rendre la victime du prince odieuse à la multitude : « *Dissuadebat congiarum et donativum* : elle désapprouvait les dis-

tributions de vivres faites au peuple et les gratifications accordées à l'armée. » Voilà ce que devient l'éloquence du sage à la cour de Néron ; et l'honnête Diderot, de parti pris et nullement par bassesse d'âme, l'en justifie : « Qu'est-ce que Néron exigeait de Sénèque? dit-il; de louer le parricide? Non; mais de prévenir les suites funestes d'un crime commis en peignant au sénat et au peuple une femme ambitieuse, telle qu'était Agrippine. La tentative du vaisseau était connue; quoi de mieux à faire que de la pallier, en l'imputant à la fortune de Rome? Agrippine était morte; quoi de mieux à faire que d'en accuser sa propre fureur?... » Ah! les pauvres subterfuges! J'aime mieux le pompeux sophisme de Sénèque; j'aime mieux relire le *Traité de la Constance du sage;* j'aime mieux me le figurer ne voyant même pas, ou prétendant ne pas voir cette boue et ce sang qui le couvrent, parce qu'il est le sage, parce qu'il est invulnérable, parce que les violences d'un fou ou les caprices d'un tyran ne peuvent l'atteindre, parce qu'il est sûr enfin du bon état de sa conscience et de son mépris superbe pour l'indigne maître auquel il n'a rien daigné refuser. Voilà le faux stoïcisme dans toute sa grandeur et dans toute sa misère : à quoi bon le défigurer?

Il ne suffit point cependant d'avoir servi Néron jusque-là, il faut être toujours prêt à le servir; il faut le faire de bonne grâce, avec une sorte d'allégresse et s'y livrer corps et âme. Sénèque était, sans aucun doute, un gauche et lent serviteur; il accordait sa complicité à la prudence

et non pas à l'attrait du meurtre ou du plaisir; il était l'apologiste embarrassé et non pas le hardi et heureux compagnon des grands crimes. Ajoutez que Néron était un lettré, que la sublime doctrine du mépris intérieur, justifiant et couvrant la docilité du dehors, n'avait pour lui rien d'impénétrable; que son regard railleur en avait dû toucher le fond, et que cette prétention hautaine de tout endurer sans rien sentir devait lui paraître d'une ridicule insolence. Aussi l'inutile et importun Sénèque, qui d'ailleurs avait fait son office, voit-il bientôt s'approcher l'ombre de la mort. Il jette tout pour fuir plus vite et se garde de son mieux du poison; mais un mot l'avertit de renoncer à l'espérance. Il meurt donc, n'ayant rien gagné, après tout, à tant d'éloquentes finesses, si ce n'est d'avoir assez retardé sa fin pour s'être donné le temps de perdre l'honneur.

L'honneur! voilà ce qui manque en définitive à la vie de Sénèque, et nous ne pouvons guère lui en faire un crime, car les anciens ne connaissaient guère plus le mot que la chose. Ils étaient familiers avec le vice et la vertu, avec la force d'âme et la faiblesse. Ils poussaient souvent la vertu jusqu'à un héroïsme dont l'étonnante grandeur nous accable; ils poussaient aussi le vice jusqu'à des extrémités qui nous soulèvent le cœur. Leur force d'âme, appuyée sur un mâle orgueil, les élevait parfois si haut, que nos regards ont peine à les suivre; mais si ce fondement de l'orgueil était une fois renversé, s'ils faiblissaient une seule fois devant une force supérieure, il ne

restait rien en eux qui les soutînt contre les derniers des abaissements. S'ils ne peuvent plus rester debout et inflexibles, ils tombent tout d'une pièce et ne se relèvent plus. S'incliner, comme l'homme moderne, jusqu'à tel point qui reste infranchissable, céder ceci et non cela, aller jusque-là et ne faire jamais un pas de plus, ils ne le sauraient. Ce ressort de l'indépendance et de l'orgueil une fois brisé en eux, tout l'édifice de leurs vertus s'écroule; ils se rendent à merci, il n'est plus aucune humiliation qu'ils n'endurent, aucune bassesse dont ils ne soient capables; et le dernier effort de leur dignité c'est de chercher à se faire illusion à eux-mêmes en décorant du nom de profonde sagesse et de sublime indifférence leur soumission absolue aux circonstances. C'est ce prodigieux abaissement de la personne humaine que rend impossible en nous le simple sentiment de l'honneur. Il maintient parmi nous une sorte d'égalité entre le sujet et le souverain, le riche et le pauvre, le fort et le faible; il a mis pour ainsi dire l'épée à la main de tout le monde, en disant au plus doux, au plus timide : Il est telle partie de toi-même, tel point de ton âme qui est inviolable; défends-toi, Dieu t'assiste. Le plus ignorant, le plus humble des Français entend cette voix intérieure, et elle le soutient mieux que tous les préceptes de Zénon. Nul discours, nulle subtilité, nulle distinction n'est nécessaire pour avertir l'homme moderne de ce qu'il lui est interdit de souffrir. Il endurera ce désagrément, puis celui-là; mais pour cet autre, il affrontera plutôt mille morts. D'où

vient cette différence? Il ne s'en rend pas bien compte à lui-même; c'est le sentiment de l'honneur qui, dans sa sublime simplicité et sans lui donner d'autre raison, lui crie : Plutôt mourir! La religion, quand la fausse dévotion ne l'a pas corrompue, n'est pas moins admirable pour soutenir à son vrai point la dignité de l'homme. Elle lui marque aussi, et c'est assez, une limite infranchissable, et lorsque le chrétien y est acculé, il entend Dieu lui-même lui dire dans sa conscience, d'une voix claire, invariable, inexorable : Ne fais point un pas de plus, c'est là qu'il faut tomber!

Voilà les sources pures et vivifiantes auxquelles il faut s'abreuver pour ne jamais défaillir au point de se faire honte à soi-même; elles nous versent toutes deux un vin généreux qui suffit pour maintenir l'homme debout sans arrogance et souple sans faiblesse, tel qu'il doit marcher sur la terre, au milieu de ses égaux, à la clarté du ciel. Quiconque ne les connaît ni l'une ni l'autre, et compte uniquement sur la force de sa raison pour maintenir au milieu des épreuves de la vie la dignité de son âme peut y réussir un jour, deux jours, plus longtemps même, par une suite incessante d'efforts; mais malgré son esprit toujours en éveil et sa volonté toujours tendue, il ne sera jamais aussi sûr de soi que celui qui se contente de dire, sans subtilité vaine : « L'honneur s'y oppose, » ou « Dieu le défend. » Avec ces simples mots gravés dans la conscience, Sénèque aurait été dispensé de sa laborieuse sagesse et de ses stériles calculs. Il n'aurait pas été, il est

vrai, un casuiste incomparable, supérieur en génie et égal en finesse à ceux que l'Espagne, sa patrie, devait plus tard produire; mais il n'aurait pas été non plus le complaisant ministre de son formidable élève; il aurait peut-être moins écrit, il aurait mieux vécu.

XVII

SOIXANTE ANS D'EMPIRE [1]

Hérodien a raconté un peu plus de soixante années de l'histoire du monde romain sous les empereurs. Il a tracé ce tableau sans éloquence, sans emphase, sans émotion, mêlant à peine à son calme récit quelques maximes générales sur l'inconstance de la fortune et sur la violence des passions humaines. On ne trouve en lui rien qui ressemble à l'indignation de Tacite, ni même à la curiosité de Suétone. Il n'a pas la prétention de nous émouvoir ni de nous intéresser fortement; il veut simplement nous instruire, et il nous apprend, avec une exactitude tranquille, comment a été gouverné le monde pendant le temps où il a vécu. J'ose dire que cette simplicité de bonne foi qui touche à la négligence, que cette absence

1. Hérodien, *Histoire romaine depuis la mort de Marc-Aurèle jusqu'à l'avénement de Gordien III*, traduite du grec par M. Léon Halévy, et précédée d'une introduction. 1 vol. Paris, Didot.

de détails intéressants qui touche à la sécheresse, sont d'un grand effet sur le lecteur et ne font que relever davantage la triste grandeur des événements affreux qu'il a si froidement racontés.

Mais avant de le suivre rapidement dans cette sanglante carrière, rendons justice au savant et consciencieux traducteur qui nous a ouvert, à côté du texte d'Hérodien, un chemin si facile, si uni, si commode, qu'on suit à l'aise sans jamais courir le risque d'être arrêté par quelque faute de goût, par quelque obscurité, par quelque violence faite à la langue sous prétexte de serrer de plus près l'original. Rien de semblable dans cette traduction limpide et élégante, tout à fait conforme aux exigences de notre temps pour ce genre de littérature. Ces exigences ne sont pas les mêmes que celles du temps passé, et M. Léon Halévy nous cite, dans l'intéressante introduction qu'il a mise en tête de ce volume, d'amusants exemples de la façon de traduire adoptée par ses devanciers. N'oublions pas cependant que si les traducteurs d'autrefois prenaient de si grandes libertés envers leurs modèles, ils étaient loin de blesser en cela le goût du public. C'était en effet pour le plaisir du public plutôt encore que pour son instruction qu'on traduisait jadis les anciens auteurs. Il s'agissait avant tout de donner au public un livre agréable à lire, utile à son esprit, conforme à ses habitudes et à ses goûts, et si, à force de rapprocher l'auteur ancien du génie de notre langue et de nos mœurs, on en faisait comme un auteur nouveau, on

en était moins blâmé par les savants que récompensé par la gratitude générale. A vrai dire, c'est la rénovation des études historiques qui a renouvelé chez nous l'art de la traduction, qui l'a rendu plus sévère, plus respectueux surtout pour les monuments du passé. Si l'on traduit encore les anciens auteurs, c'est moins pour le charme intrinsèque de leurs écrits que pour nous donner une fidèle image du génie de leur temps et de leur propre génie. On les traduit donc avec une minutieuse exactitude, avec cette sorte de vénération superstitieuse qu'inspire tout document historique à un siècle comme le nôtre, à un siècle qui a trouvé dans l'histoire sa vocation véritable et sa gloire la plus grande, et qui s'est chargé, pour ainsi dire, de faire l'instruction de tous les actes importants de l'humanité.

C'est à la mort de Marc-Aurèle et à l'avénement de Commode que commence le récit d'Hérodien. Les débuts de Commode sont presque aussi beaux que ceux de Néron; il était populaire par son origine, par ses belles promesses, et plus encore peut-être par ces avantages du corps que l'antiquité estimait à l'égal des plus hautes vertus : « Ses traits étaient beaux et mâles; son regard à la fois paisible et plein de feu; sa chevelure, naturellement blonde et bouclée, semblait briller comme la flamme lorsqu'il se promenait au soleil, et l'on eût cru alors qu'une pluie d'or avait arrosé sa tête. Quelques-uns même croyaient y voir la marque d'une origine céleste... » Ce fils des dieux exigea bientôt de ses adorateurs autre chose qu'une admira-

tion stérile. Avide de plaisirs, il devint presque aussitôt altéré d'argent et de sang. Mais comme il ne tuait et ne pillait que les nobles et les riches, sa popularité n'en souffrait guère. Et puis, il avait le coup d'œil si juste et faisait de tels prodiges avec ses flèches et ses javelots, qu'il entraînait tous les cœurs. Comment n'eût-on pas admiré cet archer incomparable? Lorsque, avec des flèches armées d'un croissant, il avait décapité des autruches au milieu de leur course, lorsque cent lions étaient tombés roides morts sous son javelot inévitable, qui aurait eu le courage de lui reprocher quelques torts à l'égard d'une odieuse aristocratie? A vrai dire, son adresse était prodigieuse, et il faut l'abondance et la sincérité des témoignages historiques pour nous obliger à y croire. Abattre un nombre infini de lions et de panthères d'un seul coup frappé droit au cœur, et avec une arme aussi imparfaite que le javelot, c'est laisser bien loin derrière soi tous nos tueurs de lions contemporains.

Comment un prince si accompli est-il devenu impopulaire et méprisé de la multitude? Les plus belles choses ont leur excès, et le mieux est l'ennemi du bien. Commode voulut aspirer à tous les genres de gloire et devenir aussi habile gladiateur qu'il était adroit archer. Il blessa ainsi un des plus solides préjugés de l'ancienne Rome. Le peuple romain se sentit offensé de voir son sublime représentant, son incarnation vivante, descendre dans l'arène l'épée à la main et se commettre avec des esclaves. Ce n'est pas tout. Commode voulut vivre avec

ses nouveaux camarades, quitter son palais pour aller habiter avec eux, et comme ses meilleurs amis et sa maîtresse préférée l'en détournaient trop vivement, il résolut de les faire périr, et l'écrivit sur ses tablettes, de peur de l'oublier. Ce n'est que dans les comédies qu'on dit impunément aux gens : « Je vous ai marqué à tuer. » Rien n'est plus imprudent dans la vie réelle que de dire ou d'écrire ces choses-là au lieu de les faire. L'infortuné Commode paya cher cet excès d'exactitude. Ses tablettes tombèrent le même jour aux mains des intéressés, qui aussitôt l'étranglèrent. L'espèce d'oraison funèbre que prononce sur lui l'impassible Hérodien est d'une simplicité antique et résume brièvement le bien et le mal de sa vie : « Ainsi finit Commode, qui, après Marc-Aurèle, son père, gouverna treize ans l'empire. Il fut supérieur par la naissance à tous ses prédécesseurs, et, par la beauté, à tous les hommes de son temps. On peut aussi vanter son courage, ou plutôt son adresse sans pareille à lancer la flèche et le javelot. Mais nous avons montré par quels vices honteux il profana les dons qu'il avait reçus de la nature. »

Le hasard ayant donné aux honnêtes gens quelque influence sur le choix de son successeur, on désigne Pertinax, un intègre et brave général, ami de Marc-Aurèle. On voit, dans le petit discours qu'il adresse au Sénat, le signe de cette rivalité qui renaît sans cesse entre le Sénat et l'armée pour le choix des empereurs, lutte bien inégale, et dans laquelle le Sénat expie de courts succès par d'affreux revers. « Rome, dit Pertinax, n'est plus placée sous

la tyrannie d'un seul, mais sous une sage aristocratie ; » et pour conformer ses actes à sa parole, il défendit aux soldats d'injurier et de maltraiter les citoyens. De plus, il punit les délateurs, vécut simplement, et envoya son fils au lycée comme tout le monde. Cela ne pouvait durer; presque aussitôt les prétoriens rétablissent l'ordre à leur manière. Ils entrent un jour l'épée haute chez Pertinax et en font prompte justice; puis, retirés dans leur camp, ils mettent l'empire à l'enchère, et Didius Julianus l'emporte en leur promettant plus d'argent et plus de licence qu'ils n'en peuvent désirer. Mais à peine Didius a-t-il donné tout son argent, que l'armée se dégoûte de lui et songe naturellement à trouver un nouveau bénéfice dans quelque élection nouvelle. Sur ces entrefaites, s'élèvent dans les provinces deux prétendants à l'empire : un homme faible et un grand homme.

Hérodien dit, en passant, lorsqu'il parle des prodiges qui ont annoncé à Sévère sa grande fortune : « On trouvera ces détails dans la vie de ce prince, laissée par lui-même. » On ne peut rencontrer une parole de ce genre dans les écrivains anciens sans que le cœur ne se serre en songeant à tant des pertes irréparables. Où sont les Mémoires de Sévère ? où sont les Mémoires de Sylla ? où sont ceux de tant de grands hommes qui ont raconté à la fois leur vie et leur temps agité par leur vie ? Ce n'est pas un paradoxe que de dire que la portion la plus instructive de la littérature antique nous a échappé. Nous avons les classiques de l'antiquité ; nous avons ces livres

qui étaient recopiés par milliers pour l'éducation des enfants et pour l'usage des écoles, comme sont aujourd'hui imprimés à profusion *Esther* et *Athalie;* mais la partie la plus vivante, la plus active, la plus intime de la littérature antique a péri, et c'est seulement la perfection de leur forme et le nom classique de leur auteur qui ont fait venir jusqu'à nous, dans ce genre, les *Commentaires de César* et les *Lettres de Cicéron.*

Revenons à Sévère. Il se déclare empereur en Pannonie pendant qu'un autre général, Niger, se fait empereur en Syrie. Mais dès les premiers jours, on sent à qui doit appartenir Rome et le monde. Sévère n'est pas seulement un des plus grands hommes de guerre et surtout un des plus actifs capitaines qui aient conduit des armées; il avait une précieuse qualité, ou, si l'on veut, un utile défaut qui, pour bien des gens, résume tout l'art de la politique. « Sévère, dit Hérodien, était le plus dissimulé des hommes : jamais personne ne sut mieux que lui prendre un masque de bonté; il ne se faisait point scrupule de mentir quand il y trouvait son avantage. » Avant de se défaire de Niger, il veut se débarrasser de Julianus et marche sur Rome. Tout le peuple était déjà pour le prétendant, à cause de l'admiration qu'inspirait « son activité,» dit simplement Hérodien. Quant au Sénat, aussitôt qu'il eut connaissance de l'abattement de Julianus et de l'effroi des prétoriens qui l'avaient abandonné, il décréta sa mort et proclama Sévère empereur.

Maître de Rome, Sévère se prépare à courir en Asie

pour abattre Niger; mais il prend avant de partir deux précautions fort utiles. Il craignait que le gouverneur de la Bretagne, Albinus, ne prétendît à l'empire. Usant de cet art de mentir que lui reconnaît Hérodien, il envoie offrir à Albinus de partager avec lui le pouvoir suprême et le maintient ainsi en paix jusqu'à ce que Niger soit accablé. La seconde mesure fut plus simple encore : il saisit dans Rome les enfants des généraux de Niger, et en menaçant de les faire périr, détermine la trahison de leurs pères. Il part ensuite, livre une grande bataille, et Niger vaincu a la tête tranchée. « Telle fut la peine de ses retards et de son indolence; il fut, du reste, homme de bien, » dit Hérodien qui nous donne, chemin faisant, ses petites leçons de morale. Restait Albinus qu'on ne put réussir à faire assassiner, et qu'il fallut vaincre et tuer en bataille rangée. Délivré de ses deux rivaux, Sévère revient aussitôt à Rome et enveloppe dans de vastes exécutions et dans une sorte de pillage régulier tous ceux qu'on pouvait accuser d'avoir été partisans de Niger ou d'Albinus. Mais ces rigueurs ne descendaient pas jusqu'au peuple; bien au contraire, il comblait la multitude de jeux publics et d'argent. « Ne régnant que par la crainte et non par l'amour, il s'efforçait de se rendre populaire, » dit Hérodien avec une profondeur qui ne lui est pas habituelle.

L'infatigable Sévère ne pouvait longtemps s'endormir à Rome. Il se plaisait à la guerre et la faisait avec grandeur. Il part pour l'Orient, parcourt l'Arabie, surprend et accable les Parthes, et revient triompher dans

la ville éternelle. Il en sort de nouveau pour aller réprimer une révolte en Bretagne, et il meurt, après une dernière victoire, sous le ciel brumeux de l'Angleterre. Il avait régné dix-huit ans et parcouru en combattant tout le monde connu de l'antiquité, entraînant à sa suite, avec une rapidité merveilleuse et à travers des espaces immenses, une armée devenue invincible, éprouvée contre tous les climats et contre tous les peuples.

Il laissait le pouvoir partagé entre ses deux fils, qui se détestaient et ne songeaient qu'à s'assassiner mutuellement. Caracalla, qui était de l'expédition de Bretagne, avait pressé inutilement les médecins d'empoisonner son père, et, aussitôt son père mort, il tua les médecins qui lui avaient refusé ce service. Une fois à Rome, les deux princes luttent de complots. Caracalla est le plus hardi ou le plus heureux, et tue son frère, puis tous les amis de son frère, puis un peu tout le monde; mais sa popularité n'en souffrit guère, sauf un jour où, pendant les jeux du cirque, il lâcha des troupes sur les spectateurs et fit un grand carnage du peuple-roi qui n'avait point deviné cette partie du programme et qui ne s'attendait à rien de pareil de la part d'un souverain si populaire. Si la multitude se refroidit un peu pour son fantasque représentant, il ne cessa pas de se faire adorer de l'armée et par les moyens les plus simples : il vivait avec les soldats, partageait leur pain, riait avec eux, et voulait qu'on l'appelât « camarade. » Il ravissait aussi l'armée par des surprises comme celle d'Alexandrie, une des scènes les

plus curieuses et les plus horribles en même temps qu'ait vues l'ancien monde. Qu'on se figure l'empereur arrivant à Alexandrie en grande pompe, accablant la ville des témoignages de son affection, sacrifiant dans ses temples, comblant la population de présents et de fêtes, et la convoquant enfin tout entière dans une vaste plaine pour la passer en revue et lui faire de solennels adieux. On devinc le reste. Cette foule immense est entourée à son insu par l'armée, et, à un signal donné, commence un des plus grands massacres dont l'histoire ait gardé le souvenir. L'adroit et vindicatif souverain se vengeait ainsi de certaines épigrammes qu'avaient lancées contre lui les beaux esprits d'Alexandrie et qu'avait applaudies cette population trop légère.

Chose étrange! cet empereur, si impatient de toute contradiction et si sensible aux épigrammes, n'épargnait pas les railleries aux autres, et ce fut l'abus de l'esprit qui causa sa mort. Il avait dans son armée un savant homme qui aimait l'élégance jusqu'à en paraître efféminé. C'était Macrin, et Macrin était devenu le souffre-douleur de Caracalla. Macrin inspirait Caracalla et le mettait en verve; Caracalla se sentait de l'esprit contre Macrin, et il en montra tant qu'il en mourut. Un jour Macrin exaspéré fit tuer cet empereur trop spirituel et lui succéda.

C'est par action et par réaction que marche notre pauvre monde; il fallait s'attendre à voir un prince préféré du peuple et de l'armée remplacé par un prince préféré du Sénat, puisque le Sénat et l'armée se disputaient de

leur mieux le gouvernement de l'empire. Macrin reprend donc l'éternel programme des bons empereurs; il écrit au Sénat : « Sous mon empire, la vie et la liberté de tous seront sacrées. C'est une aristocratie bien plutôt qu'un gouvernement absolu que j'ai l'intention d'établir. » On pouvait dire de lui, comme de Pertinax : Combien de temps cela pouvait-il durer? Mais dans ce siècle singulier où le roman se mêle sans cesse à l'histoire, rien n'est plus romanesque que la chute de Macrin.

Ce fut la beauté merveilleuse d'un enfant de quatorze ans qui enleva toute l'armée et fit un nouvel empereur. Bassius, qu'on appela plus tard Héliogabale, était prêtre du soleil. « Il était, dit Hérodien, dans tout l'éclat de l'adolescence et le plus beau de tous les jeunes-gens de son âge. Tout se réunissait en lui : perfection du corps, fleur de la jeunesse, richesse de la parure. Vous l'eussiez comparé aux belles images de Bacchus. » Il n'en fallait pas davantage aux soldats qui venaient le voir danser dans son temple. Cependant on ajoutait tout bas que ce beau jeune homme était fils de Caracalla, et que sa mère avait en réserve pour l'armée d'immenses richesses. Les soldats se décident, le proclament empereur : Macrin est vaincu et tué. On le regretta vivement à Rome; mais en même temps on lui donnait tort, selon la mode du temps. C'est sa faute, disait-on; et pourquoi s'est-il laissé surprendre?

Le règne du séduisant Asiatique fut une orgie burlesque, mais toujours un peu sanglante. Il s'occupait fort de religion, mariait ensemble les statues des dieux, se mariait

et se démariait lui-même, et tuait et pillait de temps à autre. Il devint enfin trop ridicule et insupportable à tout le monde. On le tua et on le remplaça par son frère. La mère et l'aïeule de ce frère gouvernèrent sous son nom l'empire, et, pendant treize ans, le monde romain respira sous un régime clément et raisonnable. Ces treize années parurent bien longues à l'armée, qui tua enfin ce prince et le remplaça par une bête fauve. Le superbe Maximin, l'idéal du soldat barbare, s'attaqua d'abord aux riches et aux nobles, et fut naturellement très-populaire. Mais il ne sut pas se borner, et bientôt il eut égorgé tant de gens et pillé tant de fortunes, que ce fut un cri d'indignation dans l'univers. On fit empereur malgré lui un proconsul de Libye nommé Gordien, et, après une suite d'insurrections, de batailles et de massacres dont un lecteur moderne peut difficilement se faire l'idée, ce ne fut pas ce Gordien d'Afrique, mais son petit-fils, encore enfant, qui se trouvait à Rome, qui fut proclamé empereur. Avec l'avénement de cet enfant s'arrête l'histoire qu'a écrite Hérodien, et que nous venons de résumer.

Toute réflexion semble faible et peut paraître inutile à côté d'un tel tableau. Et cependant, comment éviter d'en tirer quelque instruction salutaire? N'est-il pas remarquable d'abord de voir la plèbe romaine adorer les plus mauvais empereurs, comme les héritiers directs des Gracques ou de Marius, comme l'incarnation toute-puissante des préjugés et des ressentiments populaires? Les vains efforts du Sénat pour rétablir à la fin de chaque règne un

semblant d'ordre et de modération dans le pouvoir sont aussi dignes d'attention; ce sont les derniers efforts du génie de l'ancienne Rome, de plus en plus étouffé par l'ascendant de l'armée. Quant à l'absence du sens moral, si frappante dans cette histoire, on ne sait, en vérité, si elle éclate davantage dans d'effroyables massacres comme celui d'Alexandrie ou dans l'indifférence curieuse des Romains, qui jugent les titres des divers prétendants à l'empire uniquement sur leur adresse ou sur leur audace, reconnaissant d'avance au plus pervers et au plus habile une sorte de droit divin à les gouverner.

Qu'un semblable système de gouvernement ait pu durer si longtemps au milieu d'une démoralisation si profonde et d'une telle succession de calamités, c'est ce qui s'explique aisément si l'on songe que l'empire romain était alors la seule force organisée qui existât dans le monde. Partagé entre des États puissants et rivaux, le monde moderne est régi par des lois fort différentes : toute nation qui dépasse une certaine limite dans le désordre et l'abaissement est rappelée à la raison par le danger que ses voisins, mieux portants, lui font courir; et si elle ne s'amende et se relève, elle devient leur proie. Mais, seul debout sur la terre et entouré de peuplades barbares qui devaient recevoir, du fond de l'Orient, une impulsion tardive, l'empire romain n'avait encore rien à craindre et ne relevait de personne; c'est pourquoi il étalait impunément sa vaste corruption à la face du ciel, comme un cadavre qui attendrait trop longtemps le fossoyeur.

On est tenté de se demander comment vivaient les honnêtes gens au milieu de cet affreux tumulte. Avaient-ils la force et le temps de respirer, et ne traînaient-ils point parmi des transes continuelles une misérable existence? Il ne faut pas trop se hâter de croire que le monde fût alors un enfer sevré de tout plaisir et vide de toute espérance. L'empire romain était rempli de toutes les richesses accumulées de la civilisation antique; le luxe et les arts brillaient partout; on menait dans quelques grandes capitales comme Rome, Antioche, Alexandrie, une vie aussi délicate et aussi élégante que peuvent la créer et l'entretenir les sociétés les plus polies; et après tout, lorsque l'homme distingué de ce temps-là, ayant la chance d'être oublié de Commode ou d'être inconnu à Héliogabale, retiré dans ces beaux jardins comme on savait les faire, entouré d'amis aimables, de manuscrits curieux ou de belles statues, avait ainsi passé quelque douce journée sans craindre la main brutale du centurion, il ne s'estimait point malheureux d'avoir vécu et ne maudissait pas trop les dieux d'avoir choisi ce moment pour lui donner l'existence. Peut-être même l'aurait-on surpris quelquefois à se féliciter de n'être pas né dans ces temps grossiers où Cincinnatus poussait sa charrue, où les habitants turbulents de la petite Rome, portant une botte de foin au bout de leur lance et chassant devant eux quelques maigres troupeaux, revenaient triompher en grande pompe de leurs voisins les Samnites.

XVIII

BOÈCE[1]

Boèce est aujourd'hui plus respecté que lu. La renommée qui entoure encore son nom n'est guère que l'écho affaibli des querelles ardentes qui s'élevèrent au moyen âge sur quelques passages de ses écrits, également invoqués à l'appui de deux systèmes opposés, et commentés dans les sens les plus divers par les plus fameux docteurs. Bien que tous les débats philosophiques portent au fond sur la même matière, la forme et la langue de ces discussions varient avec le temps, et l'on s'imagine souvent qu'on a renouvelé les questions elles-mêmes lorsqu'on a innové seulement sur la façon de les prendre et sur les moyens en usage pour les agiter. Mais chaque fois qu'une

1. *La Consolation philosophique de Boèce,* traduction nouvelle en prose et en vers, avec le texte en regard, accompagnée d'une introduction et de notes, par Louis Judicis de Mirandol. Paris, Hachette.

forme nouvelle de discussion philosophique fait son entrée dans le monde, la forme qu'elle remplace tombe dans un profond discrédit, comme à côté d'un chemin nouveau on voit la route ancienne couverte de broussailles et dédaignée du passant.

Il y a longtemps que la scolastique a cessé d'être le chemin des esprits en quête de la vérité, et les noms de ceux qui passaient jadis pour être sur ce chemin les meilleurs guides sont depuis longtemps enveloppés de ténèbres si épaisses, que l'érudition la plus patiente a parfois quelque peine à les dissiper[1]. Avec les noms de ces docteurs disparaissent dans la même obscurité leurs arguments favoris, leurs textes préférés, les écrits qu'ils appelaient le plus volontiers à leur aide. Boèce serait aujourd'hui oublié de tous s'il n'avait écrit que son *Commentaire sur l'introduction aux Catégories d'Aristote*, si goûté au moyen âge; mais il a laissé son livre de *la Consolation*, qui peut être goûté dans tous les temps.

Ce n'est point que ce beau livre réponde complétement à l'idée qu'on s'en fait d'ordinaire sur la foi de son titre et du peu qu'on sait de son auteur. On ne s'attend guère à trouver un traité assez subtil de métaphysique dans un livre écrit la tête sur l'échafaud pour ainsi dire, pendant l'intervalle écoulé entre une condamnation injuste et l'exécution de la sentence C'est pourtant la métaphysi-

1. Voyez l'intéressant recueil de recherches de ce genre publié récemment par M. Hauréau sous ce titre : *Singularités historiques et littéraires.*

que, et la plus déliée, qui domine dans *la Consolation;* mais il est juste d'ajouter que cette métaphysique y paraît surtout comme le fondement de la morale, comme le meilleur appui de celui qui a préféré le juste à l'utile et qui va payer de sa vie cette noble préférence. C'est en ce sens que la métaphysique qui établit l'existence de Dieu, la moralité des actions humaines et leurs conséquences nécessaires, devient pour un esprit élevé la plus ferme des consolations et que le titre de l'œuvre de Boèce est justifié.

Lue par toute la société lettrée au moyen âge, cette œuvre fut souvent commentée et souvent traduite. Alfred le Grand, le roi saxon d'Angleterre, la traduisit dans sa langue. Jean de Meung en fit une traduction française pour Philippe le Bel; de nombreuses traductions suivirent ce premier essai, et la dernière, celle de Colesse, est datée de 1771. Mais elle est fort imparfaite et aussi inexacte que le permettait en matière de traduction la méthode du siècle dernier. M. Judicis nous a donc rendu un véritable service en traduisant avec correction et avec élégance *la Consolation* de Boèce. Le nouveau traducteur a pensé avec raison qu'il esquiverait une partie importante et délicate de sa tâche et nous donnerait une idée très-incomplète du mouvement général de l'ouvrage, s'il traduisait en prose ces beaux fragments poétiques dont Boèce a semé son dialogue. Il a donc lutté franchement contre la poésie de Boèce et en a rendu avec bonheur les principales beautés. L'introduction étendue mise à la tête

de cette traduction nouvelle est fort bien faite, et l'on y discute avec clarté le petit nombre de questions que l'on peut s'adresser au sujet de la vie de Boèce et de ses écrits. Les notes nombreuses qui terminent le volume sont très-instructives dans leur concision, et, sans laisser rien à désirer au lecteur le plus exigeant, elles ne nous accablent point, comme il arrive trop souvent, sous le poids d'une érudition inutile. C'est donc un excellent travail, et dans lequel rien n'est négligé pour remettre Boèce en crédit auprès de nos contemporains.

Tout le monde sait à peu près ce qu'était Boèce et comment il périt. Né en Italie dans la seconde moitié du cinquième siècle, sujet des Barbares qui avaient conquis sa patrie et d'un grand homme qui essayait d'y fonder une monarchie durable, riche, considéré, influent, gendre de l'illustre Symmaque, Boèce fit partie du sénat romain et occupa près de Théodoric une situation brillante. Il n'était point le seul Romain dont la fortune irritât les Barbares et leur donnât lieu de se plaindre que les vaincus eussent pris le pas sur les vainqueurs; mais en Italie, comme en tout pays où la civilisation a été un moment accablée sous la force, on voyait la force elle-même, soucieuse d'achever et de consolider sa victoire, chercher à rétablir l'équilibre et à transiger avec l'intelligence. Pourtant ces réconciliations sont toujours difficiles, et il est bien rare que le retour de vie et d'espérance donné ainsi au vaincu ne dépasse pas bientôt les limites dans lesquelles on entendait le contenir et ne tende point plus ou moins

ouvertement à la dépossession du vainqueur. C'est ce qui arriva en Italie; il ne paraît point douteux que Boèce n'ait été accusé avec quelque fondement d'avoir travaillé à préparer le renversement des Goths et le rétablissement de la liberté romaine. Condamné lâchement à mort par ce même Sénat dont il avait voulu relever la puissance, et relégué à Pavie, Boèce y languit quelques mois, et l'on put croire que Théodoric avait l'intention de le laisser vivre; mais, vers la fin de l'année 525, il fut décapité. Quelques historiens ont pensé que le traité de *la Consolation*, écrit dans cet intervalle et porté sans doute à la connaissance du souverain, n'a pas été étranger à ce retour inattendu de sévérité.

Boèce était-il chrétien? On se le demande encore, et M. Judicis se prononce, comme M. Jourdain, pour la négative. Il nous semble que ce doute seul donne suffisamment à croire qu'il ne l'était pas ou du moins qu'il ne faisait point profession de la foi chrétienne. Au temps où Boèce écrivait, on concevrait difficilement que son christianisme déclaré n'eût laissé aucune trace dans ses ouvrages. Le traité de *la Consolation* surtout, consacré à établir la justice divine et l'existence d'une autre vie, ne pouvait laisser à ce point dans l'ombre le puissant secours que la foi chrétienne eût apporté à ces sublimes espérances; il paraît non moins improbable que le chrétien affligé d'une persécution injuste et menacé de mort n'ait pas une seule fois dans cet ouvrage élevé les yeux vers le divin modèle de la douleur la plus imméritée et de la

résignation la plus parfaite. D'un autre côté, il est incontestable qu'un esprit véritablement chrétien se fait jour dans cet ouvrage : on y compare l'homme dont les souvenirs sont obscurcis et qui veut rentrer dans la béatitude à un passant aviné qui cherche le chemin de sa maison; on y défend l'efficacité de la prière; on y parle sans cesse de la divine Providence; mais il n'est pas un de ces passages qui ne s'explique tout naturellement par les doctrines platoniciennes dont l'esprit de Boèce est si profondément imprégné et par la théorie des réminiscences qui a tant d'analogie avec le dogme de la chute, précédée d'une époque de perfection dont nous aurions gardé le vague souvenir. N'oublions point d'ailleurs qu'au temps où écrivait Boèce le christianisme était dans l'air, et qu'il n'était pas besoin d'être un chrétien déclaré pour être pénétré de son influence. Le traité de *la Consolation* est écrit à côté de l'Évangile et ne l'invoque point, mais il nous paraît tout éclairé de sa lumière.

Il y a dans le début et dans l'ordonnance de ce livre une certaine grandeur qui saisit l'esprit tout d'abord, et qui se soutient à travers la langueur de quelques discussions subtiles. La Philosophie, sous la forme d'une déesse, apparaît à Boèce, accablé de son infortune, et lui reproche le trouble de son cœur. Pourquoi est-il étonné de ses maux? N'est-ce point le propre des gens de bien et comme l'objet de leur vie que de déplaire aux méchants? Qu'est-ce qu'une sagesse et une patience qui finissent par se démentir et qui n'ont point le dernier mot dans

les événements de la vie? Faut-il donc imiter ce sage qui, s'étant vanté de tout supporter et ayant enduré assez vaillamment bon nombre d'injures, s'écria tout fier de lui : « Reconnaissez-vous à présent que je suis philosophe? » — « On l'aurait reconnu, lui répondit-on, si tu avais continué à te taire. »

La Philosophie veut que Boèce fasse jusqu'au bout meilleure contenance, et elle entreprend de le consoler. Elle entre alors avec lui dans un chemin connu de tous, et, pour lui élever le cœur, elle le force à lever les yeux sur l'ensemble de l'immense univers afin de mettre chaque chose à sa place et de donner leur vraie mesure aux incidents misérables desquels sont sorties toutes ses peines. Mais de l'accablement même de son esprit elle tire cette vérité, que le cœur de l'homme a soif de béatitude et qu'il la poursuit par tous les moyens. Ce grand vide du cœur, cette impuissance à le combler, ces égarements dans la recherche de ce qui lui manque, cette imperfection constante et douloureuse, tout cela ne prouve-t-il point que la félicité parfaite existe quelque part, et qu'aucune perfection ne pouvant être étrangère à Dieu, c'est en lui qu'est la suprême béatitude? Deux souverains biens qui différeraient l'un de l'autre ne pourraient coexister; car, s'ils étaient différents, ils seraient incomplets, puisque chacun d'eux serait dépourvu de ce qui constituerait l'autre. Or la béatitude et la divinité sont la même chose que le souverain bien, et par conséquent la suprême béatitude est la même chose que la suprême divi-

nité. Ce souverain bien est la fin de tous les êtres, et la Philosophie déclare l'aspiration au souverain bien identique à ce besoin de durer et à cet attachement presque insurmontable à la vie qui est le fond et la force de tout ce qui existe.

Mais le mal! s'écrie Boèce, qui l'expliquera si la vie et toutes les manifestations de la vie se confondent avec l'aspiration au souverain bien, si le besoin d'être et de durer n'est qu'une tendance à la perfection, qu'un mouvement tout divin vers la béatitude? On prévoyait aisément l'objection et l'on attendait la Philosophie à cette difficulté. C'est, en effet, un de ces fossés, connus de tout le monde, que tout système est condamné à franchir et ce n'est pas sans curiosité qu'on voit s'en approcher la déesse symbolique qui a entrepris de rendre courage à son interlocuteur en dissipant tous ses doutes. Elle tente de franchir ce fossé de plus d'une facon. Comme elle a établi que tout ce qui existe tend au souverain bien, elle soutient d'abord que tout ce qui s'écarte du bien cesse d'exister et que les méchants n'existent pas puisqu'ils renoncent à la fin commune de tous les êtres. Elle ajoute que le mal n'étant rien et les méchants ne pouvant faire que le mal, les méchants ne peuvent rien. Elle établit ensuite, avec les arguments de Platon, que l'impunité des méchants étant un mal ajouté à tout le mal qu'ils peuvent commettre, c'est pour eux un allégement que d'être punis de leurs fautes. La punition est un bien en elle-même et indépendamment de l'amélioration qu'elle peut intro-

duire dans l'âme du coupable; il est donc bon pour le coupable qu'il soit puni, même sans en devenir meilleur, puisqu'un certain bien est mêlé ainsi à son infortune. Il est aisé de reconnaître dans cette argumentation assez subtile une théorie de l'enfer et des peines éternelles, considérées comme un bien moral, alors même qu'elles ne peuvent contribuer à l'amendement du coupable; et en effet on entend la Philosophie déclarer un peu plus loin qu'il y a deux sortes de châtiments, les uns plus rigoureux, les autres tempérés par la clémence et ayant pour objet la purification des âmes; en un mot elle établit, sans les nommer, un enfer et un purgatoire. La puissance des méchants, qui indignait Boèce, est donc nulle; ils n'échappent point au châtiment, mais leur impunité ne serait pour eux qu'un malheur de plus, et ils ne sont jamais si cruellement punis que lorsqu'ils semblent ne l'être pas.

Toute la peine que la Philosophie s'est donnée jusqu'à ce moment n'a guère réussi, on le voit, qu'à esquisser une sorte d'organisation morale du mal dans le monde, une sorte de Code pénal pour les méchants; mais quant à l'existence même du mal, à sa présence ici-bas et au moyen de le concilier avec la bonté toute-puissante de Dieu, la Philosophie n'a encore rien dit. En un mot, le fossé n'est point franchi. C'est ce que Boèce ne tarde pas à sentir, et il demande encore une fois compte à la Philosophie du renversement apparent de l'ordre moral dans ce qui se voit tous les jours ici-bas. La Philosophie ima-

gine alors une certaine distinction entre la Providence et le Destin. « Au point de vue de sa divine intelligence, dit-elle, l'action de Dieu se nomme Providence; au point de vue des mouvements et des effets qu'elle produit, c'est ce que les anciens nommaient le Destin. » Le Destin est une certaine disposition nécessaire des choses variables, qui est l'instrument dont la Providence se sert pour gouverner en détail le monde. C'est le Destin qui exécute à diverses reprises dans le temps et dans l'espace le plan immuable et instantané de la Providence. Il semble, à ce début, que la Philosophie va charger le Destin du mal, ce qui n'en débarrasserait guère la Providence, puisque le Destin n'est, après tout, que son moyen d'action, son intermédiaire, son ministre. Mais la Philosophie ne cherche point ce faux-fuyant, et, après tant de détours, elle finit par affirmer tout simplement à Boèce qu'en dépit des arguments contraires le monde est parfaitement gouverné, que rien ne s'y accomplit en vue du mal, puisque les méchants ne se trompent que dans les moyens d'atteindre le souverain bien, que l'homme n'a pas l'esprit assez sain pour démêler la confusion apparente de la répartition des biens et des maux, ni même pour distinguer avec certitude les bons des méchants. L'homme ne peut donc pénétrer au fond des âmes, et tel qui paraît juste est jugé bien autrement par la Providence. Nous ne pouvons donc éclaircir la justice de ses arrêts ni le but véritable de ses coups; elle peut épurer les uns par les mêmes moyens qui punissent les autres; et il dépend de

nous, en ce qui nous touche, de voir dans les vicissitudes pénibles de la fortune une épreuve ou un châtiment.

Malgré l'incontestable élévation de toutes ces pensées, on voit que la question n'est point résolue, que le problème reste intact, et que la Philosophie évoquée par Boèce n'a pas expliqué plus clairement que celle qui a inspiré les plus beaux génies de notre race comment le mal, ou, si l'on veut, le manque de bien peuvent se concilier avec la puissance et la bonté sans limites d'un Créateur. Boèce aborde presque aussitôt un problème tout aussi redoutable, vers lequel le poussait d'ailleurs le cours même de cet entretien. La définition que la Philosophie a donnée du Destin exclut du monde le hasard. Le hasard n'existe donc pas, et la Philosophie explique dans les meilleurs termes par quelle illusion il nous paraît exister; elle définit excellemment le hasard : un événement qu'on n'a pas prévu, déterminé par un concours de causes étrangères à l'objet qu'on se propose[1]. Mais cet événement, qui est un hasard en ce qui nous touche, n'est nullement un hasard par rapport aux causes qui l'ont nécessairement produit. Un laboureur trouve un trésor dans son champ : c'est un hasard en apparence, parce que ni celui qui a enfoui le trésor, ni celui qui a labouré le champ n'avait en vue cette découverte; mais

1. Spinosa cherche à expliquer par un raisonnement analogue ce sentiment de notre libre arbitre que nous avons tous en nous, et qui n'est à ses yeux qu'une illusion : « Les hommes se croient libres, dit-il, parce qu'ils ont conscience de leurs actions, et non pas des causes qui les déterminent. » (*Éthique*, part. III, Scolie de la Prop., II.)

l'un ayant enfoui et l'autre ayant labouré, la découverte était inévitable. Elle est le résultat nécessaire d'une certaine combinaison de causes. Or, cette combinaison de causes avec leurs conséquences est l'œuvre même du Destin, ou, pour mieux dire et remonter plus haut, l'œuvre de la Providence, qui a embrassé de toute éternité et d'un seul regard tous les effets et toutes les causes. Mais s'il n'y a point de hasard, si tout est nécessaire, que devient la liberté de l'homme et que deviennent, par suite, la moralité de ses actions, la justice du châtiment et de la récompense et tout cet édifice moral que la Philosophie s'efforçait d'élever pour la consolation de Boèce? Ne semble-t-il pas que tout cet édifice s'écroule à ses yeux comme aux nôtres lorsqu'il dit avec angoisse à la Philosophie : « Il me paraît qu'il y a incompatibilité absolue entre la prescience universelle de Dieu et la liberté de l'homme? »

Voilà donc une difficulté nouvelle, un nouveau fossé non moins large que l'autre, et Boèce le mesure avec inquiétude. Il rejette avec dédain quelques planches qu'on a inventées pour le franchir, telles que le raisonnement de ces philosophes qui disent : « Un événement n'arrive pas parce que la Providence a prévu qu'il devait arriver; c'est parce qu'il doit arriver que la Providence en est instruite. » Boèce ne se payera pas de si faibles raisons. De quelque côté que vienne la nécessité, ce rapport nécessaire entre la prescience immuable de Dieu et les événements n'en met pas moins à néant la liberté de l'homme,

et d'ailleurs Boèce trouve absurde que des événements produits dans le temps soient la cause d'une prévision éternelle. Soit; ce raisonnement ne vaut rien, mais comment se tirer de cette impasse? Et si l'on ne s'en tire pas, que deviennent, se demande Boèce, non-seulement le mérite et le démérite, mais l'espérance et la prière? Après maintes subtilités, la Philosophie en arrive à la réponse sur laquelle elle compte le plus pour raffermir la confiance ébranlée de Boèce. Elle commence par établir qu'il ne faut pas confondre la vie divine avec la vie du monde, et que Dieu est éternel et immobile, tandis que le monde est perpétuel et changeant. Dieu étant éternel et la durée de la vie étant pour lui toujours actuelle, la connaissance qu'il a de toutes choses domine la succession des temps, les embrasse tous, et c'est moins une prévision de l'avenir que la perception d'un présent immuable. Dieu voit donc toutes choses dans son présent éternel de la même façon que les hommes voient certaines choses dans leur présent momentané. Or la connaissance que nous acquérons d'un fait actuel, accompli sous nos yeux, ne rend pas ce fait nécessaire. Donc la prescience divine n'altère en rien la nature des choses. Un événement à venir, considéré par rapport à la connaissance que Dieu en a, est nécessaire; mais, considéré dans sa propre nature, il est indépendant de toute contrainte. Dieu voit dans le présent les événements qui s'accomplissent plus tard en vertu du libre arbitre; relativement à cette intuition divine, ils sont nécessaires; mais considérés en

eux-mêmes, ils ne cessent pas d'être libres. Mais, dira Boèce, si je garde ma liberté et que je change de dessein, je ferai donc varier la science divine. Nullement, dit la Philosophie; elle ne varie pas, car elle prévoit et embrasse sans les subir toutes les variations de ta volonté. Dieu assiste donc à tout du haut de sa prescience; son regard éternel et toujours présent se rencontre avec nos actions à venir, qu'il récompense et punit selon leur mérite. Quant aux prières venant d'un cœur droit, elles ne peuvent être inefficaces.

Voilà, sous une forme abrégée, mais qui n'enlève rien à sa clarté, le fameux argument de Boèce pour concilier la puissance divine et la liberté de l'homme. Qu'il soit ingénieux, on ne peut le contester; mais qu'il concilie, en effet, les deux termes de ce redoutable problème, c'est ce qu'on ne peut admettre. Il sert plutôt à les séparer davantage et à cantonner plus distinctement, pour ainsi dire, Dieu dans la perception immuable d'un avenir présent pour lui comme le passé, et l'homme dans la liberté de ses actions successives; mais l'anneau qui doit rejoindre ces deux extrémités est encore à découvrir. Si l'avenir est aussi présent que le présent lui-même et que le passé à la prescience divine, il n'est pas moins immuable qu'eux et n'est ouvert à aucun de nos caprices; s'il n'est pas immuable, il ne peut être perçu comme le présent, et si la dernière variation de notre volonté est connue de toute éternité, c'est que les moindres oscillations de cette volonté sont aussi prévues que celles d'un pen-

dule, et partant non moins inévitables. L'argument de Boèce, qui insiste si finement sur la façon particulière de connaître propre à l'intelligence divine, ne sert qu'à enfoncer, pour ainsi dire, Dieu plus avant dans sa divinité et qu'à établir un plus grand abîme entre le mode suivant lequel il prévoit les actions humaines et le mode suivant lequel elles se produisent, c'est-à-dire entre sa prescience et notre liberté. Abîme salutaire d'ailleurs, car vouloir rapprocher ces deux termes plus que ne l'a fait Boèce, c'est vouloir que l'un des deux se brise sous le faible et impatient effort de notre raison.

On ne doit donc point se flatter de trouver dans *la Consolation* de Boèce une explication satisfaisante de la présence du mal dans l'univers ou de la liberté de l'homme se développant dans la prescience de Dieu. Bien qu'il ait donné un corps divin à sa philosophie, qu'il l'ait habillée en déesse et qu'il lui ait prêté dans tout le cours de cet écrit un noble et poétique langage, il n'a pu lui en faire dire plus long qu'il n'en savait lui-même, ni recevoir d'elle des enseignements plus profonds que ceux qu'il lui avait donnés. Il a donc mis dans cette bouche divine ce que la lecture des plus belles œuvres de la philosophie antique, fécondée par ses propres méditations, avait déposé dans son esprit et dans son cœur. Il lui a prêté plus d'un raisonnement subtil dans lequel les mots paraissent se mouvoir et s'accommoder plus aisément que les choses; mais il lui a fait dicter plus d'une page admirable sur le dédain de la fortune, sur l'agitation stérile des cœurs cor-

rompus, sur la moralité finale du drame étrange et scandaleux qui s'est joué de tout temps dans le monde. C'est là qu'est la véritable grandeur de cet écrit; il faut le mettre au rang de ceux qui déposent en l'honneur de l'humanité, puisqu'on y voit une âme à laquelle l'approche de la mort n'arrache aucune plainte vaine, aucun cri de terreur, mais seulement quelques nobles questions sur notre commune destinée et une parole de mépris pour la puissance injuste des méchants.

XIX

SAINT VINCENT DE PAUL [1]

I

Cet ouvrage se compose de quatre gros volumes; mais si l'auteur n'a pas poussé jusqu'à cinquante, c'est seulement par égard pour notre faiblesse, car sa méthode, rigoureusement suivie, devait le conduire à faire entrer dans l'histoire de saint Vincent de Paul l'histoire de l'univers. Ce monde a été de tout temps un vaste réseau dont les mailles peuvent s'attirer l'une l'autre, et tout ce qu'il contient de grand ou de petit est en rapport direct ou indirect avec tout le reste de la création. L'existence du plus humble d'entre nous touche donc à un nombre

1. *Saint Vincent de Paul, sa vie, son temps, ses œuvres, son influence,* par M. l'abbé Maynard, chanoine honoraire de Poitiers. 4 vol. in-8°. Paris, Ambroise Bray.

infini d'hommes et de choses, et il devient parfaitement impossible de la raconter si l'on prétend étudier, bien plus, épuiser tout ce qu'elle touche. Qu'est-ce donc lorsqu'il s'agit d'un homme dont l'ardente charité se répandait sur tant de peuples et sur tant de misères ! Son histoire se confond, si l'on veut, avec celle du monde : sa vie, écrite avec courage d'après cette méthode, pourrait remplacer tous les livres ou du moins les contenir tous. Le nouveau biographe de saint Vincent de Paul déborde à la fois dans le temps et dans l'espace, dans le passé et dans l'avenir. On lui crie involontairement : *Passez au déluge !* lorsqu'on le voit se diriger à grand'peine vers son sujet; et l'on ajouterait volontiers : *Restez-y !* lorsqu'on voit son empressement à en sortir.

Toutefois, nous sommes obligé de faire à l'auteur de ce livre un plus grave reproche : c'est d'avoir gâté par une intolérance excessive et par une injuste partialité une œuvre à laquelle une inspiration plus chrétienne aurait communiqué un grand charme pour l'esprit et une incontestable utilité pour les âmes. Il n'est point de lecture qui nous attire plus doucement et qui nous procure un plaisir plus solide que celle d'une œuvre d'édification religieuse. Nous nous souvenons d'avoir parlé ici même, il y a bien longtemps, du *Livre dès malades* laissé par le regrettable Ozanam, et de la *Vie de la Sœur Rosalie* avec une gratitude qui n'avait rien que de très-sincère; mais toute notre sympathie pour les écrits de ce genre se dissipe au moindre souffle d'intolérance. Entendons-nous

pourtant sur ce mot d'intolérance et ne laissons point, sur un sujet si délicat, la moindre place à l'équivoque. Il est pour chaque état, et particulièrement pour l'état ecclésiastique, une certaine intolérance si juste et si nécessaire qu'elle se confond avec la dignité personnelle et qu'elle ne saurait disparaître ni même s'amoindrir outre mesure sans quelque dommage pour l'honneur. Si l'on veut donner, comme cela se voit tous les jours, le nom d'intolérance à ce sentiment du devoir qui porte un prêtre à tout souffrir plutôt que d'abandonner en quelque chose les croyances ou les libertés de son Église, nous acceptons, nous honorons ce genre d'intolérance; et l'Église où il ferait défaut nous paraîtrait aussi près de sa ruine qu'un État dans lequel on ne verrait plus aucun exemple de fermeté civique. C'est ce genre d'intolérance qui a manqué à Gobel, lorsque, entre deux maîtres choisissant le plus fort, il a préféré aux lois de l'Église les applaudissements de la Convention nationale; ceux qui l'applaudissaient le méprisaient au fond du cœur, et, pour ratifier la juste condamnation qui pèse sur cette mémoire, il n'est pas besoin d'être bon catholique, il suffit d'être homme d'honneur et bon Français.

Nous n'aurons donc jamais la pensée de blâmer cette sainte intolérance qui durera autant que la noblesse du cœur subsistera parmi les hommes. Il est une autre intolérance qui vient de l'étroitesse de l'esprit, et qui, transportée dans les œuvres littéraires, amoindrit ou corrompt tout ce qu'elle touche. Il est naturel, par exemple, que

M. l'abbé Maynard condamne les doctrines protestantes : est-ce une raison suffisante pour insinuer à chaque page que le protestantisme et la débauche vont de compagnie, pour mettre sur le même rang l'hérésie, l'athéisme et le libertinage, pour approuver enfin les plus odieuses persécutions et pour les décorer du nom de *rigueurs salutaires*, formule officielle de tous les excès, mot de passe de toutes les tyrannies ? Nous n'exigeons pas de M. l'abbé Maynard qu'il adopte les doctrines jansénistes, ni même qu'il les comprenne parfaitement : la foi la plus ardente excuse-t-elle pourtant un historien qui ressuscite l'absurde et odieuse histoire du complot de Bourg-Fontaine ? Se figure-t-on les fondateurs du jansénisme réunis dans une assemblée mystérieuse où l'on agite, selon M. l'abbé Maynard, « l'horrible dessein d'abolir la religion chrétienne, sur les ruines de laquelle devait être établi le déisme... Quelques-uns des membres de l'assemblée, continue imperturbablement l'abbé Maynard, furent d'avis que l'entreprise était périlleuse et même impossible, et qu'on ne réussirait guère que par des moyens *insidieux et occultes* : en attaquant les sacrements les plus fréquentés des adultes, la pénitence et l'eucharistie, et cela encore *par voie détournée*, en en rendant la pratique inaccessible, en élevant la grâce à un tel degré d'importance et de nécessité qu'elle opérât toute seule et régnât sur les ruines du libre arbitre ou plutôt qu'une sorte de fatalité remplaçât la rédemption ; en discréditant les docteurs qui pourraient défendre les fidèles contre cette doctrine ; en

attaquant d'abord le pape, ensuite l'Eglise, pour *démolir enfin Eglise et christianisme, dont le déisme prendrait la place.* » — Voilà le jansénisme charitablement et surtout raisonnablement expliqué! Nous n'avons point la prétention d'entrer dans ces vieilles querelles, mais il n'est pas besoin d'y avoir pénétré fort avant pour reconnaître que s'il y eût jamais dans l'Église des hommes attachés au dogme de la chute originelle, et par conséquent à celui de la rédemption, convaincus de la divinité du Christ jusqu'à en être accablés, ce sont les jansénistes. Découvrir en eux de subtils conspirateurs déterminés à renverser l'Église par des détours si compliqués que l'abbé Maynard lui-même a peine à les suivre, transformer leur anéantissement devant la majesté divine et leur sainte terreur devant la présence réelle du Christ dans le sacrement de l'eucharistie en autant de feintes savantes, réglées d'avance dans un noir complot au profit du déisme, n'est-ce pas un des plus curieux exemples de ce que peut enfanter la rage théologique, *rabies theologica,* comme on disait jadis? Si de telles inventions ne sont plus que ridicules, elles étaient odieuses en un temps où le public n'était pas éloigné d'y croire. Arnauld lui-même se plaignait avec une indignation naïve du *roman diabolique* de Bourg-Fontaine. Hélas! il n'y a rien de diabolique dans ces excès de la sottise humaine surexcitée par l'intolérance.

Il ne faut pas s'attendre à trouver dans un théologien si impitoyable un politique trop clairvoyant ou trop cha-

ritable. Richelieu et Mazarin sont jugés dans ce livre avec toute la rigueur qu'ils méritent pour n'avoir point deviné au dix-septième siècle la politique à la mode parmi les docteurs catholiques du nôtre. Comment ces faibles génies n'ont-ils pas reconnu avec l'abbé Maynard, et après bien d'autres, que l'intérêt suprême de la France était alors de tendre la main à la maison d'Autriche et de se croiser avec elle contre les puissances protestantes de l'Europe? Comment ont-ils pu se prêter à des actes aussi immoraux, aussi funestes, aussi peu français surtout que le traité de Westphalie et la paix des Pyrénées? Il n'est pas surprenant d'ailleurs que le clergé ait sur ce point comme sur bien d'autres des lumières particulières, car M. l'abbé Maynard nous donne parfois à entendre qu'il faut se garder de confondre le clergé avec le reste de l'humanité; il écrit quelque part, en parlant des captifs enlevés par les corsaires algériens : « On les dépouillait de tout vêtement, *même les prêtres et les femmes.* » Et voilà comment on peut d'un seul mot, ingénieusement placé, enrichir notre espèce d'une sorte de troisième sexe plus respectable que les deux autres.

Nous sommes bien loin de saint Vincent de Paul, dont l'humilité touchante autant que l'infatigable charité se dégage, après tout, comme une vive lumière, du fatras érudit de ces quatre volumes. Une énergie aussi simple pour le bien, un penchant aussi fort, on serait tenté de dire aussi violent, à courir au secours de tous les genres de misères ont rarement paru parmi les hommes. Son

origine populaire et rustique, qu'il rappelait sans cesse à tout le monde, sa physionomie d'accord avec son origine, singulier mélange de finesse bienveillante et de vigueur presque grossière, nous aident à comprendre la sainte opiniâtreté et le bon sens exalté qu'il porta dans toutes ses créations charitables. C'était bien un paysan élevé par le christianisme au plus sublime détachement de lui-même et travaillant jusqu'à son dernier soupir au soulagement de ses semblables, comme il aurait travaillé à sa terre jusqu'à y tomber d'épuisement. Né pour l'action, étranger à tout calcul, emporté vers le bien, il conçut au jour le jour, selon les circonstances de sa vie, la plupart de ses œuvres, embrassant hardiment plus qu'il ne pouvait étreindre, comme s'il était assuré de l'aide de Dieu, et réussissant toujours, grâce à cette puissance admirable qu'une volonté suivie et sûre d'elle-même finit par acquérir au milieu du changement perpétuel de nos intérêts et de nos caprices.

Les hasards de sa vie ont suscité toutes ses entreprises; il ne se croyait nullement appelé à faire de grandes choses, s'exagérait volontiers sa faiblesse, et poussait l'humilité à ses dernières limites; mais, une fois ému par quelque grande misère, il ne pouvait plus lâcher prise qu'il n'eût trouvé quelque moyen de la secourir, et c'est dans l'invention de ses moyens, c'est dans l'art d'agiter pour le bien les hommes et les choses qu'il devenait admirable. Il est captif sur les côtes d'Afrique : le rachat et l'évangélisation des captifs l'occuperont aussitôt et jus-

qu'à son dernier jour; il est curé de campagne, et l'œuvre des Missions est née de son court passage parmi les populations rurales; il voit un enfant abandonné torturé par un mendiant: il l'emporte en pleurant dans son manteau, et aussitôt l'image de tous les enfants abandonnés s'empare de lui et ne le quitte plus jusqu'à ce qu'il leur ait assuré un asile. Cette impossibilité de se résigner au mal, cette hardiesse à le prendre sur-le-champ corps à corps en appelant tout le monde à son secours, ont fait de saint Vincent de Paul un des plus puissants instruments de charité qu'ait produits la religion chrétienne. La charité existe en effet dans le monde, mais dispersée dans les âmes, impuissante à rien fonder de grand, et produisant le plus souvent des résultats aussi passagers que le bon mouvement dont ils sont sortis. Un cœur comme celui de saint Vincent de Paul est un instrument merveilleux et doué d'une puissance d'attraction presque divine, qui concentre de toutes parts et qui fait durer ces mouvements charitables; de toutes ces gouttes d'eau qu'aurait bientôt dévorées le sol aride, il fait un fleuve qui emporte tout.

Cet homme qui, dans un temps de pénurie et de guerre civile, mania tant d'argent pour distribuer tant d'aumônes, dont la vénération populaire avait fait un grand personnage, qui était écouté de la reine et respecté de la cour, ne pouvait supporter ces marques d'honneur, et l'influence même dont il avait besoin pour bien faire devenait une source d'épreuves pour l'humilité la plus sin-

cère qui fut jamais. Il disait le plus souvent en parlant de lui : *Ce misérable*, et il accusait très-sérieusement sa propre indignité et ses fautes d'être la cause de tous les échecs qui pouvaient contrarier ses travaux charitables. Obligé, sur la fin de sa longue et laborieuse existence, d'accepter une voiture, il ne s'en servait qu'avec une extrême répugnance, et y faisait toujours monter quelque mendiant ou quelque pauvre malade pour en sanctifier l'usage. Ce que M. l'abbé Maynard cite de ses discours et de ses lettres respire une humilité si parfaite, et surtout si naturelle et si soutenue, qu'il serait bien difficile d'en détacher aucun exemple. C'est un abaissement volontaire qui paraît coûter si peu et qui se fait si peu remarquer, qu'il faut du temps pour en sentir toute la profondeur et toute la beauté. Il n'a jamais rien fait de bon; Dieu a tout fait sans lui et presque malgré lui; il est vrai qu'il n'attache guère plus d'importance aux efforts des autres et qu'il anéantit tout le monde avec lui devant la bonté divine. Dans ce touchant discours qu'il prononce à la première assemblée des Filles de la Charité, il se demande quel est l'auteur de cette création unique dans le monde : « J'y pensais encore aujourd'hui, dit-il, et je me disais : « Est-ce toi qui as pensé à faire une compagnie des Filles « de la Charité? Oh! nenni! Est-ce mademoiselle Le- « gras? Aussi peu. Et qui eût pu former ce dessein? « O mes filles, je n'y pensais pas, votre sœur servante « n'y pensait pas, aussi peu M. Portail; c'est donc Dieu « qui y pensait pour vous... » Et ainsi de tout le reste.

Il portait cette humilité jusqu'à la plus fine délicatesse dans les réprimandes qu'il était parfois obligé d'adresser à ses frères. Il dit un jour à un jeune séminariste, qui par sa tenue à l'église avait mérité quelque reproche : « N'avez-vous point remarqué quelque chose en moi qui vous ait scandalisé ? » Et sur la réponse négative du jeune homme : « Eh bien, mon cher frère, dit-il, voulez-vous que je vous dise quelque petite chose que j'ai observé en vous ?... » Quelques jours avant sa mort, un prêtre de Saint-Lazare, écrivant à un de ses amis, dit que M. Vincent était au plus mal et qu'on le perdrait bientôt. Puis, sans réfléchir à ce qu'il avait écrit, il porta, selon l'usage, sa lettre à son supérieur pour qu'il en prît lecture. Vincent le remercia humblement de l'avis qu'il lui avait ainsi donné, et ajouta aussitôt, par un de ces scrupules admirables dont le christianisme a le secret : « Peut-être avez-vous été scandalisé de ne point me voir faire pour ce prochain départ des préparatifs extraordinaires ; mais il y a dix-huit ans que je ne me suis point couché sans m'être mis en disposition de mourir la même nuit. »

D'une humilité si scrupuleuse pour les petites choses, il était d'une humilité héroïque dans les grandes épreuves, et l'on peut voir en lui, au même degré que chez les plus illustres des saints, ce renversement sublime des penchants les plus forts du cœur humain, qui est un des miracles de la vertu chrétienne. Victime d'une accusation déshonorante, il n'eut garde de se justifier, et lorsque justice lui fut rendue, il avait déjà savouré pendant long-

temps cette humiliation imméritée dont il rendait grâce à Dieu. Un jour une femme dont le fils n'avait pu devenir évêque à cause de la juste et inflexible opposition de Vincent, lui lança un tabouret à la tête. Il contint l'indignation du frère qui l'accompagnait, se retira avec lui, et lui dit seulement en essuyant le sang qui coulait de son visage : « N'est-ce pas une chose admirable de voir jusqu'où va la tendresse d'une mère pour son fils! »

C'est dans ces épreuves, c'est surtout dans sa vie de tous les jours et dans sa puissante activité charitable qu'il faut admirer Vincent de Paul. Pour tout le reste, c'est le plus simple des hommes : l'idée de le transformer en docteur de la foi et de l'opposer aux jansénistes comme un adversaire profond et redoutable est un des défauts de ce ridicule ouvrage. Il était naturel que Vincent suivît en ces matières l'opinion commune, ou mieux encore qu'il regardât les discussions de cette nature comme des raffinements inutiles sur la doctrine chrétienne, comme des distractions fatales à cette activité bienfaisante qui se confondait pour lui avec la religion. Il supprima donc péremptoirement le jansénisme dans sa compagnie et l'écarta de son mieux de ses alentours, mais sans être capable et sans se piquer d'entrer bien avant dans ces querelles. La Mère Angélique a parfaitement défini son rôle dans cette affaire, et lorsqu'elle se plaint doucement *de ce zèle sans science* qui a fait de M. Vincent un adversaire honnête et déclaré de Port-Royal, elle nous a mieux instruit là-dessus en une seule ligne que M. l'abbé Maynard en un

demi-volume. Il était d'ailleurs contraire à toute espèce de subtilité et prenait volontiers pour des subtilités tout ce qui dépassait la mesure commune. « On marche sûrement, aimait-il à dire, quand on ne s'écarte pas du chemin par où le gros des sages a passé. » Il ne goûtait aucune sorte de raffinement et disait qu'il fallait laisser dans l'oraison les considérations profondes à ces âmes tièdes, qui ont besoin de raisonnements pour aller au bien. Il comparait l'âme à une galère qui a des rames et des voiles : « A quoi bon, disait-il, agiter les rames quand le vent souffle et fait avancer nos cœurs? » Il disait encore à ce sujet, avec ce bon sens familier d'où lui sont venues, dans son langage comme dans sa conduite, tant d'inspirations heureuses : « A quoi bon battre la pierre à fusil quand le feu a pris? Et celui qui continuerait à la battre ayant allumé sa chandelle, ne serait-il point ridicule? » Et il avait raison s'il parlait ainsi pour lui-même, car jamais le cœur d'un homme n'a brûlé avec moins d'effort d'une plus vive flamme; elle lui venait, il est vrai, de ce foyer vivifiant que le christianisme a allumé au sein de l'humanité, et qui se ranime incessamment au milieu des tempêtes.

II

Bien que le christianisme naissant n'ait montré aucune inclination pour ce qu'on appelle aujourd'hui les moyens révolutionnaires et que le doux fondateur de la religion nouvelle ait dit à ceux qui voulaient le défendre : *Remettez le glaive dans le fourreau*, on a raison de considérer le christianisme comme la révolution la plus profonde, aussi bien que la plus étonnante, qui ait été accomplie sur la terre; mais c'est surtout dans la charité que le christianisme a réellement innové et qu'il a reculé, on peut le dire, dans le sens du bien et du beau, les limites de la nature humaine. Ce n'est point, comme le prétendent parfois quelques apologistes indiscrets de la religion chrétienne, que la civilisation antique n'ait point connu la charité, que tous les cœurs y fussent de fer, que les misères du pauvre et de l'esclave n'aient éveillé avant le christianisme aucune sympathie chez les heureux de ce monde et qu'avant lui il n'y ait eu aucun écho sur la terre pour les gémissements de l'humanité. De tout temps, grâce à Dieu, l'homme a été ému par les douleurs de l'homme; l'antiquité païenne, le judaïsme plus encore, en offrent mille preuves consolantes. De tout temps on a donné à ceux qui souffrent; mais c'est

seulement depuis le christianisme qu'on s'est donné soi-même.

Qui ne sent cette différence entre la charité antique et la charité chrétienne? qui peut refuser de comprendre à ce signe qu'il marche sous des cieux nouveaux et sur une terre nouvelle? Se donner soi-même, c'est-à-dire abjurer et pour toujours tout intérêt privé, toute passion personnelle, toute pensée même qui ne se rapporte point exclusivement à l'intérêt d'autrui, sortir de soi enfin pour ne plus vivre que dans les misères de ses semblables et être mort à tout le reste, voilà le miracle de la charité chrétienne tel que saint Vincent de Paul l'a accompli, après bien d'autres, tel qu'on le verra s'accomplir ici-bas tant qu'il restera des chrétiens dans le monde, c'est-à-dire tant que vivra notre race.

Doutez-vous que ce soit un miracle ou, si vous l'aimez mieux, que cela soit impossible en dehors du christianisme? Essayez d'accomplir cette œuvre en vous-mêmes par des motifs purement humains et avec les seules forces que vous trouverez en vous. Vous donnez aux pauvres comme tout le monde, et même, je le veux bien, plus que tout le monde; la vue de la misère excessive ou injuste vous fait monter les larmes aux yeux, et vous vous savez gré involontairement de cette émotion passagère. Vous donnez donc beaucoup et facilement; ce n'est point cela : essayez de vous donner vous-même. Essayez, je ne dis pas un jour, mais une heure, de chasser de votre cœur tout ce qui ne se rapporte point aux maux

d'autrui, et de votre esprit tout ce qui ne se rapporte point aux moyens de les soulager. Laissez de côté votre ambition, vos craintes, vos espérances, vos amours, vos haines, vos fantaisies élevées ou vulgaires, tout ce monde de pensées personnelles qui s'agitent en vous, actives, impérieuses, se pressant l'une l'autre comme les flots de la mer; laissez tout cela derrière vous comme une vaine dépouille, et avancez-vous comme un homme nouveau, ou plutôt comme un instrument de charité voué au service public, sorte de flamme vivante à laquelle viennent désormais s'éclairer et se chauffer les misérables. Le pouvez-vous? Vous avouerez, si vous êtes sincère, qu'il vous serait plus aisé de donner la moitié de votre fortune qu'une seule de vos pensées personnelles, que la plus petite parcelle de cette vie intime qui fait que vous vous sentez vivre, et que vous subsisterez plus aisément dénué de tout que privé de la jouissance de vous-même.

On jouit de soi-même en effet au milieu de la vie la plus pénible, au sein de la dernière misère. Le manœuvre qui travaille sous la rigueur du ciel songe au foyer qu'il retrouvera le soir, au salaire qu'il recevra le lendemain, au sort meilleur qu'il espère de jour en jour, à ses enfants qui l'attendent avec un sourire. Et ainsi du mendiant, du condamné, du proscrit, de tous les genres de misérables : ils songent à eux, ils se regardent vivre, ils jouissent d'eux-mêmes. Il n'est pas besoin que le fond de notre âme soit gai pour nous intéresser au delà de tout le reste; il n'est point nécessaire qu'il s'y glisse un

rayon de soleil pour que nos yeux ne puissent se détourner de ce spectacle intérieur. Qui sait même si notre âme, peuplée de tristes pensées, ne nous attire pas et ne nous retient pas davantage que lorsqu'elle est égayée par un essaim de pensées joyeuses? Tel d'entre nous qui pourrait dire adieu à ses plaisirs et jeter aux pieds du Christ, pour devenir un pur instrument de charité, toutes ses satisfactions d'orgueil, de vanité, d'amour, ne pourra se détacher de ses peines; arrivé à ce dernier terme, il sentira peut-être un lien qu'il ne peut rompre. Ah! mes chères douleurs! s'écriera-t-il, je vous aime trop pour vous quitter!

Voulez-vous comprendre, et faiblement encore, au prix de quel déchirement on rompt avec soi-même? Figurez-vous que vous avez perdu par la mort ou autrement votre ami le plus cher, celui qui était le confident de votre vie et comme le témoin de toutes vos pensées. C'était avec lui un épanchement presque continuel; vous le consultiez en tout, ou plutôt, sans le consulter, vous sentiez le besoin de tout lui dire. Vous en étiez venu à ce point que les choses n'avaient pour vous d'intérêt ou pour mieux dire d'existence et de réalité, que si vous pouviez les rattacher à lui de quelque manière, et ce qui ne pouvait le toucher en rien vous devenait bientôt étranger. Voilà qu'il vous est enlevé, et rien ne peut combler le vide affreux qu'il vous laisse. Vous vous surprenez à lui parler vingt fois le jour; vous vous mettez presque en chemin pour lui communiquer telle pensée,

pour le consulter sur telle affaire, et vous vous arrêtez brusquement, vous souvenant amèrement que vous avez perdu cet autre vous-même.

Qu'est-ce donc pourtant, à côté du vrai *soi-même*, de ce petit personnage intérieur qui, non pas depuis quelques années, mais depuis notre naissance ou du moins depuis le premier éveil de notre raison, nous a tendu la main et a commencé avec nous cet incessant dialogue que tout le bruit du dehors ne peut nous empêcher d'écouter? Il conseille, il approuve, il blâme, il rit, il nous raille, il nous gronde, il pleure avec nous; il ne se tait jamais, et quoi qu'il dise, comme il parle sans cesse de nous, il nous intéresse toujours. C'est ce compagnon si cher qu'il faut chasser ou, ce qui revient au même, réduire à ne plus nous parler que des autres, à ne plus nous entretenir que des misères d'autrui. Mais comment le chasser? il nous suit jusque dans le cloître; il nous parle au pied de l'autel, et là même c'est de nous qu'il nous parle encore. Il est vrai qu'il s'accommode à notre humeur, qu'il se déguise, si l'on veut, en saint personnage et que notre salut devient l'unique sujet de ses discours. Mais notre salut, c'est nous-mêmes; notre bonheur futur comme naguère notre bonheur présent est le fond de cet éternel dialogue, et qu'il nous parle du ciel ou de la terre, il nous entretient toujours de la grande question personnelle : il traite avec nous des moyens de nous rendre heureux. La charité ne souffre point ces déguisements, elle ne se contente point de ce demi-

sacrifice; elle poursuit jusque dans l'oraison cet opiniâtre discoureur et le renverse dans ce dernier asile. Quelle grande parole que ce simple article du règlement des Filles de la Charité : « Elles se souviendront qu'il faut toujours préférer à leurs pratiques de dévotion le service des pauvres, se représentant qu'en ce faisant elles quittent Dieu pour Dieu. » Sublime délicatesse du langage chrétien! Quitter la prière pour les pauvres, c'est faire bien plus que de quitter Dieu pour Dieu, c'est se quitter pour les autres.

Voir Dieu dans les pauvres n'en est pas moins une des grandes sources de la charité chrétienne. D'après les propres paroles du Christ, c'est lui que nous avons vêtu et nourri toutes les fois que nous avons secouru un de nos frères. Mais le christianisme veut que nous sachions en même temps que ce que nous donnons est de nul prix, que nous séparer des biens terrestres au profit des pauvres, c'est moins accomplir un sacrifice qu'assurer notre délivrance, et la charité puise dans cette conviction des forces nouvelles. Voulez-vous savoir, nous dit encore le christianisme, le peu de cas que Dieu fait des biens et des grandeurs du monde? voyez à qui il les a donnés. La charité chrétienne donne à pleines mains ce qu'elle a et dédaigne ce qu'elle donne; si elle paraît attacher parfois quelque prix à tous ces biens, c'est seulement parce qu'elle peut les répandre; et lorsqu'elle les perd elle se réjouit de cette perte même, s'il lui est permis d'y voir une épreuve envoyée par la volonté di-

vine. Saint Vincent de Paul, écrivant à quelqu'un qu'il acceptait avec joie une épreuve de ce genre infligée à sa maison, ajoutait avec cette simplicité profonde qui lui était naturelle : « Cela semblerait un paradoxe à qui ne serait pas versé comme vous, monsieur, aux affaires du ciel. » Les affaires du ciel ! voilà la grande, l'unique affaire de la charité chrétienne. C'est pourquoi, les yeux levés au ciel, elle sourit lorsqu'on lui parle de détachement et de sacrifices au sujet de nos biens misérables. Elle dirait volontiers, comme les habitants d'Eldorado aux voyageurs qu'ils chargeaient d'or et de diamants : « Eh quoi ! nous estimez-vous généreux parce que nous vous donnons les pierres et la boue de nos chemins ? »

Vous trouverez un raisonnement ou plutôt une croyance analogue au fond du détachement de soi-même, merveille autrement admirable que le détachement des biens de la terre. Se quitter soi-même : effort impossible pour le stoïcien qui s'estime et qui fait de sa propre estime la plus pure récompense aussi bien que le fondement le plus solide de sa vertu. Tout au contraire, le saint se quitte volontiers lui-même parce qu'il croit fermement à la perversité originelle de sa nature et que plus il fait d'efforts vers le bien, plus il sent le néant de ces efforts, plus il arrive à voir clairement en lui un abîme de corruption et de péché. Est-ce donc un grand sacrifice que de se détourner de ce *misérable,* comme saint Vincent de Paul s'appelait incessamment lui-même, pour tenir ses yeux attachés sur les maux d'autrui et ses

mains occupées au service de Dieu dans les pauvres? La récompense qui est ménagée à cette humilité persévérante, c'est d'approcher de la perfection sans en avoir conscience, c'est de devenir, à force de s'être méprisé, digne de l'admiration de toute la terre. Il n'est pas rare dans le monde que ce soit l'homme le plus humble qui porte le plus loin le respect de soi-même et que l'homme le plus modeste soit au fond soutenu par le plus noble orgueil; le christianisme pousse jusqu'au miracle de tels contrastes : il nous montre des saints qui se sont crus fermement et toujours les esclaves du démon, et qui, par cela même, ont vécu comme des anges.

Voilà le vrai miracle de la vie de Vincent de Paul, et, pour le mettre au rang des saints, qu'était-il besoin d'en chercher d'autres? On crut cependant à Rome devoir remplir cette formalité. On ouvrit des enquêtes, on entendit des témoins, on dressa des procès-verbaux. Il ne suffit pas à Vincent de Paul, pour mériter le titre de saint, d'avoir transformé en lui la nature humaine et de lui avoir fait produire chez les autres, par une contagion bienfaisante, d'admirables fruits de charité. Il fallut prouver que ce pauvre homme, qui ne s'en doutait guère, que ce sublime *misérable*, insatiable d'humilité, avait renversé les lois physiques de la nature, qu'il avait possédé à son insu un pouvoir surnaturel, et que cette pincée de cendres qu'il laissait derrière lui, et qui ne lui était rien, conservait ce pouvoir après sa mort. Mais comme il avait vécu en pleine lumière et au beau milieu

du monde civilisé, on ne put attacher à son nom que des prodiges bien mesquins à côté du grand et continuel prodige de sa vie chrétienne. On prouva qu'après cinquante-deux ans son corps n'était pas atteint par la corruption : puisse son souvenir aimé des peuples demeurer incorruptible ! On prouva que l'attouchement de ses restes guérissait des hydropiques, des boiteux, soulageait des hernies et faisait passer la fièvre : puisse son nom glorieux continuer à servir de drapeau à ceux qui veulent soulager les misérables ! On prouva qu'en se peignant avec son peigne, on se délivrait du mal de tête : puisse sa main bienfaisante s'étendre invisible sur nos fronts et y faire germer de bonnes pensées ! On se disputa, on se déroba les débris de son corps enchâssés dans l'or et dans l'argent ; on les emporta, on les cacha comme autant d'instruments de guérisons miraculeuses : puisse-t-on s'arracher ses bons exemples et s'en disputer l'imitation ! On promena par les champs des morceaux de son cœur pour faire tomber de la pluie : puisse-t-il avoir laissé ici-bas le secret d'ouvrir, à son exemple, le cœur des heureux de la terre et d'en faire tomber sur les pauvres une rosée de charité ! Enfin, un torrent de légendes plus ou moins fabuleuses s'est déchaîné sur sa tombe : puisse sa pure mémoire survivre à toutes les superstitions !

Elle leur survivra tout aussi bien que le christianisme survivra à toutes ces misères. A quoi bon y attacher nos yeux ? Il en est de nos jours de plus criantes et de plus

profondes; laissons aux gens d'esprit du dernier siècle et aux sots du nôtre cet étroit et facile plaisir. Regardons plutôt ces créations admirables et impérissables qui sont sorties d'une humble main pour rester modestement debout parmi tant de vaines ruines. Au milieu de ce tumulte continuel de nos révolutions et de nos guerres, au milieu de ce flot d'injustices qui paraît parfois tout couvrir et de ces mensonges discordants qui nous déchirent l'oreille, nous entendons monter doucement vers le ciel ce faible et incessant murmure des Filles de la Charité qui suivent, comme à leur premier jour, leur petit sentier, sans exiger beaucoup de place, allant de l'autel à l'hôpital, de l'hôpital au champ de bataille, quittant Dieu pour Dieu, et cherchant, pour en panser les plaies, les membres sanglants du Christ par tout l'univers. Qu'importe donc que le christianisme roule un peu de limon parmi ses eaux chargées d'or! Il y a place pour tout sur ce vaste fleuve, et à côté du procès-verbal de tant de merveilles qui réjouit les esprits simples, flotte ce règlement des Filles de la Charité qui va droit à tous les cœurs. Si tout ce qui nous entoure était anéanti et que ce bout de papier survécût seul, il suffirait pour que l'on pût dire de notre pauvre monde : Le souffle de Dieu y a passé.

XX

MADAME SWETCHINE [1]

Si la place que nous occupions dans ce monde peut être mesurée au vide que nous laissons dans le cœur de ceux qui nous ont connu et aux regrets qui nous accompagnent, il suffit d'ouvrir ce livre pour sentir que celle qui revit dans ces pages touchantes était loin d'être une personne ordinaire. On voit inscrits sur ce pieux monument élevé à sa mémoire quelques noms qui comptent parmi les plus célèbres et les plus respectés de ce temps-ci, et, ce qui vaut mieux encore, on voit tous ces esprits, diversement distingués, associés dans une commune et profonde douleur. C'est que du milieu d'eux une âme s'est envolée qui les ravissait tous par l'aimable no-

1. *Madame Swetchine, sa vie et ses œuvres,* publiées par le comte de Falloux, de l'Académie française. 2 vol. in-8°. Paris, Auguste Vaton et Didier.

blesse de ses pensées et par le constant exemple des plus douces vertus. Pour comprendre cependant tout ce qu'ils ont perdu et tout ce qu'elle valait, il faut lire ce simple et attachant récit où, le plus souvent, elle prend elle-même la parole sans se douter le moins du monde que l'écho de sa voix dût lui survivre. On voit alors se dégager peu à peu de ces pages émues l'image d'une personne charmante, née bien loin de nos frontières, mais Française par les sentiments et par la langue, devenue catholique par la réflexion et par l'étude, mais libérale dans toutes ses pensées sous le joug léger de la foi, ayant reporté vers Dieu tout son amour, mais remplie d'une ardente et discrète charité pour les hommes, tendre à ses amis, occupée d'eux toujours bien plus que d'elle-même au milieu des plus vives douleurs, doucement résignée devant la mort. Les écrits qu'elle a involontairement laissés sont dignes d'elle et rendent témoignage de la rare distinction de son esprit; sa vie vaut mieux encore : elle ne pouvait faire un pas sans montrer à découvert tout son cœur.

Gracieuse plutôt que jolie, élevée auprès de l'impératrice Marie dans une cour agitée et attristée par les caprices de Paul Ier, Sophie Soymonof fut mariée dès l'âge de dix-sept ans au général Swetchine, qui en avait quarante-deux. Ces chiffres seuls ont une certaine éloquence et nous aident à comprendre comment cette belle âme, fortement attachée à son devoir, fut bientôt conduite à élever vers Dieu toutes ses pensées. Ce n'est point que

ce devoir eût rien de pénible. Le général Swetchine méritait et inspirait à sa femme la plus sincère affection. Il reçut d'elle jusqu'à l'âge de quatre-vingt-douze ans les témoignages les plus tendres d'attachement et de respect. Lorsqu'il fut frappé d'une disgrâce en 1834, elle courut, au milieu de l'hiver et au péril de sa vie, de Paris à Saint-Pétersbourg pour obtenir la révocation de cette injuste sentence; et lorsque seize ans plus tard il s'éteignit doucement près d'elle, on put juger à sa douleur la place que cet homme excellent avait occupée dans sa vie, sans la remplir tout entière.

Le spectacle de la cour de Paul Ier, cette agitation constante et stérile, ces élévations sans cause suivies d'une prompte disgrâce, l'arrivée de ces émigrés français qui venaient rendre témoignage à Saint-Pétersbourg du néant des grandeurs humaines, tout portait l'esprit curieux et le cœur juste de madame Swetchine à chercher dans la vérité religieuse l'explication la plus acceptable des accidents de la vie et le meilleur remède à ses afflictions. La ferme honnêteté de son mari ne le mit pas lui-même à l'abri des caprices de l'empereur. Un matin il fut nommé sénateur, le soir même il était destitué; il en était ainsi de toute chose, et les affaires étaient conduites comme étaient traitées les personnes. De là cette caricature si méritée où le czar était représenté portant d'un côté du visage *ordre*, de l'autre côté *contre-ordre*, et sur le front *désordre*. C'était l'histoire du règne.

La société des émigrés français et la lecture des philo-

sophes eurent bientôt familiarisé madame Swetchine avec ces questions éternelles qui s'imposent à notre esprit aussitôt qu'il s'élève et que le train ordinaire du monde et les événements de chaque jour ne suffisent plus à l'occuper; mais la société du comte de Maistre, qu'elle écoutait volontiers et dont elle recueillait par écrit les plus vives pensées, contribua sans doute plus que tout le reste à déterminer sa conversion. « Les Turcs enferment les femmes, dit-il un jour, et ils ont raison; il faut aux femmes les quatre murs ou les quatre évangélistes. » Madame Swetchine n'avait absolument besoin ni des uns ni des autres; quelque chose lui manquait cependant, et elle se mit en chemin pour l'Évangile.

Elle prit une route difficile, peu fréquentée par les femmes, et dont le comte de Maistre s'efforça de son mieux de la détourner. Elle se jeta dans les livres et, résolue de faire un choix libre et raisonnable entre l'Église grecque et l'Église romaine, elle alla s'enfermer à la campagne au milieu d'une bibliothèque théologique, qu'elle entreprit de lire et d'annoter avec un rare courage. « Jamais, madame, lui écrivait spirituellement de Maistre, vous n'arriverez par le chemin que vous avez pris; vous vous écraserez de fatigue; vous gémirez, mais sans onction et sans consolation; vous serez en proie à je ne sais quelle *rage sèche* qui rongera l'une après l'autre toutes les fibres de votre cœur sans pouvoir jamais vous débarrasser ni de votre conscience ni de votre orgueil. Vous lisez maintenant Fleury, condamné par le souverain pontife, pour

savoir à quoi vous en tenir sur le souverain pontife; c'est fort bien fait. Mais quand vous aurez achevé, je vous conseille de lire la réfutation de Fleury par le docteur Marchetti; ensuite vous lirez Fébronius contre le siége de Rome et d'abord après l'anti-Fébronius de l'abbé Zaccharia. Il n'y en a que huit volumes in-octavo, ce n'est pas une affaire; puis, madame, vous apprendrez le grec pour savoir précisément ce que signifie cette fameuse hégémonie, etc..... » Rousseau avait déjà dit avec plus d'éloquence: «..... Quoi! toujours des témoignages humains! toujours des hommes qui me rapportent ce que d'autres hommes ont rapporté! Que d'hommes entre Dieu et moi! Voyons toutefois, examinons, comparons, vérifions. Oh! si Dieu eût daigné me dispenser de tout ce travail, l'en aurais-je servi de moins bon cœur? » Madame Swetchine était décidée à examiner, à comparer, à vérifier. Rousseau n'y pouvait rien, ni M. de Maistre lui-même, qui avait si bien dit quelque part : « Il suffirait d'enfermer un désir russe sous une place forte pour la faire sauter. » Madame Swetchine était Russe en ce point; elle se cloîtra donc dans cette bibliothèque, lut et écrivit un nombre infini de pages, et sortit de là bonne catholique.

Si l'on veut y réfléchir, on sentira bien vite que le changement n'était pas si considérable qu'il en avait l'air, et que le jour même où elle avait résolu de chercher les moyens de se convertir, elle était convertie. C'est surtout en matière de conversion qu'il est permis de dire que tout chemin mène à Rome. Le chemin que vous avez choisi importe

peu; c'est choisir un chemin quelconque avec le désir d'arriver qui est l'acte décisif et la conversion véritable. Pascal assure qu'il suffit de prendre de l'eau bénite et de s'agenouiller; madame Swetchine n'avait guère fait autre chose en croyant faire bien davantage; qu'avait-elle trouvé derrière les in-folio de sa poudreuse bibliothèque, sinon le résultat et la récompense de ce désir de croire que d'autres peuvent trouver d'un seul coup au fond du bénitier de Pascal? Il est bien remarquable d'ailleurs que tout ce travail, qui fait grand honneur à la volonté et à l'indépendance de caractère de madame Swetchine, n'ait point laissé dans ce charmant esprit la moindre trace d'orgueil ni de pédantisme. Ni ses lettres, ni ses petits traités ne sentent la théologienne, et ce qu'elle a obstinément cherché avec son intelligence, elle l'exprime doucement avec son cœur.

Ce fut en 1816, un an après cette conversion, que madame Swetchine fit à Paris un premier séjour qui a suffi pour lui donner pleinement droit de cité parmi nous. Entourée et recherchée aussitôt par les personnes les plus distinguées de ce temps-là, elle se lia d'une amitié particulière avec la duchesse de Duras. Nous devons à cette intimité quelques fragments d'une correspondance aussi élevée qu'affectueuse, triste le plus souvent et touchante parfois jusqu'à l'éloquence.

« Je vous ai montré, écrit un jour la duchesse de Duras à madame Swetchine, les lettres de ma pauvre amie ***; vous avez admiré avec moi la supériorité de son esprit, l'élévation de ses sentiments, et cette

délicatesse, cette fierté blessée qui depuis longtemps empoisonnait sa vie, car il n'y a pas de situation plus cruelle, selon moi, que de valoir mieux que sa conduite. On se juge avec tant de sévérité, et pourtant l'abaissement est si pénible! Et quand on a réuni tout ce que la beauté, la grâce, l'esprit, l'élégance peuvent inspirer d'admiration, qu'on a joui de cette admiration et qu'on sent qu'on vous la dispute, quelles affreuses réflexions ne doit-on pas faire! Et puis il faut joindre à cela des sentiments blessés ou point compris, enfin ce malaise d'un cœur mal avec lui-même et cependant trop haut pour exiger. Enfin, chère amie, tout l'ensemble de cette situation a produit ce que cela devait produire; sa tête s'est égarée, son imagination s'est frappée et elle a perdu la raison... Elle croit toujours qu'elle va mourir la nuit qui va suivre, mais elle dit qu'elle est heureuse. Elle m'a chargé de la justifier après sa mort, de dire qu'elle ne méritait point l'abandon où on l'a laissée, enfin des choses où l'on retrouvait, à travers sa folie, les pensées que je savais lui être trop habituelles. Cela est déchirant. On voit dans cet état, où l'on ne déguise rien, combien son âme était douce et combien elle a dû souffrir. Pardon, vous ne l'avez jamais vue, mais vous la connaissez, et je suis si occupée de cette pauvre amie qu'il fallait que je vous dise d'abord tout cela. Hélas! qu'a-t-elle fait, comme elle le disait hier dans sa folie, pour être traitée ainsi [1]?... »

Celle qui recevait de semblables lettres était digne de les comprendre; elle avait pris rang dans la société parisienne, et son absence paraissait déjà une sorte d'épreuve pour ses amis. Elle ne s'établit toutefois définitivement à Paris qu'après un voyage en Italie pendant lequel elle se sentit déjà toute Française, aux regrets que lui laissait la France. Elle disait volontiers :

> Plus je vis l'étranger, plus j'aimai ma patrie,

et c'était de sa seconde patrie qu'elle entendait parler.

1. M. Sainte-Beuve a rappelé cette belle page et a dit le nom de l'amie de la duchesse de Duras dans une de ses notes si curieuses de son grand et intéressant travail sur la vie, les œuvres et les amis de Chateaubriand.

L'Italie ne pouvait manquer cependant d'émouvoir fortement cet esprit distingué. Madame Swetchine rend ses vives impressions à sa manière, et l'on ne peut découvrir rien de banal dans les lettres et dans le journal où est conservé le souvenir de ce beau voyage. Rome surtout lui saisit le cœur par ses ruines, par sa majesté, par sa tristesse, et elle y demeura assez de temps pour être un instant gagnée par cette envie d'y rester toujours qu'ont éprouvé à divers degrés tous les visiteurs intelligents de la ville éternelle. Ses notes sur la physionomie des grandes villes de l'Italie, sur leurs monuments, sur leurs tableaux, sont remplies de remarques fines et profondes; mais on voit que l'histoire et la religion l'occupent plus sérieusement que les arts. Un jour qu'elle avait visité un couvent de carmélites, elle écrit cette page :

« L'aspect de ces retraites religieuses conduit à un rapprochement singulier entre les dispositions de leurs parties matérielles et les idées des anciens. Quoiqu'on puisse être assez étonné d'avoir à rappeler les anciens Romains à l'occasion de pauvres religieuses, il est certain que leurs habitations sont calculées sur le plan des institutions antiques. Ainsi, chez les anciens, l'individu était sacrifié à la société. Tout ce qui servait à l'usage des particuliers était exigu, resserré, pauvre, mesquin, tandis que la magnificence et le luxe se montraient dans tous les monuments publics. C'est ainsi que la maison du citoyen, même le plus opulent, était en disproportion complète avec les édifices environnants, et que dans cette maison déjà si resserrée, il n'occupait la plupart du temps qu'un recoin privé d'espace, d'air et de lumière, afin de donner à l'*atrium*, au *triclinium* plus d'étendue. L'instinct social l'emportant chez eux sur le bien-être personnel, tout était pour tous, rien pour un seul; le temple des dieux, la basilique, l'arc de triomphe flattaient la gloire nationale, et l'on ne songeait qu'à elle. Il y avait quelque chose de grand en cela, et le christianisme est venu le réclamer, le consacrer, comme il

l'a fait pour tout ce qu'il a pu trouver de vérité et de vertu sur la terre. Ainsi, dans la vie monastique, toutes les réductions de la pauvreté évangélique sont pour la religieuse et tout le luxe pour la communauté. Pour la religieuse, l'habit de bure, la maigre pitance, la couche dure, une cellule qui dépasse à peine la place que prendra son tombeau; pour la communauté, les vastes et salubres proportions des réfectoires, des cloîtres, des jardins, et par-dessus tout les magnificences du temple du Seigneur. »

Revenue à Paris, et définivement établie rue Saint-Dominique, madame Swetchine eut presque aussitôt ce qui est l'ambition de bien des femmes, et ce qui s'organisa autour d'elle sans qu'elle le voulût et sans même qu'elle y prît garde : elle eut un salon. Ce n'était point un cénacle ni une coterie, encore moins une réunion disparate ou banale; c'etait un vrai salon où dominaient sans intolérance et sans exclusion l'esprit chrétien et l'esprit libéral dont cette aimable personne était animée. Nommer les hôtes les plus assidus de son agréable retraite, ce serait nommer tous ceux qui ne peuvent se consoler de l'avoir perdue; mais si les hommes les plus distingués aimaient infiniment à la voir et à l'entendre, les femmes trouvaient en elle une amie, une sage confidente, une sorte de sœur de charité pour ces plaies cachées que laisse le monde et qu'il ne trouve point le temps de soigner, alors même qu'il s'entendrait à les guérir. Elle montrait à tous une inépuisable patience. « Que voulez-vous! disait-elle en parlant d'une personne presque célèbre à force d'être importune et qui mettait tout le monde en fuite lorsqu'elle entrait dans un salon; que voulez-vous! tout le

monde s'en gare; elle n'est pas heureuse et elle n'a que moi! »

Elle prit plaisir, au milieu de ses devoirs du monde et de son ardeur de charité, à surveiller l'éducation d'une des filles de madame de Nesselrode, et sa correspondance avec la mère de la jeune et aimable Hélène est une source d'enseignements et d'exemples précieuse à toutes les mères. Mais la charité pratique l'occupait avant tout le reste, et comme, de peur d'être découverte, elle avait choisi pour ses bonnes œuvres un autre quartier que le sien, on ne surprit qu'après sa mort tout le bien qu'elle avait fait. Une affliction, une joie, tout lui était prétexte à s'imposer de ce côté de nouveaux devoirs, et elle donnait aux nouvelles misères qu'elle entreprenait de secourir un nom de circonstance qui pût lui rappeler à elle-même l'origine de cette adoption charitable. Elle appella *ma sœur* un ménage qu'elle avait adopté un jour qu'après une longue inquiétude elle avait reçu des nouvelles de la princesse Gagarin, et elle baptisa *la paix* d'autres malheureux adoptés le jour où cessa entre la France et la Russie cette lutte sanglante qui avait pour elle toute la tristesse d'une guerre civile.

Fixée pour toujours au milieu de nous, mêlée involontairement à nos affaires, entourée d'hommes distingués de tous les partis, recevant avec un égal empressement les vaincus de tous les régimes, madame Swetchine était devenue si naturellement et si complétement Française, que si on lui disait par hasard, pour soutenir quelque

opinion contre elle : « Vous ne pouvez pas sentir ça comme nous, vous êtes étrangère, » cet injuste reproche lui faisait venir les larmes aux yeux. Nos destinées étaient donc les siennes, et elle partageait ardemment nos déceptions et nos espérances ; mais elle portait dans nos tristes débats une invincible douceur, et l'on peut penser qu'elle réclamait plutôt sa part dans nos épreuves qu'elle ne prenait parti dans nos querelles. Nous avons dit qu'elle était avant tout catholique et libérale. L'*Avenir*, né sous ses yeux, eut toutes ses sympathies ; lorsque cependant le plus logique et le plus emporté de ses fondateurs voulut arracher à la cour de Rome sa propre sentence en laissant trop entrevoir qu'il la braverait, madame Swetchine, effrayée et émue, pressa ses amis de se soumettre, et ces passages de sa correspondance avec M. de Montalembert et avec M. Lacordaire sont de la plus pénétrante éloquence.

Toutefois ses lettres rapides pendant la révolution de Février nous touchent de plus près encore. Elle fut d'abord stupéfaite et presque heureuse du calme apparent qui s'établit après cette grande secousse, et elle disait avec M. de Chateaubriand : « C'est étonnant, le feu est partout et rien ne brûle. » Pourtant, avec un bon sens exquis, elle faisait honneur de ce calme passager à cette douceur de mœurs et à cet instinct chevaleresque qui tiennent lieu parmi nous pour un temps, mais non pas pour longtemps, de l'idée du devoir ou de la morale chrétienne. « Ce qui nous protége jusqu'ici, écrivait-elle excellem-

ment, c'est un instinct d'honnêteté et de délicatesse indéfinissable, car pour la masse cet instinct n'a pas le devoir pour racine, ni aucune morale positive pour sanction... Une chose particulière encore à ce temps-ci, c'est qu'il n'y a pas trace parmi le peuple de cette grossièreté si rebutante dans les souvenirs laissés par la république de 93. » Qui ne devine les cruelles émotions que les journées de juin firent éprouver à cette généreuse nature? Le deuil une fois passé, elle juge avec sa finesse ordinaire la situation de la France et les candidats au pouvoir. « Si le pays avait été le moins du monde républicain, c'est au général Cavaignac qu'il aurait donné sa confiance; » et elle ajoute spirituellement en parlant de son compétiteur, comme si elle eût deviné que tout le monde s'y trompait : « Quant à son compétiteur, c'est un corps transparent à travers duquel chacun voit ce qu'il veut, le prenant lui-même pour quelque chose qui se traverse... »

On voit comment s'écoula paisiblement parmi nous, sans autre agitation que le contre-coup des commotions publiques, le reste de la vie de madame Swetchine. Le court voyage qu'elle fit en 1834 à Saint-Pétersbourg, et la mort de M. Swetchine en 1850 furent, à vrai dire, les seuls événements de son existence depuis son établissement définitif dans notre pays. Elle continua jusqu'à son dernier jour ses bonnes œuvres, ses causeries, sa correspondance, où brillent, pendant ces dernières années, quelques lettres remarquables de M. Albert de Broglie et

de M. de Tocqueville, et elle s'avança doucement vers la mort, non pas sans de longues souffrances, mais avec une sérénité affectueuse qui couronne, si elle ne surpasse, l'ensemble de cette belle vie. Nous connaissons peu de lectures plus touchantes que celle de la lettre dans laquelle M. de Falloux a raconté les derniers moments de cette pieuse mourante, qui, uniquement occupée de la douleur d'autrui, disait à ses amis priant pour elle : « Ne demandez à Dieu ni un jour de plus ni une souffrance de moins. »

« Écrire au crayon, dit-elle quelque part, c'est parler à voix basse. » Cette âme méditative et mélancolique sans faiblesse s'était beaucoup parlé ainsi à elle-même. Malade pendant la plus grande partie de sa vie, respirant avec peine, obligée trop souvent de marcher toute la nuit, elle aimait, en crayonnant les pensées qui traversaient ses insomnies, à tromper ainsi le temps et sa douleur. Ces pensées, réunies à quelques autres écrits, à un petit traité *de la Vieillesse* et à un touchant traité *de la Résignation*, forment un volume qu'on ne peut parcourir sans émotion. Un grand nombre de ces pensées brillent d'un doux éclat. La tristesse y prend le plus souvent je ne sais quelle forme enjouée, et l'on sent bien qu'en cela surtout sa pensée lui ressemble. « Je suis avec le bon Dieu, dit-elle quelque part, comme on dit que les femmes russes sont avec leurs maris; plus il me bat et plus je l'aime. Voilà tout ce que le démon y gagne. » — Et encore : « Si l'on me demandait comment je comprends à mon usage le bon-

heur céleste, je répondrais: « Le ciel, c'est aimer en paix. » Restons-en sur cette douce parole; regardons-la comme l'adieu de cette belle âme qui a passé au milieu de nous en faisant le bien, dévouée tout entière à l'amitié, aux lettres et à la religion, c'est-à-dire à tout ce qu'il y a de noble et de bon ici-bas.

XXI

SPINOSA[1]

Qu'on veuille bien ne pas voir dans nos paroles la répétition d'une formule complaisante et banale si nous disons tout d'abord que cette nouvelle édition du *Spinosa* de M. Saisset était impatiemment attendue par le public. Nous ne prétendons point, Dieu nous en garde, que tout le public ait ressenti cette impatience ni qu'il soit prêt à se jeter sur cette traduction de Spinosa comme il se précipite sur une brochure de M. de la Guéronnière. Spinosa ne peut rien révéler aux Français de leur destinée terrestre et n'en sait pas plus long que le plus modeste d'entre

1. *Introduction critique aux œuvres de Spinosa,* par M. Émile Saisset. 1 vol. in-8°. — *Œuvres de Spinosa,* traduites par M. Émile Saisset, avec une introduction critique. 3 vol. in-18. Charpentier. Paris, 1861. — *Traité politique de Spinosa,* traduit en français pour la première fois et annoté par M. Prat, avocat. — *De la droite manière de vivre,* ou appendice de la IVe partie de l'*Éthique de Spinosa,* traduit et annoté par le même. Brochure in-18. Paris, 1860.

nous sur ce qui doit se passer en deçà ou au delà des Alpes. Mais il parle avec grandeur, même s'il s'égare, de plus profonds et de plus vastes problèmes; il agite, il résout à sa manière des questions éternelles n'ayant rien à voir avec l'épée, et s'imposant, de génération en génération, à tout être humain qui, en passant sur la terre, a pris le temps de lever au moins une fois les yeux vers le ciel.

Que nous cache donc ce vague espace, emblème sensible de l'infini qui nous entoure et nous presse? Y a-t-il quelque part, dans ces profondeurs, y a-t-il partout comme répandu dans une subtile essence un Dieu personnel qui sent, qui veut, qui aime, qui agit, qui a créé, qui punit et récompense, ou bien Dieu est-il tout et inséparable de tout? Est-il le fond de toute étendue, l'aliment de toute pensée, la force de toute existence, ou, pour tout dire en un mot, la Substance éternelle et infinie, acquérant par degrés la conscience d'elle-même et ne s'entrevoyant ici-bas à peu près telle qu'elle est que dans l'âme de l'homme? Que sommes-nous enfin? des êtres libres ou des êtres nécessités, et dans quelle mesure sommes-nous l'un ou l'autre? Sommes-nous de petits mondes indépendants, nous régissant par nos propres lois, au milieu et en dépit des grandes lois du monde, de petits empires au milieu d'un vaste empire; ou bien sommes-nous les flots d'un fleuve immense, sans rives comme sans embouchure, emportant et confondant toutes les existences! Et si nous ne sommes rien de plus, qu'est-ce pour nous que

la sagesse? Où est la justice? Où est le bonheur? Voilà les questions qui sont agitées dans ces trois petits volumes avec une logique inflexible et dans une langue incomparable, à laquelle le traducteur a su heureusement conserver sa précision énergique et sa clarté limpide. De ces petits volumes, ou, pour mieux dire, de la première moitié du troisième, de *l'Ethique*, est sorti un mouvement philosophique qui dure encore, qui a emporté de grands esprits, qui a enfanté de nombreux systèmes, raffinements parfois obscurs, mais souvent profonds et ingénieux sur la pensée du maître.

Comment s'étonner dès lors que les amis de la philosophie, que notre jeunesse studieuse aient gardé à M. Saisset une véritable gratitude pour sa traduction des œuvres de Spinosa? Comment s'étonner surtout qu'une nouvelle édition en fût impatiemment attendue? Il y a seize ans que M. Saisset a fait pour la première fois passer ces œuvres dans notre langue; cette édition était depuis longtemps épuisée, et il était devenu depuis quelques années fort difficile de s'en procurer un exemplaire. La voilà réimprimée et mise à la portée de tout le monde sous un format peu coûteux et commode. M. Saisset a ajouté un volume à cette édition nouvelle; c'est, sous le titre d'*Introduction critique*, une exposition fort claire et une discussion très-sérieuse du système de Spinosa; de plus, M. Saisset a augmenté le second volume de sa traduction du *Traité politique*, qui n'avait point trouvé place dans l'édition d'autrefois, si bien qu'il ne reste plus rien de

Spinosa en dehors de la traduction de M. Saisset, si ce n'est la grammaire hébraïque et le résumé du système de Descartes écrit par Spinosa pour un jeune écolier. Nous serions cependant tenté, au milieu de nos actions de grâces, de chercher une querelle à M. Saisset, ou plutôt à son éditeur. On nous a donné sous deux formats, in-octavo et in-dix-huit, le volume qui contient l'*Introduction* de M. Saisset, tandis qu'on nous donne seulement sous le petit format les deux volumes qui contiennent les œuvres traduites de Spinosa. Nous sommes persuadé que si l'on eût admis Spinosa à l'honneur du grand format, plus agréable à voir, plus facile à lire et mieux fait pour les bibliothèques, ces deux éditions simultanées de Spinosa auraient chacune trouvé leur public : l'éditeur n'y aurait rien perdu et tout le monde y aurait gagné.

Quoi qu'il en soit, nous avons vu avec plaisir, et non sans quelque émotion, revenir vers nous ce simple et redoutable penseur qui vécut si paisiblement et si modestement dans sa cellule, ivre de Dieu, comme l'a dit Novalis, et indifférent à tout le reste. Ses écrits la recèlent encore, cette puissante ivresse ; elle est contagieuse à travers leur enveloppe austère, et je doute fort que M. Saisset lui-même n'ait pas commencé par la ressentir. Il s'en est dégagé bien vite, et celui qui a répandu Spinosa parmi nous est devenu aussitôt son plus vif et son plus constant adversaire ; mais on voit aisément, dans ses réfutations même, que si M. Saisset combat ardemment ce système, il en a du moins subi l'attrait et compris la grandeur. Que toute

la philosophie de Spinosa, que toute son explication de l'homme et du monde repose sur une sorte de paralogisme, sur un *postulat*, pour employer la langue de l'école, qui peut le nier? Mais quelle est la doctrine qui ne commence par demander à ses disciples une concession de ce genre et qui ne convienne avec eux, comme à l'amiable, d'un point de départ? Si cependant vous accordez à Spinosa sa définition de la substance, si elle se confond avec l'être et s'il est de sa nature de se développer à l'infini par une infinité d'attributs, tout est dit; vous avez en main le premier anneau du système, et il est inévitable que vous attiriez à vous tous les autres. Nous sommes loin, dès ce premier pas, du Dieu que nous connaissons tous, de celui qui, dans l'énergique langage de Spinosa, a tout fait pour l'homme et a fait l'homme pour en être adoré. Spinosa ne nous convie point à connaître seulement le Dieu du genre humain, mais celui de la nature entière, et il déclare dès l'abord incapables de le comprendre ceux qui s'en tiennent au premier.

De cette infinité d'attributs par lesquels se développe la substance divine, deux seulement nous sont connus, la pensée et l'étendue; et ces attributs, joints à cette nécessité d'un développement infini qui est comprise dans la définition de la substance, suffisent pour nous rendre raison de ce que nous savons de l'univers. On oublie trop souvent, lorsqu'on parle de l'étroitesse du système de Spinosa, cette infinité des attributs de la substance divine, espace sans bornes ouvert au delà de notre faible

science aux manifestations inconnues à nos sens et inconcevables pour notre esprit, de l'existence divine. On oublie trop, de même, lorsqu'on prétend que la force est absente du système de Spinosa, que ce développement infini de la substance est déclaré par lui nécessaire. Ce développement n'est autre chose que l'être même et que la tendance à persévérer dans l'être qui contient et anime les formes diverses de l'étendue et de la pensée, et nous rend ainsi un compte suffisant de la durée et du mouvement du monde. Ce n'est donc point l'existence des choses qui est difficile à expliquer, c'est le néant qu'il serait difficile de concevoir ; ce n'est point le mouvement ni l'agitation de l'univers, tout divin qu'il est, qui doivent nous étonner, c'est l'inertie qu'il serait impossible de comprendre. En un mot, le développement incessant des attributs de la substance et des modes qui en découlent ne trouve de limites que dans la rencontre et le conflit des formes diverses de cette même existence; tout veut être, tout veut durer; mais par là même tout se fait obstacle et tend à se détruire. Ce n'en est pas moins l'être et la tendance à persévérer dans l'être qui sont la loi du monde. Une chose existe nécessairement, dit Spinosa, quand il n'y a aucune cause ou raison qui l'empêche d'exister.

L'âme humaine, comme tout le reste, s'efforce de persévérer indéfiniment dans son être, et de plus elle a conscience de cet effort. La volonté est donc l'essence de l'âme humaine; mais du contact de la volonté avec le reste de

l'univers découlent les passions. Quelle que soit l'opinion que l'on puisse avoir sur le système de Spinosa dans son ensemble, sa théorie des passions, telle qu'elle est développée dans le troisième livre de *l'Ethique*, se distingue à tous les yeux par un caractère unique de simplicité et de grandeur. La langue même de cette nomenclature, lorsqu'on a fait la part de quelques expressions techniques, pour ainsi dire, et que les mots *adéquate, inadéquate*, *passif*, *actif*, avec le sens spécial qu'y attache Spinosa, nous sont devenus familiers, est d'une précision et d'une profondeur admirables, comme dans cette définition, par exemple, prise parmi cent autres non moins heureuses : la dévotion, c'est l'amour d'un objet qu'on admire. La joie ou la tristesse, selon que les choses extérieures tendent à augmenter ou à diminuer notre être, et par suite le désir ou la crainte, l'amour ou la haine, voilà la source unique de nos passions; pour mieux dire, voilà le tronc solide qui prend sa racine au plus profond de notre âme et qui soutient et alimente toutes nos passions particulières comme d'innombrables rameaux. Nous obéissons à ces passions en raison de leur force, et Spinosa traite avec le plus violent mépris ce qu'on entend par le libre arbitre, en l'opposant aux passions. Une passion, dit-il, ne peut être empêchée ou détruite que par une passion contraire et plus forte. On croirait donc l'homme condamné par Spinosa à un esclavage éternel. Mais on découvre bientôt qu'il y a des passions qui dérivent des idées vraies ou adéquates, comme il y en a qui dérivent des idées fausses,

et que cette proposition de Spinosa revient simplement à dire que la sagesse ou la conception du bien, pour l'emporter sur les passions, doit prendre elle-même la forme d'une passion et devenir la plus forte. Et l'on se retrouve ainsi dans le grand chemin de toutes les philosophies et de toutes les religions, qui ont toujours enseigné que la connaissance du bien devait, pour être efficace, devenir l'amour du bien, et que la connaissance de Dieu n'était rien sans la charité.

La suprême sagesse, ou, comme Spinosa l'appelle, la béatitude, n'est donc autre chose que cette tranquillité de l'âme qui naît de la connaissance de Dieu et de notre rôle dans l'univers. Nous savons que la puissance humaine est limitée et que la puissance des causes extérieures la surpasse infiniment; nous supporterons donc d'une âme égale les événements qui nous sont contraires, si nous avons la confiance que nous avons accompli notre devoir. Bien plus, notre condition une fois bien connue, nous ne pouvons désirer que ce qui est possible, et l'effort de la meilleure partie de nous-mêmes se trouve d'accord avec l'ordre universel. La béatitude n'est donc pas le prix de la vertu, c'est la vertu elle-même; ce n'est point parce que nous contenons nos mauvaises passions que nous la possédons, c'est parce que nous la possédons que nous sommes capables de contenir nos mauvaises passions.

Cette adhésion intelligente à l'ordre universel, qui est la condition de la vertu ou plutôt la vertu même, pouvons-nous tous l'acquérir? Est-elle donnée à tous? Spi-

nosa ne le prétend point. Il décrit bien quelque part, dans un passage important du cinquième livre de *l'Éthique* (Prop. X), (passage qui n'a pas été assez remarqué, et que M. Prat[1] a cependant eu la bonne idée d'ajouter, sans commentaire, il est vrai, à son petit recueil de *la Droite manière de vivre*), Spinosa nous donne bien dans ce passage une sorte de recette pour interrompre en nous-mêmes le cours des idées fausses, et, par suite, des passions mauvaises, et pour organiser en nous par l'habitude un courant d'idées justes et de passions salutaires; mais il en est pour qui cette porte du salut est bien étroite ou qui ne la verront même pas, tandis que d'autres auront pu, par une sorte d'intuition, comprendre et accepter en sages l'ordre universel. Spinosa ne nie pas cette inégalité; il l'accepte même et la constate avec sa vigueur accoutumée : « Le bonheur d'un ivrogne, dit-il quelque part, n'est pas celui d'un philosophe, » et il écrit à Blyenberg : « Nous sommes en la puissance de Dieu comme l'argile entre les mains du potier, qui tire de la même matière des vases destinés

1. Si nous avions pu examiner dans les étroites limites de cette étude la politique de Spinosa, nous aurions rendu pleine justice au zèle et aux bonnes intentions de M. Prat, qui a devancé de quelques mois M. Saisset dans la première traduction française du *Traité politique*. M. Prat, qui est évidemment sous l'influence de Spinosa, et qui paraît pour ainsi dire enivré de la méditation de ses œuvres, exprime plus d'une opinion fort contestable ou du moins fort contraire aux nôtres dans son commentaire sur le *Traité politique* et dans les curieux tableaux synoptiques qu'il a mis à la fin de son volume; mais il y a dans ces deux publications de M. Prat une sincérité et une naïveté d'enthousiasme philosophique qui nous ont touché dans ce temps de préoccupation matérielle et d'indifférence générale pour les choses de l'esprit.

à un noble usage et d'autres à un usage vulgaire. Nul ne peut accuser Dieu de lui avoir donné une nature infirme et une âme impuissante, de même qu'il serait absurde que le cercle se plaignît de ce que Dieu lui a refusé les propriétés de la sphère. » Il répond enfin à Oldenburg qui le presse : « Voulez-vous dire que Dieu ne peut s'irriter contre les méchants ou bien que tous les hommes sont dignes de la béatitude? J'accorde parfaitement que Dieu ne s'irrite en aucune façon et que tout arrive selon ses décrets; mais je nie qu'il résulte de là que tous les hommes doivent être heureux ; car les hommes peuvent être excusables et cependant être privés de la béatitude et souffrir de mille façons. Un cheval est excusable d'être un cheval; mais cela n'empêche pas qu'il ne doive être un cheval et non un homme. »

Quoi qu'on en dise souvent, quoi qu'en dise M. Saisset lui-même dans son excellente *Introduction*, ni la philosophie qui admet la personnalité divine, ni même le christianisme ne nous paraissent en droit de s'élever avec trop de hauteur contre ces dures paroles. Elles touchent à un sombre mystère que nul homme n'a jusqu'ici trouvé moyen d'éclaircir. Spinosa déclare que sa béatitude n'est point accessible à tout le monde et qu'on peut en être écarté par l'infirmité de sa nature; mais il ne constate qu'un fait, et il est, après tout, d'autant moins tenu de l'expliquer, qu'il ne voit en Dieu ni personnalité ni justice. Quelle est la philosophie qui prétendra, en dépit de la nature et de l'histoire, que nous naissons, que nous vivons

avec une égale faculté de connaître le bien et de l'aimer? Quant à la religion (et nous entendons ici parler de la plus humaine et de la plus miséricordieuse qui ait paru sur la terre), n'a-t-elle point ses élus? ne fait-elle point passer à la gauche du Christ une foule d'hommes, victimes, ce semble, d'un aveuglement inévitable, et, selon la forte expression de Pascal, des justes même, qui ont cessé d'être justes parce que la grâce leur a manqué? Enfin, quelle philosophie, quelle religion nous dira pourquoi les bêtes, qui ne sont point des machines et qui cependant ne peuvent pécher, peuvent cruellement souffrir et languissent souvent sous nos yeux dans une vie de tortures injustes pour lesquelles on n'a point encore imaginé de compensation au delà du tombeau?

Ce n'est point par ces côtés, où tout système laisse ouverte une large brèche, qu'on peut ruiner la philosophie de Spinosa; c'est en opposant, après tout, car on en revient toujours là dans les discussions de ce genre, c'est en opposant des *postulats* à son *postulat*, des sentiments à son sentiment, des certitudes à sa certitude. Il dit qu'il ne peut entendre Dieu que comme une substance éternelle qui se développe par des attributs infinis, et nous lui répondons que nous ne pouvons le concevoir que comme une Providence bienfaisante et adorable qui nous a créés, qui nous conduit et qui nous juge; il ne peut comprendre notre âme qu'enchaînée à sa place dans l'immense univers, et apparaissant un instant à sa surface comme une détermination passagère, mais ennoblie

par la conscience d'elle-même, de la pensée et de l'étendue; nous lui crions au contraire que nous sentons notre âme libre et absolument distincte de l'univers, responsable de ses fautes, sûre de son immortalité personnelle et non point seulement de sa persévérance indéfinie dans l'être, et nous avons comme lui élevé affirmation contre affirmation, système contre système. Si nos solutions sont attaquables, à combien d'objections ne se prêtent pas les siennes? Il suffit de parcourir l'*Introduction* de M. Saisset pour les compter.

Ce qui est à l'abri de toute objection, c'est la vie de cet homme qui ne connut d'autres passions que la soif de la vérité, d'autres joies que celles de l'esprit: « Le sublime esprit du monde le pénétra, dit l'enthousiaste Schleiermacher; l'infini fut son commencement et sa fin, l'universel son unique et éternel amour; vivant dans une sainte innocence et dans une humilité profonde, il se mira dans le monde éternel. » Son contemporain Colerus, qui écrivait dans la chambre même où il est mort, nous dit chez quels hôtes il vivait, dans une petite maison près de La Haye, et dans quelle simplicité laborieuse s'écoulèrent ses jours: « Sa manière de vivre était fort réglée, dit-il, sa conversation douce et paisible. On ne l'a jamais vu ni fort triste ni fort joyeux; il savait se posséder dans sa colère, et dans les déplaisirs qui lui survenaient il ne paraissait rien au dehors. Il était d'ailleurs fort affable et d'un commerce aisé; il parlait souvent à son hôtesse et à ceux du logis, lorsqu'il leur

survenait quelque affliction ou maladie; il ne manquait point alors de les consoler et de les exhorter à souffrir avec patience des maux qui étaient comme un partage que Dieu leur avait assigné. Il avertissait les enfants d'assister souvent au service divin, et leur enseignait comment ils devaient être obéissants et soumis à leurs parents... » On sait qu'il polissait, pour vivre, des verres d'optique, et qu'il refusa sans rudesse les dons et les honneurs qui venaient le chercher dans sa solitude. Il s'y éteignit doucement, et, à vrai dire, il n'y avait guère vécu, car c'était bien loin de son humble demeure que s'égarait incessamment sa pensée.

Il a laissé, comme une trace éternelle de son passage, un sentier de plus, et non pas le moins ingénieux ni le moins fréquenté de nos jours, dans le dédale des opinions humaines sur Dieu, sur l'homme et sur l'univers. Il nous semble parfois que ces divers sentiers sont tous tracés dans une sorte de grand parc qu'enferme de toutes parts un mur infranchissable. Les uns, comme des routes inflexibles, vont droit au mur et s'y brisent; d'autres s'en écartent un peu, mais ne tardent guère à l'atteindre; d'autres enfin font mille circuits, se perdent sous de beaux ombrages, s'élèvent et redescendent, et évitent avec tant de soin le mur fatal, qu'on s'imaginerait l'avoir franchi; mais il apparaît tout à coup à quelque détour du chemin et nous remplit d'impatience contre nous-mêmes et contre le guide trop habile qui nous a bercés d'une vaine espérance. Nous envions alors

ceux d'entre nous qui, ne cherchant aucun sentier et paisibles à leur place, ne voient pas même l'obstacle qui nous arrête, tandis qu'ils contemplent bien au delà, avec une foi tranquille, des régions pleines de paix et de lumière.

XXII

JOUFFROY [1]

Cette nouvelle édition de Jouffroy n'est pas encore complète, et nous croyons qu'une fois achevée, elle comprendra plusieurs morceaux restés inédits de ce célèbre écrivain. Les quatre volumes aujourd'hui publiés contiennent le *Cours de droit naturel*, les *Mélanges philosophiques* et les *Nouveaux Mélanges*. Sauf un morceau de quelque étendue et de peu d'intérêt, intitulé *Réflexions sur la philosophie de l'histoire*, nous n'avons rien trouvé dans ces divers écrits qui ne soit déjà connu de nos lecteurs. Mais Jouffroy est un de ces écrivains qu'on peut relire, et si l'on songe que ses pages les plus brillantes sont datées des dix dernières années de la Restauration, on sentira qu'elles peuvent nous offrir aujourd'hui plus

1. *Œuvres de Jouffroy*, édit. nouvelle. 4 vol. gr. in-18. Paris, 1861. Hachette, éditeur.

d'un rapprochement curieux, plus d'une leçon salutaire.

Il a d'ailleurs mis trop de son âme dans ses écrits pour qu'on puisse jamais les relire avec indifférence. Personne, peut-être, n'a peint avec des couleurs plus fortes et plus vraies les angoisses d'une jeune intelligence élevée dans la foi, pénétrée à son insu par le doute répandu dans l'atmosphère qu'elle respire, et s'apercevant un jour avec une surprise douloureuse qu'elle a irrévocablement perdu la règle de ses devoirs, la consolation de ses épreuves, le fondement de ses espérances. Qui a pu lire cette page sans une émotion profonde : « Je n'oublierai jamais la soirée de décembre où le voile qui me dérobait à moi-même ma propre incrédulité fut déchiré. J'entends encore mes pas dans cette chambre étroite et nue où, longtemps après l'heure du sommeil, j'avais coutume de me promener; je vois encore cette lune à demi voilée par les nuages, qui en éclairait par intervalle les froids carreaux. Les heures de la nuit s'écoulaient, et je ne m'en apercevais pas; je suivais avec anxiété ma pensée, qui, de couche en couche, descendait vers le fond de ma conscience, et dissipant l'une après l'autre toutes les illusions qui m'en avaient jusque-là dérobé la vue, m'en rendait de moment en moment les détours plus visibles. En vain je m'attachais à ces croyances dernières comme un naufragé aux débris de son navire; en vain, épouvanté du vide inconnu dans lequel j'allais flotter, je me rejetais pour la dernière fois avec elles vers mon enfance, ma famille, mon pays,

tout ce qui m'était cher et sacré. L'inflexible courant de ma pensée était plus fort : parents, famille, souvenirs, croyances, il m'obligeait à tout laisser; l'examen se poursuivait plus obstiné et plus sévère à mesure qu'il approchait du terme, et il ne s'arrêta que lorsqu'il l'eut atteint. Je sus alors qu'au fond de moi-même il n'y avait plus rien qui fût debout... »

Mais ce n'est pas à vingt ans, en pleine École normale et au milieu du mouvement généreux de la Restauration, que M. Jouffroy pouvait prendre son parti de ne plus rien croire et s'accommoder de l'incertitude. Il se met donc le jour même à l'œuvre; il a résolu de chercher avec méthode une solution satisfaisante pour son esprit à ces grands problèmes que la religion avait tranchés, et que son incrédulité lui laisse contempler aujourd'hui face à face dans leur obscure grandeur. On ne peut voir sans un léger sourire la solennité pleine de promesses avec laquelle M. Jouffroy s'engage dans cette vaste entreprise; il mesure ses forces, il choisit ses procédés, il arrête son plan de campagne; il doit passer de tel problème à tel autre, diviser, selon le conseil de Descartes, les questions pour les mieux résoudre, oublier tout ce qu'on lui a enseigné, et n'accepter pour vrai que ce qu'il aura découvert, marcher du même pas à la création d'un système et à la conquête de ses croyances, reconstruire la science et retrouver son repos.

Noble ambition que les murs de notre École normale sont habitués à voir éclore, et qui disparaît trop à la

lumière de l'expérience et au premier souffle de la vie. Combien d'autres ont erré, comme M. Jouffroy, dans cette paisible demeure, atteints au même moment de cette ardente soif de connaître, de cette vive espérance de découvrir qui troublaient le repos de ses nuits, qui le poursuivaient pendant le jour dans ses promenades silencieuses et solitaires! Combien d'autres, échauffés, eux aussi, par le suc des fortes études et par la douce ivresse de leurs vingt ans, ont été remplis de la même confiance dans la puissance de l'esprit humain, dans l'efficacité des méthodes, dans la sûreté du raisonnement, dans l'infaillible fécondité de la réflexion bien conduite, merveilleux outils que nous tenons alors en main, tout neufs, brillants au soleil, et que nous croyons capables de tailler le diamant, jusqu'au jour où, comme tout le monde, nous les aurons usés et ébréchés sur la pierre! Mais ne sont-ce point là les meilleures illusions de la vie? Elles ne nous entraînent à aucune faute, elles ne nous laissent aucun repentir; nous pouvons les évoquer sans craindre qu'elles nous serrent le cœur ou nous fassent baisser le front.

M. Jouffroy a-t-il cependant trouvé quelque chose? a-t-il enrichi la philosophie d'une hypothèse? y a-t-il un système de M. Jouffroy? A toutes ces questions la réponse est trop facile. M. Jouffroy n'a construit aucun système; il n'a même rien trouvé de nouveau en philosophie, à moins qu'on ne veuille considérer comme des nouveautés ses ingénieuses remarques sur le *sommeil,* ou

l'ordre et l'enchaînement des preuves de la spiritualité de l'âme dans son excellent Mémoire sur la *Distinction de la psychologie et de la physiologie.* Mais ce ne sont point là des découvertes; encore moins est-ce un système, une philosophie. Où faut-il donc chercher M. Jouffroy? où est son titre auprès de notre génération, son œuvre, l'explication légitime de la célébrité de son nom? Il faut chercher M. Jouffroy tout entier dans la belle page que nous avons citée au commencement de cet article. Non pas qu'il n'ait écrit que celle-là d'admirable; on pourrait y joindre une centaine d'autres qui l'égalent; mais c'est seulement dans cette page et dans celles qui sont inspirées par la même pensée que M. Jouffroy est intéressant, éloquent, presque original à force d'être ému. Se demander pourquoi il est en ce monde, pourquoi ce monde existe, avec un tel accent de vérité et d'émotion que ceux qui l'écoutent sont saisis de la même inquiétude; s'écrier qu'il doit y avoir une solution à ces grands problèmes, qu'il faut la trouver, et se mettre en route pour la découvrir, voilà M. Jouffroy tout entier, voilà son attitude dans notre histoire intellectuelle, voilà comment le verra la postérité.

Nous savons bien que sa route n'est pas longue et qu'il n'arrive nulle part, si ce n'est à rattrapper les pans de l'habit de ses maîtres. N'importe! sa façon de se mettre en chemin a quelque chose de si touchant, de si sincère, de si noble, qu'elle nous reste dans l'esprit comme un sujet d'admiration et d'émulation juvéniles.

Nous sentons instinctivement que c'est le modèle du genre, le meilleur *Chant du Départ*, pour ainsi dire, qu'on ait jamais composé en philosophie, et qu'aucun professeur de Sorbonne ou de collége ne pourrait mieux faire, en ouvrant son cours, que de lire à ses élèves l'incomparable leçon sur le *Problème de la destinée humaine*. Et si un seul de ses jeunes auditeurs reste froid devant une telle lecture, s'il ne s'éprend pas d'un bel amour pour ces nobles études, c'est qu'il n'a pas même l'instinct de ces grandes questions qui font l'honneur et le tourment de l'esprit humain.

Nous nous laissons donc volontiers émouvoir par les problèmes que M. Jouffroy agite devant nous dans un langage si pressant et si magnifique; mais nous ne le suivons pas jusqu'au bout lorsqu'il affirme (avec une confiance que le succès de ses recherches personnelles n'a point justifiée) que « dans le travail de l'humanité tout entière sur le problème de la destinée humaine, l'humanité est allée de solutions plus obscures en solutions moins obscures, de solutions plus incomplètes en solutions plus complètes, par un progrès dont la rapidité n'a cessé de croître et dont le terme est indéfini. » M. Jouffroy voit dans l'histoire religieuse et philosophique du monde une succession de solutions ou de dogmes qui ont, les uns après les autres, gouverné ou l'humanité tout entière, ou une grande portion de l'humanité. Un certain dogme finit, ou, ce qui revient au même, une certaine solution de la grande question de

la destinée est abandonnée, parce que les lumières de la partie de l'humanité qui avait accepté cette solution s'étant accrues avec le temps et se trouvant supérieures à cette solution, cette solution ne peut plus suffire. Alors, selon M. Jouffroy, du sein de ces lumières supérieures sortent d'abord le doute, et plus tard la création d'une solution. C'est ainsi que les solutions se sont succédé sous la double forme de religions et de systèmes philosophiques, les unes pour les masses, les autres pour les esprits pensants. Voilà la théorie de M. Jouffroy sur le progrès des sciences philosophiques, et il la professe avec une foi d'autant plus entière, qu'il s'est cru un instant destiné à entrevoir une de ces solutions nouvelles qui changent les croyances de l'humanité.

Cette théorie consolante est-elle fondée sur l'expérience, et, en laissant de côté les religions, avons-nous vu en philosophie une succession de solutions nouvelles, meilleures les unes que les autres? Nous ne pensons pas qu'on puisse le soutenir, encore moins le prouver. Nous sommes plutôt porté à croire que les deux ou trois grandes solutions que la philosophie à données du problème de notre existence, de celle du monde et de la nature de Dieu., se sont présentées à l'esprit de l'homme dès le jour où il a eu la force et le goût de ces sublimes recherches; que, depuis ce jour, les raffinements de la pensée, l'habitude de la réflexion, le choc des opinions et des raisonnements n'ont cessé d'enrichir chacune de ces solutions de développements nouveaux, sans donner

à aucune d'elles (nous en avons suffisamment la preuve) une supériorité capable de chasser les autres du monde ou d'abolir leur autorité sur une partie des esprits qui pensent. Ce n'est donc point une succession de solutions se dévorant les unes les autres et de plus en plus parfaites que nous montre l'histoire de la philosophie, mais plutôt le développement simultané de solutions diverses, continuant à se partager l'intelligence de plus en plus cultivée de l'homme. Nous donnons peut-être de part et d'autre de meilleures raisons, ou plutôt des raisons plus délicates en faveur de nos diverses opinions philosophiques, mais ces opinions nous divisent comme aux premiers jours de la réflexion humaine et nous n'adoptons aucune solution qui ne nous rattache à quelque ancêtre lointain et vénérable dans l'ordre de la pensée. Bien plus, nos arguments principaux étaient ceux de nos devanciers, parce que entre eux et nous il ne s'est fait aucune révolution ni dans les facultés de notre esprit, ni dans la nature, ni dans les rapports qui s'établissent entre la nature et notre intelligence. M. Jouffroy a-t-il donné de meilleures raisons à l'appui de l'existence d'un Dieu personnel que Fénelon ou Clarke, et ceux-ci donnaient-ils de meilleures raisons que Cicéron, ou Cicéron en donnait-il de meilleures que Socrate? D'un autre côté, j'aime mieux les vers sublimes de Lucrèce ou les austères axiomes de Marc-Aurèle que les effusions de mauvais goût du panthéisme contemporain, et les ingénieux sophistes des dialogues de Platon m'intéressent

beaucoup plus que nos subtils voisins d'Allemagne. Le monde philosophique n'est pas le théâtre d'un incessant et régulier progrès, c'est la vaste arène ouverte à nos plus nobles querelles, et les mêmes acteurs, tous les jours mieux armés et plus habiles, s'y font une guerre qui ne s'éteindra que le jour où finira notre race.

Hélas! ne se font-ils pas la guerre en nous-mêmes ces systèmes divers, et cessent-ils vraiment de se combattre chez ceux qui pensent, avant le dernier battement de leur cœur? Que de mouvements contradictoires suscitent en nous, je ne dis pas seulement ces grands événements contraires à la justice et favorisés par le sort, qui viennent par intervalle secouer avec violence la conscience du genre humain, mais les incidents les plus vulgaires de notre triste existence? Qui a pu voir un incendie, par exemple, sans une sorte de révolte intérieure et de blasphème contre l'horrible absurdité de ces flammes qui menacent le berceau des enfants, qui dévorent en quelques instants, sans aucun but imaginable, l'objet d'une douce affection ou le fruit d'un long travail? N'est-on point tenté de reconnaître aussitôt la main brutale et irresponsable de la nature qui gouverne avec une égale et souveraine indifférence les parties sensibles et insensibles de ce vaste univers, et qui ne distingue pas la pieuse prière de l'homme du cri de la bête fauve ou de la plainte des flots? Mais qu'au milieu de ce désastre, un homme, ou, mieux encore, une femme montre de l'esprit, du sang-froid, du courage et soutienne avec bonne grâce la con-

stance des autres en face de sa propre infortune, qui supportera l'idée que tant de vaillantes et charmantes qualités puissent périr, qu'elles ne tiennent point à quelque chose d'immortel et de supérieur, par la destinée aussi bien que par l'origine, aux combinaisons les plus mystérieuses de la matière? Ainsi nous vivons partagés jusqu'au bout entre des solutions diverses, écartés tantôt de l'une et tantôt de l'autre par des difficultés sans nombre, avertis par nos propres incertitudes des racines qu'elles ont eues de tout temps dans la nature humaine et de leur éternelle vitalité.

Aussi ne sommes-nous nullement tenté de reprocher à M. Jouffroy de n'avoir point découvert, entre 1820 et 1830, une solution nouvelle à ces antiques problèmes; nous lui reprocherions plus volontiers, si nous en avions le courage, d'avoir annoncé comme de merveilleuses nouveautés les solutions les plus anciennes et les plus respectables qui aient fleuri dans les écoles. Il est certains morceaux de son meilleur temps et de son meilleur style qui ont fait, nous l'avouons, l'admiration de notre jeunesse et que nous ne pouvons relire aujourd'hui, précisément à cause de cette prétention mal fondée, sans un mouvement d'impatience. Pourquoi n'avouerions-nous pas que ce ton prophétique et révélateur du célèbre article : *Comment les dogmes finissent*, nous ravit infiniment moins qu'il y a une dizaine d'années? Très-sévère envers la religion, qui était alors, il est vrai, un peu trop ambitieuse et presque oppressive, M. Jouffroy n'est pas

moins sévère dans cette peinture pour la philosophie du dix-huitième siècle. Le parti vaincu et le parti vainqueur, également maltraités, également convaincus d'impuissance, sont renvoyés dos à dos : ils doivent faire place à une *génération nouvelle*, à une *foi nouvelle*, à une *doctrine nouvelle*, qui va être incessamment publiée et qui va tout envahir. C'est en 1823 que cette promulgation nous est annoncée, et, à vrai dire, nous l'attendons encore. Ou bien faut-il la voir dans le système philosophique que M. Jouffroy a découvert à l'École normale et enseigné à la Sorbonne? Nous le voulons bien; mais nous trouverions difficilement dans ces pages éloquentes un seul mot sur Dieu, sur l'homme, sur le monde qui n'ait été prononcé par les philosophes du dix-huitième siècle ou de l'âge précédent. Et si nous osons avouer nos secrètes préférences, nous sera-t-il permis de dire que le *Manuel du baccalauréat* qui contient ou qui contenait naguère (car je ne l'ai point relu depuis la mutilation de nos études) toute la doctrine de M. Jouffroy, nous laisse moins ému que la Profession de foi du vicaire savoyard sans nous rendre plus instruit?

C'est d'ailleurs une illusion d'optique excusable qui a conduit M. Jouffroy à voir plus de nouveauté qu'il ne pouvait s'en trouver dans ses doctrines. Entre un clergé qui semblait vouloir dévorer tous les philosophes et des philosophes qui traitaient la religion comme une maladie de l'esprit humain, on pouvait se croire innovateur et prophète en revendiquant avec modération les droits de

la pensée. Tout n'est-il point relatif dans nos querelles, et n'y a-t-il pas tel jour où nous paraissons ébranler toutes les notions de la politique en demandant modestement à être gouvernés par des ministres responsables et par un Parlement? Une autre illusion fort naturelle de M. Jouffroy fut de se croire opprimé par la Restauration. Il faut lire la façon dont elle est traitée dans le morceau dont nous parlions tout à l'heure, pour avoir l'idée de ce que les libéraux d'alors pensaient d'elle et surtout de ce qu'elle leur laissait dire. Ces plaintes étaient sans doute légitimes; nous ne sommes cependant pas trop sûr qu'un professeur destitué puisse toujours dans notre pays écrire et même enseigner comme le faisait alors M. Jouffroy. Il aurait eu tort aussi d'être ingrat pour le mouvement intellectuel que la Restauration elle-même avait rendu possible et que le jeu de ses institutions ne lui permettait plus de ralentir; c'est ce mouvement général qui a élevé et porté la pensée de M. Jouffroy vers les objets les plus dignes de notre réflexion et de nos efforts. Dix ans avant la date de ces plaintes amères, M. Jouffroy aurait probablement porté le fusil dans la grande armée ou tenu la plume dans quelque bureau d'administration. Je ne sais trop ce qu'il serait devenu s'il était né vingt ans plus tard. Mais la Restauration a fait de lui le professeur, l'écrivain que nous regrettons tous et dont les pages toujours sensées et souvent généreuses ne cesseront jamais de mériter la sympathique attention de la jeunesse.

XXIII

SUR LA POÉSIE ET SUR L'IRONIE[1]

Ce volume contient de très-nobles pages et se soutient, à travers la diversité des études qui le composent, par l'élévation constante de la pensée et du style. On y sent partout un vif amour du bien et du beau et une sainte indignation contre les excès de tout genre qui blessent l'art ou la morale. C'est pour M. de Laprade que le beau est la splendeur du vrai et du bon, et les règles de la critique touchent de bien près pour lui aux règles de la conscience. Poëte plein de foi et de mélancolie, égaré dans notre âge de fer, M. de Laprade se fût senti plus à l'aise aux beaux jours de la Grèce ou de la Renaissance; sa muse, errant sous notre ciel vide et tâchant de réveiller nos âmes découragées ou distraites, a la démarche et

1. *Questions d'art et de morale*, par M. Victor de Laprade, de l'Académie française. 1 vol. in-8°. Paris, Didier.

la voix d'une exilée. Elle n'est pas de ce temps, livré à l'industrie qu'elle ne peut souffrir; elle est à peine de ce pays, dont l'esprit ironique lui fait peur, et elle a pris le parti d'exprimer une bonne fois en prose son éloignement et ses griefs contre ces deux puissants adversaires.

M. de Laprade croit fermement et expose avec étendue dans ce volume que l'industrie peut arriver à supprimer l'art et la poésie, mais qu'elle ne deviendra jamais elle-même un sujet poétique, une source d'inspiration; qu'il y a une sorte d'antagonisme entre la poésie et l'industrie, et que l'industrie est éminemment impropre à développer le sentiment du beau. Le poëte explique par diverses raisons cette incompatibilité radicale. Il rapproche une toge, une armure, un char antique, d'une calèche, d'une file de wagons, d'un habit noïr, et demande hardiment de quel côté l'art et la poésie peuvent trouver leur pâture. Tout appareil mécanique qui efface la forme humaine, qui s'éloigne trop de l'homme par sa puissance ou par ses proportions, qui trouble l'attention par la rapidité excessive de ses mouvements, qui fatigue ou blesse le regard par la multiplicité et la complication de ses ressorts, lui paraît incapable de poésie et hostile même au sentiment poétique. L'industrie primitive avec ses instruments, une charrue, une faucille, par exemple, n'a pas ce caractère, parce qu'elle laisse encore le premier rôle à l'adresse, à la vigueur, aux attitudes de l'homme; mais la machine qui écrase l'homme ou qui le remplace, qui s'éloigne par sa structure même et par sa taille de

toutes les conditions de la beauté, rompt avec la poésie en même temps qu'avec l'humanité. Ce n'est pas tout : M. de Laprade pense que l'effet moral de la machine sur l'homme n'est pas moins contraire que la machine elle-même au sentiment poétique. L'ouvrier devenu automate; simple auxiliaire du bois et du métal, l'homme emporté par ces grandes machines avec une puissance qui réduit à rien sa force et son courage personnels; tombent sous une domination qui n'a rien de poétique et qui abat les âmes au lieu de les élever. M. de Laprade regarde donc comme intolérable la prétention de l'industrie à devenir une source de poésie nouvelle ; et ressuscitant contre elle l'apologue de Ménénius, il déclare impertinente l'ambition des membres et de l'estomac à remplacer ou même à égaler la tête et le cœur.

Ces plaintes sont-elles fondées? ces arguments sont-ils irrésistibles? Nous n'osons guère les contredire, tant l'inspiration en est élevée, tant nous inclinons à soutenir toute protestation de l'esprit contre la matière. Si cependant nous admettions sans discussion qu'il y ait incompatibilité d'humeur et même antagonisme naturel entre l'industrie et la poésie, cette concession ne nous obligerait pas encore à reconnaître que la poésie ne peut vivre à côté de l'industrie, et que l'industrie doit tôt ou tard la chasser du monde. Le monde est en effet assez vaste pour toutes les formes de la pensée et de l'activité humaines, et l'industrie peut s'y développer à l'aise sans réduire sensiblement le domaine inaliénable de l'inspiration poétique.

La source la plus féconde de la poésie, la plus ancienne à coup sûr, celle qui a rafraîchi et abreuvé successivement toutes les générations d'un flot plus ou moins limpide, c'est l'homme lui-même, c'est le mouvement éternel de ses sentiments et de ses passions; et cette source toujours accessible, l'industrie ne peut la tarir. Elle a ouvert un champ nouveau, si l'on veut, aux idées et aux efforts de l'homme, mais c'est se faire une image trop étroite du monde moral que de le croire contenu dans des limites infranchissables et que de se représenter involontairement toute conquête nouvelle comme un empiétement sur le passé. L'industrie peut se faire dans nos idées et dans nos habitudes une large place sans réduire sensiblement en nous la part antique et sacrée de la poésie. La poésie peut se faire jour et jaillir, au milieu des habitudes prosaïques ou industrielles de la vie moderne, avec une vigueur et un éclat que le contraste même des circonstances extérieures contribue à relever. Vous opposez l'habit noir à la toge, la calèche au char antique, le canon et la bombe à la lance et à l'épée ; mais le philosophe ému des *Méditations*, l'amant désespéré des *Nuits d'octobre* ne sont pas enveloppés des plis harmonieux de la toge, et pourtant la noble mélancolie de Lucrèce ou de Virgile surpasse à peine celle du premier, tandis que le second répand sur ses amours déçues des larmes plus brûlantes que celles d'Ovide et de Tibulle. Ce ne sont pas des flèches, mais des bombes et des boulets qui tombent autour de don Juan, et pourtant où sent-on

mieux qu'à travers ces strophes, tantôt ironiques et tantôt enivrantes, la sombre poésie de la guerre? Partout où le cœur de l'homme, aussi immuable dans ses passions qu'aux premiers jours du monde, est violemment ému d'enthousiasme ou de douleur, la poésie paraît, et tous les objets qui l'entourent, quel qu'en soit la forme ou le caractère, sont aussitôt cachés par sa grandeur ou éclatants des reflets de sa lumière.

L'industrie ne peut donc étouffer la poésie et serait plus aisément subjuguée par elle; mais l'industrie elle-même est-elle aussi incapable de poésie, aussi contraire à tout sentiment poétique qu'on est d'abord tenté de le croire? On ne peut se prononcer avec certitude, car aucun exemple heureux n'a encore montré si l'on pouvait tirer quelque poésie de ce prodigieux développement de l'activité humaine; mais ne semblerait-il pas étrange qu'un aussi grand résultat de l'intelligence et de l'effort de l'homme fût dénué de poésie? Les machines nous écrasent, dites-vous, soit; mais c'est nous qui les avons faites, et par là elles nous relèvent. Cette puissance qui nous accable est après tout la nôtre; non-seulement nous pouvons dire d'elle, comme des puissances de la nature, que nous la comprenons, mais encore que nous l'avons imaginée, tirée du néant, qu'elle est une de nos idées en action et ne peut témoigner, alors même qu'elle semble nous dépasser, que de notre propre intelligence et de notre propre énergie. En face de ces forces sorties de nous, nous n'avons pas seulement, comme en face des forces

de l'univers, cette dignité du roseau pensant que reconnaît Pascal, nous avons la gloire du Créateur, et il serait singulier que cet accroissement visible de notre grandeur n'ajoutât rien aux sources de la poésie.

Nos découvertes scientifiques, notre connaissance plus approfondie de la nature, nos vues moins imparfaites sur ce vaste univers sont-elles plutôt contraires que favorables à la poésie? Faut-il voir dans la science comme dans l'industrie un obstacle plutôt qu'un secours à l'inspiration poétique ? M. de Laprade paraît le croire, et s'élève avec vigueur contre ceux qui invitent le poëte à rimer les manuels de chimie, d'astronomie ou de mécanique et les cours du Jardin des Plantes. Après tout, c'est à peu près ce qu'a fait Lucrèce ; et cet inimitable exemple nous montre assez clairement que ce qui fait défaut en pareille matière, c'est moins la poésie que le poëte. Où est le poëte, en effet, qui aura de nouveau le courage de se mesurer avec la majesté mieux entrevue de la nature? Ce qui nous frappe aujourd'hui dans ces grands objets de la pensée humaine, c'est moins l'absence que la surabondance de poésie ; et ce qui nous paraît le plus grand obstacle à leur peinture poétique, c'est qu'ils contiennent plus de poésie peut-être qu'il n'est donné à la langue humaine d'en recevoir et d'en exprimer. Nous en sommes pénétrés cependant ; elle inonde notre cœur en face de ces grands spectacles, mais elle expire sur nos lèvres, parce que nous sentons instinctivement combien nos chants les plus hardis et les plus heureux languiraient à

côté de ces réalités sublimes. L'imagination qui s'épuise à les comprendre et qui fait effort pour les embrasser ne peut les embellir d'aucun ornement qui ne soit indigne de leur grandeur ou fatal à leur austère beauté. Si bien que la façon la plus précise et la plus simple d'en parler est aussi la meilleure, que vouloir ajouter à leur éclat, c'est les envelopper d'un nuage, et que tout intermédiaire nous semble importun entre leur contemplation toute pure et l'admiration mêlée de terreur qu'elles nous inspirent.

L'ironie n'est guère mieux traitée par M. de Laprade que l'industrie et que la science. Dans une suite de pages ingénieuses et éloquentes sur *le Respect considéré comme élément d'inspiration*, sur *les Genres comiques*, sur *les Deux esprits français*, il traite l'ironie comme une maladie de l'âme qui la rend aveugle pour ce qui est beau, bien plus, qui la rend injuste et lui fait voir dans la beauté même une difformité. Il suit l'ironie à travers l'histoire, depuis le jour où « elle exprime la ciguë que boira Socrate » jusqu'au jour où par la main de Voltaire « elle présente au Crucifié du Calvaire l'éponge imbibée de fiel et de vinaigre, et verse la poix et le soufre dans les flammes qui brûlent Jeanne d'Arc. » Enfin il constate que la France a été de tout temps la patrie préférée de l'ironie, que chez les autres peuples elle a toujours respecté quelque chose, que chez nous seuls elle n'a rien respecté et s'est attaquée de préférence aux objets de l'enthousiasme ou de la vénération populaires.

Je ne sais tout d'abord si nous méritons ce prix de l'ironie que nous inflige si sévèrement M. de Laprade. Si l'on considère l'universalité de notre raillerie comme un titre à cette préférence, Athènes peut réclamer, car rien n'a échappé à Aristophane, dans le ciel ni sur la terre. Si l'on aime mieux considérer dans l'ironie l'amertume qui la relève, nous tombons de plusieurs degrés soit au-dessous de Rome qui nous montre Juvénal, soit au-dessous de l'Angleterre qui a possédé Swift, le plus amer, le plus profond, le plus sanglant railleur des temps modernes.

Mais nous serions les plus grands railleurs qui aient paru dans le monde que je n'aurais guère le courage de le déplorer; car la raillerie, qui n'est qu'une des formes de la pensée, n'est en elle-même ni bonne ni mauvaise, ni divine ni diabolique. Il est impossible d'y voir autre chose qu'une force qui peut être appliquée au bien ou au mal, et l'emploi qu'on en fait ne décide que du mérite ou du démérite de celui qui s'en sert.

Cette force, d'ailleurs, réside si bien en nous, l'usage en est si naturel, si nécessaire, si légitime, qu'il est involontaire, et qu'il ne dépend pas de nous de ne point sentir, à tel ou tel moment, le flot de l'ironie s'élever dans notre âme et monter jusqu'aux lèvres. Mettez la foule en face d'un spectacle incontestablement ridicule, et, depuis le rire hébété de l'intelligence la plus grossière jusqu'au sourire discret de l'homme le plus spirituel, vous aurez sous les yeux une manifestation iro-

nique, générale et irrésistible. S'empêcher de rire est aussi impossible que s'empêcher de pleurer, et l'ironie la plus sublime n'est autre chose que le rire ennobli, aiguisé ou envenimé par l'art.

Qu'est-ce donc qui provoque le rire et qu'y a-t-il au fond de toute ironie? Est-ce l'aspect du mal, de la laideur physique ou morale? Nullement. La vue du mal, réduit à lui-même, produit, selon les circonstances, la tristesse, le dégoût, l'indignation. Tout cela n'est pas l'ironie. Elle ne naît naturellement qu'en face d'un mal ou d'une laideur ridicule, et, le plus souvent, ce qui l'éveille c'est le sentiment net et vif du contraste qui existe entre ce qui est sous nos yeux et ce qui devrait être, entre l'idéal et la réalité. Saisir ce contraste dans la nature et le faire sentir avec un art piquant, voilà l'œuvre de l'ironie appliquée aux compositions littéraires. Mais on retrouve ce contraste au fond de toutes nos impressions ironiques. Un avare mourant près de son trésor est un sujet de tristesse si l'on ne songe qu'à ses souffrances; il devient un sujet d'ironie aussitôt que l'on nous montre ce monceau d'or et le sentiment ridicule qui l'empêche d'y porter la main. Qu'y a-t-il de plus triste que le tableau d'une bataille? Swift, La Bruyère en ont fait d'admirables sujets d'ironie en faisant ressortir un vif contraste entre nos prétentions à la raison et ces scènes sauvages, entre nos fureurs sanguinaires et les misérables biens qui en sont la cause ou le prix. Toute l'ironie antireligieuse repose sur le contraste qu'on cherche à

établir entre l'idée imposante qu'on se fait de la Divinité et l'incohérence ou l'indignité des manifestations qu'on lui prête.

C'est donc à rendre saillants des contrastes faits pour exciter le rire que la littérature ironique s'est de tout temps appliquée. Tantôt on met en regard la grandeur des moyens et l'exiguïté ou l'absurdité du résultat, comme l'accouchement de la montagne qui enfante à grand'peine une souris : *ridiculus mus*. Tantôt on met un homme entre son affectation de sainteté et sa conduite, comme Tartufe ; tantôt on place un gouvernement entre ses promesses et ses actes, entre sa façon de parler et sa façon d'agir ; enfin il n'est guère de situation ni de personne qui ne soit susceptible de ridicule et ouverte à l'ironie si, en l'examinant, un contraste frappant peut être saisi sur le vif et mis en lumière.

La forme même d'une œuvre ironique devient plus vive et lui permet mieux de porter coup, s'il y a quelque contraste volontaire et piquant entre le ton de l'œuvre et le sujet qu'on y traite. Parler légèrement d'un sujet grave, ramener aux proportions d'une question très-simple et traiter avec une mordante familiarité quelque théorie ambitieuse ou quelque fastueuse imposture est déjà un élément d'ironie, et ce qu'on veut abattre en est aussitôt ébranlé. La méthode contraire produit un effet plus puissant encore ; soutenir gravement l'opinion qu'on veut combattre, apporter en sa faveur, avec une rigueur imperturbable, des arguments choisis pour leur absurdité même et aller jus-

qu'au bout sans laisser échapper un sourire, c'est employer l'ironie dans sa forme la plus perçante, c'est laisser dans la plaie un fer qui ne peut en être facilement arraché. Mais cette dernière méthode, dont il existe des monuments admirables, ne peut être employée qu'avec beaucoup d'art, bien que l'art n'y suffise pas et qu'il faille avant tout avoir reçu ce don heureux de la nature.

Toutes ces armes de l'ironie, si fortes et si belles, peuvent être employées au bien comme au mal, et c'est pourquoi je ne puis souscrire à la condamnation trop absolue de M. de Laprade. Bien plus, elles s'émoussent aisément contre les objets qu'on doit respecter, parce que ces objets offrent peu de prise et résistent à l'ironie comme la lime au serpent. La raillerie ne supporte guère la médiocrité, et une froide raillerie est la chose la moins agréable et la plus impuissante qui soit au monde. Or toute ironie est froide lorsqu'elle s'attaque à quelque chose d'incontestablement vrai ou d'incontestablement beau. Si les apparences sont quelquefois contraires à cette maxime, si la raillerie paraît avoir raison de ce qui doit durer, c'est que l'objet de ses attaques n'est point aussi parfait qu'il en a l'air, qu'il doit traverser la raillerie comme un feu salutaire et en sortir dégagé de ce qu'il avait d'impur. N'oubliez pas comment sont mêlées les questions qui se débattent entre les hommes, et soyez certain que rien n'est parfaitement vrai ni parfaitement beau dans ce qui est certainement ridicule. Enfin si l'ironie disparaissait du monde, elle emporterait le dernier

asile, que dis-je ? la dernière dignité du faible et de l'opprimé. L'indomptable et insaisissable ironie, qui enveloppe et dissout peu à peu les dominations les plus superbes, a souvent servi les meilleures causes qu'on puisse défendre en ce monde, et l'on a vu des temps malheureux où le sourire d'un honnête homme était la seule voix laissée à la conscience publique.

Nous n'adhérons donc pas sans réserve aux diverses théories exposées dans ces intéressantes études, mais nous sommes reconnaissant envers l'aimable et brillant écrivain qui nous appelle à examiner avec lui ces questions élevées et délicates, et qui nous a donné dans ces pages ingénieuses une si agréable occasion de penser.

XXIV

FIORENZA ORSINI[1]

C'est pour un éditeur intelligent et actif que le mot *impossible* n'est pas français. Quiconque a jamais vu à l'œuvre l'éditeur de ce petit volume, pressant les auteurs d'écrire, brûlant de les imprimer et toujours en quête du talent, pouvait bien se douter qu'il finirait par poursuivre le talent dans l'autre monde et par entrer en relations avec les morts. Comment a-t-il mis la main sur cette demoiselle d'honneur de la duchesse de Bourgogne ? Comment l'a-t-il décidée à se laisser imprimer ? Qui a corrigé les épreuves de cet aimable fantôme en y glissant de loin en loin, bien discrètement, quelques façons de parler contemporaines? C'est ce qu'il est inutile de lui deman-

1. *Souvenirs d'une demoiselle d'honneur de madame la duchesse de Bourgogne*. 1 vol. in-18. Michel Lévy.

der, c'est ce qu'il ne dira point, de peur d'enseigner ce chemin à ses confrères : *Arcana imperii.*

Après tout, que nous importe? La curiosité est l'ennemie du plaisir. Prenons ce qu'on nous donne et causons avec cette jeune Italienne qui a eu l'heureuse fortune, comme on disait de son temps, de passer la fleur de ses années à la plus belle cour du monde. Elle s'appelait Fiorenza et avait pour père un Orsini; mais elle était fille naturelle et fut élevée au couvent de Viareggio, dans le comté de Lucques. C'est là qu'un beau jour du mois d'août 1696 sa tante vint la prendre pour l'attacher au service de la princesse de Savoie, qui allait partir pour la France, et à qui l'on voulait donner une Italienne en souvenir de sa patrie. Par égard pour le sang des Orsini qui coulait dans les veines de Fiorenza, bien qu'elle n'eût pas le droit de porter ce grand nom, on lui donne le titre de fille d'honneur; mais, en réalité, elle doit remplir l'office de femme de chambre. Elle était donc destinée à ne voir que les coulisses de cette belle comédie du monde et de la cour, et il ne faut pas s'en plaindre, car l'intérêt et la vérité habitent le plus souvent de ce côté-là de la scène.

Fiorenza fait son portrait au moment de son départ pour la France : et si on ne l'eût point fait, on l'eût cherché dans ses Mémoires, comme on cherche un songe dans une tragédie, tant l'usage de ces portraits était alors universel. Celui de Fiorenza n'est pas le moins joli que nous ayons vu et n'eût pas déparé la galerie de Mademoiselle :

« Au moment de quitter le cloître pour le monde, je dirai sans détour quels étaient chez moi ces agréments que l'on estime si fort chez les femmes. J'entrais alors dans ma seizième année; sans être grande, on me trouvait bien prise dans ma petite personne; j'avais le cou et les bras admirables, la taille ronde et menue. Mes cheveux étaient bruns, naturellement frisés; mes yeux d'un bleu foncé, bordés de cils noirs et retroussés, petits, mais brillants et doux; j'avais les traits fins et délicats; mon nez, sans être régulier, ne déparait pas mon visage, et ma bouche trop grande était relevée par des dents couleur de perle. Ajoutez à cela une peau brune mais transparente, et cette fleur de délicatesse (*questo fiore di gioventù*) que l'extrême jeunesse prête à la beauté. Enfin ma figure disait tout ce que je voulais, et j'avais, je crois, reçu du ciel le don de toucher les cœurs; je n'ai vu aucun de ceux qui m'ont approchée y être tout à fait insensible, et ce fut là, je puis le dire, un des bonheurs et des malheurs de ma vie. Pour mon esprit, je n'ai que faire d'en parler; ceux qui me lisent en jugeront mieux que moi; mais pour mon naturel, je dirai sans me flatter que j'avais l'humeur douce et facile, le cœur sincère, et cependant l'âme assez fière. »

Cette jolie petite personne est reçue avec bonté par la jeune princesse, et l'on part pour la France. Adélaïde de Savoie n'avait pas encore ces grâces qui plus tard enchantèrent tout le monde : ses grands yeux bruns pleins de feu étaient alors toute sa beauté ; mais elle avait un fonds de joie inépuisable, une gaieté brillante et une façon d'écouter intelligente et aimable, avec un parfait naturel. C'est à Pont de Beauvoisin que la fiancée du duc de Bourgogne dit adieu à l'Italie, et rien n'est plus curieux que le cérémonial de son entrée en France : on la déshabille, afin qu'elle ne conserve absolument rien d'une cour étrangère ; elle est vêtue à la française ; lorsqu'elle arrive au milieu du pont, le page qui portait la queue de sa robe la quitte, et un page du roi le remplace. Le roi, Monseigneur et Monsieur attendaient la princesse à Montargis,

et c'est là qu'elle voit enfin le chef si redouté de sa nouvelle famille. Quant à Fiorenza, qui regarde tout avec curiosité et parle de tout avec franchise, le roi lui parut « encore beau, quoique déjà vieux, et d'une beauté tout à fait majestueuse; mais il semblait marcher comme sur un théâtre. »

On trouve à Fontainebleau madame de Maintenon : « J'avoue que j'eus peine à comprendre, dit Fiorenza, la raison de son étrange fortune. J'étais jeune alors, et sévère comme on l'est à cet âge. Enveloppée dans ses coiffes noires et sa guimpe brune, je la trouvai fort vieille ; on devinait qu'elle avait été jolie, mais c'est ce que je ne sus pas voir du premier coup d'œil ; elle avait d'ailleurs un beau son de voix, un sourire fin et un air doux et grave. » On sait comment la princesse de Savoie, bien avertie par sa mère, s'est aussitôt attachée à charmer madame de Maintenon, et a réussi à lui gagner ce qu'elle avait de cœur.

Notre pauvre Fiorenza est comme perdue dans l'immensité de Versailles, et, sans l'amitié de sa princesse, le cœur lui aurait manqué au milieu de cette foule égoïste et dédaigneuse. Mais elle ne quittait guère la future duchesse de Bourgogne, et elle nous raconte de la manière la plus intéressante et la plus simple sa vie de tous les jours. On la marie enfin au duc de Bourgogne le 3 décembre 1697: elle avait quinze ans et lui seize. Elle traversa avec esprit et gaieté ces cérémonies pompeuses. « Ah ! dit-elle à M. de Meaux, qui avait été nommé son

premier aumônier et qui lui prêtait serment, je suis bien honteuse de voir à mes pieds une si bonne tête; » et au premier président de la Grand' Chambre, qui la haranguait trop longtemps à son gré: « Monsieur, dit-elle, ce que vous me dites est sans doute fort beau, mais heureusement on ne se marie pas tous les jours. »

A partir de ce moment, les souvenirs de Fiorenza prennent la forme d'un journal, et, en sautant de deux années, nous arrivons à ce joli portrait de la duchesse de Bourgogne :

« Mars 1699.

« Ma princesse prend tous les jours des grâces nouvelles; elle embellit à vue d'œil. Quand nous sommes arrivées ici, elle était petite et délicate; elle a beaucoup grandi sans perdre son embonpoint; son teint est maintenant blanc, incarnat, comme on peut le désirer; son cou, si beau et si rond, s'est élancé; jamais on ne vit de taille si fine ni si noble, et rien de si gracieux ni d'un tour plus achevé que toute la forme de son corps. A sa démarche aisée et légère, quand elle passe suivie de son petit nègre, on croirait voir courir une nymphe dans les jardins de Versailles. A sa fraîcheur, on la prendrait pour l'aurore d'un jour d'été. On ne peut moins penser à son ajustement, qui est souvent négligé. Beaucoup de dames, dans Versailles, font plus de dépenses qu'elle; mais, si simplement vêtue qu'elle soit, un arrangement naturel la pare en dépit de ses habits. Ses cheveux sont devenus de couleur un peu plus brune; elle a le front et les sourcils arqués de la plus belle forme du monde; ses yeux sont si beaux, si vifs, et quelquefois si amoureux et si languissants, qu'on ne peut ni en soutenir l'éclat ni en détacher ses regards, et qu'ils semblent éclairer tous les objets sur lesquels ils se fixent. Pour son esprit, on peut dire qu'il brille autant que ses yeux; son humeur est galante et enjouée. Elle a le cœur haut, mais l'esprit flatteur, et une douceur, un charme dans l'air du visage qui donnent du prix à ses moindres paroles. Enfin il n'y a rien de si aimable ni de si assorti que son esprit et sa personne. Aussi peut-on bien dire que ma jeune princesse est vraiment la déesse de ces lieux, et qu'il n'est point de fêtes si elle ne leur prête sa lumière et sa gaieté. »

Nous entrons bientôt dans la partie personnelle ou, comme on dirait aujourd'hui, intime de ces souvenirs. Fiorenza aussi a eu sa petite aventure à la cour de France; mais cette aventure est étroitement liée aux affaires de sa chère princesse. Dès les premiers temps du mariage de la duchesse de Bourgogne, Fiorenza a remarqué qu'elle répondait assez froidement à la tendresse de son mari. Fiorenza a fait d'autant plus aisément cette remarque, qu'elle éprouve pour le duc de Bourgogne une admiration passionnée et peut-être quelque chose de plus que de l'admiration, s'il est permis de chercher à lire entre les lignes des pages si délicates et si discrètement émues où elle parle de lui :

« Il est d'un naturel bien différent du sien; aussi sérieux et sauvage qu'elle est vive et légère. On ne saurait concevoir toute la délicatesse et la tendresse de la passion qu'il a pour elle. Il est dans des peines de sa santé qui ne sont pas concevables. Je ne puis trouver qu'elle y réponde comme elle le devrait. Il m'a semblé même quelquefois qu'il ne lui plaisait pas, sans qu'elle pût dire pourquoi; aussi, quand on le voit, serait-il difficile d'en deviner la raison. Je me suis souvent demandé ce qui avait pu, dès le commencement, indisposer ma princesse contre lui. Peut-être que la hauteur de sa piété l'effraye; elle redoute son austérité, quelle que soit sa condescendance pour ses goûts. Les femmes n'aiment pas que les hommes les devancent sur le chemin du ciel. Elle en fait pourtant tout ce qu'elle veut; souvent elle lui dit en riant : « Si vous « faites cela, vous serez cause d'un mal, car je me mettrai en colère. »

Un jeune cœur à peu près vide dans cette cour brillante, si empressée aux intrigues et aux plaisirs, était une conquête qui devait être souvent tentée, et un jour ou l'autre avec succès. On assure que M. de Nangis sut se faire écouter de la duchesse de Bourgogne.

« Sans vouloir à aucun prix révéler des secrets respectables pour moi par tant de raisons, je ne prétends pas dissimuler ce qui s'est dit sur M. de Nangis. Malheureusement il n'est pas de secrets dans les cours; je ne dirai là-dessus que ce qu ne s'en peut taire. On ne l'a que trop su : cette princesse, idole de ceux qui l'entouraient, fut elle-même atteinte du trait dont elle blessait les cœurs. Qui aurait pu vivre dans ce monde de galanterie sans connaître tôt ou tard ce doux mal? Je mentirais en disant qu'elle ne se laissa pas enivrer et ne donna parfois dans les travers du temps. Son malheur vint de ce que, n'ayant pas assez aimé son mari, elle fut en quelque sorte obligée d'amuser son cœur ailleurs. Certes, M. de Nangis, qui sut l'attendrir, était bien éloigné de valoir M. le duc de Bourgogne, et si encore il l'eût aimée comme elle méritait de l'être! Jeune, beau, galant et bien fait de sa personne, il m'avait, depuis plusieurs mois, environnée d'hommages assidus. A vingt et un ans j'étais dans la fleur d'une beauté dont l'éclat n'avait pas encore pâli. Je n'avais songé jusque-là qu'à me distraire de ce que je voyais, comme d'une belle comédie où je n'aurais nul intérêt. Cédant à la contagion de l'air que je respirais, je confesse qu'au lieu de lui tenir rigueur, comme j'avais fait jusqu'alors à ceux de haut et de bas étage qui avaient entrepris le siége de ma vertu, j'eus la faiblesse de l'écouter et de recevoir ses lettres. Ce n'est pas que je fusse touchée d'une bien violente inclination..... »

Fiorenza fut donc quelque temps, sans le savoir, la rivale de sa maîtresse, et en personne habile qui avait plus de grands desseins que de vives passions, elle retenait sa brillante conquête dans une juste mesure de crainte et d'espérance. Mais bientôt se répandit le bruit d'un tendre engagement entre la duchesse de Bourgogne et M. de Nangis. On parlait de lettres, de rendez-vous dans le parc. Fiorenza voulut en avoir le cœur net, et découvrit bientôt qu'il y avait quelque vérité au fond de ces médisances. Comme elle aimait infiniment plus sa chère princesse que M. de Nangis, elle ne se sentit guère émue pour elle-même; et parfaitement guérie de son inclination, elle

voulut du même coup guérir sa princesse. Elle se jeta donc à ses genoux, lui montra les lettres de M. de Nangis, la vit rougir, pâlir et pleurer, et saisit ce moment pour plaider la cause du duc de Bourgogne, dont le noble cœur, rempli de la plus tendre passion, eût été transpercé par une découverte si cruelle. Mais la princesse, qui était femme et préoccupée d'une seule pensée, n'écoutait plus Fiorenza qu'avec distraction, parce qu'elle songeait uniquement à confondre son infidèle. Fiorenza dut lui obéir. Elle donne donc un rendez-vous à M. de Nangis dans le parc de Versailles, et au lieu de Fiorenza, M. de Nangis trouve à ce rendez-vous la duchesse de Bourgogne qui l'accable d'un seul mot en lui montrant ses lettres. Fiorenza, qui se tenait trop loin pour entendre, voyait tout cependant et s'applaudissait de son œuvre. « Mais, dit-elle finement, il me semble qu'elle l'écoutait trop longtemps; » et plus tard, elle exprime la crainte qu'il ne soit parvenu à faire oublier ses torts.

« On a nommé aussi Maulevrier, » dit-elle ailleurs, et l'on disait que ses lettres étaient rendues par madame Cantin; mais Fiorenza n'en a rien su, et croit que Maulevrier, qui était un peu fou et d'une hardiesse inouïe, s'est fait valoir. En revanche, quelques années plus tard, la duchesse de Bourgogne parut à Fiorenza sensiblement touchée par M. de Polignac, qui portait une extrême habileté dans ces sortes de choses, et dont le départ pour l'Espagne en 1706 arracha bien des larmes à la duchesse. Tout le monde avait l'air d'ignorer ces divers sentiments

de la duchesse de Bourgogne, mais ils étaient soupçonnés de tout le monde et n'avaient rien de caché pour madame de Maintenon.

« Sous ses dentelles noires elle observait tout, dit spirituellement Fiorenza. Sa fine prudence ne lui permettait pas de perdre la princesse de vue; si bien qu'un jour madame la duchesse de Bourgogne, feuilletant, comme elle faisait souvent en badinant, parmi ses papiers, trouva une lettre où toute sa conduite et ce qu'elle faisait et croyait de plus caché était noté jour par jour. Ma princesse pensa s'évanouir en se voyant ainsi transpercée par une personne qu'elle craignait plus qu'elle ne la respectait. Madame de Maintenon, qui la suivait de l'œil, se garda bien de l'interrompre dans sa lecture; et la voyant pâlir et rougir tour à tour : « Eh bien, mignonne, qu'avez-vous donc? » lui dit-elle, et puis fut à elle et lui fit une forte gronderie, en lui montrant que ce qu'elle croyait si bien caché était su de toute la cour. Il est vrai, on le savait; mais chacun s'entendait pour le taire, tant cette charmante princesse était adorée..... »

Le duc de Bourgogne était-il aussi bien instruit? C'est ce que Fiorenza ne peut dire avec certitude, et elle raconte ses doutes dans une page charmante, pleine d'une sympathie délicate et discrète pour les peines cachées de ce noble cœur :

« ..... J'ai toujours admiré, dit-elle, comment madame de Maintenon, étant si bien instruite, le roi, et surtout Mgr le duc de Bourgogne, l'étaient si peu. Quelquefois cependant, et surtout au moment du départ de M. de Polignac, je le voyais regarder sa femme d'un air de tristesse et de défiance qui me perçait le cœur; mais s'il eut des soupçons, il ne les témoigna jamais. Je crois bien que l'indifférence de sa femme à son égard, comme à l'égard des choses du ciel, était une croix secrète dont il ne parlait pas. Mais madame la duchesse de Bourgogne était si aimable pour lui, comme pour tout le monde, que sans être tout à fait heureux, il trouvait dans les attentions qu'elle lui témoignait suffisamment de quoi nourrir sa passion. Je tremblais toujours que son esprit, si perçant sur tout autre objet, ne lui fît pénétrer ce qui se passait

dans l'âme de la princesse. Grâce à Dieu (j'ai pu l'espérer), cette douleur lui fut épargnée. »

Mais, malgré les caprices de son cœur, la duchesse de Bourgogne avait de l'attachement et de l'ambition pour son mari. Elle suivait avec ardeur les progrès qu'il faisait chaque jour dans l'esprit du roi et dans la conduite des affaires ; elle fut donc heureuse et fière de son premier séjour à l'armée, de la prise de Brisach accomplie sous ses ordres, et de sa popularité parmi les troupes. En revanche, elle souffrit plus vivement que lui-même du rôle qu'on lui fit jouer dans cette désastreuse campagne de Flandre, où M. de Vendôme ne négligea rien pour le perdre. Le duc de Bourgogne était trop candide pour soupçonner tant de noirceur et pour tenir tête à ce méchant homme, qui s'efforça de le ruiner de la façon qui a été de tout temps la plus sûre dans notre pays, en faisant douter de son courage. On vit donc un prince de France accusé à l'oreille et de proche en proche de trouver la guerre trop longue et le feu de l'ennemi trop vif, et les amis de M. de Vendôme répétaient partout qu'il avait osé dire au duc de Bourgogne, pendant la retraite d'Oudenarde : « Il faut nous retirer ; aussi bien, Monseigneur, il y longtemps que vous en avez envie. »

Ces plaisanteries cruelles et injustes allaient au cœur de la duchesse ; mais elle ne se résigna point à les laisser passer sans représailles.

« Ce fut alors, dit Fiorenza, qu'on vit combien elle était capable d'une conduite habile et suivie quand elle le voulait, et quelle fierté se ca-

chait sous sa douceur habituelle. Naturellement elle ne savait faire de rudesse à qui que ce soit, et quand cela lui arrivait, on voyait bien que le soin de sa gloire l'y forçait. Elle passa mes espérances par l'ardeur qu'elle mit à défendre son mari. Comme elle sut bien prendre en main ses intérêts, rabattre l'insolence de M. de Vendôme lorsqu'il se présenta à la cour, et le faire successivement éconduire des Meudon et des Marly! Comme elle sut aussi dominer auprès de madame de Maintenon l'ascendant de M. le duc du Maine, et remettre Mgr le duc de Bourgogne au rang où son mérite devait le placer près du roi et aux yeux du public!

« J'étais à sa toilette, lorsqu'un an après M. de Vendôme, au moment de partir pour l'Espagne, eut l'audace de s'y présenter sous la protection de M. le duc du Maine, espérant sans doute que la rigueur de madame la duchesse de Bourgogne s'était adoucie pour lui. Je vis bien en ce moment, au feu qui brilla dans les yeux de la princesse quand elle l'aperçut, toute la hauteur de son âme. Elle lui rendit à peine son salut, et elle, d'ordinaire si vive, si agissante, si peu occupée de son ajustement, resta pendant tout le temps les yeux fichés sur son miroir, ne bougeant de côté ni d'autre, et semblant ne pas l'apercevoir. Pour M. de Vendôme, il me parut, malgré sa mine avantageuse, fort embarrassé dans sa grande et grosse personne, et M. le duc du Maine, habituellement si souple, ne l'était guère moins que lui. Après s'être pendant quelque temps balancé d'un pied sur l'autre, et voyant que le cercle des courtisans, suivant la faveur du maître, s'éloignait de lui, M. de Vendôme prit le parti de se retirer, sans que madame la duchesse de Bourgogne daignât se retourner ni lui rendre son salut. Mgr le duc de Bourgogne était trop saint pour ressentir comme il aurait dû les injures de M. de Vendôme. Il cachait sans doute aux yeux des hommes l'amer chagrin qui déchirait son noble cœur; mais il aimait la justice, de sorte qu'il ne put qu'approuver la sage et courageuse conduite de madame sa femme. La douceur qu'il sentit de voir pour la première fois l'affection de la princesse répondre à la sienne fut sans doute une secrète joie que Dieu lui accorda pour le dédommager de tous les dégoûts qu'il avait essuyés..... »

Il ne se croyait point si près d'atteindre le terme de ces dégoûts et d'être déchargé d'une grandeur dont son âme trop délicate était à tout moment accablée. Mais il devait auparavant voir cette grandeur s'accroître encore et faire

un pas de plus vers le trône. Monseigneur rendait à peine le dernier soupir que le duc et la duchesse de Bourgogne se virent entourés de courtisans. Il y avait quelque chose dans l'air qui annonçait que leur règne avait commencé, et Fiorenza, saluée par des gens qui naguère passaient roides devant elle, recevait déjà le reflet de leur élévation prochaine.

On sait quel coup de foudre anéantit tant d'espérances. En quelques jours, ou, pour mieux dire, en quelques heures, le dauphin et la dauphine furent enlevés au milieu d'une surprise et d'une douleur universelles. Nous suivons heure par heure, dans le touchant journal de Fiorenza, le détail de cette double agonie, et sa chère princesse expire dans ses bras. Seule en France, et mal vue, pour plus d'une cause, de madame de Maintenon, Fiorenza retourne aussitôt en Italie.

Ainsi se termine un peu brusquement, et trop tôt pour notre plaisir, ce simple et attachant récit de quelques années passées à la cour de France. On est agréablement surpris de voir cette Italienne écrire avec une aisance si aimable, dans le meilleur français de ce temps-là. On aurait quelque peine à trouver dans ces pages, qui glissent si doucement sous les yeux, dix expressions s'écartant sensiblement des façons de parler du grand siècle, et l'on n'y rencontre, à vrai dire, aucun mot qui détonne ou qui laisse une tache sur ce fond si uni et si pur. Le mérite de cette pureté soutenue, sous la plume d'une personne élevée hors de France, peut échapper à ceux de nos lec-

teurs qui ne sont pas familiers avec les lettres et les Mémoires du siècle de Louis XIV; mais tous ceux qui ont vécu par l'esprit dans ce monde élégant et tempéré seront étonnés de l'atticisme français, si l'on peut ainsi parler, qui se soutient avec si peu d'effort dans les souvenirs de cette jeune Italienne. Être d'un autre pays ou être d'une autre époque lorsqu'il s'agit d'écrire avec pureté la langue si délicate et si particulière de ce temps-là, cela se ressemble beaucoup, et l'on peut dire que Fiorenza Orsini était en face d'une difficulté aussi grande et a eu autant de mérite que si elle eût été Française et qu'elle eût écrit de nos jours.

Mais pourquoi parler de difficulté et de mérite à propos d'une œuvre si naturelle, dégagée surtout de toute exagération de pensée et de langage? Cette jeune Italienne est une personne fort sage, fort prudente, fort avisée même au milieu de cette cour dangereuse, et l'on peut dire sans la blesser, puisqu'elle n'est plus, que sa raison avait devancé son âge. Son jeune cœur, à peine troublé par M. de Nangis, n'a vraiment battu que pour sa chère maîtresse; et si l'admiration qu'elle témoigne à plusieurs reprises en parlant du duc de Bourgogne a quelque chose de tendre et de passionné qui donne à réfléchir, l'expression en est toujours si réservée, si délicate, si fugitive, qu'on peut s'exposer à se tromper en y cherchant l'indice de ses secrètes pensées.

Pourquoi cette intelligente et charmante personne, qui promettait tant, à en juger par ces *Souvenirs*, en est-elle

restée là? N'y a-t-il aucun espoir de tirer d'elle autre chose? Pourquoi n'aurait-elle pas laissé en Italie quelques papiers enfouis dans quelque retraite d'où les révolutions pourraient les faire sortir? Qui sait si elle n'a pas continué sa propre histoire ou composé quelque doux roman à la façon de madame de Lafayette? Remettons-nous-en à la vigilance de son éditeur. Si elle a laissé quelque chose de plus, il le retrouvera, et si elle n'a rien laissé, il est homme, toute morte qu'elle est, à lui faire reprendre la plume. Après tout, puisqu'il a su la décider à imprimer, il ne lui sera guère plus difficile de la décider à écrire.

XXV

LES COMÉDIENS[1]

Voici une histoire abrégée et piquante d'un des arts les plus difficiles et en même temps les plus fugitifs et les plus ingrats qui aient, dans tous les temps, exercé l'industrie humaine. Il suffit de parcourir, dans ces pages intéressantes, cette longue liste de noms, grands pendant un seul jour, et aujourd'hui oubliés, pour comprendre que de toutes les gloires celle du comédien est la plus fragile. Leur renommée survit à peu près d'une génération à leur existence; ceux qui les ont vus parlent encore d'eux, ceux qui ont seulement entendu parler d'eux les oublient. L'ombre recouvre donc leur nom par degrés et devient bientôt impénétrable, ou plutôt le nom subsiste, mais il ne représente plus rien de déterminé. Dans cin-

1. *La Vie des comédiens, romans, comédies, satires, biographies, Mémoires, anecdotes,* par Émile Deschanel. Paris, Hachette.

quante ans on parlera de Talma comme de Roscius, sans avoir une idée plus nette de son talent et de sa personne. La renommée de l'orateur, qui semble presque aussi fragile, résiste mieux au temps, et c'est justice. Il y a quelque chose de personnel et partant d'impérissable dans la gloire de l'orateur : ce sont les idées qu'il a soutenues, ce sont les résultats qu'il a contribué à produire. L'acteur a vécu d'une vie d'emprunt et comme sous le masque; Cinna, le Cid, Néron existaient avant lui et survivront à son passage; et bien que souvent après son départ ces grands personnages semblent avoir perdu leur réalité et être retombés dans l'éternel repos, nulle trace ne subsiste de l'intelligence et du feu qu'il leur a prêtés pour un instant.

Cependant cet art du comédien, récompensé d'une gloire si courte, est indispensable à la littérature théâtrale, et, s'il fait défaut, tout languit. Une belle œuvre dramatique sans interprète digne d'elle est un corps sans âme; c'est en vain que les gens de goût s'imaginent par la simple lecture en sentir toutes les beautés; ils en sentent un grand nombre, ils en imaginent même auxquelles l'auteur n'a point songé; mais la vie générale de l'œuvre, son mouvement d'ensemble, la passion qu'elle contient leur échappent. Pour rendre le drame dans sa vérité, pour en tirer tout ce qu'il renferme de terreur, de pitié ou de raillerie, il faut la physionomie humaine, il faut la figure émue et les gestes naturels d'un de nos semblables, confondu avec le personnage et entraîné dans l'action; il

faut un vrai sourire, il faut de vraies larmes, il faut que l'humanité paraisse jouir ou souffrir à nos yeux, il faut que le cœur parle au cœur.

Alors tout se transforme, ou, pour mieux dire, tout s'anime et tout s'élève. Quel est le lecteur le plus assidu de notre beau théâtre qui n'ait appris quelque chose à voir représenter avec talent quelques-uns de ses grands personnages? Quelle explication, quel rapprochement érudit, quel commentaire ingénieux valent un simple geste, un simple regard, le mouvement même des traits d'un acteur bien pénétré de son rôle? Vous m'apprenez en rhétorique que l'entrée de Néron, dans tel moment, est d'un grand effet; qu'Athalie doit ici tout faire trembler autour d'elle; que la jalousie de Roxane éclate à tel vers, et j'arrive bien à le comprendre; mais que cet effort de mon esprit est loin de l'intuition merveilleuse et de la commotion soudaine que donnent la vue du personnage, si l'intelligence l'anime, et l'illusion de la scène, si le talent le soutient! C'est par là seulement que ces belles œuvres acquièrent toute leur force et prennent tout leur prix; c'est là le vrai chemin qui leur est ouvert pour aller jusqu'à l'âme, et quiconque, contre l'avis de Bossuet et de Rousseau, croit qu'à tout prendre elles exercent sur nous un effet salutaire et sont plus propres à élever nos passions qu'à les accroître, doit souhaiter qu'elles ne languissent jamais trop longtemps faute d'interprètes.

Les interprètes ne sont pas communs, et il est aisé de le comprendre. Une des plus grandes difficultés et en

même temps une des plus incontestables beautés de l'art dramatique, c'est l'obligation où est l'écrivain de faire parler convenablement divers personnages et de leur prêter un langage si approprié à leur situation et à leurs idées, que la variété du monde et de la vie se retrouve jusqu'à un certain point dans la variété de leurs discours et que l'auteur disparaisse entièrement derrière ces figures animées qui tiennent de lui leur existence, mais qui ne doivent point être faites à son image. L'acteur a une difficulté du même genre à surmonter; il doit figurer au naturel plusieurs personnages et vivre si complétement de leur vie, pendant qu'il les représente, qu'on ne puisse l'imaginer lui-même sous une autre forme et tenant d'autres discours. La perfection de l'art de l'acteur est en ce point, et il n'est guère donné d'y atteindre. Nous avons tous en effet certain rôle qui nous irait à merveille et que nous jouerions de façon à contenter tout le monde : c'est le nôtre, c'est celui pour lequel nous sommes nés, c'est le personnage que la nature nous a chargé de représenter dans la grande comédie de la vie. Avec un peu d'habitude, nous le jouerions aussi bien sur la scène que dans le monde. C'est pour cesser de le jouer que nous aurions à faire un grand effort; que serait-ce donc pour jouer un rôle tout différent? Dépouiller notre personnalité et revêtir celle d'autrui, recevoir de la main du poëte une existence factice qui, grâce à notre art, deviendra aussi réelle, aussi incontestable, aussi distincte de toute autre que celle que nous avons reçue du Créateur; garde

quelques jours seulement cette forme nouvelle, puis la quitter pour une autre et y porter la même vérité; faire sans cesse illusion et une illusion qui varie sans cesse, n'est-ce pas un grand art qui exige à la fois un génie d'imitation que donne rarement la nature, et un effort constant que soutient rarement la volonté? Aussi ceux qui sont parvenus à exceller dans cet art si difficile finissent-ils par l'aimer avec emportement, et ils y rapportent toutes les circonstances de leur vie. La création d'un nouveau rôle était, dit-on, pour Talma une grande affaire, et il épuisait à rechercher les traits de sa physionomie nouvelle tout ce qu'il avait de patience et de génie. Il porta cette ardeur créatrice jusque dans la mort. On assure que huit jours avant de succomber, se croyant destiné à vivre et par conséquent à jouer encore, il disait en touchant ses joues amaigries et pendantes : « Ce sera un peu beau, ces joues-là, pour jouer le vieux Tibère. »

Si de pareils dons sont rares, la société est faite de telle sorte qu'il faut une rencontre heureuse pour que ces dons, une fois accordés, soient mis en usage et tournent au profit de l'art. Il faut que celui qui les a reçus soit né dans des circonstances qui lui rendent l'accès du théâtre sinon inévitable, au moins facile; qu'il puisse éprouver la tentation d'essayer ses forces, et qu'il ne rencontre aucun obstacle assez puissant pour l'en détourner tout à fait. Ce sont ces chances bien rares où les accidents de la vie se trouvent d'accord avec les desseins de la nature, qui font les grands acteurs; mais pour une de

ces chances combien de quiproquo, combien de malentendus entre la nature et la société? Que d'échanges à faire, si tout s'arrangeait au gré des connaisseurs? Que de gens sur les planches seraient plus à leur place dans le monde, et qui n'a rencontré dans le monde des hommes qui feraient merveille sur les planches? Qui ne connaît telle ou telle personne sur laquelle on ne peut ouvrir la bouche sans que quelqu'un ne s'écrie avec raison : *C'est un grand comédien!* Parfois tous les dons du comédien se trouvent réunis chez un homme dont on serait tenté de dire que sa vocation est manquée parce qu'il n'a pu songer au théâtre. Vous le connaissez aussi bien que moi. Son regard est plein de feu, expressif et mobile, sa voix a tous les tons, et la vivacité de ses gestes est merveilleuse; son imagination même est si bien disposée à entrer dans plusieurs personnages et à remplir plusieurs rôles, que dans sa tête les souvenirs et les rêveries se confondent et qu'il croit avoir parlé et agi autrement qu'il ne l'a fait, en tel endroit où il n'est jamais allé, avec tels gens qu'il n'a jamais vus. Mais le hasard n'a point favorisé la nature, les circonstances ont rendu ces dons admirables inutiles, et au lieu d'enchanter toute une génération ce grand comédien méconnu joue pour vingt personnes.

Combien d'autres talents de ce genre sont perdus pour la scène! Ils ne sont point perdus pour l'observateur, qui voit dans le monde le plus riche, le plus intéressant et le mieux peuplé des théâtres, un théâtre toujours ou-

vert, si l'on veut seulement y accepter chacun dans son rôle et entrer, autant que le permet notre faiblesse, dans le dessein du mystérieux auteur de cette pièce immense et éternelle. On éprouve alors un certain plaisir à voir comme chacun s'évertue naïvement à bien jouer son personnage, comme on remplit sa tâche en conscience, avec quelle ingénuité on ne manque aucun de ses effets. Mais pour être impartial, il faut se voir soi-même à l'œuvre dans cette troupe innombrable et se rendre justice; il faut surtout prendre son parti et de la distribution des rôles et de l'importance du nôtre, puisque ce sont là les deux points sur lesquels, dans la vie comme sur la scène, nous avons le plus souvent l'humeur chatouilleuse : « Souviens-toi, dit Épictète, que tu es ici-bas pour jouer le rôle qu'il a plu au maître de te donner. Qu'il soit long ou court, peu importe. S'il veut que tu fasses celui du pauvre, tâche de bien représenter ce personnage. Fais-en de même, soit qu'il te confie le rôle d'un boiteux, d'un prince, ou celui d'un simple particulier, car c'est à toi de bien jouer le rôle qu'on te donne, mais c'est à un autre de le choisir. »

Voilà de sages conseils qu'on a grand'peine à suivre; mais tandis qu'au théâtre l'acteur blessé de son rôle le rend avec dépit à l'auteur et préfère renoncer à la scène, dans la vie on se plaint de son rôle et on le garde. Ceux qui, mécontents à l'excès du plan de la pièce ou de leur personnage, ont rendu le manuscrit à l'auteur, jeté bas leur costume et quitté fièrement le théâtre par un che-

min sanglant, sont faciles à compter. Qui sait d'ailleurs si cela même n'était pas leur rôle, s'ils ne l'ont point complétement joué à leur insu, et si ce superbe dépi, suivi de cette sortie impétueuse, n'était point destiné à augmenter l'agrément et la grandeur du spectacle?

XXVI

SUR LES ARTS ET SUR L'OPÉRA [1]

Malgré cette rapidité des événements qui confond et emporte tous les souvenirs, peu de lecteurs ont sans doute oublié l'admirable préface mise en tête du douzième volume de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*. Arrivé presque au terme de sa glorieuse tâche et s'interrogeant lui-même sur les secrets de son art, l'illustre historien se demande quelle est la qualité la plus utile à celui qui veut écrire l'histoire. « C'est l'intelligence, » répond-il; et il ajoute excellemment : « On remarque souvent, chez un enfant, un ouvrier, un homme d'État, quelque chose qu'on ne qualifie pas d'abord du nom d'esprit, parce que le brillant y manque, mais qu'on appelle l'intelligence,

1. *Souvenirs et portraits*, études sur les Beaux-Arts, par F. Halévy, membre de l'Institut, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts. Paris, Michel Lévy.

parce que celui qui en paraît doué saisit sur-le-champ ce qu'on lui dit, voit, entend à demi-mot, comprend s'il est enfant ce qu'on lui enseigne, s'il est ouvrier l'œuvre qu'on lui donne à exécuter, s'il est homme d'État les événements, leurs causes, leurs conséquences, devine les caractères, leurs penchants, la conduite qu'il en faut attendre et n'est surpris, embarrassé de rien, quoique souvent affligé de tout. C'est là ce qu'on appelle l'intelligence, et bientôt à la pratique cette simple qualité, qui ne vise pas à l'effet, est de plus grande utilité dans la vie que tous les dons de l'esprit, le génie excepté, parce qu'il n'est après tout que l'intelligence elle-même avec l'éclat, la force, l'étendue, la promptitude. » On peut dire que M. Thiers a décrit dans cette page, avec les termes les plus simples et les plus justes, notre qualité nationale. Hâtons-nous d'ajouter que cette qualité n'empêche nullement ceux qui la possèdent de s'égarer dans leurs jugements ou dans leur conduite, et qu'il ne faut pas plus la confondre avec le bon sens qu'avec la poésie; mais cette facilité à tout comprendre et à se tirer convenablement de tout, cette promptitude à concevoir et cette heureuse souplesse à exécuter qui méritent vraiment le nom d'intelligence se trouvent parmi nous plus fréquemment et à plus forte dose que chez aucun peuple. « Le Français est intelligent, » ou, ce qui revient au même, « Le Français est bon à tout, » voilà ce que dit volontiers, ami ou ennemi, quiconque a vu nos ouvriers à l'atelier, nos soldats en campagne. Nos artistes peuvent contribuer à faire rendre

de nous le même témoignage. Il en est peu qui ne soient capables de parler à propos sur leur art et sur tout ce qui l'avoisine, d'en étudier l'histoire, de la raconter avec clarté et d'arriver assez vite à une pratique suffisante de l'art de composer et d'écrire. Il en est enfin qui prennent goût à sortir ainsi de leur domaine, qui se piquent au jeu, pour ainsi dire, et s'estiment aussi heureux d'avoir écrit quelques bonnes pages que d'avoir achevé une belle statue, un bon opéra ou un beau tableau.

M. F. Halévy est de ceux-là : quelques lectures intéressantes faites au nom de l'Académie des Beaux-Arts dans les séances publiques des cinq sections de l'Institut l'avaient désigné au choix de ses collègues comme le successeur légitime de M. Raoul-Rochette. Certes si l'Académie des Beaux-Arts avait voulu continuer à choisir hors de son sein son secrétaire perpétuel, l'honorable et ingénieux M. Vitet aurait à bon droit réuni tous les suffrages; mais décidée à s'émanciper de cette espèce de tribut payé aux lettres et à choisir cette fois dans ses rangs l'historien officiel de ses travaux et de ses concours, l'Académie des Beaux-Arts a été heureuse de mettre la main sur un écrivain spirituel, instruit, consciencieux, désireux par-dessus tout de bien faire et ardent à justifier ses suffrages.

Le nouveau secrétaire perpétuel s'est aussitôt plié avec cette facilité intelligente dont nous parlions tout à l'heure au genre des lectures académiques. Il sait comment on les commence et comment on les termine; comment on enchâsse dans le récit d'une vie laborieuse et paisible

quelques anecdotes piquantes, ou comment on mêle adroitement au récit d'une vie agitée l'appréciation sérieuse des œuvres d'art; il fait tout cela avec mesure, avec goût, comme s'il n'avait jamais fait autre chose, n'appuyant sur rien, ne s'égarant jamais, instruisant et intéressant toujours. Et voilà comment il a prouvé abondamment que dans notre pays on pouvait découvrir sans trop de peine un excellent secrétaire perpétuel caché sous un grand musicien.

Bien qu'il soit l'organe de toute l'Académie et que des notices très-remarquables sur des sculpteurs, des peintres, des architectes aient solidement établi sa compétence sur toutes les branches de l'art, il reste naturellement attaché à son art, et la musique tient à bon droit le premier rang dans ces notices et dans ces portraits. Les anecdotes que M. Halévy a recueillies sur Britton le charbonnier, sur Frohberger, sur Allegri, sur l'abbé Bourdelot, sont agréablement contées et méritaient de l'être. Rien n'est plus amusant par exemple que l'innocent coup d'État par lequel Frohberger révèle tout à coup sa présence et son talent à la cour de Charles II. Jeté par la tempête en Angleterre, dénué de tout et trop heureux d'accepter de Gibbons, l'organiste du roi, l'humble fonction de souffleur d'orgue, Frohberger languit quelque temps dans cette obscurité sous un maître assez dur. Se faire connaître de Gibbons, toucher l'instrument et montrer ce qu'il pouvait en faire, c'était courir le risque de perdre son gagne-pain sans être assuré de se faire écouter. Frohberger

prend alors une résolution hardie, ou, comme on dirait aujourd'hui, une vigoureuse initiative. Au beau milieu d'un concert auquel assistaient le roi Charles II et toute la cour, il cesse brusquement de souffler l'orgue et laisse Gibbons s'épuiser inutilement sur l'instrument devenu muet. Puis, quand Gibbons, troublé, quitte la place, Frohberger s'en empare, et assisté d'un complice qui remplit à son tour l'office de souffleur, il surprend son illustre auditoire par une harmonie qui ravit tout le monde et qui dissipe comme une vaine fumée toute la gloire de Gibbons.

La gloire de Frohberger devait s'éclipser à son tour, et il faut avouer que de toutes les gloires, celle du musicien est peut-être la plus exposée à tomber dans l'oubli. Ce n'est point qu'elle ne soit réelle et juste au temps où elle brille; mais elle est plus que toute autre sujette aux variations du goût; et malgré le plaisir sincère que nous prenons parfois à quelque grande résurrection musicale, il est rare que la même musique puisse émouvoir également plusieurs générations d'hommes. Nous en trouvons dans ces Notices mêmes un curieux exemple : c'est l'histoire de ce célèbre *Miserere* d'Allegri, qui remplit encore deux foix par an, le mercredi et le vendredi saints, les voûtes de la chapelle Sixtine. L'effet de ce *Miserere* sur l'imagination des contemporains fut immense. Il effaça du premier coup toutes les compositions de ce genre, et peu s'en fallut qu'on ne lui sacrifiât toutes les autres. L'espèce de concours qui était toujours ouvert sur la musique de

ce psaume sublime cessa comme d'un commun accord et demeura suspendu pendant plus de cinquante ans. Il ne reste cependant de l'œuvre d'Allegri qu'un imposant souvenir; elle est environnée d'une vénération religieuse et d'une sorte de superstition traditionnelle; mais nul n'ose prétendre que l'émotion qu'elle produit de nos jours ait quelque rapport avec sa renommée. M. Halévy donne plusieurs raisons ingénieuses de ce changement. C'est d'abord l'exécution qui a dégénéré, c'est la tradition qui s'est perdue, c'est encore l'absence de cette sonorité douce et triste jusqu'à en être inimitable qu'avaient les *soprani* de ce temps-là et que les voix d'enfants ne sauraient reproduire. Mais la vraie raison que M. Halévy effleure en passant, c'est le changement du goût du public, c'est la transformation que l'art a subie. Croit-on que cette cause ait cessé d'agir, et la gloire des maîtres contemporains est-elle à l'abri de ces naufrages périodiques qui ont englouti tant de pages charmantes? On a d'autant moins le droit de l'espérer, que nous avons vu commencer de nos jours des révolutions semblables. Une musique dramatique, qui s'accommode des situations violentes et qui en rend admirablement l'énergie, envahit de plus en plus la scène et rejette peu à peu dans l'ombre des œuvres spirituelles et gracieuses qui semblaient naguère encore ne pouvoir jamais être dépassées. Les gens de goût eux-mêmes ont supporté volontiers en musique ce qui les blessait en littérature, et des œuvres d'une rare vigueur, qu'on ne pouvait lire sans quelque impatience, ont entraîné tout le

monde, une fois traduites dans cette langue merveilleuse qui peut tout dire et qui fait tout passer.

Quelquefois même le temps n'est pas nécessaire pour démontrer ce qu'il y a d'éphémère, et pour ainsi dire de particulier, dans l'impression que nous fait éprouver la musique. Le même morceau peut toucher les hommes en tel lieu et les laisser indifférents en tel autre, et il est arrivé au *Miserere* d'Allegri une mésaventure de ce genre restée célèbre dans l'histoire de l'art. On sait que le texte de la composition d'Allegri était soigneusement gardé à Rome, et qu'on avait pour maxime de ne le point communiquer. Cette règle fut suivie avec tant de rigueur, et le manuscrit fut si bien gardé, que l'empereur Léopold eut grand'peine, vers la fin du dix-septième siècle, à en obtenir une copie. Elle lui fut accordée cependant, et l'exécution du *Miserere* d'Allegri fut préparée à Vienne avec autant de soin que la plus importante affaire. Le jour de l'audition solennelle arriva enfin, et l'on ne vit jamais déception plus complète. Cet empereur, qui aimait la musique et qui voulut mourir au milieu d'un concert, fut impatienté à un tel point par l'exécution de ce chef-d'œuvre, qu'il se crut le jouet de quelque inconvenante plaisanterie. Persuadé qu'on lui avait envoyé un faux *Miserere*, il écrivit à Rome et réclama la destitution du maître de chapelle qui avait été chargé par le pape d'expédier à Vienne l'œuvre d'Allegri. Ce malheureux eut quelque peine à se justifier et à faire comprendre que le beau en musique n'avait point ce caractère d'universalité

et d'éternité qui est attribué au beau dans tous les genres par plus d'un traité de philosophie.

Est-il possible de faire descendre la connaissance et la recherche du beau dans toutes les classes de la société, et, pour y parvenir, doit-on tenter par des mesures administratives d'associer l'art à l'industrie? C'est une des questions intéressantes qui sont examinées dans ce volume, à l'occasion du rapport remarquable de M. Léon de Laborde sur l'Exposition universelle. M. de Laborde était secrétaire du trentième jury de l'Exposition universelle de Londres en 1851. Ce jury devait juger les beaux-arts et les nombreux produits de tout genre classés sous cette dénomination : *Application des arts à l'industrie*. Le rapport de M. Léon de Laborde est un ouvrage considérable qui devint à son tour le texte d'observations intéressantes dans le sein d'une commission de l'Académie des Beaux-Arts dont M. Halévy a été le rapporteur. L'idée principale de M. de Laborde, c'est que l'art doit cesser d'être une jouissance aristocratique, qu'il doit suivre le mouvement général et devenir populaire, en se prêtant à des applications industrielles qui lui donnent un caractère d'utilité pratique. L'Académie n'a point complétement adopté cette doctrine: elle n'a point voulu surtout mettre au rang des devoirs de l'administration le soin de « vulgariser l'art. » Vulgariser l'art, cela ne veut-il pas dire à la fois (comme l'indique le mot lui-même, assez juste quoique barbare): Répandre l'art et le rendre vulgaire? M. de Laborde appelle de ses vœux le jour où tout le monde saura dessiner

et engage l'État à se charger d'apprendre à dessiner à tout le monde. Il serait à désirer que le dessin devînt accessible à tout le monde; mais il est peu probable que l'art du dessin y gagnât quelque chose ; on pourrait craindre un effet tout contraire, et il y a tel pays, par exemple, où il semble que personne ne sache plus penser à mesure que tout le monde apprend à lire. Quoi qu'il en soit, l'Académie ne sait que trop par ses concours quels sont les inconvénients de l'intervention trop active de l'État dans ces délicates matières. Après avoir créé à grands frais une armée d'artistes médiocres, l'État est justement chargé de les entretenir, et de là bien des monuments qui font plus d'honneur à la générosité de la nation qu'à son discernement dans les arts. Bien plus, l'Académie elle-même n'échappe pas toujours à l'inconvénient d'avoir, bon gré mal gré, dans la personne de l'État, son plus puissant protecteur, disons mieux, son principal et son plus riche client. Le public, qui est parfois d'une sévérité injuste envers cette Académie lorsqu'il remarque tel ou tel choix avec un léger sourire, devrait toujours se rappeler que cette section de notre Institut national est vis-à vis de l'État dans une situation particulière. Ce n'est point la faute de cette Académie si la médiocrité de nos fortunes, si l'affaiblissement de notre goût pour les beaux-arts, et par-dessus tout notre fureur de centralisation, ont fait de l'État l'unique et véritable intermédiaire entre nos artistes et le public. Avec une plume et un bout de papier, M. Villemain, M. de Montalembert, M. Victor Hugo,

parlent directement à tout le monde. L'artiste français attend le plus souvent de l'État le marbre qu'il doit tailler, la pierre qu'il élèvera en monument, le mur qu'il ornera de son pinceau, les chanteurs mêmes et les musiciens qui, grâce à une subvention, pourront convenablement interpréter sa musique. Quoi de plus simple que cette Académie incline du côté où tout la pousse, et que dans ses choix, comme dans sa vie de tous les jours, on voie les beaux-arts et l'administration se confondre? Il ne faut point cependant que cette confusion dépasse une certaine mesure; et c'est à ce point de vue que le rapport de M. Halévy nous paraît un symptôme fort heureux, quoique déjà un peu ancien, des dispositions de l'Académie à ne point mettre les beaux-arts, et par conséquent à ne point se mettre elle-même plus complétement et plus étroitement encore sous la main de l'administration.

Avouons pourtant de bonne grâce qu'il est certains arts en France qui ne vivraient guère sans l'administration et dont on aurait grand'peine à se passer. M. Halévy a esquissé au commencement de ce volume les humbles débuts de l'opéra en France, et le récit instructif de ces premiers efforts acquiert un nouvel intérêt le jour où l'on jette les bases d'une salle d'opéra, digne sans doute de notre temps et de nos mœurs. Nous allons donc voir remplacer cette célèbre salle qui devait être provisoire, et devant laquelle s'est écroulé plus d'un gouvernement qui s'était juré d'être éternel. Puisque la nouvelle salle doit durer plus encore que l'ancienne, il faut qu'elle la dé-

passe en agréments de tout genre et en splendeur. Ce n'est pas que l'ancienne soit si fort à mépriser ; gâtés comme nous le sommes par l'habitude, nous ne remarquons pas assez peut-être que ce spectacle si ordinaire est au fond (lorsque rien de fâcheux n'en trouble trop gravement l'harmonie) une des preuves les plus brillantes et les plus heureuses de ce que peut imaginer et exécuter l'homme réuni en société pour tuer le temps et pour varier ses plaisirs. Si, pendant un opéra supportable ou en face d'un joli ballet, on ferme un instant les yeux et qu'on se laisse aller, de rêverie en rêverie, à se représenter les immenses déserts de notre planète, les tristes grèves battues par les flots, les peuplades sauvages qui chassent pour subsister pendant ces froides nuits d'hiver, et qu'on se réveille tout à coup au milieu de ces vives lumières, de ces décors ingénieux, de ces charmants costumes et de ces molles harmonies, on sentira qu'avoir réuni tant de moyens heureux et divers d'enchanter l'oreille et les yeux et de bercer notre âme pendant quelques heures n'est pas, après tout, un des moindres efforts de l'imagination créatrice de l'homme, ni une des marques les plus méprisables de sa royauté sur la nature.

Ce n'est point seulement pour en faire honneur à la civilisation contemporaine qu'on doit souhaiter une salle d'opéra digne de l'attente générale ; il nous semble qu'on devrait mettre de nos jours à l'érection d'un monument de ce genre une sorte d'amour-propre national. Cette création ne convient-elle pas plus que toute autre peut-

être aux années que nous traversons, et en songeant à ce nouveau Paris qui s'élève si vite sur les ruines de l'ancien, n'est-il point permis de dire qu'elle sera en quelque sorte le couronnement de l'édifice? Qu'est-ce, en effet, que ce nouveau Paris, peuplé de maisons neuves et d'appartements meublés, sinon le caravansérail de l'Europe et la capitale du plaisir pour les habitants de toutes les autres capitales? On n'y est plus épouvanté par les révolutions; les révolutions d'Italie semblent désormais un aliment suffisant pour l'imagination populaire; on n'y ressent plus le contre-coup de nos discussions politiques, ni ce tumulte perpétuel qui se communique de proche en proche comme le remous d'un fleuve autour des assemblées délibérantes. Devenu pour l'Europe le séjour privilégié du loisir et de l'amusement, il faut que Paris réponde à sa destinée nouvelle, et il lui convient d'exceller en tout et de ne rien faire sans quelque grandeur. L'antiquité a eu de tout temps quelque ville favorisée et consacrée pour ainsi dire aux plaisirs de tout le monde. Nous ne parlons point ici de la patrie déchue d'Épaminondas, de cette Thèbes grossière qui se ruinait en sottes orgies, et dans laquelle le peuple ordonnait par décret de dépenser en festins tout le trésor public. Loin de nous ces dégradantes images: relisons plutôt dans Télémaque l'élégante et aimable description de l'île de Cythère; à peine y avait-on débarqué qu'on se sentait enveloppé et comme pénétré d'une douce et enivrante atmosphère; rien n'y blessait les yeux, rien n'y

choquait le goût, tous les sens étaient charmés. N'est-ce pas l'idéal de notre condition future, l'image du paisible et séduisant Paris de l'avenir? Il faut donc que l'étranger qui descendra de nos débarcadères pour traverser la future rue de Rouen ou quelque superbe boulevard éprouve quelque chose de semblable, et qu'en arrivant à l'Opéra il sente avec une émotion respectueuse que c'est bien dans ces murs que réside désormais la majesté du peuple français.

XXVII

SUR LES FEMMES ET SUR L'INFIDÉLITÉ [1]

Voilà un titre qui vous ménage une déception, cher lecteur, et nous aimons mieux vous l'infliger tout de suite que de vous laisser à vous-même le soin de la découvrir au bout de dix lignes. C'est une Revue de quinzaine qu'on vous annonce et ce n'est point notre ami M. Rigault qui la signe. Il est malade, et son repos doit passer avant nos plaisirs. De quelle maladie, direz-vous? De la mienne, de la nôtre à tous, de la maladie de tous ceux qui tiennent une plume et qui ont l'âme assez sensible et assez fière pour éprouver de temps à autre l'envie de ne plus s'en servir. On va toujours cependant, jusqu'au moment où l'on se voit incapable d'achever la

1. Cet article a été publié sous le titre de *Revue de quinzaine* dans le *Journal des Débats* du 17 décembre 1858, pour tenir lieu d'un feuilleton de notre cher Rigault, déjà atteint du mal qui devait l'emporter.

page commencée, où la main retombe avant d'avoir écrit, où se fait sentir et obéir, quoi qu'on fasse, le besoin de ce court repos qui, à l'âge où nous sommes, nous a bientôt rendu la force et le désir de lutter et de souffrir encore. Prenez donc cette absence de bonne grâce, comme vous le faites quelquefois lorsque, entré au théâtre, vous voyez l'acteur préféré remplacé par une doublure. Il en est qui se fâchent et qui sortent avec grand fracas; il en est d'autres qui restent et qui parfois finissent par ne pas trop s'ennuyer.

Vous avez d'autant plus de chances d'en finir par là, que ce n'est pas nous qui ferons les frais de ce feuilleton, et que nous commettrons en votre faveur une indiscrétion des plus condamnables. Nous avions depuis assez longtemps sur notre table deux volumes publiés par un très-estimable éditeur, M. Hetzel, qui a réimprimé dernièrement avec tant d'à-propos et de succès l'*Histoire de Law*, de M. Thiers. Ces deux volumes s'appellent: le premier, *les Femmes jugées par les méchantes langues*, et le second, *le Mal que les poëtes ont dit des femmes*. C'est assez dire que ces deux volumes, l'un en prose et l'autre en vers, renferment toutes les médisances, ou, si l'on aime mieux, toutes les calomnies qui depuis que le monde existe, se sont débitées sur les femmes. Nous nous sentions déjà fort embarrassé de ces deux volumes, quand éclata dans le public (c'est le mot qui convient à la chose) le livre de M. Michelet sur l'*Amour*. On nous l'envoya en nous priant d'en parler comme des autres,

ce qui acheva de nous déterminer à ne parler ni de celui-là ni des autres.

Nous pensons en effet qu'à moins d'être un prédicateur ou un moraliste de profession, et partant un homme auquel il est permis de tout dire, parce qu'il est censé savoir qu'on ne le croira guère, c'est une tâche bien délicate que de parler des femmes. Dire savamment : Les femmes sont comme ceci, les femmes sont comme cela, n'est-ce pas s'exposer à s'entendre demander d'où vient cette prétention de les bien connaître? Ajoutez qu'il est fort difficile de ne pas dire d'elles beaucoup de bien ou beaucoup de mal; si vous êtes leur avocat, ne peut-on pas vous accuser de chercher un peu à paraître leur obligé, et engagé, en bonne conscience, à les défendre? Si vous êtes sévère, n'avez-vous point l'air d'un sot qui ne peut parler des femmes sans laisser trop deviner qu'il a lieu de s'en plaindre? Nous avons donc pris le parti d'agir en vrai politique et avec la mauvaise foi qui est de nos jours à la mode. Nous avons mis dans le même paquet les pointes gauloises de M. Hetzel et l'idylle austère de M. Michelet. Comme ces livres juraient de se trouver ensemble! Il leur fallut pourtant, bon gré mal gré, aller de compagnie chez Mme ***, qui n'est pas du tout un homme de lettres, mais bien une femme du monde. On promit de lire et de nous écrire. On a tenu parole. De notre côté, nous avons promis le plus grand secret, et nous tenons aussi parole. Ne lit-on pas en effet dans la plupart des traités de commerce qu'on s'accor-

dera réciproquement le traitement de la nation la plus favorisée? Nous n'avons pas promis autre chose à Mme ***, et nous en usons avec sa lettre comme on en use de temps immémorial, dans notre cher pays, avec les secrets d'État les plus importants. Nous publions donc sa lettre intégralement, afin qu'elle ait le sort des confidences les plus favorisées. Et encore n'est-ce pas une faveur exceptionnelle que de n'y rien changer? Tous les secrets qu'on publie ne sont pas si bien traités.

« Je vous renvoie, Monsieur, les livres que vous m'avez priée de lire, et comme je vous l'ai promis, je vous en dirai, bien entre nous, tout mon sentiment. Les deux premiers, bien qu'ils soient parfois légers et qu'ils ne contiennent guère autre chose que des épigrammes contre notre sexe, m'ont plutôt divertie qu'ils ne m'ont déplu. En tout cas, ils ne m'ont pas blessée le moins du monde. Il me semble que tous les traits qu'on dirige contre nous portent à faux, dès que l'homme qui nous les lance a la prétention de s'épargner lui-même et de n'atteindre qu'une moitié du genre humain. Toutes ces bonnes plaisanteries deviennent bien fades, si vous considérez que tous nos vices et tous nos défauts nous viennent au moins autant des vices et des défauts de l'homme que de notre propre nature. Vous nous façonnez à votre guise; nous ne sommes guère que votre envers ou votre endroit, un pur reflet de vos passions et de vos goûts. Cette infidélité, par exemple, qui est le fond le plus riche

et le plus gai de tous ces reproches en prose et en vers, ne dirait-on point que c'est une maladie qui nous est particulière, et que sans nous la plus haute vertu régnerait dans le monde? Lorsque pourtant nous trompons un homme, c'est apparemment en faveur d'un autre et à l'instigation d'un autre, et la part est au moins égale dans toutes les folies de ce genre qui se commettent ici-bas. Nous ne sommes cruelles et perfides qu'au jugement des esprits étroits et des cœurs égoïstes qui perdent de vue tous leurs semblables; car notre plus noire perfidie fait le bonheur de quelqu'un, et est aux yeux de ce quelqu'un la plus belle action du monde; il n'y a rien de perdu dans nos fautes, tout se retrouve en fin de compte; les hommes qui s'en plaignent, chacun de leur côté, en profitent tous ensemble et en sont tous responsables. Ils sont même plus responsables que nous d'aventures dans lesquelles ils jouent ordinairement le premier rôle. Est-ce nous qui allons au-devant du péril, et ne vient-il pas nous chercher? Celui qui nous prie de pécher n'a-t-il pas succombé le premier à la tentation? et n'a-t-il pas toujours péché avant nous dans son propre cœur? N'enseigne-t-on pas un art de nous assiéger et de nous réduire, des usages, des règles, des traditions, toute une science pour nous prendre et nous surprendre? N'est-ce pas une chasse comme une autre, et les plus honnêtes gens du monde s'en refusent-ils toujours le divertissement? Allez, Monsieur, on sait de grands moralistes qui nous ont reproché bien des sottises dans leurs livres, mais

jamais autant qu'ils n'ont eux-mêmes essayé de nous en faire commettre dans leur vie de tous les jours.

« J'ai donc lu sans impatience ces deux volumes pleins de vérités, si l'on veut, mais de vérités partiales et qui partant ne me touchent guère. Il y en a de fort spirituelles, et vraiment ce serait grand'pitié si, depuis le temps qu'on s'amuse à médire de nous, on n'avait pas rencontré quelques jolies choses. Parmi les plus anciens de ces bons mots, j'en ai reconnu bon nombre que je croyais inventés par des gens d'esprit de ma connaissance, et qui sans doute ont déjà fait les frais de l'esprit de bien des gens. Il ne serait pas toujours désagréable de faire retrouver là dedans à quelques beaux parleurs leurs saillies et leurs finesses les plus neuves, qui sont exactement rangées dans ce recueil par ordre alphabétique et avec le vrai nom de l'auteur. Mais à quoi bon affliger des hommes consciencieux qui se donnent tant de mal pour bien causer et qui se jettent dans l'érudition pour nous plaire?

« A tout le monde il faut tenir compte de l'intention, et c'est pour cela que je suis bien tentée de ne voir que les beautés du livre de M. Michelet et de me faire aveugle pour tout le reste. Mais je n'écris pas pour les journaux et rien ne m'oblige à ne dire que la moitié de ce que je pense. Je ne connais guère de lecture à la fois plus charmante et plus désagréable que celle de ce livre, tant le beau et le laid y sont étroitement enchevêtrés. Parlons du beau d'abord. Je ne sais rien de plus délicat ni de

plus fin que les deux tiers des réflexions de M. Michelet sur les femmes et sur le mariage. Avec quelle grâce touchante il a peint la nouvelle épouse déjà hors de chez elle et pas encore chez son mari, inquiète, tremblante, flottant entre deux mondes! Mais aussitôt il vous faut sauter deux ou trois pages pleines des plus charitables et des plus sages conseils à l'adresse du mari et qui lui conviennent tellement, que lui seul, à ce qu'il me semble, devrait les entendre. Rien de plus aimable, de plus doux, de plus frais que la description de la maison nuptiale, de ce nid délicat et prévoyant de l'amour honnête. Pourquoi faut-il que les détails soient si complets, les indications si minutieuses, le programme de l'existence de la jeune femme si bien réglé que je crois parfois entendre la Société d'acclimatation enseignant au public à nourrir et à apprivoiser quelque animal précieux et rare? Quelquefois même, je rougis de vous l'avouer, je crois lire l'art d'élever des lapins et de s'en faire dix mille livres de rente. Qui a jamais dit avec plus de profondeur et de tendresse ce qu'il peut y avoir de curiosité infinie, de grâce nouvelle, de rajeunissement inattendu dans l'amour de deux personnes qui, tout en s'aimant parfaitement, veulent toujours se mieux connaître et découvrent sans cesse de nouveaux motifs pour mieux s'aimer? Et ces laborieux créateurs de bagatelles qui se plaignent que nous les empêchons de travailler quand nous voulons bien rôder autour d'eux, qu'ils contemplent le joli tableau d'intérieur de M. Michelet; qu'ils

apprennent à sentir la charmante électricité de la femme aimée qui passe, ce léger frôlement de la robe qui inspire, à ce qu'on assure, ceux qui ont l'esprit de ne pas en être troublés. Quelle belle page sur cet amour maternel qui devance la naissance de l'enfant, sur les illusions héroïques, sur les nobles espérances dont cette frêle créature est entourée avant même qu'elle soit au monde! M. Michelet a bien raison d'attribuer le peu que nous valons à l'ambition sublime et démesurée qu'ont souvent ressentie pour nous nos mères. La grossesse ainsi ennoblie me touche fort dans son livre, mais l'accouchement trop bien dépeint m'y touche beaucoup trop pour me plaire, et l'on ne me persuadera pas qu'il soit séant d'accoucher avec tant de vérité devant tout le monde.

« En admettant sans réserve le mari à notre toilette, M. Michelet a trop souvent oublié que ce mari idéal était en réalité suivi de tout le public, et que notre chambre, trop grande ouverte, courait le risque de ressembler un peu à un lit d'hôpital. Ces détails me répugnent, et les meilleures pages de ce livre en sont comme tachées. Quoi de plus sage, par exemple, et de plus utile que d'apprendre aux sots, qui pourraient l'ignorer, que la femme est une malade, que ses caprices sont le plus souvent des souffrances, et que la traiter en égale est une dureté? Cela est juste, touchant, bon à dire, et M. Michelet l'a très-bien dit. Mais pourquoi s'est-il cru obligé d'en donner la preuve et de revenir sur les symptômes de cette incurable maladie trente-deux fois dans le texte

et cinq fois dans les notes? N'est-ce pas à faire venir aux lèvres le *tirez! tirez!* du juge des *Plaideurs?* Et pourtant comment se fâcher ou rire quand il s'agit d'un tel écrivain? Rien n'est plus moral, par exemple, que le chapitre de l'adultère, et rien n'est mieux fait pour nous préserver de la tentation, car des deux séducteurs qui sont en scène le premier est un grossier fripon et le second un petit imbécile. Plût à Dieu que tous ceux qui se mêlent du même métier ressemblassent à ces deux-là : le monde serait bien tranquille. Mais avez-vous bien lu, deux pages plus loin, ce prodigieux passage où l'auteur suppose que l'épouse coupable et déchirée de remords demande en grâce à être battue : « Dans un seul cas, dit-il, le désespoir d'un grand remords qui mettrait en péril sa vie, sa raison, si elle s'offre, prie et supplie, on peut lui accorder une légère souffrance du corps qui diminue celle de l'âme. Le châtiment de l'enfance, nullement nuisible, ordonné même comme stimulant dans les bains russes, peut lui faire croire qu'elle expie. Les enfants n'en ont pas grand'peur. » C'est moi qui ai peur en voyant ce que l'envie de bien faire, jointe au dessein de tout prévoir et de tout régler pour le mieux, peut arracher de naïvetés à un homme d'esprit.

« Laissons là les bains russes et parlons franchement. Le livre de M. Michelet sur l'*Amour*, comme quelques-uns de ses meilleurs livres, a l'air d'être fait par deux personnes : l'une très-sage, très-fine, très-éloquente surtout et d'une incontestable élévation d'idées et de senti-

ments ; l'autre incomparablement naïve et même un peu folle. Le premier de ces deux écrivains nous éclaire et nous ravit, nous surprend et nous échauffe; il nous émeut surtout et sait admirablement nous attendrir. Le second nous choque, nous blesse et excelle à nous confondre. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ils se donnent la main, s'entendent tous deux parfaitement, vont du même pas, atteignent à la fois le sublime et ce qui en est, dit-on, le plus voisin, nous rassasient d'admiration et de dépit, mais nous entraînent, bon gré mal gré, et ne nous laissent, à force d'art et de passion, le temps de respirer ni l'un ni l'autre. Après tout, cette candeur me charme, et je ne puis voir sans quelque attendrissement un tel peintre, un tel poëte, un moraliste si fin et si bien intentionné, possédé par une espèce de démon familier qui ne lui permet pas d'ouvrir la bouche sans qu'il n'en sorte quelques affreux cailloux mêlés aux diamants et aux perles. Loin de lui en vouloir, je m'intéresse à lui davantage, et pour vous prouver cette fois que je ne lui tiens pas rancune de sa vilaine médecine, je vous prie de me renvoyer son livre. J'aurai grand plaisir à le relire maintenant que je sais ce qu'il en faut passer.

« J'avais bien envie de m'arrêter là, mais je suis en veine de franchise, et j'ai autre chose à vous dire. Je voudrais vous parler un peu de cette question de l'infidélité que M. Michelet a si complétement tournée dans son livre, et qui est après tout la grosse question lorsqu'il s'agit de nous et de notre rôle dans le monde. Vous

savez combien je suis désintéressée là-dessus; c'est ce qui fait que j'en puis parler à l'aise, en personne équitable et charitable. Il me semble que l'infidélité a dans notre pays, disons mieux, dans notre bonne ville de Paris, un caractère particulier et en même temps qu'elle tient trop à l'ensemble de nos mœurs pour être considérée à part. N'est-il pas vrai d'abord que nos mariages se font un peu à la légère et sont le plus souvent l'œuvre du hasard et des convenances? On ne se connaît pas, on ne se recherche pas, on ne se conquiert pas, on ne s'attend pas, surtout comme en Angleterre; on se marie selon le gré du monde, le goût des parents et celui du notaire. Veuillez remarquer que c'est là ce qui rend chez nous l'établissement du divorce si difficile. Il s'y fait trop de mauvais mariages; et si l'on en rompait un, Dieu sait ce qu'il en faudrait rompre! Mais cette façon de se marier et cette impossibilité de se démarier contribuent beaucoup à la douceur de nos mœurs. En effet, si l'on ne se convient pas autant qu'il le faudrait, il est rare qu'on se soit aimé assez fortement pour avoir envie de se haïr; on se tolère volontiers l'un l'autre, d'autant plus qu'étant hors d'état de se quitter, on a tout intérêt à faire bon ménage. On vit donc ainsi fort doucement; et la vie et le train du monde aidant, l'infidélité entre trop souvent dans la place dont l'indifférence mutuelle a laissé la porte ouverte.

« Vous savez que cette entrée ne fait pas grand fracas; elle ne fait pas non plus grand ravage, et il est bien rare

qu'elle entame assez le cœur et envahisse assez la vie pour troubler sérieusement la maison. Cela vient un peu de la légèreté de notre esprit et aussi de notre salutaire respect pour les convenances, et de notre grande déférence à l'égard des jugements du monde. Quoi qu'en disent les romans, on n'a guère le cœur de se faire enlever en France, et l'on n'est point tenté de se mettre mutuellement à une trop forte épreuve par des propositions si peu raisonnables. Nous laissons donc les enlèvements ou *elopements* aux femmes de l'autre côté de l'eau qui sont infidèles comme elles se marient, c'est-à-dire pour tout de bon et avec ce sérieux obstiné qui n'est pas dans nos mœurs. En même temps, il ne faut point que notre vie de tous les jours blesse les exigences mondaines. Il faut qu'on suppose et qu'on ne sache pas, qu'on tolère et qu'on ne soit pas obligé d'approuver. De ce côté, nous différons encore de nations plus méridionales où la patience des intéressés et la connivence du public touchent souvent, dit-on, à la grossièreté. Voilà donc les étroites limites, bien rarement franchies, dans lesquelles fleurit l'infidélité française, plante de serre chaude, bouquet de soirée, accompagnement léger de la vie du monde. Hors de ces limites, elle est flétrie par l'opinion, frappée par les événements; elle est comme effrayée d'elle-même et un peu éperdue de se voir devenue tout à coup une si sérieuse affaire. Dans ces limites, elle coule des jours paisibles, s'use d'elle-même, s'éteint et se renouvelle, aussi fragile en apparence,

aussi tenace et aussi durable en réalité que notre esprit et que nos mœurs.

« Vous allez me demander si je déplore tout cela comme il convient, et si les habitudes matrimoniales de nos voisins ne m'iraient pas mieux, au risque de quelques aventures éclatantes. Assurément, et je vous ferai là-dessus un de ces jours un des plus beaux sermons qu'on puisse faire. Mais laissez-moi vous dire que l'amour ressemble un peu parmi nous à votre politique. Faute d'un lit très-régulier, la source s'égare et serpente avec mille accidents imprévus que les amis de la lumière et des couleurs préfèrent à la régularité la plus recommandable. Si l'ordre et la liberté, qui sont vos chimères, étaient une bonne fois établis en politique, plus de révolutions, et ce serait tant mieux; soyez sûr qu'au point de vue de l'art il se trouverait des gens pour les regretter. Laissons cela, et rappelez-vous seulement qu'en amour, comme en bien d'autres choses, nous sommes moins sages que notre voisin du nord, et plus sages que notre voisin du midi, tout en étant d'ailleurs, de l'aveu universel, les plus aimables et les plus spirituelles créatures de la terre.

« L'inconstance mise de côté, on nous fait bien encore quelques reproches, mais si futiles et si vains que je n'ai guère le cœur d'y répondre. On nous accuse, par exemple, d'être plus despotiques et plus irritables que le reste de l'espèce humaine. C'est oublier d'abord que nous sommes des malades, comme l'a si bien montré

M. Michelet; c'est oublier ensuite que si nous sommes despotiques, c'est qu'on fait trop de façons pour nous céder; que si nous sommes exigeantes, c'est qu'on a la folie de nous refuser quelque chose. On ne peut s'emporter que contre quelqu'un, ni se quereller qu'à deux. Un sot qui nous résiste est donc indispensable pour nous piquer au jeu, comme un mauvais cavalier qui tire sur le mors et qui exaspère un cheval vif, au lieu de laisser le nerveux animal s'emporter et se calmer à l'aise dans quelque champ labouré. Laisser dire et laisser faire est un talisman dont la puissance pacificatrice est inconnue à ceux qui se plaignent de l'humeur des femmes.

« On nous reproche enfin d'être plus sottement ambitieuses que les hommes, et de ne connaître aucun scrupule lorsqu'il s'agit d'accroître par le rang ou par le titre la splendeur d'un mari. Les titres, dit-on, nous affolent; 89 est non avenu pour nous, et ce sera notre faute si l'on rétablit tout de bon la noblesse. Soyez juste, Monsieur, et dites-moi, sans me forcer à vous citer des exemples, s'il est absolument besoin d'être en puissance de femme et s'il ne suffit pas d'être grand garçon pour être ambitieux mal à propos et pour se mal conduire? Croyez-vous que les célibataires se laissent de beaucoup devancer par les hommes mariés dans le chemin de la sottise et de la platitude? Assurément la femme n'y nuit pas toujours, et parfois elle y aide consciencieusement le mari, comme ces braves femmes de porteurs d'eau qui poussent vaillamment la voiture. Mais n'en connaissez-vous pas qui

ont fait enrager leur époux en le forçant à se conduire en homme de bien jusqu'à ce qu'en mourant elles aient emporté dans l'autre monde tout le bon sens et tout l'honneur de la maison? Et si vous en avez connu de telles, qui vous dit qu'il n'y en a point d'autres? On ne pourra faire qu'au jugement dernier le compte exact des maris qui n'ont tenu tête à la tentation que faute de pouvoir tenir tête à leur femme.

« Voilà bien du papier noirci et cette fois je m'arrête. Je vous en ai dit beaucoup plus long que vous ne m'en demandiez et que je n'en voulais dire; j'espère que vous serez reconnaissant de tout ce griffonnage, qui doit, vous le savez, rester entre nous. Si vous aviez le rare courage de vous en servir, je serais la première à soutenir avec plus de sang-froid que vous ne l'imaginez que ces choses-là ne viennent pas d'une femme, qu'on y remarque à la fois trop d'apprêt et trop d'inexpérience, que c'est évidemment un homme qui a écrit cela; un homme d'ailleurs qui connaît peu les femmes et qui ne sait pas même faire semblant de les connaître.

« Mille compliments. **** »

Elle est publiée cette lettre, et nous avons presque envie de nous en repentir. Que de choses nous en voudrions ôter s'il en était temps encore! et, chemin faisant, nous en ajouterions bien quelques-unes. Elle est capable de nous brouiller avec l'auteur de l'*Amour*, cette dame indiscrète qui s'avise de voir des cailloux parmi les

perles. Qu'on ne nous parle pas d'ouvrir les journaux à la plume des gens dont ce n'est pas le métier; ils ne peuvent éviter d'y tout déranger et d'y manquer de mille façons aux meilleurs usages. Et sur l'infidélité? A-t-on jamais parlé sur ce ton? Il était pourtant bien simple d'écrire une belle page de morale. Après tout, c'est fait; il n'y a plus à y revenir. Le mal n'est pas grand d'ailleurs. La Vérité n'a paru qu'un instant hors de son puits; elle va y rentrer tout de suite. Une fois n'est pas coutume.

XXVIII

PARIS

AUTRE LETTRE DE LA MÊME AU MÊME

« Vous m'avez une fois conté, Monsieur, que le sage Solon, voyant un de ses amis accablé de douleur et indigné contre le sort, le conduisit au faîte de l'Acropole, et lui faisant embrasser d'un coup d'œil toute la ville d'Athènes, lui conseilla de songer au nombre infini de douleurs semblables à la sienne, ou plus vives encore, qui étaient renfermées dans cette enceinte et comme cachées sous tous ces toits : Vois tout cela en esprit, lui dit-il, et n'aie pas la vanité de te croire l'objet d'une rigueur particulière de la Fortune. — Je me suis attendue à quelque chose de semblable en ouvrant les deux volumes de M. Villemot sur la *Vie à Paris*, et j'avoue que ce jour-là

la leçon de Solon ne m'aurait pas été complétement inutile. J'ai cru un instant que la main du spirituel chroniqueur allait enlever plus d'un toit de notre grande ville et nous faire assez connaître des affaires d'autrui pour nous distraire ou pour nous consoler des nôtres.

« J'oubliais que M. Villemot est le modèle des chroniqueurs honnêtes, qu'il a eu le rare mérite de plaire au public en ne lui parlant que des choses qui le regardent, et qu'il a trouvé le moyen d'intéresser tout le monde sans manquer d'égards envers personne. Dans l'agréable préface que M. Hetzel, ou, si vous aimez mieux, Stahl, votre aimable collaborateur, a mis en tête de ces deux volumes, il dit excellemment que M. Villemot ne fait pas d'esprit, mais qu'il en a. On ne saurait mieux peindre le parfait naturel de cette causerie honnête et sensée, qui prête du piquant aux choses les plus communes et aux incidents les plus ordinaires de la vie. Un crime, un procès célèbre, un trait de mœurs, une pièce nouvelle, le temps qu'il fait, le moindre sujet, et le plus souvent l'absence absolue de sujet, deviennent pour M. Villemot la source féconde des réflexions les plus spirituelles et les plus justes. Ce serait trop que de dire qu'il n'effleure jamais le paradoxe, mais à coup sûr il ne le cherche pas, et s'il y touche, c'est seulement dans la mesure où un vrai Parisien ne peut l'éviter; il n'est pas plus paradoxal que la tournure de notre esprit et l'air que nous respirons ne nous y oblige. En un mot, c'est un des nôtres, et le plus souvent ce sont les réflexions qui

nous viennent à l'esprit qui courent sous sa plume. Ces perpétuelles rencontres avec le lecteur donnent à ce qu'il écrit un air de bonhomie auquel on peut se laisser prendre, et il nous semble bien souvent que, pensant de même, nous en dirions tout autant. Je ne vous conseille pas de l'essayer.

« Mais fermons ces deux jolis volumes, et causons de notre grand Paris tout à notre aise. Je l'aime passionnément, non-seulement pour tout ce qu'il contient, mais pour lui-même. J'aime ses rues, ses places, ses jardins, son fleuve, ses aspects variés de jour et de nuit, ses bruits et ses silences. Quiconque a un peu voyagé me comprendra si je dis que c'est une ville bien faite. Les villes ont leurs proportions comme les créatures humaines; elles peuvent être disgracieuses ou charmantes, et, comme les femmes, avoir une vilaine taille ou une ravissante tournure. Il y a des capitales qui ne sont que de gros villages; il en est d'autres qui sont des labyrinthes, ou d'immenses nécropoles, ou de vastes fabriques, mais aucune ne semble, comme Paris, avoir été créée et mise au monde pour être le vrai théâtre de la pensée et des passions. Tout grand qu'il est, il n'a rien d'accablant par son étendue; il est harmonieux dans toutes ses parties, agréable à parcourir, aisé à connaître, commode sans uniformité, infiniment varié sans bizarrerie, riche en points de vue de toute sorte et propres à tous les états de l'âme, admirablement adapté enfin à la race ingénieuse, sensible et légère qui l'habite.

« On parle souvent de l'attachement du montagnard pour sa maison, du paysan pour sa chaumière; mais qu'est-ce que tout cela à côté de l'invincible chaîne qui attache à Paris les plus malheureux de ses enfants? J'entends par là ceux qui y sont nés ou qui sont venus l'habiter de bonne heure, en un mot, ceux auxquels chacune de ses rues, chacun de ses coins, chacun de ses pavés disent quelque chose. Ne contient-il pas toute notre histoire? N'est-ce pas comme une grande maison dont nous aurions habité toutes les chambres et dans laquelle à chaque pas nous retrouvons un souvenir? Où pouvons-nous passer sans avoir aux lèvres le mot du fabuliste: « J'étais là, telle chose m'advint? » Nulle trace ne subsiste de notre ancien passage; cette vaste mer, où chaque flot pousse l'autre, a recouvert et effacé notre empreinte; mais sous cette nouvelle surface de joies et de douleurs, aussi mobile, aussi éphémère que l'ancienne, nous évoquons notre propre histoire, nous nous voyons encore sourire, nous nous sentons encore pleurer. Il est telle rue où nous ne connaissons plus personne, et, sans le vouloir, nous y revenons sans cesse; il est telle autre où nous ne connaissons non plus personne, et Dieu sait combien il nous serait dur d'y passer.

« En dehors de nos impressions particulières, chaque coin de notre Paris a sa physionomie propre et comme son atmosphère. On ne vit pas, on ne respire pas, on ne pense pas de même de ce côté que de cet autre, et si vous passez d'une région à l'autre, votre esprit éprouvera quelque

chose d'analogue à ce qu'éprouverait votre corps s'il était transporté, comme dans les contes de fées, du pôle à l'équateur. Quel vrai Parisien a longtemps les mêmes pensées au Jardin des Plantes et au bois de Boulogne, aux Tuileries et au Luxembourg, sur le boulevard et au faubourg Saint-Germain? Ce sont autant de mondes juxtaposés, et en faisant un pas, vous changez d'idées comme de patrie. Ce n'est pas tout : ces mondes voisins s'ignorent ou du moins ne se gênent pas les uns les autres. Voulez-vous cacher votre vie, la finir dans la plus profonde retraite, n'avoir pas même à vous défendre de vos amis, mais aussi oublié d'eux que si vous étiez mort? N'allez pas en Chine ni en Sibérie, on penserait à vous et l'on vous écrirait, peut-être même aurait-on la fantaisie d'aller vous voir; mais changez de demeure, allez chercher, pour y vivre, quelque coin de Paris, non pas le plus retiré si vous voulez, mais le plus en dehors de votre monde et de vos habitudes, et vous jouirez, au milieu de la foule, de la paix et de la liberté du désert, « *a wilderness of men,* » comme disait le poëte anglais.

« Paris est donc l'asile de l'indépendance pour ceux qui veulent vivre seuls et libres, mais il n'est pas besoin d'y rechercher la solitude pour y garder sa liberté. La liberté y règne dans le milieu le plus épais et le plus agité du monde, et certainement l'on n'a jamais vu sur la terre de société plus libérale, qui eût l'esprit plus hospitalier, plus ouvert aux pensées de toutes sortes, plus tolérant pour toutes les théories, plus indulgent pour tous

les caprices. Vous dites qu'on a respiré dans Athènes un air aussi libre, et que Platon a appelé quelque part cette charmante capitale de l'esprit antique : l'endroit du monde où l'on a la plus grande liberté de parler. Je doute fort qu'Athènes valût en cela Paris, et que l'hypocrisie et la brutalité n'y fussent pas plus capables d'y reprendre leur empire. On y a empoisonné lâchement Socrate, et les beaux esprits n'y étaient pas toujours à leur aise ni à l'abri de la crédulité et de la violence populaires. Chez nous, rien de semblable. Nous ne connaissons dans le monde ni démagogie ni despotisme; nous y jouissons de la liberté la plus complète au sein de l'égalité la plus charmante. Y a-t-il un seul coin de notre planète où le rang et la fortune soient moins accablants, moins gênants, plus disposés à s'effacer, à se faire pardonner pour ainsi dire, où l'on tienne plus de compte du mérite personnel et de la valeur propre de chacun, où il importe aussi peu d'être parmi les grands ou les petits, parmi les vainqueurs ou les vaincus de la politique ou du sort, où il suffise à ce point d'être *quelqu'un* pour être aussitôt *quelque chose?* Aussi cette société est-elle récompensée du libéralisme de ses mœurs par l'activité de son esprit; les idées y naissent et s'y échangent avec une rapidité féconde, les passions s'y donnent carrière et s'y ennoblissent, on s'y inspire, on s'y soutient les uns les autres, tout y est action et mouvement, et rien n'y sent le travail ni l'effort. C'est qu'il ne faut pas voir dans cette activité prodigieuse l'effet d'un parti pris et encore moins d'un opiniâtre la-

beur; c'est le fruit naturel d'un heureux concours de circonstances qui obligent, quoi qu'ils fassent, tous ceux qui ont de l'esprit ou du cœur à vivre et à penser. Voilà le spectacle que nous pouvons montrer avec orgueil à l'étranger de tout pays, lorsqu'il raille nos révolutions stériles, nos inconséquences et nos malheurs. Qu'ils nous en offrent autant, s'ils le peuvent, nos heureux détracteurs; qu'ils trouvent chez eux quelque chose à mettre en regard de notre société polie, la plus aimable et la plus généreuse, la plus noble à coup sûr, et peut-être la plus durable des créations de l'esprit français!

« Mais je ne veux point louer Paris comme certaines gens louent le pouvoir, sans restriction et sans dignité; j'ai horreur des panégyriques, et un tableau sans ombre me paraît aussi humiliant pour le peintre qu'outrageant pour la nature. Si Paris voit l'activité de l'esprit porté à sa dernière limite, il voit aussi l'expiation souvent cruelle de cette perpétuelle tension de la vie. Chez certains peuples du Nord, pour juger de la gaieté d'un repas, il faut non-seulement regarder ceux qui boivent et qui rient, mais compter ceux qui sont tombés sous la table. Le grand festin intellectuel de la vie parisienne a ses nombreuses victimes qui disparaissent de temps à autre, souvent sans bruit, quelquefois avec éclat, comme ces fusées de feu d'artifice qui font dans le ciel une grande courbe lumineuse pour aller tomber éteintes dans la rivière. Cette fête brillante n'a pas de fin, mais elle use bien des acteurs; la mort prématurée, le suicide, la folie sont à la

porte du salon qui réclament leur part ou plutôt qui la prennent, et non pas certes dans les derniers rangs des convives.

« A ce propos de folie, vous avez eu récemment avec l'*Univers* (que vous feriez bien mieux, entre nous, de laisser tranquille) une discussion où le dernier mot ne vous est pas resté. L'*Univers* disait, s'il m'en souvient bien, que c'était la faute du protestantisme s'il y avait tant de fous en Angleterre. Vous avez ri, mais vous n'avez rien répondu. Un homme fort spirituel, le correspondant du *Globe* à Paris, a répondu comme vous l'auriez dû faire. « L'*Univers* aurait pu dire de même, écrit-il, qu'il y a plus de naufrages en un an dans les marines anglaise et américaine que les autres nations ne comptent de vaisseaux. On ne voit pas de Caffres fous, peu de fellahs égyptiens et encore moins de lazzaroni. L'ordre le plus élevé des animaux, le cheval, le chien, l'éléphant sont seuls sujets à la folie; mais qui a jamais rencontré un âne dont l'esprit fût dérangé, un veau en démence ou un colimaçon hors de sens. » Cet homme d'esprit en conclut avec raison que la folie, dans une société civilisée, est en proportion de son activité et pour ainsi dire de son usure intellectuelle, *the amount of intellectual wear and tear*, comme on dit admirablement dans cette énergique et intraduisible langue. Notre cher Paris fait donc une assez belle consommation d'intelligences, comme il faut beaucoup de bois à un feu qui brille. Je ne veux rien vous dire qui puisse vous être désagréable, ni vous faire un compli-

ment que vous pourriez mal prendre; mais, entre nous, vous avez fait preuve de prévoyance en mettant l'aimable docteur Blanche au nombre de vos meilleurs amis [1].

« Paris n'use pas seulement les esprits, il ne laisse aucune force inactive dans la nature humaine, et comme il la surexcite tout entière, il a plus d'une façon de la briser. Dans cette prodigieuse et perpétuelle mêlée d'intelligences aiguisées et d'âmes ardentes, la Destinée a beau jeu pour envelopper dans ses fils inextricables ceux dont elle veut se divertir et pour les tourmenter de mille manières. Elle s'en donne donc à cœur joie, et c'est à coup sûr le lieu du monde où elle prend le plus de plaisir à voir les gens se débattre dans l'enchevêtrement de son réseau. C'est là qu'elle chasse son meilleur gibier et celui qui doit lui donner les plus singulières jouissances, car il ne manque ni d'énergie ni de finesse, se débat avec ardeur et souffre avec une exquise délicatesse de toutes les vicissitudes de cette lutte inégale. Mettre aux prises les unes avec les autres ou avec les circonstances des âmes délicates et fières sur lesquelles aucun coup n'est perdu, et jouir de leur révolte inutile, c'est sans doute pour la Destinée un plaisir plus piquant que de troubler le reste de la création et que de faire brouter les plus belles fleurs des champs par les ânes. Aussi se

1. Un an après cette lettre, M. Prevost-Paradol, condamné à un mois de prison pour sa brochure sur *les Anciens partis*, trouvait chez le docteur Blanche la plus affectueuse hospitalité.

donne-t-elle à Paris pleine carrière, et vous ne pouvez faire un pas sans voir quelqu'un de ses jeux.

« Je n'en finirais pas si je voulais vous dire de Paris tout le bien et tout le mal qu'on en peut dire. Il est au nombre de ces belles et tristes choses dont on peut parler dans tous les sens et jusqu'à la fin du monde sans avoir jamais tout dit, comme la gloire, comme la liberté, comme l'amour. On ne peut contempler cet incroyable amas de biens et de maux, de plaisirs et de douleurs, sans être tenté de l'expliquer, comme une religion antique faisait pour l'univers, en supposant qu'un bon et un mauvais génie également puissants l'ont créé et s'en partagent l'empire. Est-ce Ormuz, est-ce Ahriman qui a eu la fantaisie d'allumer sur un coin de la terre ce lumineux et dévorant foyer d'idées et de passions qu'on appelle Paris? C'est plutôt leur œuvre commune; ils y ont chacun leur part, et vous pouvez y voir tour à tour, selon votre façon de le regarder, un des chefs-d'œuvre de la bienfaisance divine ou le plus beau diamant de la couronne du diable.

« Mille compliments. ***. »

XXIX

MON AMI HERMANN [1]

J'habitais naguère la ville d'X***, située au cœur de l'Allemagne. La désigner plus clairement, je n'en ai garde ; on le comprendra sans peine après avoir lu ce que je vais raconter. J'aime en effet beaucoup cette chère petite ville, et je n'ai aucune envie d'y attirer une nuée de savants, de philosophes, de magnétiseurs, de théologiens et de sorciers, qui ne manqueraient pas d'y accourir et de tout y bouleverser, en s'écriant sur tous les tons : « Est-ce bien ici ? Est-ce bien vrai ? Comment cela s'est-il passé ? Où sont les acteurs, les témoins de cette histoire ? » Non, cela n'arrivera pas ; cherche qui

1. Cette courte nouvelle a été publiée sous le pseudonyme de *Lugner* dans le *Journal des Débats* du 26 novembre 1858.

voudra ma petite ville d'X*** sur la carte et dans le monde; me croira qui voudra, et tant pis pour qui restera incrédule ou insensible au triste sort de mon ami Hermann.

Ma petite ville d'X*** est un précieux débris du dernier siècle. Peu peuplée, mais bien habitée, dénuée de luxe, mais riche d'élégance, d'esprit et de bon goût, peu fréquentée par les voyageurs et complétement dédaignée par l'industrie, elle se suffit à elle-même et vit de son propre fonds. On y cause comme jadis, on s'y aime, on s'y hait comme ailleurs; on y voit comme partout des intrigues, des ambitions, des jalousies, des plaisirs et des peines; mais, au rebours de ce qui se voit le plus souvent, c'est du côté du plaisir que paraît pencher la balance. La vie y ressemble bien un peu à cette tragicomédie que joue partout l'humanité; mais ma petite ville d'X*** est un théâtre de bonne compagnie et l'on y joue plus volontiers le proverbe que le mélodrame.

Parmi tous ces gens heureux ou dignes de l'être, Hermann aurait pu passer pour un favori de la nature et du sort. C'était un beau garçon de vingt-cinq ans, d'une mine avantageuse, plein de noblesse dans tous ses mouvements, gracieux et spirituel dans son langage. Il était fort instruit sans la moindre pédanterie, très-fin sans malice, très-soigneux de sa dignité sans la moindre arrogance. Bref, il était parfait en tout, et plus parfait encore en trois choses qu'en tout le reste. Voici les trois qualités éminentes qui le mettaient hors de comparaison

avec les autres hommes : son amour pour la philosophie, sa vocation particulière pour la valse et la douceur de son caractère.

Que dirai-je de son amour pour la philosophie? Voué avec passion à la recherche du vrai et au culte du beau, il avait essayé de tous les systèmes, y compris ceux de ses compatriotes, et il avait fini par s'en faire un à son usage, que lui seul entendait parfaitement. Ce système, que je n'ai pas le courage d'exposer ici, et qui lui avait déjà donné quelque réputation, était le plus innocent, le plus moral, le plus candide des systèmes; un professeur français en aurait frémi sans doute, mais en Allemagne Hermann passait pour timide, et on l'avait accusé plus d'une fois d'anthropomorphisme, de déisme, de fétichisme et de mille autres superstitions. Ces reproches n'empêchaient pas qu'il fût adoré, même de ses adversaires, comme un très-grand philosophe. Il exposait si bien ses idées, il passait si bien de l'une à l'autre, et les cousait si bien toutes ensemble; il mêlait avec tant d'art la médecine, la métaphysique, l'électricité, la psychologie, l'histoire, la météorologie, la morale et tout le reste des sciences divines et humaines; il s'élevait avec tant de grandeur dans les espaces imaginaires, il plongeait avec tant d'énergie dans les profondeurs de la réalité, il se jouait avec tant d'aisance dans les chimères, qu'on ne pouvait se lasser de l'entendre et de l'admirer. Il n'était pas de philosophe allemand qui n'eût joyeusement donné sa vie pour être assuré de phi-

losopher avec Hermann ou contre Hermann pendant toute l'éternité.

Que dirai-je de sa vocation pour la valse? Il avait une manière si rare d'enlever sa compagne, de la faire mouvoir et de la faire valoir; il lui communiquait si adroitement quelque chose de sa propre grâce et de sa propre souplesse; il avait l'air si heureux et il faisait paraître sa danseuse si belle qu'il n'était pas de jeune fille qui n'eût donné sa vie pour valser avec Hermann jusqu'au jugement dernier, et encore un peu de temps après.

Que dirai-je enfin de la douceur de son caractère? A coup sûr, ce n'était pas faiblesse, ni crainte d'autrui, ni défiance exagérée de soi-même, c'était une inclination naturelle, une surabondance de ce *milk of human kindness* qu'on ne trouve ordinairement que dans les fictions des poëtes, et dont la nature avait départi à Hermann une dose inaccoutumée. Il relevait doucement et désarmait avec égards celui qui avait trébuché en voulant le frapper de son bâton; il contenait et soutenait à la ois ses ennemis avec une bonté toute-puissante et supérieure aux outrages. On pouvait bien le blesser, mais non pas le mettre en colère. Son coiffeur lui ayant un jour brûlé le bout de l'oreille en le frisant, Hermann s'empressa de s'excuser, prenant la faute sur lui, assurant même qu'il avait remué mal à propos. Il n'en était rien cependant, et je puis le dire en conscience, car j'étais là et j'avais vu clairement que tout venait de la maladresse du coiffeur. Il donna bien d'autres marques de l'impertur-

bable bonté de son âme. Il écoutait lire de mauvais vers d'un air angélique, il répondait aux sottes épigrammes par des compliments bien tournés, et les plus méchants esprits avaient usé contre lui leur méchanceté. Cette douceur inouïe l'avait rendu célèbre; il n'était pas de femme qui n'eût donné sa vie pour surveiller sans relâche le caractère d'Hermann et pour chercher à lui faire perdre patience au moins une fois avant la consommation des siècles.

Ajoutez à tous ces mérites l'avantage d'une entière indépendance et une fortune suffisante pour être compté parmi les plus riches citoyens de la petite ville d'X***, et vous aurez peine à imaginer qu'il pût manquer quelque chose au bonheur d'Hermann. Cependant il n'était pas heureux et donnait souvent des signes de tristesse. Il était parfois préoccupé, plongé dans ses réflexions ou dans ses souvenirs, et paraissait alors, malgré son extrême politesse, hors d'état de prêter son attention à ce qui se passait autour de lui. J'aimais Hermann; sa tristesse m'émut et j'en cherchai la cause. Je ne tardai pas à découvrir qu'elle lui venait surtout d'une infirmité singulière qui l'avait affligé toute sa vie et qui avait longtemps exercé la curiosité de sa petite ville.

Hermann ne pouvait rester éveillé un instant au delà du coucher du soleil. Lorsque le jour approchait de sa fin il était pris d'une langueur insurmontable et tombait par degrés dans un assoupissement que rien ne pouvait prévenir et dont rien ne pouvait le tirer. Il eût en vain

essayé de se tenir éveillé par les distractions les plus agréables ou par les sensations les plus vives; le sommeil était le plus fort, il fallait céder et dormir. Il y avait d'ailleurs bien longtemps que personne dans la petite ville d'X*** n'avait vu Hermann se débattre contre le sommeil, car il y avait longtemps qu'il avait renoncé à cette guerre inégale, et on cessait régulièrement de le voir quelques moments avant le coucher du soleil. Vers la fin du jour, Hermann rentrait chez lui, où l'attendait un vieux domestique qui lui était attaché depuis son enfance et qui était au courant de ses habitudes. Si Hermann se couchait avec le soleil, il se levait avec le jour. On ne voyait que lui, le matin, dans la ville ou aux environs de la ville. Il était bien connu et justement aimé, à cause de sa bienveillance, de tous ceux que leur métier ou leurs fonctions obligeaient à sortir de bonne heure. Si l'on faisait quelque partie de campagne, il était naturellement chargé du soin d'éveiller et de réunir tout le monde. Son goût pour les longues promenades et ses habitudes matinales auraient fait de lui un excellent chasseur, s'il avait pu surmonter son horreur pour le sang et souffrir l'idée de donner une mort cruelle à d'innocentes créatures.

Il avait fallu du temps aux habitants de la ville d'X*** pour prendre leur parti des habitudes d'Hermann. La curiosité publique s'en était depuis longtemps émue et l'on n'avait rien négligé pour pénétrer les causes et la nature de cet opiniâtre sommeil. On disait que c'était

moins un assoupissement naturel qu'une véritable mort; on racontait à ce propos qu'un médecin avait réussi un soir à tromper la vigilance du domestique d'Hermann et à s'introduire près du dormeur; qu'Hermann avait offert à ses yeux toutes les apparences d'un cadavre, que son cœur ne battait point et qu'aucun souffle ne soulevait sa poitrine. Il est vrai que ce médecin avait nié plus tard toutes ces circonstances et démenti tous les bruits dont on lui imputait l'origine. Mais que signifiaient pour le public ces dénégations obstinées, sinon que Hermann, rougissant de son infirmité et voulant la tenir secrète, avait connu la découverte du médecin et obtenu son silence?

Tous ces bruits étaient d'ailleurs tombés, et personne ne s'occupait plus de l'infirmité d'Hermann, si ce n'est lorsqu'il était nécessaire de s'en souvenir pour fixer l'heure des plaisirs ou des affaires. C'est en grande partie à sa réputation de beau danseur et à l'affection qu'il inspirait à tout le monde que la petite ville d'X*** devait l'usage des matinées musicales, des fêtes de jour et des bals champêtres. Et si quelque convive, recevant une invitation à dîner, s'étonnait de voir réclamer sa présence plus tôt qu'à l'ordinaire, on lui disait tout simplement : « C'est que nous avons M. Hermann. » Cela expliquait tout.

Personne ne pensait donc plus à son infirmité, personne, excepté lui. Moi, qui étais devenu son ami le plus cher, je ne voyais que trop qu'il y pensait sans cesse et

que cette idée empoisonnait sa vie. Pour rien au monde je n'aurais voulu l'interroger, et de son côté il semblait peu pressé de rompre le silence. Mais son secret devait lui échapper, et voici dans quelles circonstances il se sentit entraîné à m'ouvrir son cœur. Vers la fin du mois de juin dernier, il parut inquiet, plus rêveur et surtout plus agité qu'à l'ordinaire. Il remplissait nos promenades d'exclamations bizarres qui n'avaient aucun rapport avec notre sujet de conversation ni même avec sa situation dans le monde et sa vie ordinaire. Il se plaignait à haute voix de l'injustice des hommes, de la dureté de la loi, de sa mauvaise fortune, et si je lui demandais ce qu'il voulait dire, il me répondait en riant d'une manière un peu forcée que ses paroles n'avaient aucun sens, que c'étaient des phrases de roman qui lui traversaient l'esprit.

Enfin dans la matinée du 26 juin, date fatale que je ne puis oublier, comme nous achevions notre promenade habituelle, il s'écria tout à coup : « C'en est donc fait, je mourrai au bout d'une potence ! » Cette fois, je n'y pus tenir, je lui saisis le bras. « Mon cher Hermann, m'écriai-je, vous êtes fou et il faut qu'on vous soigne. Que venez-vous me parler de potence ? Admettons, ce que je ne puis croire, malgré votre préoccupation singulière, que vous ayez commis quelque grand crime et qu'on soit sur le point de le découvrir, il ne pourrait être question de potence. Vous savez mieux que moi que dans ce pays-ci on tranche la tête aux criminels. »

Il me regarda quelques instants avec une sorte d'anxiété; puis il me prit la main, me fit asseoir auprès de lui au pied d'un arbre et me parla à peu près ainsi : « Vous savez, mon cher ami, à quelle infirmité je suis sujet et quel sommeil invincible m'opprime régulièrement depuis le coucher jusqu'au lever du soleil. Vous êtes là-dessus aussi instruit que tout le monde, et comme tout le monde vous avez entendu dire que ce sommeil ressemble à s'y méprendre à la mort. Rien n'est plus vrai et ce prodige m'importerait peu, je vous le jure, si la nature s'était contentée de prendre mon corps pour le sujet d'une de ses fantaisies. Mais mon âme est aussi son jouet, et je ne puis vous dire sans horreur le sort bizarre et cruel qui lui a été infligé. Chacune de mes nuits est remplie par un rêve, et ce rêve se rattache avec la plus fatale clarté au rêve de la nuit précédente. Ces rêves (plût à Dieu que ce fussent des rêves!) se suivent et s'enchaînent comme les événements d'une existence ordinaire qui se développerait à la face du soleil et dans la compagnie des autres hommes. Je vis donc deux fois et je mène deux existences bien différentes : l'une se passe ici avec vous et avec nos amis, l'autre bien loin d'ici, avec des hommes que je connais aussi bien que vous, à qui je parle comme je vous parle et qui me traitent de fou, comme vous allez le faire, quand je fais allusion à une autre existence que celle que je mène avec eux. Et pourtant ne suis-je pas ici vivant et parlant, assis auprès de vous, bien éveillé, je pense; et celui qui prétendrait que

nous rêvons ou que nous sommes des ombres ne passerait-il pas à juste titre pour un insensé ? Eh bien ! mon cher ami, chacun des moments, chacun des actes qui remplissent les heures de mon inévitable sommeil n'a pas moins de réalité, et quand je suis tout entier à cette autre existence, c'est celle-ci que je serais tenté d'appeler un rêve.

« Pourtant je ne rêve pas plus ici que là-bas, je vis tour à tour des deux côtés et je ne saurais douter, bien que ma raison en soit étrangement blessée, que mon âme n'anime successivement deux corps et ne mène ainsi de front deux existences. Hélas ! mon cher ami, plût à Dieu qu'elle eût dans ces deux corps les mêmes instincts et la même conduite et que je fusse là-bas l'homme que vous connaissez et que vous aimez ici. Mais il n'en est rien, et l'on n'oserait guère contester l'influence du physique sur le moral si l'on connaissait mon histoire. Je ne veux point me vanter, et d'ailleurs l'orgueil que pourrait m'inspirer l'une de mes deux existences est bien rabattu par la honte qui est inséparable de l'autre ; cependant je puis dire sans vanité qu'ici je suis justement aimé et respecté de tout le monde : on loue ma figure et mes manières ; on me trouve l'air noble, libéral et distingué ; j'aime, comme vous le savez, les lettres, la philosophie, les arts, la liberté, tout ce qui fait le charme et la dignité de la vie humaine ; je suis secourable aux malheureux et sans envie contre mon prochain ; vous connaissez ma douceur passée en proverbe, mon esprit de justice et de miséri-

corde, mon insurmontable horreur pour la violence. Toutes ces qualités qui m'élèvent et qui m'ornent ici, je les expie là-bas par les vices contraires; la nature, qui m'a comblé ici de ses bénédictions, s'est plu là-bas à me maudire. Non-seulement elle m'a jeté dans une situation inférieure où j'ai dû rester sans lettres et sans culture, mais elle a donné à cet autre corps, qui est aussi le mien, des organes si grossiers et si pervers, des sens si aveugles et si forts, de tels penchants et de tels besoins, que mon âme obéit au lieu de commander et qu'elle se laisse traîner à la suite de ce corps despotique dans les plus vifs désordres. Là-bas, je suis dur et lâche, persécuteur des faibles et rampant devant les forts, impitoyable et envieux, naturellement injuste, violent jusqu'au délire. C'est moi-même pourtant, et j'ai beau me haïr et me mépriser, je ne puis me méconnaître. »

Hermann s'arrêta un instant, sa voix était tremblante et ses yeux mouillés de larmes. Je lui dis en essayant de sourire : « Je veux flatter votre folie, Hermann, pour la mieux guérir. Dites-moi tout; et d'abord, où se passe cette autre existence et sous quel nom y êtes-vous connu ?

« — Je m'appelle William Parker, reprit-il; je suis citoyen de Melbourne, en Australie. C'est là, aux antipodes, que mon âme s'envole aussitôt qu'elle vous quitte. Lorsque le soleil se couche ici, elle laisse Hermann inanimé derrière elle, et le soleil se lève là-bas lorsqu'elle vient rendre la vie au corps inanimé de Parker. Alors com-

mence ma misérable existence de vagabondage, de fraude, de rixes et de mendicité. Je fréquente une mauvaise société, et j'y suis compté parmi les pires; je suis sans cesse en lutte avec mes compagnons et j'ai souvent la main au couteau; je suis toujours en guerre avec la police et souvent réduit à me cacher. Mais tout a un terme en ce monde et ce supplice touche à sa fin. J'ai heureusement commis un crime. J'ai tué lâchement et brutalement une pauvre créature qui s'était attachée à moi. J'ai ainsi porté à son comble l'indignation publique, déjà excitée par mes méfaits. Le jury m'a condamné et j'attends mon exécution. Quelques personnes humaines et religieuses ont intercédé auprès du gouverneur pour obtenir ma grâce ou du moins un sursis qui me donnât le temps de me convertir. Mais on connaît trop bien ma nature grossière et intraitable. On a refusé, et demain, ou, si vous l'aimez mieux, cette nuit, je serai infailliblement conduit à la potence.

« — Eh bien! lui dis-je en riant, tant mieux pour vou et pour nous; c'est un bon débarras que la mort de ce drôle. Une fois Parker lancé dans l'éternité, Hermann vivra tranquille; il pourra veiller comme tout le monde et rester jour et nuit avec nous. Cette mort-là vous guérira, mon cher ami, et je sais gré au gouverneur de Melbourne d'avoir refusé sa grâce à ce misérable.

« — Vous vous trompez, me répondit Hermann avec une gravité qui me fit peine; nous mourrons tous deux ensemble, car nous ne sommes qu'un malgré nos diversités

et notre antipathie naturelle; nous n'avons qu'une âme qui sera frappée d'un seul coup, et en toutes choses nous répondons l'un pour l'autre. Croyez-vous donc que Parker vivrait encore si Hermann n'avait pas senti que dans la mort comme dans la vie ils étaient inséparables? Aurais-je hésité un instant si j'avais pu arracher et jeter au feu cette autre existence comme l'œil maudit dont parle l'Ecriture? Mais j'étais si heureux de vivre ici que je ne pouvais me résoudre à mourir là-bas, et mon irrésolution a duré jusqu'à ce que le sort ait tranché pour moi cette question redoutable. Aujourd'hui tout est dit, et croyez bien que je vous fais mes adieux. »

Il se leva précipitamment, m'embrassa et reprit avec moi le chemin de la ville. Qui dira les beaux raisonnements par lesquels j'essayai de le convaincre qu'il était en proie à des chimères, et que sa raison était troublée par la singulière infirmité de son corps? Combien de médecins je lui ai cités et combien de philosophes! Combien de curieux exemples j'ai invoqués pour établir que son hallucination n'avait après tout rien que de très-ordinaire et qu'avec un peu de bonne volonté on pouvait aisément la guérir! Avec quelle rigueur, avec quelle clarté je lui démontrai, de façon à ne laisser rien à répondre, que cette prétendue double existence était impossible, inconciliable avec les lois de la nature et surtout avec la justice divine, puisqu'elle imposait à une seule âme le fardeau de deux corps et une double responsabilité. Avant d'arriver aux portes de la ville, j'avais tout

éclairci, tout prévu, tout réfuté. Mes arguments me paraissaient si justes, leur enchaînement si irrésistible, mon langage si convaincant, que le chagrin de voir mon ami si malade ne pouvait m'empêcher de m'écouter moi-même avec un certain plaisir. C'était un tribut que je payais à la faiblesse humaine ; mais Dieu sait que j'étais sincère et que j'étais alors persuadé d'avoir raison. Pour lui, il m'écoutait avec sa douceur ordinaire, me répondait quelquefois, se taisait le plus souvent, et paraissait de plus en plus calme à mesure que je m'échauffais dans mes démonstrations ; si bien qu'en arrivant à sa demeure, c'était lui qu'on eût pris pour l'homme sensé et moi pour le visionnaire.

Je ne pus le voir de tout le reste du jour et je crois en vérité que ce fut ce jour-là qu'il fit son testament. Est-il besoin de dire que le lendemain matin je courus à sa porte ? Son domestique me soutint que son maître dormait encore; puis, qu'il ne voulait pas sortir et resterait chez lui toute la journée. Mes sinistres pressentiments redoublèrent, et c'est à peine si le lendemain matin j'osai m'approcher de sa maison. Quand j'y entrai, je vis que le médecin et les autorités m'y avaient précédé. Le domestique s'était décidé à avouer que son maître ne s'était point réveillé la veille, et il était aisé de voir que le corps était déjà en voie de décomposition. On constata donc tout simplement qu'il était mort subitement pendant son sommeil, et l'on ne chercha point à approfondir l'horrible vérité. Je dois dire cependant, pour ne rien

oublier, qu'après cette mort subite les anciens bruits se réveillèrent et qu'on parla pendant quelques jours de cette bizarre existence si singulièrement terminée. Un journal du pays osa même en dire quelques mots et y faire allusion comme à des faits connus de tout le monde. Mais comme un grand nombre de miracles s'étaient produits dans le pays pendant ces derniers temps, on y était devenu d'une incrédulité extraordinaire ; les faits les plus évidents y étaient révoqués en doute, et les habitants du pays ne se rendaient plus qu'avec peine au témoignage de leurs yeux et de leurs oreilles. Personne n'ajouta donc foi à ce qu'on racontait encore sur Hermann : bientôt on n'en parla guère, peu de temps après on n'en parla plus.

Pour moi, j'étais loin d'oublier mon ami ; mais le doute universel m'avait gagné et j'étais moins frappé que le premier jour de l'étrange coïncidence de son récit et de sa mort. Trois mois après, c'est-à-dire à la fin du mois dernier, je passais à Hambourg et, étant entré par désœuvrement dans un cabinet de lecture, je commençai à lire les journaux. On me croira sans peine si j'avoue que je trouvai cette lecture fort ennuyeuse et aussi vide qu'on peut l'imaginer. Tous ces journaux me paraissaient parler à contre-sens, et ils étaient pleins de contre-vérités : ceux des États-Unis vantaient le bon ordre qui règne à New-York et le succès définitif du câble transatlantique ; ceux du Mexique se félicitaient du rétablissement et de la durée indéfinie de la paix publique ; ceux d'Angleterre complimentaient leur pays sur son déla-

chement des biens de ce monde et sur les vœux qu'il forme tous les jours pour l'agrandissement de ses voisins; ceux de Rome célébraient le bonheur des israélites, qui avaient trouvé dans les États du Saint-Siége une nouvelle terre promise; les plus raisonnables de tous ces journaux étaient à coup sûr ceux de France, qui ne disaient rien du tout. J'eus donc bien vite parcouru et écarté tout ce papier, et j'allais sortir lorsque j'avisai dans un coin un paquet de journaux d'Australie. Le souvenir de mon ami Hermann me traversa l'esprit et me remua le cœur; je pris au hasard un de ces journaux, et qui dira mon émotion lorsque, sous la date de Melbourne, 27 juin, je lus ce qui suit :

« Aujourd'hui a eu lieu dans notre ville l'exécution de William Parker, convaincu d'assassinat sur la personne de Sarah Brown. Ce malheureux a montré jusqu'au bout la dureté de cœur à laquelle on était réduit à s'attendre d'après sa conduite antérieure, trop bien connue dans notre ville. C'est sans avoir témoigné aucun regret de son crime et après être resté sourd aux exhortations du révérend M. Prattle, inutilement assisté par la présence du charitable M. Dumb, que Parker a été lancé dans l'éternité. On se souvient que son avocat, l'habile M. Subtle M. P., avait demandé son acquittement au jury en invoquant l'excuse légale de la folie (*a plea of insanity*). Il avait mentionné à ce sujet la propension exagérée de son client au sommeil et l'impossibilité où il se trouvait, dit-on, de veiller après le soleil couché; il avait même

cité plusieurs témoins qui auraient entendu Parker se féliciter des prétendus avantages que lui procurait ce sommeil, et soutenir qu'il devenait alors un gentilhomme et menait une vie élégante dans un pays éloigné. Mais l'incisif avocat de la partie poursuivante, M. Hangthemall, a pulvérisé cette défense et a exhorté le jury à montrer par son verdict qu'il ne suffisait pas de dormir et de dire des sottises pour tuer impunément dans ce pays les sujets de S. M. Le jury a fait son devoir, et nous devons ajouter que le gouverneur a fait le sien. Son Exc. a été assaillie, comme toujours, par ces pieux et philanthropiques gentlemen qui, dans leur aversion pour la peine de mort, méconnaissent les droits et les besoins d'une société civilisée. Nous osons dire que si Son Exc. avait cédé à ces absurdes sollicitations, son ministère aurait eu à répondre de sa faiblesse devant notre libre Parlement et aurait couru grand risque de faire place à ses adversaires. Les honnêtes gens de Melbourne sont décidés à ne point laisser la justice s'énerver dans notre ville, ce qui nous réduirait à avoir recours au juge Lynch, comme notre cousin Jonathan. Mais c'est assez parler de ce malheureux, que le verdict de ses concitoyens a justement envoyé devant l'Éternel. »

Je laisse à imaginer l'impression que me causa cette lecture. Douter ne m'était plus permis, et le fait, devenu incontestable, brisait mes beaux raisonnements comme du verre. Que cela fût possible ou non, cela était ; quand je discutais contre Hermann, c'était donc moi qui m'éga-

rais dans les chimères, et il avait plus que moi le sens de la réalité. Je demandais pardon du fond du cœur à cet ami, si malheureux et si sincère; je lui faisais mille réparations et je lui adressais de muettes excuses; puis je reprenais le journal et je ne pouvais me lasser de relire ce triste récit, où je ne reconnaissais que trop bien le ton dur, l'esprit libre, énergique et pratique de la race anglo-saxonne. Arrivé pour la dixième fois peut-être aux derniers mots de cet article, l'indignation me gagna, et, jetant loin de moi le journal, je répétai avec amertume : « L'Éternel ! l'Éternel ! qu'a l'Éternel a faire en tout ceci? Quoi de plus contraire à la justice divine? »

Je me mis pourtant à réfléchir, et la réflexion calma par degrés ce mouvement d'indignation et de révolte que le sort d'Hermann avait excité dans mon cœur. Je ne dirai point que je parvins à justifier complétement la Providence; je laisse à l'immortel Pangloss le soin de tout expliquer et de tout arranger pour le mieux dans notre pauvre monde. Mais je trouvai que l'association fatale d'Hermann et de Parker n'était pas sans analogies ici-bas, et partant elle me parut moins mystérieuse et moins cruelle. C'est la marche ordinaire que suit notre pensée : en toutes choses nos explications ne sont guère que des rapprochements, et les faits les plus étranges ou les plus tristes cessent de nous confondre et de nous accabler lorsqu'ils ne nous paraissent pas sans exemple. Après tout, me disais-je avec un peu plus de résignation, ne sommes-nous pas, tous tant que nous sommes, un bizarre composé d'Hermann et de

Parker? La partie noble de notre nature peut-elle se séparer de nos parties inférieures et grossières, et ne portons-nous pas en nous une guerre civile où Hermann et Parker tentent tour à tour la fortune et mènent tour à tour notre destinée? Aujourd'hui nous sommes Hermann et demain Parker, quelquefois tous deux ensemble, tant les motifs de nos actions sont mêlés et mobiles, tant nous sommes ondoyants et divers, tant le bien et le mal s'enchevêtrent profondément dans notre âme. Si nous faisons en nous-mêmes, et cela n'est déjà pas si facile, la part des deux rivaux, qui fera leur part dans notre vie extérieure et dans les conséquences fatales de notre conduite? Là, ils sont solidaires, comme des convives dont l'un est sobre et l'autre intempérant, et qui règlent en commun leur compte, comme des passagers qui, l'un en paix et l'autre en guerre avec les dieux, voient ensemble leur vaisseau se briser et que la même vague engloutit.

Que sont même les nations sinon d'étranges et indissolubles assemblages d'Hermanns et de Parkers, doués de facultés et animés d'intentions différentes, mais solidaires les uns des autres devant le monde et devant l'histoire? Hermann tire à droite et Parker tire à gauche; mais qu'ils aillent tous deux d'un côté ou de l'autre, ils vont ensemble et ont même destinée. A quoi servent les nobles pensées d'Hermann si les instincts de Parker dirigent leur course commune? Si Parker se plaît au désordre, Hermann vit dans l'agitation la plus folle; si Parker a trop bu et tombe en léthargie, Hermann ne

peut plus remuer ni le pied, ni la main, ni la langue, ni même chasser les mouches qui le dévorent; si Parker veut courir les aventures, Hermann fait son sac et se met en route; si Parker, au cœur injuste et violent, attaque ses voisins, voilà le sage et doux Hermann qui porte le fer et le feu dans leurs demeures; si Parker est battu, Hermann sent le bout du bâton; enfin, si l'on veut en finir avec les équipées de Parker et qu'on lui passe une bonne fois la corde au cou, voilà Hermann pendu! Ce monde est plein de mystères, et bien fin qui en donnera le dernier mot à la satisfaction générale.

Je ne dirai point que ces réflexions et bien d'autres semblables ne m'apportèrent aucun soulagement : ce serait mentir, car j'aime à philosopher, et cette passion me suit jusque dans le chagrin que m'inspirent les maux de ceux que j'aime. Mais je dois confesser en même temps qu'avec toute ma philosophie je n'ai pas encore pris mon parti des malheurs immérités de mon ami Hermann et de sa fin prématurée.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.

